

JACQUES ELLUL

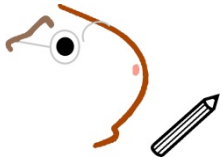
LA PAROLE HUMILIÉE



1981



Le mot du cobaye



Il s'agit pour nous de diffuser des ouvrages intéressants et utiles ou rares sans aucun autre but que de faire de nous des cobayes *lettrés* et *critiques*, dans un sens différent de la pseudo-critique circulaire émanant des analyses d'une « littérature » qui rôde autour de nos cages, et qui ne fait rien de plus que nous enfermer en nous faisant croire que nous sommes dehors.

Cette édition consiste en un simple scan de l'édition de référence (voir ci-dessous). Le résultat final a été « optimisé » afin de produire un fichier plus léger, plus clair et plus ou moins « cherchable ».

Tous les écrits dits « sociologiques » de Jacques Ellul sont disponibles chez *Les cobayes lettrés*.

Edition de référence :

ELLUL Jacques, *La parole humiliée*, Paris, Seuil, 1981, 301 p.

(parution originale)

JACQUES ELLUL

LA PAROLE HUMILIÉE

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-005734-4

© *Éditions du Seuil*, 1981

Simplexismes

Ne cherchons ici aucune étude savante sur l'expression iconique, ni la syntagmatique, ni le métalangage. Je ne prétends pas faire avancer la science. Mais comme en chacun de mes écrits m'affronter seul à ce monde où je vis, tenter de le comprendre et le confronter à une autre réalité dont je vis, mais nullement constatable. Se situer au niveau le plus simple de l'expérience quotidienne. Avancer sans arme critique. Je suis homme quelconque et je dis ce que vit n'importe qui. Sans chercher de science. J'éprouve, j'écoute, je regarde. L'image est maintenant l'aliment quotidien de notre sensibilité, de notre intelligence, de notre sentimentalité, de notre idéologie. L'image? Aussitôt les facettes du mot se différencient. Images verbales, pourquoi seraient-elles moins images que celles que je puis voir. Images mentales qui ne peuvent se présenter qu'au travers d'un discours que je me tiens. Images nourrissant l'imaginaire ou provoquées par lui et indissociables. Mais ici j'en reste à l'opposition simpliste du voir et de l'entendre, du donner à voir et du parler. Je sais bien que les images ordonnées constituent aussi un langage, que ce n'est pas la parole qui est seule digne de cette institution, et pourtant, contrairement à tous les acquis modernes, je maintiendrai ici le mot langage pour la parole, en écartant le langage des gestes, du mime et du cinéma. Un parti pris? certes! Et la volonté de rétablir une certaine clarté dans un domaine rempli de confusion, de complexités, de malentendus. Qu'il existe un langage filmique, je le sais bien! mais on oublie trop que cette succession d'images n'est pas la même chose que l'ordonnement des phrases. Il ne suffit pas de définir le langage pour s'en tirer, et de parler de code, de signifiant, de syntagme, de sémiotique ou de sémiologie. Il faut toujours repartir des données simples, du sens commun, des banalités. Car « aux vérités banales comme aux servitudes banales

chacun moud son blé et cuit son pain », qu'on le sache ou non, qu'on le veuille ou non. Entendre et parler ? mais j'entends bien autre chose que la parole. Les bruits, la musique. Et le bruit essentiel qui trouble la communication. Le bruit dont naît l'ordre et le refus du bruit pour le sens. Et la musique peut être image, fait surgir en nous des images comme, à l'inverse, la parole peut être écrite, et l'écriture c'est du visuel, on lit cette parole. Il n'y a pas de rapport nécessaire et exclusif entre entendre et parler, voir et image. Je sais bien tout cela, et pourtant je garde ma simplification abusive, je continue à lier de façon non exclusive mais principielle, les deux et à opposer les couples. En sachant qu'il y a des franges, qu'il n'y a pas de coupure évidente, qu'il existe une interpénétration du visuel et de l'auditif, mais une fois ceci admis, il faut revenir à deux domaines dissemblables : ce que j'entends constitue un univers singulier, différent de cet autre univers constitué par ce que je vois. Ce n'est pas de la superficialité d'avancer cela, mais l'expérience de chacun, trop récusée aujourd'hui sur des fondements scientifiques, sans doute utilisables pour la visée particulière du chercheur, la mienne est différente. Et les simplismes de cette expérience première seront rachetés par les conséquences qui nous apparaîtront. Je me refuse donc à faire de la Parole une image ou une succession d'images. Je me refuse à faire des Images une parole ou de leur succession, un langage, tout en sachant les relations et aussi les justifications scientifiques de telles identifications.

Mais certes, il n'est pas question d'une rupture entre le voir et l'entendre. J'ai parlé de deux univers constitués à partir de là, deux univers non contradictoires, le plus souvent du moins, et en tout cas non séparés. Il y a en chacun de nous corrélation du voir et de l'entendre, et le juste équilibre des deux produit l'équilibre de la personne. Car il est dangereux de privilégier l'un, de façon triomphale, au détriment de l'autre. Ce qui se produit justement aujourd'hui avec la victoire inconditionnée du visuel et des images. Et ce n'est pas tellement innocent et objectivement scientifique, ces propositions évoquées plus haut selon lesquelles les images (vues) constituent un langage, la parole (imprimée) se ramène à des images vues, et la parole n'est évocatrice que d'images... en réalité ces certitudes ne sont que la traduction de la marche triomphale du Visuel et des Images (vues) dans notre société et dans notre esprit. Mais il ne convient pas de rompre le rapport. Chacun est fait de la confrontation de ce qu'il

voit et de ce qu'il entend, de ce qu'il donne à voir et de ce qu'il parle. Deux sens différents ouvrant sur deux univers différents, sans cesse confrontés, affrontés, qui se retrouvent à tous les niveaux du monde. Toutefois, je refuserai de suivre Spengler qui fait de la vue l'organe décisif, et, que les deux yeux soient chez l'homme devant la face, avec une vision binoculaire superposée, devient la spécificité humaine par rapport à l'animal ayant deux yeux des deux côtés de la face, avec deux vues du monde (à droite et à gauche) non superposables. Spengler fait de cette disposition, l'origine du pouvoir conquérant de l'homme, et aussi de sa station debout qui place les yeux au sommet de sa stature... Plus fondamentalement je me rattacherai à tout le courant de pensée qui fait du langage *parlé* le spécifique humain. Et ici encore, je lie langage et parole; j'accepte bien entendu que les fourmis aient un « langage » tactile, que les abeilles aient un « langage » visuel, c'est-à-dire un mode de désignation, de communication, de transmission d'informations à la fois codé et appris. Mais ce « langage » si subtil qu'il soit n'a aucune commune mesure avec le langage parlé de l'homme : il faut être d'abord décidé à ramener le langage à l'information de fait, pour pouvoir identifier ces modes de communication à un langage. Mais la parole n'est pas caractérisée par la transmission d'informations, elle est bien au-delà, il y a un autre domaine, une autre aire d'action de la parole, il y a réception d'autres évocations que des informations dans la relation parlée, il y a d'autres émotions que réflexes. Je ne dis pas que le langage parlé de l'homme est plus complexe, plus perfectionné, plus évolué que celui des abeilles. Je dis qu'il est d'une autre nature et incomparable. Pour comparer, il faut commencer par évacuer de ce langage humain tout ce qui déborde l'information visuelle, tout l'inaccessible au code, et par conséquent non seulement l'amputer, ce qui est la méthode traditionnelle réductionniste de toutes les sciences, mais l'amputer de ce qui fait son essence.

Ce qui caractérise ce langage parlé de l'homme, c'est précisément ce qui déborde, excède, destructure aussi tout ce qui peut être transmis dans le langage tactile ou visuel, ce sont les marges du sens et les ambivalences, et la fluctuance des interprétations. Un signe n'y correspond pas à une chose. Un mot évoque les échos, les sentiments mêlés de pensées, les raisons mêlées de déraison, les motivations sans conséquence, les pulsions sans cohérence... telle est la spécifi-

citée qui me paraît significative et non pas le commun dénominateur. Prendre tout ce qui peut être porteur d'information et dire : tel est le langage, d'où implicitement : le langage humain *est* cela, me paraît être ce biaisage auquel les sciences humaines en particulier nous ont trop accoutumés! « L'important, c'est la différence. » L'a-t-on assez souvent entendue cette formule, en linguistique et ailleurs. Mais alors appliquons-la! Retenons donc avant tout ce qui différencie, ce qui spécifie le langage humain, et c'est le jeu entre le signifiant et le signifié. Jeu avec les trois significations possibles du terme! C'est la labilité, la flexibilité de la parole par rapport au sens. Ainsi pour moi le langage parlé de l'homme ne peut être ramené à n'importe quel assemblage cohérent de signes compréhensibles à l'aide d'un code. L'enchaînement des images visuelles, la cohérence du discours parlé, c'est le parti pris de cette réflexion, où je n'ignore pas les autres choix possibles, mais dont je puis affirmer qu'il s'agit encore de choix et de parti pris, à partir d'autres options, d'autres thèmes de recherche que les miens, je ne les méprise pas, je ne les élude pas, ils sont simplement autres, et ressortissent à une autre vérité.

Voir et entendre

1

Non point genèse, non point histoire. Le plus simple et le plus immédiat. Mon regard s'étend devant moi, je perçois la lumière sur la mer et jusqu'à l'horizon. Je couvre l'espace. A ma droite, à ma gauche, illimitée, la plage droite — les dunes — l'espace. Du regard je m'approprie l'espace. Les choses sont claires, évidentes. Je vois le vent courber au ras les oyats. J'enregistre successivement les images et leur juxtaposition me donne le monde réel où je vis, ce qui m'entoure. Je suis au centre de cet univers par mon regard qui balaie cet espace et me transmet tout ce qui le compose. Je combine ces images de la réalité, et je l'appréhende, totale, je m'incorpore en elle par le regard. Je suis le point à partir duquel s'ordonnent l'univers et l'espace, le regard me situe et situe chaque composante à sa place et en son lieu. Le regard me découvre un ordre. Il est lui-même constitutif de cet ordre, dans sa procession même, sa découverte progressive de tout ce qui m'entoure. Et déjà de le dire ainsi montre combien je suis irrémédiablement, par mon regard, le centre du monde¹. Il m'apprend ce qui est à ma droite et à ma gauche, ce qui est proche et ce qui est lointain. Toute la réalité se découvre peu à peu à moi.

1. Ceci reste exact dans toutes les sociétés malgré l'invention tout à fait curieuse et dogmatique selon laquelle la perspective est une invention de la Renaissance comme expression de l'univers bourgeois, d'une séparation entre valeurs et faits, entre objet et sujet, produits bien entendu de la lutte des classes. Ceci qui bien entendu contient une part exacte devient un lieu commun d'une extrême platitude par sa dogmatisation. Cf. par exemple J.-J. Goux, *Les Icônoclastes*, coll. « L'ordre philosophique », Paris, Éditions du Seuil, 1978.

Sans lui, je suis brusquement privé de la possibilité même d'appréhender le réel, de me situer dans l'espace. Un univers est construit pour moi par le regard. Il me découvre un réel immédiat, fait d'images colorées, simples et concordantes, mais il me fournit aussi des matériaux plus subtils. J'apprends à lire le visage de mon frère ou de mon ennemi. Les images transmises se superposent et je sais dorénavant que telle image s'inscrit dans tel contexte du réel, évoque, provoque telle autre image, je m'attends à ce que je vais voir, mais de toute façon ce sera quand même inscrit dans l'espace, et ce sera constitutif de la réalité, plus profonde, cachée dans un sens, mais le réel quand même. Le regard m'apprend ces signes du ciel qui sont signes du temps qu'il va faire, mais en lui-même, il ne me livre rien d'autre que ces nuages chargés venant du nord, aux formes rondes équivoques, et s'élevant haut dans un ciel déjà gris. J'en déduis le grain mais le regard ne m'a livré qu'un ensemble d'images. Il me fournit ensuite des renseignements. J'ai besoin de savoir quelle action mener, comment me situer, et c'est le regard qui va me permettre de savoir quel est le réel où mon action va s'engager, si elle est possible ou non. Il me donne des renseignements sur le monde qui m'entoure. Il me permet d'accumuler des séries de renseignements dont chacun est une image, dans l'espace, de la réalité. Et comment ferais-je pour intervenir dans ce réel sans cette source intarissable d'informations, mais des informations ponctuelles, pointillistes, qui ne concernent que la réalité, jamais rien d'autre, jamais aucune autre dimension, et c'est une autre activité qui me permet de comprendre, d'associer, de voir au-delà, plus loin, ce que précisément je ne vois pas. Le regard travaille exactement comme l'appareil photographique me livrant des dizaines, des centaines d'instantanés, qui ne sont jamais enchaînés que par mon activité cérébrale, et qui n'ont pas d'autre sens que celui que je veux bien leur attribuer. Et grâce à ces renseignements, je puis intervenir, m'incorporer autrement que par le regard lui-même, dans cette réalité. Le regard a fait de moi le centre du monde parce qu'il me situe dans le point d'où je vois tout, et me fait voir ce qui est relatif au point où je me situe, et il balaie circulairement cet espace à partir de ce point. Mon point de vue. Mais de ce moment, je suis tenté, moi, centre du monde, d'agir sur ce spectacle, de transformer ce décor. Il y manquait un acteur, me voici. Le regard est la provocation à l'action, en même

temps que le moyen, le porteur de l'action. Sans lui, encore, comment pourrais-je agir. Je ne sais même pas ce que ma main rencontre, ce que je puis saisir. La vue me donnait une présence de la réalité à moi, maintenant elle m'engage dans une présence de moi à cette réalité. Je vais utiliser tous les renseignements que la vue m'a transmis. Je vais modifier cet univers d'images, je vais créer de nouvelles images. Je suis un sujet non séparé de ce qu'il regarde. Ce que je vois s'incorpore en moi. Mon action m'incorpore dans ce que je vois. Les images permettent et conditionnent mon action, elles sont impératives. Ce que me transmet la vue est toujours impératif. Je me penche à la fenêtre, je plonge mon regard dans ce vide. Les images de la distance, de la profondeur s'imposent à moi. Je sais que je ne dois pas me pencher davantage. L'image définit et délimite mon action. Elle ne la provoque pas mais en établit les conditions et les possibilités. Sans image visuelle mon action est exactement aveugle, incohérente et incertaine. Le visuel me transmet des certitudes, des renseignements avons-nous dit. Mais des renseignements certains. J'aperçois une mer grise et un horizon chargé. Ceci est certain. Le réel qui m'entoure est certain. Je puis avoir des certitudes à son sujet. Il n'est ni incohérent, ni déformé. Bien entendu, je sais que tout cela est aussi appris, qu'il n'y a pas de données immédiates des sens, que les formes et couleurs et distances que je saisis me sont perceptibles parce que je les ai apprises, et que c'est la culture où je me trouve qui m'a fourni les images mêmes que je vois, mais ceci dit (qu'il ne faut quand même pas pousser à l'extrême!), je vois. Je vois des images, qui sont certaines. Pour que cette réalité change de forme, il faut que j'intervienne, que je modifie ma vue, que je mette des lunettes, ou encore je la dessine déformée. Mais ce n'est pas la réalité de l'univers que je vois, c'est mon dessin. Je pense à cet effroyable malaise qui nous prend lorsque le réel submergé de brouillard devient pour nous incertain. Lorsque ma vue ne peut plus me fournir d'images sûres, évidentes, garanties, lorsque je suis incapable d'agir parce que je n'ai plus ces sources d'information indiscutables, les images visuelles. Et la peur de la nuit réside dans cette même incertitude. Le monde n'a plus de centre. Il est décentré parce que je ne le vois plus. Le centre peut être n'importe où, mais plus là où je suis. N'importe où, et nulle part. Je ne suis plus situé. Les choses ne sont plus situées par rapport à moi. Il n'y a plus de dimension et de couleurs. Je me

tiens immobile et j'attends, incapable d'intervenir, de changer cette situation, paralysé soudainement par défaut d'images. Le visuel m'offre tout le domaine du réel, de l'espace, du concret, et me permet l'action¹. Sans espace, pas d'action. Sans espace connu, construit, cohérent, pas d'action. Mais réciproquement l'action est appelée, provoquée par l'existence même de ce réel, où tout m'appelle : ma main devant moi est une image de ce réel aussi, et comment ne l'étendrai-je pas vers ce fruit à cueillir. Le fruit à cueillir. L'image visuelle n'est pas ambiguë. Elle me donne exactement avec certitude ce que j'ai à savoir pour agir. Elle n'est pas double et duplice. Elle ne me trompe pas. Il faut des phénomènes exceptionnels, le mirage, pour que ma vue me trompe sur ce réel. Elle n'est pas ambiguë. Cette pêche que je vois est rouge et pèse lourdement sur le rameau qui penche. Ceci est tout à fait certain. Mais l'image est insignifiante. Elle n'a aucun sens par elle-même et doit être interprétée. Le fruit à cueillir. L'image visuelle me donne des renseignements indiscutables, mais si je m'arrête là, rien ne se produira, mon action ne se déclenchera pas. Je vois bien que la pêche est d'un beau rouge. Je vois bien qu'elle est gonflée, je vois bien qu'elle est lourde. Mais après ? l'image ne me fournit aucun sens de cette réalité qu'elle me transmet fidèlement. Elle doit donc être interprétée. Pour passer de la vision du fruit à : « Il faut » ou : « On peut le cueillir », il y a une interprétation, une attribution de sens à ces images réelles et du réel. Il faut y ajouter une autre dimension, l'interprétation se fera par le discours. Ainsi l'image porte en elle-même une profonde contradiction. Elle n'est pas ambiguë, elle est cohérente, elle est certaine, elle est globale, mais elle est insignifiante, une multiplicité de sens peuvent lui être attribués, qui dépendent d'une culture, d'un apprentissage, de l'intervention d'une autre dimension. Ainsi, avant l'image, je dois apprendre à voir. Après l'image, je dois apprendre à l'interpréter. Elle est évidente, mais cette évidence ne comporte ni certitude ni compréhension. Ma certitude se borne à ce réel immédiat que la vue me révèle. Rien au-delà. Et dorénavant que vais-je en faire. Cependant ce réel appréhendé ainsi est bien celui dans lequel je vais et dois vivre. L'image

1. Mais nous aurons à voir plus loin que cette relation « vue-action » est profondément modifiée lorsque la vue est relative à des images projetées.

fournie par la vue, ce n'est ni un songe ni une vision, et précisément la vision n'est pas vue. Je la compare à ce que je vois. Je dis que je vois, tout se passe comme si je voyais, mais je ne vois rien, les images visuelles en question ne doivent rien à ma vue, mais à une excitation nerveuse d'une autre sorte et si je les appelle vision, c'est par extension, par projection sur ce phénomène de ce qui en est fourni avec garanties, avec certitudes par ma bonne et solide vue en qui je puis avoir confiance. Ces images le sont par raccrochage à ces autres images qui me sont coutumières. Je serais tenté de dire qu'ici la demande est inverse. L'image visuelle est, puis j'attribue un sens. La vision n'apparaît que comme illustration d'un sens préalable. Or quoique insignifiante, l'image visuelle est rigoureuse, impérative, irréversible. Ce que j'ai vu, je l'ai vu. Je ne puis changer cette image. Je ne puis changer ce réel qui m'est ainsi transmis, sauf par mon action. Il n'y a pas d'ambiguïté, ici. Il n'y a pas non plus de réversion. Irréversible, l'image m'indique une orientation de l'action, un « sens », mais comme un sens giratoire ou interdit ou obligé! Je suis par elle situé dans ce réel qui n'est pas polyvalent, polynucéaire, qui est ordonné, et dont l'ordre ne peut faire l'objet d'une réversion, d'une inversion, un ordre de la permanence; chaque image pourrait être, est de fait, éternelle. Ce réel est immédiat. Immédiatement présent et permanent. La durée n'a aucune prise sur cette image qui m'est livrée par ma vue. Elle est toujours un instantané. Il n'y a pas de durée incluse dans l'image. Nous l'avons dit, il y a une série d'instantanés successifs, qui s'enchaînent et peuvent ou non se coordonner. Instantanés d'une même image qui se superposent. Ma vue n'est pas réellement continue même quand je fixe mon regard sur le même genêt. Je ne le vois pas changer. Je le vois. Puis un instant après je le vois encore, et l'image est imperceptiblement différente. Et encore instantanés d'images différentes dans l'espace. Mon regard ne couvre qu'un champ limité. Je change mon angle de vue et je raccorde les uns aux autres les instantanés de champs différents que j'ai enregistrés. De ce fait l'image visuelle, les images saisies accumulées me livrent un monde en pointillé. Le visuel est pointilliste. Les images sont des points qui ne prennent valeur que par un rassemblement, une identification dans un ensemble. N'avoir qu'une « vue » de mon univers me ferait participant à un tout à la fois terriblement cohérent et cependant composé de fragments sans

relation nécessaire, un nuage de points non raisonnés, qui ne peuvent être que le cadre d'une action, un changement des relations entre les points, non l'instrument d'une compréhension car ce pointillisme des images est espace, mais non durée. L'image est présente. Elle n'est que présence. Elle est le témoin d'un « déjà là ». L'objet que je vois était là avant que je n'ouvre les yeux. L'image est au présent, ne me livre qu'un présent et de ce fait me paraît permanente. Durée au travers de l'écoulement du temps. Elle me livre des objets qui ne changent pas. Vraiment des objets constants. L'image visuelle est constitutive de l'objet. *Ob-jactus* : ce qui est jeté devant moi. Déjà ce « devant » implique cette visualisation, et c'est cela qui fait l'objet. Mais dans ce monde d'objets vus, objets parce que vus, je suis. Inséparable, je suis, de ce milieu vu. Constamment impliqué en lui. Constamment remodelé en moi-même par ce que je vois, et je ne peux pas en prendre la distance. J'ai un point de vue, un lieu d'où je vois, mais il est situé dans ce que je vois, inséparable, où que je me mette, que je me déplace, je suis encore dans le champ. Je suis encore au milieu de la vision. Je ne peux jamais me distancier, faire comme si je n'étais pas là, ou encore commencer à penser indépendamment de ce que je vois. La nuit, dans l'absence de vision, la distance s'établit, et c'est aussi pourquoi les événements du jour deviennent si pénibles, la distance envers moi et ce qui m'entoure permet la ré-flexion, la méditation aussi bien. Le flot des images me submerge, me sollicite, me conduit, une image vue succède aussitôt à celle que je viens de quitter, et jamais je ne puis arrêter ce mouvement du réel dans l'espace, jamais je ne puis prendre cette image comme un diamant, un tableau envers qui me distancer pour être « moi-même », et non submergé par les points images. L'image m'interdit la distanciation. Mais si je ne puis établir ma distance, je ne puis juger ni critiquer. Bien entendu aussi j'éprouve plaisir ou déplaisir dans ce que je vois. Je puis le trouver beau ou laid. Mais ce n'est pas une opération critique. Il n'y a pas de jugement. D'ailleurs quelle critique, quel jugement envers la réalité, envers l'espace ? Tous, malgré la fragilité que l'on sait des témoignages sur ce que l'on a vu, tous ont la même certitude de ce qu'ils ont vu. C'est la réalité qu'ils ont vue. Et ceci établit un sens commun. Enregistrer les mêmes images produit une identité de vue ! Quand nous esquissons ainsi les traits de l'image visuelle, pointilliste, permanente, irréversible,

sans distance, non critiquable, ce n'est rien d'autre que les traits de la réalité que je perçois ainsi.

Mais voici que nous sommes engagés dans un chemin plus périlleux. La vue m'assure la possession du monde et le constitue en « univers-pour-moi ». Le visuel me donne la possibilité de l'action. L'appréhension qu'il me donne du réel est engagement à l'action. Corollairement, ce que je vois, ce sont des objets. Je suis tenté d'y porter la main. L'objet n'est-il pas fait, une fois vu, pour être utilisé. La vue fonde ma maîtrise¹. Dépouillé de la vue, je suis dans la paralysie de la nuit. Rien n'est rien. Me voici entraîné dans ce que sera l'opération technique. La vue n'y suffit pas mais sans elle aucune technique n'est possible. La vue n'y suffit pas, mais c'est ici peut-être que Spengler a raison : la vue *de l'homme* engage la technique. L'image visuelle désigne la totalité de ma possibilité de vie dans un monde où je suis maître et sujet. Toute technique est fondée sur la visualisation et implique la visualisation. Si l'on ne peut transformer un phénomène en visuel, il ne peut être l'objet d'une technique. Et la coïncidence se marque davantage par l'efficacité. La vue est l'organe de l'efficacité. Réciproquement user d'images, c'est efficace.

1. Réalité, ce qui se voit, se compte, se quantifie, se situe dans l'espace. Mais réalité, en même temps ce qui est *défini* (Hägerström). Et ceci correspond bien au visuel. L'indéfini est du domaine de la parole. Si bien que ce réel est évidemment non contradictoire. Vous pouvez *dire* qu'un papier est en même temps rouge et bleu. Mais vous ne pouvez pas le *voir* en même temps rouge et bleu. Il est l'un ou l'autre. Le fameux principe de non-contradiction est fondé sur l'expérience visuelle du monde ainsi que le théorème de l'identité. Déclarer que deux jugements dont l'un nie ce qu'affirme l'autre ne sauraient être vrais tous deux est de l'ordre du visuel qui implique l'instantanéité. Mais la parole implique la durée. Dès lors ce qui est du visuel ne peut pas être dialectique. Une connaissance fondée sur le visuel est nécessairement linéaire et logique. Seule la pensée fondée dans la parole peut être dialectique, c'est-à-dire tenir compte d'aspects contradictoires de la réalité, possibles parce que situés dans le temps. Ceci est fondamental pour comprendre l'opposition des deux modes de pensée que nous trouverons au chapitre 5. Mais ceci nous apprend en même temps que la parole nous permet d'accéder à une connaissance d'une pluralité d'aspects de la réalité que la vue ne saisit pas. Ce qui correspond à la certitude qu'en effet la vérité englobe la réalité et permet une plus profonde connaissance de celle-ci. Mais non point fondée sur l'évidence ni sur l'immédiété.

L'image fait vendre en publicité. L'image assure une efficacité pédagogique inconnue jusqu'ici et la science repose maintenant sur des représentations visuelles. Nous le retrouverons. La corrélation « visuel-technique » est une des données premières à enregistrer. L'image visuelle comporte en elle tous les traits et caractères, virtuellement, de ce que sera l'expérience, l'expérimentation, l'organisation de la technique. Mais nous accédons alors ici à une nouvelle dimension du visuel. Nous sommes restés au niveau le plus élémentaire, de l'appréhension directe, manifestation de l'organe de la vue portant sur des objets de la nature, du milieu humain ou du cadre culturel. Et voici que le visuel est bien plus que cela. Nous y avons fait allusion. Le visuel est construit. Nous avons dit que l'image dépend de la culture reçue. C'est cela qu'il faut faire progresser. Le visuel se réfère à et émane d'une certaine construction de l'homme, d'une image préétablie, d'un *eidolon*, que nous avons en tête. La vision nous met dans la relation la plus directe, la plus naturelle avec le milieu, mais en même temps, elle implique l'artifice d'une institution donnée, le factice qui rompt en effet, nous l'avons vu, sujet et objet, au premier degré, puis transforme le naturel en un au-dehors du milieu humain, et l'homme en un observateur extérieur de son propre milieu. Le visuel conduit en même temps sur la voie de la séparation, de la division, celle de l'intervention, de l'efficacité, et celle de l'artificiel. On a pu dire, avec beaucoup de vraisemblance, que le milieu urbain est un monde visuel, que la vue y trouve sa satisfaction et le renvoi par miroir de l'homme à lui-même qui se contemple dans son œuvre.

Relation au réel-établissement de l'espace. Construction artificielle. La tête de Méduse stupéfiée qui la voit. Les scènes des boucliers de *Illiade* frappent de terreur. La vue est introduction au choc intolérable. Horreur du réel vu. Le terrifiant est toujours visuel. Les contes de terreur ne jouent que sur le visuel et la représentation. La parole peut engager dans le mystère, dans le drame. Elle nous situe dans des conflits, elle nous fait prendre conscience du tragique... Elle n'est jamais par elle-même le terrifiant. Le stupéfiant. Frappé de stupeur, par la vue, l'image, la vision. La parole ne mène au bord

du terrifiant que lorsqu'elle est descriptive et donne à voir des images infiniment précises. Les nouvelles d'E. Poe sont de ce type. Toutes les descriptions que l'on peut nous donner des camps d'extermination nazis nous conduisent à la répulsion, au jugement, qui peut être passionnel... L'image des bulldozers poussant devant eux des montagnes de cadavres réduits au squelette, vivant encore il y a peu, ces visages basculant sous la poussée mécanique, l'image tirée de *Nacht und Nebel*, nous mène à l'horreur absolue. Nous terrifie. Parce que je vois. Et cela tient à l'horreur du réel. Le réel appréhendé par la vue est toujours intolérable. Même la beauté vue. Nous avons horreur de la réalité, peut-être parce que nous en dépendons. La parole même quand elle est réaliste nous permet de nous échapper de ce réel terrible. La vue nous y enferme et nous y contraint. Il n'y a pas d'échappatoire. Pas d'autre échappatoire que de dominer et maîtriser ce réel. Je pense me prétendre maître de ce que je vois par le procédé technique. Mais celui-ci à son tour, quand nous voyons ses résultats, engendre la stupéfaction et l'inquiétude. Tout à coup la technique n'est plus nôtre. Nous la voyons dans ces images retransmises qui nous exaltent et nous terrifient. La vue est apocalypse.

2

J'entends — des bruits. Le vent passe dans ces pins. Au loin la mer gronde. Je peux en apprécier la puissance et l'état. Les pignes craquent. J'entends leur éclatement. J'apprends par là aussi la chaleur. Succession de bruits. Symphonie parfois. Les bruits me viennent. Je n'oriente pas mes oreilles vers tel point où j'attendrais un bruit. J'oriente mon regard, je le tourne volontairement vers tel visage qui est là. Vers tel paysage qui m'attend. Je suis sujet. J'agis et je décide de ce que je veux voir. Les bruits me viennent, je les reçois quand ils se produisent. Succession d'impressions et découpage du temps. Les cris d'un enfant couvrent tout le reste. Il n'y a plus symphonie, il y a déchaînement. Le bruit m'envahit et m'obsède. Je ne puis comme fermer les yeux, exclure. Les images s'organisent les unes par rapport aux autres, non pas les bruits qui se contredisent

et s'excluent. J'écoute un concerto de Mozart, voici que l'on parle à côté. Que tel visiteur frappe à ma porte. Que l'on range bruyamment vaisselle et argenterie. Incohérence. Il n'y a pas de panorama du monde par les bruits que j'entends. Il paraît que le panorama du monde pour le chien est essentiellement olfactif, qu'il constitue un ensemble avec les odeurs multiples, qu'il y a une cohérence, et pas seulement des signes accidentels comme pour nous qui respirons une odeur. Notre panorama du monde, continu (quoique pointilliste, mais les impressionnistes avaient bien vu!), cohérent est visuel. Il n'est pas auditif. La succession des bruits que je perçois ne constitue pas un univers. Aucune comparaison avec la succession des images provenant du déplacement de mes yeux. Le bruit me plonge dans une incertitude, du fait même de sa succession. D'où vient-il. Qu'est-ce qu'il annonce. Je ne puis m'empêcher de poser ces questions temporelles. Il n'est jamais clair, évident par lui-même. Il est toujours porteur d'interrogation. Qu'est-ce qui va succéder. Peut-être cette incertitude est-elle culturelle, a-t-on appris à décoder exactement les formes et couleurs, non pas les bruits, mais quelle qu'en soit l'origine, elle est là. Et je tiens beaucoup plus à son origine temporelle. Le visuel est spatial. Le domaine des sons est temporel, ne nous introduit pas dans une étendue, mais dans une durée. Le son engendre aussitôt l'inconsciente interrogation : et après — quel sera le suivant. Bien entendu la vue en seconde, en tierce réflexion peut aussi provoquer : et au-delà? Mon regard porte à l'horizon, et au-delà, qu'y a-t-il? Mais qui ne voit la différence. Cette question est secondaire, lointaine, vient à la réflexion. Celle concernant le son que j'entends (et après?) est immédiate, primaire, surgit dans l'instant où je saisis le bruit. Quel sera le prochain? Et ceci nous introduit dans l'ordre le plus élevé des sons.

Parmi tous les sons il en est un par excellence pour nous — la parole. Elle nous introduit dans une autre dimension, la relation avec le vivant, avec l'humain. La Parole est le son par excellence pour l'homme, qui le différencie de tout le reste. Déjà nous voyons ici un déracinement. Dans la vision, le vivant est une forme parmi les autres, l'homme une forme et une couleur particulière mais il est

inclus dans tout le reste, il fait partie d'un paysage. Une tache particulière et mouvante. Avec la parole entendue, l'homme devient qualitativement différent de tout autre, pour l'homme. Et nous voici dès l'abord en présence d'une question saisissante. Nous venons de voir que, probablement, l'auditif est moins élaboré culturellement que le visuel, que l'éducation auditive est moins complète, complexe, distinctive, et cela dans toutes les cultures, même celles des sociétés « primitives » où l'interprétation des bruits de la forêt, de la savane est bien plus savante, ou celle des familles musiciennes, en tous les cas, l'auditif ne permet pas un univers construit. Et voici que là correspond le plus élaboré culturellement, le plus riche, le plus « universalisant », le plus signifiant d'une culture, le langage, le spécifique humain.

Cette contradiction est déjà profondément révélatrice de la réalité du complexe de la parole/audition. La parole est toujours tributaire de « l'entendre ». Elle nous plonge dans la temporalité, ne serait-ce que par le déroulement du discours. La phrase a son rythme, et je dois attendre la fin pour savoir ce qui m'est dit. Certaines langues accentuent plus fortement cette suspension du sens pendant le déroulement de la phrase, ainsi lorsque l'allemand renvoie le verbe à la fin de la proposition, il me faut écouter le tout, c'est-à-dire pendant une succession d'instantanés. La vue peut me donner une image intemporelle parce qu'instantanée, globale. Je n'ai pas besoin d'attendre pour saisir le sens de ce que je vois. Par contre, j'ai toujours besoin d'attendre pour avoir le sens exact de la phrase qui vient de commencer. Et je suis suspendu dans le temps. Entre deux temps. Le début de cette phrase est déjà dit, déjà effacé, perdu, la fin n'est pas encore dite, à venir, pour faire signifier ce qui était au commencement. Ne parlons pas encore de l'écrit, encore moins de l'enregistrement sur bande : c'est une entrée contrainte de la parole dans l'espace, mais elle cesse justement d'être parole. Nous y reviendrons. Restons pour l'instant à l'oralité.

La phrase dite, même si elle contient une proclamation essentielle, une pensée de génie, si elle n'est entendue, si elle n'est recueillie par personne, est tombée dans le vide, elle est passée, il n'en reste rien. L'océan qui est là, il peut n'y avoir personne pour le contempler, il reste ce qu'il est, ce qu'il était. Je le vois. Il produit en moi cent émotions. Je m'en vais. Je passe, lui non. La phrase dite a sombré

dans le néant, le temps est passé, il n'y a pas de parole gelée qui puisse se faire réentendre. Le temps ne revient pas. La parole n'a aucune permanence. Et lorsque j'entends une phrase, je suis dans son présent, j'ai accroché, mémorisé, inscrit son commencement qui est, lui, passé, et par lui je plonge dans le passé, et je suis suspendu à la fin, j'attends ce complément qui éclairera tout le sens, je suis tendu vers ce futur porté par la parole. Il faut donc pour qu'il y ait parole qu'il y ait à la fois la durée, deux vivants, le parlant, l'écoutant, vivant dans la même durée, et le recueillement dans un triomphe sur l'abolition du passé. Ainsi la parole est essentiellement présence. Elle est du vivant. Jamais objet. Elle ne peut pas être jetée devant moi et rester là. Dite, elle n'est plus, à moins que je l'aie recueillie. Pas encore dite, elle me situe dans l'attente, dans un avenir auquel je suis suspendu. Elle n'est pas par elle-même. Elle ne subsiste que dans son effet sur celui qui la formule et celui qui l'accueille. Jamais objet que l'on peut tourner et retourner, saisir et mettre en conserve jusqu'à demain, ou après pour que j'aie le temps de m'en occuper un jour. La parole est ce jour-là. Immédiate, jamais manipulée. Elle est ou n'est pas. Elle me constitue, institue le moi parlant et le moi écoutant dans un rôle qui n'est pas fixé par le contenu de la parole, mais par elle-même. Pour qu'elle devienne l'objet, il faut la transformer en écriture. Mais alors, elle n'est plus parole. Et pourtant même ainsi, encore, elle exige le temps. Il faut que mon regard parcoure la ligne, puis la page, en descendant, et ce mouvement des yeux marque un temps : l'image du regard est changée : un coup d'œil global ne suffit pas. Il n'y a pas d'instantané de la page écrite, la parole impose le temps à la vision. Elle reste souveraine même transformée en écriture et visualisée.

Elle est, de toute nécessité, dite à quelqu'un. Et s'il n'y a personne, à soi ou à Dieu. Elle suppose une oreille. Fût-elle la Grande Oreille — évoque une réponse. La parole, toute parole, le juron, l'insulte, l'exclamation, le soliloque commencent un dialogue. Le monologue est un dialogue futur, passé ou incorporé. Ici encore, le temps. Le dialogue se déroule selon un temps variable, mais il ne peut pas y avoir dialogue sans insertion des acteurs dans le temps. La parole

est appel, échange, pour ne pas employer le terme usé de communication. Il n'est pas vrai qu'elle n'existe que pour communiquer des informations. C'est ici conception superficielle et sans grand intérêt. Bien entendu, elle est *aussi* communication. Elle porte *aussi* des informations. Mais si on ne parlait que pour transmettre des informations, combien nos relations seraient appauvries. Il n'est que d'écouter les « infos » à la télé, malgré le talent des présentateurs et les effets de surprise ou de renouvellement. La parole est incertaine, porteuse d'informations mais aussi de tout un univers fluide, sans contenu, sans cadrage, sans prétention, et riche de toute la complexité non dite de la relation. Non dite : la parole est faite aussi du non-dit. Ou plutôt le dit cache ce qu'il y a à dire parfois, et parfois révèle le non-dit. La parole n'est ainsi jamais de l'ordre de l'évidence. Elle est sans cesse un jeu de voilement-dévoilement. Le jeu de la relation humaine, qui est, mais qu'elle a rendu plus fine et plus complexe. Elle n'existe que par, pour, dans cette relation. Le dialogue implique l'étonnante découverte du même-autre et de l'autre-même. Il faut en même temps la commune mesure et la différence. Je parle la même langue que toi, nous avons le même code, mais ce que j'ai à dire est autre que ce que tu as à dire. Sans quoi il n'y aurait pas de parole ni de dialogue. A dire? Malgré la condamnation de linguistes et d'artistes modernes je tiens que si je parle c'est parce que j'ai quelque chose à dire, s'il n'y avait pas cette pression, la parole ne sortirait pas. La parole ne s'engendre pas de rien. Elle n'engendre pas le signifié qu'elle porte. Malgré les outrances modernes à examiner plus tard, il reste vrai que lorsque je m'adresse à l'autre c'est que j'ai bien la volonté de lui transmettre quelque chose que j'ai et qu'il n'a pas, ou que je pense qu'il n'a pas. Et à partir de là je trouve les mots et les phrases correspondants à ce que j'ai en effet à dire. Il y a un préalable. Mais la parole ne se modèle pas directement sur ce « dire », elle crée aussi un domaine de l'inattendu, une merveilleuse efflorescence qui agrémente, enrichit, ennoblit ce que j'ai à dire et ne le traduit pas directement, sèchement, exactement. J'ai en tête une idée, un fait, un schéma, je commence à écrire, et si je relis après des jours, je m'émerveille de ce que j'ai écrit, qui certes correspond partiellement à ce à dire, mais qui le déborde et je m'aperçois que j'ai écrit un autre texte, que la parole a évoqué des idées, des images, des formes inattendues pour moi,

dont je n'ai pas gardé le souvenir. Dialogue, distance. Il faut que nous soyons séparés en même temps que différents. Le même ne parle pas au même. Non pas seulement un « à dire » qui manque à l'autre, mais un autre différent. Semblable. La parole d'Adam éclate pour la première fois lorsqu'il voit Ève. C'est à cause d'elle, pour elle qu'il parle. Chair de ma chair, os de mes os, et cependant différente. La semblable dissemblable. Et la parole comble l'espace infini qui nous sépare. Mais la différence n'est jamais effacée. Le discours recommence toujours parce que la distance subsiste. Il me faut toujours reprendre ma parole pour la redonner, dans une redondance inévitable, riche et bienheureuse. Parole reprise, redite parce que jamais pleinement explicite, jamais exacte traductrice de ce que j'ai à dire, jamais exactement reçue, jamais exactement comprise. Le langage est Parole. La Parole est porteuse d'un flou, d'une aura plus riche et moins précise que l'information. Le mot le plus simple *Pain*, comporte toutes les connotations. Éveille de façon mystérieuse toutes les images, un arc-en-ciel éblouissant, une multitude d'échos. Pain, et je ne puis m'empêcher de songer aux millions d'hommes qui n'en ont pas, je ne puis éviter l'image de tel boulanger ami, et du temps où, pendant l'Occupation, le pain était si rare et mauvais; vient à moi la communion, la fraction du pain de la Cène et l'image présente et inconnue de Jésus. Je saute aussitôt aux leçons de morale reçues dans mon enfance sur le crime de jeter un morceau de pain, substance sacrée, et de là, bien sûr, l'immense, l'incroyable gaspillage de notre société. Gaspillage non seulement de pain mais dont il reste le symbole négatif. Et les souvenirs remontent, le pain chaud et croquant de l'enfance. Le pain de vie promis qui assouviira toute faim. Et l'homme ne vit pas de pain seulement, mais où est-elle cette Parole du Père qui est clamée sans être entendue... Non pas toutes les évocations chaque fois, ni ensemble, mais rarement l'une ou l'autre manque lorsque m'est dite la phrase si banale « passe-moi du pain ». Connotations et harmoniques. Et la parole se situe au cœur d'une toile d'araignée d'une finesse infinie, dont la structure au centre est fine, rigoureuse, et dense, et s'élargit au fur et à mesure que l'on s'éloigne de ce point, jusqu'à devenir distendue, parfois incohérente, à la périphérie, et poussant des fils dans toutes les directions, parfois très loin, pour attacher cette toile à des points d'appui qui me restent invisibles. Merveille, cette toile complexe n'est jamais la même, ni

chez moi au cours du temps, ni chez l'autre. La Parole prononcée la met en mouvement, des ondes la parcourent faisant jaillir des lumières, provoquant des frémissements qui ne sont pas les mêmes chez l'autre et chez moi. Parole incertaine. Discours ambigu, souvent ambivalent. Folie de ceux qui veulent réduire le langage à une algèbre où chaque mot aurait avec une précision mathématique un sens et un seul, serait délimité dans le carcan d'une information monovalente et où nous saurions avec une précision scientifique ce que nous sommes en train de dire, et celui qui reçoit pourrait déclarer 5 sur 5. Bienheureuse incertitude du discours, c'est cela qui en fait toute la richesse. Je ne sais pas exactement ce que l'autre entend de ce que je dis. Ce qu'il interprète, ce qu'il retiendra. Je sais que le courant passe, que mon discours pénètre en lui, que j'ai le sentiment d'une relation positive, ou d'un rejet, que je puis interpréter, ce qui fera rebondir la relation dans un ensemble somptueux d'harmoniques. Il ne comprend pas. Je le vois. Alors je reprends mon discours. Je tisse à nouveau une toile avec un autre dessin. J'invente ce qui me semble-t-il pourra l'atteindre, être perçu de lui. L'incertitude du sens, l'ambiguïté de la parole font la création. La poétique, non seulement une esthétique de poésie, mais la poétique du discours et de la relation. Pas uniquement du discours, qu'il faut sans cesse retisser, mais du discours *et* de la relation. Le discours exige un recommencement de cette relation toujours incertaine et je dois la nier à nouveau, par l'interpellation, l'explication, l'échange de paroles. Discours ambigu, jamais clair. Issu d'un ensemble inconscient d'expériences, de désirs, de maîtrise, de connaissances, et tombant dans un autre ensemble qui produira un autre sens. Grâce à ces constants malentendus, il y a rebondissement de la vie. Il faut sans cesse recommencer, et la relation devient un paysage complexe et riche, aux défilés inattendus et aux pics inaccessibles. Surtout ne rendons pas le langage mathématique, ne traduisons pas en formules identifiables la somptueuse complexité des relations humaines. Incertitude du sens, mais pour cela je dois toujours à nouveau affiner le discours que je tiens, je dois travailler à l'interprétation renouvelée du discours que j'entends. Je tente d'entendre ce que me dit l'autre. Toute parole est plus ou moins énigme à déchiffrer, un texte à interpréter, à interprétations multiples. Et dans mon effort de compréhension, d'herméneutique, j'institue des significations, et

finalement un sens. La brume du discours est productrice de sens. Toute la vie intellectuelle, je dis bien toute, y compris celle des scientifiques de la plus exacte science est fondée sur ces déséquilibres, ces incompréhensions, ces malentendus qu'il faut arriver à dépasser, à surmonter. La méprise du langage évite la prise de l'être, sa captivité. Me voici en présence d'un instrument d'une richesse infinie, inattendue, d'une polyphonie déclenchée par la moindre phrase. L'ambiguïté du discours, et même son ambivalence, et même sa contradiction du temps où il s'énonce au temps où il se reçoit produisent les activités les plus intenses, sans lesquelles nous serions fourmis, abeilles, nous serions vite desséchés, vidés de notre drame et de notre tragédie. Là prennent naissance le symbole et la métaphore et l'analogie. Par mon langage, je saisis deux objets totalement différents. Je les rapproche. J'établis une relation de ressemblance sinon d'identité, et cet objet lointain, inconnu, j'apprends à le connaître par cette ressemblance. Il me devient intelligible, parce que le l'ai ramené par mon langage à cet autre que je connaissais bien. Opération étonnante. Logiquement folle. A priori insoutenable, qui est là cependant, avec quel succès, quelle illumination. L'incertitude, l'ambiguïté du langage l'ont permise, et j'accède à l'inconnu par une identification verbale, comme aussi par le récit symbolique de ce que je peux dire sur ce qui est indicible. Et dans cette alchimie, se trouve, après tant d'opérations, le grain d'or pur, complètement inattendu, toujours miracle, d'une concordance qui s'établit. Au travers des métaphores et des syllogismes, des analogies et des mythes, dans l'entrelacs des incertitudes et des malentendus, surgit la concordance. Au milieu de tant de « bruits » (au sens, cette fois informatique) la parole et le sens surgissent permettant un accord sans ombre, une concordance, le cœur avec le cœur. Le plus intime a atteint le plus intime par la médiation, l'ambassade, le truchement de ce discours chargé de trop de sens, maintenant dépouillé, ramené à son essentiel, et l'action commune peut s'engager sans erreur, la vie commune peut continuer dans un renouvellement de l'authenticité. Mais faisons attention, il n'en est ainsi que dans la mesure, exactement dans la mesure où il y a eu cette richesse de connotations, cette polyphonie, ces harmoniques éveillés, tous ces bruits du sens, au milieu desquels, grâce auxquels, le sens commun jaillit, se formule, qui n'est pas tout à fait ce que j'ai dit (heureusement!), bien plus,

et pas tout à fait ce qu'a pu enregistrer le magnétophone, mais une symphonie d'échos répercutés en moi. Cette concordance nous engage dans une relation renouvelée, plus profonde et plus vraie, toujours à refaire comme le discours toujours à recommencer. La parole ramenée au signe algébrique univoque serait utile pour mener une action externe identique, mais ne serait jamais créatrice de sens, ne produirait jamais concordance et correspondance de l'être. Elle ne provoquerait, n'évoquerait jamais d'histoire. Les abeilles se communiquent des informations, elles ne font pas une histoire. Celle-ci naît de l'enchevêtrement de nos malentendus, de nos interprétations. L'inattendu surgit toujours dans nos relations les plus simples. Et cet inattendu nous engage dans une action, une explication, une procédure qui constitueront l'histoire de nos relations. L'histoire est un produit du langage et de la parole. Non seulement l'histoire mémorisée pour être ensuite racontée. Et celui qui fait de l'histoire se borne toujours, même scientifique, à raconter des histoires, parfois à raconter son histoire. Non seulement donc cette histoire passée que seul le langage peut évoquer et rendre de nouveau actuelle, puisque c'est actuellement qu'elle est racontée, mais aussi cette histoire à faire, à inventer, cette histoire en cours, la mienne et celle de ma société et celle de l'humanité, c'est uniquement la parole qui la déclenche, la définit, la rend possible ou nécessaire. La parole de l'homme politique et celle de la masse. Comme aussi bien la parole peut la bloquer, l'empêcher, lorsque cette parole mythique nous plonge dans un temps sans histoire, parce que répétitif, sans cesse ramenée au mythe. Le discours est discours historique ou anhistorique, discours de l'action à entreprendre ou du mythe à écouter, et suivant l'un ou l'autre, l'histoire de l'homme surgit, devient une majeure de cette humanité ou reste le quotidien de l'incohérence. Comme la concordance, c'est de ces bruits innombrables déclenchés par la Parole que l'histoire naît et s'ordonne, se poursuit et prend sens. Et finalement vient l'instant où la compréhension a lieu, où le discours est entendu après tant de traverses, après le plan de l'être et du cœur, celui de l'intelligence, le discours est compris, au-delà et grâce aux malentendus successifs, progressivement réduits, sans rien perdre de la symphonie de sens. Le discours est compris, et l'instant de la compréhension paraît une véritable illumination. Ce n'est pas l'addition des fragments entendus, ce n'est pas le cheminement lent et tortueux d'un

déroulement processif, ce n'est pas le CQFD triomphant d'une algèbre achevée, c'est l'illumination qui en un éclair fait apparaître le sens de tout le discours que me tenait l'autre. Tout se ramène en ce point étincelant à partir duquel le reste de l'imbroglio s'ordonne, le labyrinthe a une issue. En un instant, le processus devient clair, l'argumentation cesse d'être rhétorique, la symbolique et la métaphore, gratuites. La communication d'intelligence s'est faite, dans une étincelle que certains ont comparée à une vision. Ai-je vraiment « vu » ce que l'autre disait. Seule l'instantanéité rapproche. Ce n'est pas une vision mais une lumière, et nous en verrons la distance. Et le sens devient limpide, j'acquies pour moi le discours de l'autre, je le reçois dans ma capacité propre, et j'éprouve une totale jouissance intellectuelle, mais de l'être aussi, quand je comprends, et quand je suis compris.

La Parole nous introduit dans le temps¹. Elle nous fait vivre sans fin dans le malentendu, les interprétations, les harmoniques. La parole ne m'éclaire pas sur la réalité qui m'entoure. Je n'ai pas besoin que l'autre à côté de moi se mette à me décrire ce que je vois aussi bien que lui. Je n'ai pas besoin d'informations parlées sur le réel immédiatement constatable. Il n'y aurait pas alors ambiguïté ni distance. Ou plutôt d'après mon expérience de ce réel, je pourrais constater l'incertitude de l'inutile discours de l'autre. Ce qui se passe dans les témoignages parlés sur le visuel. La parole bien entendu est aussi utile dans cette réalité. Elle commande une action. Elle engendre des institutions. Mais là n'est pas sa spécificité. Nous avons parlé de mythes et de symboles, d'allégories et de métaphores, d'analogies et d'histoire, où le discours se meut à l'aise, où il prend sa pleine dimension, où il est vraiment parole. C'est-à-dire qu'il ne se réfère pas au Réel, mais au Vrai. Bien entendu je ne présume rien au sujet de la Vérité. Je ne prétends pas la définir. Je veux dire seulement par là qu'il y a deux ordres de connaissance, deux sortes de

1. Je n'entrerai pas dans la question de l'apprentissage du langage, et du programme génétique, polyvalent ou orienté vers le seul langage... Thème qui excède ma réflexion. Voir le conflit entre N. Chomsky et J. Piaget, *Théories du langage, Théories de l'apprentissage*, « Centre Royaumont pour une science de l'homme », Paris, Éditions du Seuil, 1979.

références pour l'homme. Celles qui se rapportent à cette réalité concrète, expérimentale qui l'entoure, et celles qui proviennent de cet univers parlé, qu'il invente, qu'il institue, qu'il « origine » par la parole, où il puise sens et compréhension, où il dépasse cette condition réelle de sa vie pour entrer dans un autre univers, qu'on l'appelle fantasmatique, schizophrène, imaginaire, tout ce que l'on veut, peu m'importe : je constate que depuis que l'homme est homme il a éprouvé la nécessité impérieuse de se constituer un autre univers que le constatable et qu'il l'a constitué par la parole, et que cela, il l'a dénommé vérité. Que Mumford fasse du rêve d'un autre monde, que Castoriadis fasse de l'imaginaire, que Caillois fasse du mythe le spécifiant de l'homme, sa singularité unique, peu m'importe, ce qui compte pour moi, c'est que la valeur unique de la parole réside là. Elle n'est pas liée au réel, mais à sa capacité de création de cet univers autre, sur-réel si on veut, méta-réel, métaphysique, que par commodité on peut donc nommer l'ordre du vrai. La parole est créatrice, fondatrice, génératrice du vrai. En faisant bien attention au fait que je n'établis pas là une hiérarchie, d'un réel médiocre et sans valeur à une vérité transcendante. J'établis deux ordres différents. Je ne parle pas encore de Vérité, mais simplement de l'ordre du vrai (qui est aussi celui du non-vrai, de l'erreur et du mensonge, assurément!). Ce n'est pas à dire que la parole n'ait rien à faire avec la réalité. Nous le verrons plus loin. Mais je cherche le spécifique. Celui-ci réside dans ce que rien d'autre que la parole ne peut atteindre ni instituer, l'ordre du vrai.

Et ceci nous fait entrer dans des indices singuliers de la seule parole, la discussion, le paradoxe, le mystère. Le discours est toujours discret, même quand il se veut démonstratif. Il contient cet arrière-plan d'inconnu qui le rend secret et révélé. Il est discret parce qu'en lui-même il ne s'impose jamais. Lorsqu'il utilise le haut-parleur, lorsqu'il écrase les autres par la puissance des appareils, lorsque la TV parle, il n'y a plus de parole, parce qu'il n'y a aucun dialogue possible. Il y a les machines, et le discours n'est pour elles qu'une occasion de se manifester, c'est leur puissance qui est glorifiée, la parole n'est rien, qu'une vaine suite de sons, provocation en effet de réflexes et de réactions animales. La parole elle-même est forcément contestable, donc discrète, même lorsque celui qui la dit est animé d'une intense conviction. Quelles

que soient la force des arguments, la rigueur du raisonnement, l'ardeur du locuteur, nous savons tous à quel point il est possible de se retrancher. Combien de fois ne nous sommes-nous pas heurtés au visage de béton de celui qui ne veut rien entendre, et que pouvais-je alors lui faire entendre! En réalité, la parole est cet événement prodigieux où la liberté des deux est respectée. A la parole je puis opposer la parole. Ou faire la sourde oreille. Je reste libre en face de celui qui cherche à me définir, m'encercler, me convaincre. Rien n'est plus absurde que l'argument mille fois entendu de nos jours, et que nous retrouverons, où pompeusement on nous déclare la parole et le discours « terroristes »! Je dirais que c'est la seule expression qui ne soit pas terroriste! Ceux qui en bavardent si légèrement n'ont pas vécu la différence entre la violence des mots et un fouet de lanières tressées, entre une bouche humaine même hurlante et la gueule silencieuse d'un revolver. La parole, par son ambiguïté même, fondamentale, essentielle, laisse toute une marge de liberté à l'auditeur. Et j'appelle même cet auditeur à exercer sa liberté, doublement, d'abord, toute parole suggère un acquiescement ou un refus. Autrement dit je place nécessairement mon interlocuteur devant un choix à faire. Situation du choix, situation de la liberté. Mais en même temps je l'invite à utiliser lui aussi le don de liberté qu'est la parole. Il faut qu'il parle à son tour, donc qu'il assume lui aussi sa liberté, qu'il s'engage dans le cheminement difficile de se connaître, de s'exprimer, de se choisir, de s'exposer, de se dévoiler. Parole toujours exercice de liberté, jamais machinique, pas plus qu'elle n'est objet! et les analyses linguistiques structurales si fines (qui d'ailleurs ne peuvent jouer que sur des textes, des paroles finies et figées!) peuvent tout saisir, et les codes et les unités de sens, les sémantèmes, les morphèmes, etc., elles ne laissent échapper qu'une chose, une fois que les langages et les langues et les lexiques et les rhétoriques et les discours et les récits ont été dépouillés de leur mystère, une seule chose, la parole elle-même. Parce qu'elle est histoire et cette analyse exclut l'histoire, parce qu'elle est appel à la liberté, et l'on ferme ici les structures et les systèmes. La parole, en même temps affirmation de soi, je parle, naît en même temps que la confuse croyance ou aspiration ou conviction de liberté. Naissance coexistante, et la parole s'atteste comme signe de ma liberté et comme appel à celle de l'autre.

Si bien, et c'est son second trait caractéristique, qu'elle est toujours

paradoxe. N'oublions pas que le paradoxe est ce qui se situe à côté, en dehors de la doxa. Le paradoxe est ce qui est pur de toute doxa, mais en même temps met en question la doxa. Barthes a raison de montrer que « l'instrument véritable de la censure c'est n'est pas la police c'est l'endoxa ». « De même qu'une langue se définit mieux par ce qu'elle oblige à dire (ses rubriques obligatoires) que par ce qu'elle interdit de dire (ses règles théoriques), de même la censure sociale n'est pas là où l'on empêche, mais là où on contraint de parler. La subversion la plus profonde (la contre-censure) ne consiste pas forcément à dire ce qui choque l'opinion, la morale, la loi, la police, mais à inventer un discours paradoxe¹. » Si la langue peut être la doxa, la parole est toujours paradoxale. Castelli avait une fois de plus raison en rappelant que le paradoxe *est*, qu'il est inutile de le mettre lourdement en lumière. L'anormal serait qu'il n'y ait pas de paradoxe, car celui-ci n'est pas une invention profonde et subtile de philosophe ou de révolutionnaire intellectuel, mais il émane du sens commun. Le sens commun défie la pensée construite. Il échappe à toute doctrine intégratrice, et, opprimé pendant un demi-siècle, il rejaillit étrangement indemne pour s'exprimer dans des paradoxes. Le sens commun n'est pas un étage inférieur de la pensée : il est le paradoxe en face de la pensée structurée, logique, construite, conduite selon les règles (de la logique, dialectique, etc.), et le paradoxe, toujours lié à la parole jaillissante nouvelle, empêche la pensée de se fermer, de s'achever, empêche le système d'englober le tout, et la structure de tout conditionner. La parole poétique porte en elle le paradoxe. Elle est infime, elle est latérale par rapport au discours politique et scientifique ? c'est vrai, mais elle ne cesse d'apporter l'ombre de l'ambiguïté, le double sens et la multiple interprétation, et les doubles fonds et les multiples facettes. La parole est toujours paradoxale parce qu'elle rend compte directement de l'ambiguïté de l'homme.

Et nous sommes alors en présence du dernier trait à retenir de cette parole : elle est mystère. La parole la plus explicite, la mieux expliquée me replace au pied du mystère, invinciblement. Mystère de l'autre que je ne puis sonder, et dont sa parole m'apporte un

1. Dagut, *Étude sur Baudrillard*, Mémoire de l'Institut d'études politiques de Bordeaux, 1978.

écho, mais seulement un écho. Je perçois cet écho, et je sais qu'il y a autre chose. Mystère que j'éprouve en sachant spontanément que je ne comprends pas bien, pas tout, ce que dit l'autre. Mystère pour moi-même de ma propre incompréhension que je reconnais. Comment vais-je réagir, comment répondre... Je perçois une zone de mystère, parce que je ne suis pas très sûr d'avoir bien compris. Je ne suis pas très sûr de répondre. Je ne suis pas très sûr de ce que je suis en train de dire... Il y a sans cesse dans nos discours une marge, ou plutôt le discours est comme cette page imprimée, encadré de toutes parts par des marges blanches, sans discours, mais susceptibles de porter n'importe lequel. Et ce sont les marges qui situent ce discours, ce sont elles qui lui donnent une potentialité de rebondir, de recommencer, et qui permettent à un autre d'interférer par ses gloses marginales. Je sais cette possibilité. Je ne connais pas les gloses marginales qui vont paraître dans mon discours, et le changer. Encore l'inattendu. Et nous abordons le mystère du silence. Silence qui est un creux du discours et non pas le discours un remplissage du silence ! Le silence de l'autre énigmatique, inquiétant, troublant, attristant, défaut à mon attente. J'attends de lui une réponse, une explication, une déclaration. Il se tait et je ne sais plus où ni comment me situer par rapport à lui. Exactement je ne sais plus être en face de lui. Je suis devant un mystère qui m'échappe lorsque le discours n'a pas lieu. J'attends la parole, et le silence est un vide dans la parole qui se poursuit non dite, non entendue, mais impossible à éliminer. De partout ainsi la parole est rapportée au mystère, elle exprime le mystère et nous plonge en lui. Ce n'est pas pour rien que Mythos et Logos vont ensemble. L'image n'est jamais mystérieuse. Nous avons vu qu'elle peut être terrifiante. Le mystère ne l'est pas. Il est interrogation de l'être. L'image est non paradoxale, toujours conforme à la doxa, et nous le verrons, conformisante par-dessus tout. Illusion puérile des révolutionnaires culturels de croire que par le film et l'affiche ils promeuvent une pensée révolutionnaire. L'image n'est jamais autre chose que conformité à la doxa dominante. Seule la parole trouble et perturbe les jeux. L'image ne comporte ni blancs ni marge. Référée au réel, rendant compte directement de lui, elle est sans mystère car le réel est sans mystère : il comporte des *problèmes* non résolus, il peut me stupéfier d'horreur, il est sans mystère. C'est l'évidence de l'horreur qui me stupéfie. Il n'y a pas de double

fond ni d'échos dans ce réel que je perçois par la vue. Alors que le vrai ne présente ni problème à résoudre, ni hallucinations terribles, il est tout en résonances et raisonnances, reconnaissances discrètes et discontinuités, comme la parole, et m'envahit, me circonviend de mystère. Tout tient à l'évidence. Le réel est évident. La vue, comme il se doit, me donne une évidence. Le vrai n'est jamais évident. La parole exclut l'évidence¹.

3

Il va de soi que voir et entendre sont inséparables et complémentaires, aucun développement humain ne peut se faire sans leur conju-

1. On constate donc que je suis sur ce point en désaccord complet avec McLuhan. Quand il essaie de montrer que le monde visuel est continu et homogène, cela va. Mais quand il interprète en disant que c'est un monde de continuité, de déroulement alors que le monde acoustique est un univers de simultanéité parce que nous entendons de partout à la fois alors que nous ne voyons pas partout, ceci me paraît très faible : nous entendons des bruits de la sphère qui nous entoure, comme nous voyons partout dans le rayon de nos yeux. Et très étonnamment il fait du visuel ce qui est à l'origine au linéaire, au séquentiel donc le temporel alors qu'il fait de l'acoustique le spatial, le global... Je me suis demandé quelle est la source de son erreur : c'est que lorsqu'il parle du visuel, finalement il ne retient *que* le visuel de l'écriture alphabétique et liée au rationnel, mais il brise pour ce faire le rapport Écriture-Parole. Et lorsqu'il parle de l'acoustique, il ne retient que la musique : alors on peut dire en effet qu'elle est spatiale, globale, etc., simultanée. Mais il exclut la parole. De même quand il dit que le visuel donne des classifications, alors que l'acoustique donne une reconnaissance immédiate : de toute évidence, on reconnaît beaucoup plus immédiatement le visage de quelqu'un que la voix séparée. La reconnaissance immédiate est de l'ordre de la vue ! Il exclut pour ce faire l'univers des bruits. Alors que la vue permet de suite de distinguer forme et couleur qui me disent aussitôt « ce que c'est ». L'ouïe me permet peut-être de classer le son, le bruit, mais je ne discerne pas de suite « ce que c'est ». Donc la définition qu'il donne concerne uniquement la vue de l'écriture. L'acoustique de la musique. Mais ceci dit, je me retrouve d'accord avec lui pour un bon nombre de qualifications qu'il donne de l'un et l'autre univers : l'univers visuel est du domaine quantitatif, actif, perçoit des schémas significatifs ; l'univers acoustique étant émotionnel, intuitif, qualitatif, avec des perceptions abstraites. Mais comment ne voit-il pas que ces attributs contredisent expressément le caractère séquentiel, donc temporel de l'un et spatial de l'autre !

gaison. Je n'ai considéré l'un et l'autre séparément que par commodité. Cependant leur différence est essentielle, et probablement c'est de leur confrontation et de leur opposition que naît la singularité humaine. Pour le marquer, j'ai forcé les traits, particularisé en isolant pour rendre le contraste plus saisissant. Car il est fondamental mais rarement perçu. Tentons la confrontation. L'opposition majeure est donc : Espace-Temps, et Réalité-Vérité. Et la tentation majeure de notre civilisation (liée à l'hégémonie technicienne) est la tentative de confusion entre réalité et vérité. Nous faire croire que le réel, c'est le vrai. La seule vérité. Du temps de la querelle des universaux, les réalistes croyaient que la vérité est réelle, nous avons inversé les termes, pour nous tout se limite au réel. Le vrai c'est ce que contient la réalité, ce qu'elle exprime. Rien au-delà. D'ailleurs il n'y a plus d'au-delà. Rien qui soit Autre. D'ailleurs il n'y a plus de Tout Autre. Tout ramené à cette réalité constatable, scientifiquement mesurable, pragmatiquement modifiable. La praxis mesure de toute vérité. La vérité n'est plus que l'en-deçà de la vérité, sur lequel il est possible d'agir...

La Parole est seule relative à la Vérité. L'image est seulement relative à la réalité. Il va sans dire que la parole peut aussi se référer à la réalité! Qu'elle peut être parfaitement pragmatique, qu'elle sert à commander une action aussi bien qu'à décrire une situation de fait. Elle entre dans le monde concret, elle se rapporte à des expériences du réel, elle est le moyen de communication dans la vie quotidienne, et par conséquent s'insère exactement dans toute la réalité. Elle transmet des informations sur le réel, elle participe à sa compréhension. Elle peut même créer de la réalité, produire des effets qui s'inscriront dans cette réalité. Elle est donc ambivalente. Mais son domaine spécifique est celui de la vérité, car elle ne le partage avec personne. L'image ne peut sortir du réel. Elle n'est pas ambivalente.

J'entends bien à ce point que l'on sera tenté de poser la question : « Qu'est-ce que la Vérité? » Je ne répondrai certainement pas en donnant un contenu. Car ceci serait aussitôt contesté, ceci demanderait un immense détour, ceci excéderait mes forces. Mais il est possible de montrer quel peut en être l'objet, ce qui servira à la distinguer clairement de la réalité. La question seule qui est posée au sujet de la vérité suffit à en déterminer la nature, à défaut de pouvoir lui donner une réponse. Nous pourrions donc admettre qu'est du

domaine de la Vérité tout ce qui se réfère à la destination dernière de l'homme. Au sens de sa vie, dans la double valeur de ce mot : la signification de sa vie, et l'orientation de cette vie. C'est encore tout ce qui se réfère à l'établissement d'une échelle de valeurs qui permette à l'homme de prendre une décision personnelle et significative. C'est encore tout ce qui se rapporte au débat de la Justice et de l'Amour, et de leur détermination. Les objets permettent de prendre conscience de ce que nous nommons vérité. Cela n'a rien d'original. Mais quand nous disons que tout ce qui se rapporte à ces objets est du domaine de la Vérité, nous ne voulons pas dire du tout que toutes les réponses à ces questions soient équivalentes, et vraies. Il n'y a là nul syncrétisme. Mais nous voulons seulement dire que tout ceci n'est pas de l'ordre de la réalité, à moins de confondre de façon décisive la vérité avec la réalité, auquel cas c'est tout l'ensemble de questions que nous indiquions plus haut qui disparaît purement et simplement. Quand nous disons que ces questions sont de l'ordre de la Vérité, cela implique que les réponses données seront ou la vérité même, ou un reflet de cette vérité, ou l'erreur et le mensonge : car il faut bien savoir que le mensonge et l'erreur sont du domaine de la vérité; s'il n'y a point de vérité, il n'y a ni mensonge ni erreur. Les deux sont indissolublement liés, ils appartiennent au même ordre. Encore faut-il être attentif. La *question* de la Vérité n'est pas la vérité. Je ne fais pas ici de métaphysique. Ce n'est pas la vérité parce que ce n'est pas la question que l'homme pose à lui-même sur sa vie. C'est encore un jeu intellectuel et une façon d'être hors de la vérité. Donc après tout, qu'il puisse ou non y donner une réponse, peu importe, et que la réponse vienne de lui ou soit objectivée, en tant que philosophie ou révélation, peu importe. Mais quand l'homme pose la question de sa vie (consciemment ou inconsciemment), alors est posée la *question* véritable de la vérité, et quand l'homme prétend l'avoir résolue, il ment. Et quand il veut y répondre dans le seul cadre de la réalité, il n'a apporté aucune réponse. La question que sa vie lui pose, tous les aspects, toutes les expressions de sa vie, est encore ouverte, toujours posée, et c'est la vérité même. Ainsi affirmer la valeur du bonheur matériel, l'irremplaçable valeur du bonheur pour répondre à l'être, c'est donner une réponse qui présuppose en réalité la question toujours ouverte de la vérité. Rien n'est résolu. Rien n'est achevé ainsi. L'homme se retrouve devant la même incer-

titude, plongé dans la même aventure. Une civilisation du bonheur devient une civilisation de la consommation, ou le morne paradis gris et triste de Suède qui finit par provoquer les rebelles sans cause de la Saint-Sylvestre ou les grévistes sans raison qui se révoltent contre rien. Il est vrai que ceux qui ont attesté la valeur éminente du bonheur matériel n'ont cherché à répondre qu'à cette question là ou même seulement à la poser devant une humanité jusqu'ici altérée d'inouï. L'opposition parole-image n'est donc pas l'opposition idéalisme-matérialisme. L'affirmation de la praxis pour résoudre les problèmes humains, en tant qu'affirmation est encore du langage. Toute la relation établie par Marx entre praxis et vérité est du langage. La praxis qui est en apparence une action destinée à modifier le réel, l'action qui est seule mesure et limite de la vérité est en définitive nécessairement initiée, produite par le discours qui en même temps la décrit et la justifie : la parole même chez Marx est préalable à toute praxis. Elle est de l'ordre de la *question de la vérité*. L'homme ne peut *poser* la question de la vérité et tenter d'y *répondre que par la parole*.

L'image est du domaine de la réalité. Elle ne peut absolument pas transmettre quoi que ce soit de l'ordre de la vérité. Elle ne saisit jamais qu'une apparence, qu'un comportement extérieur. Elle est incapable de transmettre une expérience spirituelle, une exigence de la justice, un témoignage du plus profond de l'homme, d'attester de la vérité. Dans tous ces domaines elle se rapportera à une forme. Elle pourra transmettre un rite, et l'on aura dès lors par exemple tendance à confondre la vérité religieuse avec les rites religieux : dans un monde obsédé d'images, pour qui la statistique est nécessaire, on éprouvera le besoin de saisir la « religion » dans ses rites puisqu'elle est insaisissable ailleurs. L'on aura l'impression d'avoir au moins cerné la foi dans ses expressions, alors que l'on aura saisi seulement des aspects d'une réalité qui se trouve nécessairement en discordance avec la vérité. L'image pourra capter sur un visage une apparence psychologique : une extase, et l'on croira qu'il s'agit de l'authenticité de la foi, alors qu'il n'y a là qu'un état psychologique, qui peut ne rien avoir à faire avec la foi, et peut être provoqué par une drogue quelconque, d'où la confusion monumentale de ceux qui confondaient réalité et vérité, de nier la foi parce que l'aspect psychologique pouvait être artificiellement provoqué! L'image

pourra exprimer une attitude du corps, photographier des mains jointes et un visage incliné : dire à ce moment cela *est* la prière. Mais en réalité, il n'y a là rien qui soit prière, il peut n'y avoir que comédie. Même lorsqu'il n'y a pas de jeu, l'image est incapable d'exprimer le sérieux de la vérité. Je me rappelle une photo du pape Pie XII, en prière, sur la couverture de *Match*. C'était une image d'une inauthenticité hurlante, d'un total manque de sérieux : l'on se demande comment le pape pouvait avoir accepté de poser en prière ! L'image pourra correctement nous illustrer l'histoire de l'Église, mais ce faisant elle ne dira jamais ce qu'est l'Église, elle ne pourra même par allusion faire saisir ce qu'est la vie profonde et vraie de l'Église, par exemple le corps de Christ. Elle ne dira même pas l'Église visible, mais seulement les actes extérieurs, les formules stéréotypées, les traductions toujours mensongères de cette Église visible. Elle pourra rapporter des miracles, mais des miracles enregistrés, des miracles une fois qu'ils sont passés, une fois que la grâce est partie. Elle ne pourra jamais pénétrer dans le lieu saint où la Parole proclame cette nouvelle création en un être qui s'exprimera dans le miracle. Aucune image n'est capable de transmettre quelque vérité que ce soit. C'est ce qui explique entre autres que tous les films à caractère « spirituel » soient des échecs. Lorsque l'on s'obstine à vouloir ainsi exprimer le spirituel par des images, on saisit toujours autre chose que la vérité, mais ce qui est alors grave et inquiétant, c'est que celle-ci tend à disparaître derrière ces éclairages et ces fards, elle tend à s'évanouir sous le poids des images. Le spectateur qui voit ces représentations est divertie de ce qu'elles devraient lui faire sentir, il est d'autant plus insensible à la vérité que la réalité qui devrait l'exprimer est mieux représentée. Du fait de cette exclusive relation entre image et réalité, on comprend aisément pourquoi l'image a eu de notre temps un si considérable développement : notre époque est caractérisée par le primat exclusif de la réalité (à quoi l'homme est conduit par les merveilles de la technique, par le climat de l'époque, par le souci de l'économique, etc.) dans les faits et dans les préoccupations. Elle est encore caractérisée par la confusion totale entre réalité et vérité : le marxisme l'a totalement emporté dans ce domaine, et la science a fini par convaincre l'homme que la seule vérité possible consistait à connaître le réel et que la preuve de la vérité, c'était la réussite dans le réel. L'image est donc le moyen d'excellence, qui, pour

l'homme moderne, communique en même temps réel et vrai. Mais à condition de faire au préalable la confusion, à condition de croire qu'une hypothèse scientifique est *vraie* quand elle est approuvée par des expériences : alors qu'elle n'a rien à faire avec la vérité, et qu'elle est seulement *exacte*. Bien entendu ce primat de la réalité et cette confusion coïncident avec la croyance universelle au « fait », pris comme valeur dernière. En tout ceci, il ne s'agit nullement de minimiser l'importance de l'image mais seulement de préciser son domaine et de savoir ses limites : l'image est un instrument admirable de connaissance de la réalité. Sur le plan social ou politique, elle peut même être explosive, avoir une efficacité terrible. *Village sans pain* de Buñuel, *Notre pain quotidien* sont des films qui ont une puissance de conviction, de destruction des bonnes consciences, admirable. Ils sont valablement révolutionnaires. Un documentaire sur une émeute nous fait davantage pénétrer dans le monde de la colère que n'importe quel discours. Mais l'image n'est explosive que si l'on sait ce qu'elle est, si elle est prise pour ce qu'elle est : la traduction fidèle de la réalité. Elle devient mensonge et illusion sitôt que l'homme veut y voir autre chose, une vérité : à ce moment, par un merveilleux renversement, elle perd toute vertu explosive. Bien au contraire, l'homme qui dans les films que nous citions plus haut trouve une vérité, en reçoit une parfaite bonne conscience : tous les mécanismes de justification se greffent sur la confusion entre vérité et réalité (un mouvement capable de montrer une telle vérité est dans la vérité. Moi même qui y adhère et qui suis sensible à ce scandale, je possède la vérité). Ainsi quand nous considérons que c'est la vérité qui est exprimée par l'image, celle-ci devient créatrice de bonne conscience et de tranquillité d'esprit. Image explosive et terrible quand elle prétend seulement dire le réel... mais ici nous rencontrons un nouveau problème : l'image dans notre société est toujours le produit d'une technique mécanique. Cette technique est vraiment médiatrice, c'est par elle que l'univers des images est constitué pour l'homme. Mais dire cela, c'est en même temps dire que l'on se trouve en présence d'un monde artificiel : fabriqué de l'extérieur et par des moyens d'artifice. Dès lors nous devons savoir que dans cet univers d'images ce n'est jamais la réalité nue qui est transmise, mais une reconstitution, une construction, plus ou moins arbitraire, et sans cesse nous sommes obligés, derrière l'apparente objectivité de l'image, de revenir

à son ambiguïté : traduisant une réalité, elle nous transmet toujours, nécessairement un artifice. En cela justement l'image est trompeuse, elle se fait prendre pour le réel, quand elle est artifice; elle se fait prendre pour la vérité unilatérale, quand elle est renvoi à ce qui ne peut être vérité.

Lorsque nous disions que la parole est seule relative à la vérité nous ne disions point qu'elle est forcément vraie, mais qu'elle seule *peut* être vérité, comme dès lors, aussi bien, elle seule peut être mensonge. L'image peut être inexacte par rapport à la réalité, elle n'est jamais mensonge parce qu'elle ne peut pas nous tromper sur la vérité, elle n'a rien à faire avec la vérité, sauf la confusion qui s'est établie dans le cerveau de l'homme moderne entre réel et vrai. Seule la parole, parce qu'elle est appelée à exprimer la vérité, parce qu'elle occupe la place centrale, peut donc, par là même, être mensonge. Parole mensongère lorsqu'elle apporte à la question de la vérité une réponse de mensonge. Ceci a toujours été le débat ouvert par l'homme. Nous n'insisterons pas, parce que cela nous entraînerait dans la discussion du contenu de la vérité, que nous ne saurions mener ici. Remarquons seulement que ce débat permanent s'est toujours situé au niveau de la parole et a toujours été mené par ce moyen. Nous insisterons au contraire sur un autre aspect de ce mensonge de la parole, moins connu, et plus actuel : la parole devient mensonge lorsqu'elle récite sa relation avec la vérité. Lorsque la parole prétend n'être rien d'autre, rien de plus, elle aussi, qu'une évocatrice du réel, lorsqu'elle se détourne de sa vocation pour ne plus servir que les intérêts, que les pratiques, que les efficacités, quels que soient leurs domaines, économiques, politiques, scientifiques... Non qu'elle doive se refuser à cela, mais seulement ne pas s'y inclure de façon décisive. La Parole doit rester toujours, dans son usage pragmatique même, porte ouverte au Tout Autre, interrogation sur le motif dernier, orientation sur la réponse dernière. Bien remarquable modèle donné par la Bible qui nous raconte indéfiniment des histoires concrètes, pratiques, des aventures de fait, des politiques et des psychologies, mais qui, dans cet usage concret de la parole, cerne pourtant de toutes parts le mystère dernier et révèle ce faisant

la vérité elle-même. Quand la parole récuse cette dualité d'usage, elle devient nécessairement mensonge et fausse parole. D'ailleurs à ce moment, prétendant ne plus rien dire que le réel, elle est si rapidement distancée par l'image qu'elle perd sa vitalité et son sérieux. L'image combien plus efficace, et la parole dénuée de son authenticité parce que l'homme cesse de s'engager dans ce qu'il dit parce que ce qu'il dit n'est plus que pratique : alors ce qu'il dit ne mérite plus créance. C'est dans cet état que nous sommes. La Parole dévaluée dans ces temps parce qu'elle n'a plus été utilisée à rien d'autre que l'expression du réel, parce qu'aucun homme, de ce fait, ne se met plus tout entier dans la parole qu'il prononce : alors cette parole est apparue comme inutile. Ce qu'elle est, en partie et mensongère, ce qu'elle est totalement puisqu'a été répudiée sa seule valeur vraie. Lorsqu'il en est ainsi, l'homme n'a plus aucun moyen de saisir, de cerner, de discerner la vérité. L'on comprend alors la gravité des avertissements contre la vaine parole, celle dite « en l'air », celle qui n'est ni oui ni non, celle qui n'engage à rien ni personne. Car une parole purement doctrinale, doctrinaire, n'a pas davantage à faire avec la vérité. Nous sommes ici encore en présence de cet étrange mouvement par lequel le primat du réel a prétendu contraindre la parole à la pure objectivité. Le XIX^e siècle, sous l'influence de la science qui saisissait la réalité, n'a voulu qu'une parole objective, c'est-à-dire séparée de la personne qui la prononce. Et voici que ce fait même transformait la parole en fausse parole. De même que la parole des Évangiles séparée de la personne qui la prononce et qui l'accomplit, Jésus-Christ, n'est plus que vanité, de même toute parole humaine est intrinsèquement liée à la personne. Ce n'est pas seulement en théologie et du point de vue de Dieu que la parole est la personne même. La parole objective, abandonnée à soi-même, et en soi, n'a plus aucun poids, du fait de son incapacité même à être objet. Parce qu'on a prétendu la séparer de la personne, elle a perdu sa relation avec la vérité, elle est devenue mensonge. Que l'on nous entende bien, nous ne voulons pas dire que la parole devient vraie par le seul fait que celui qui la dit s'engage en elle et fait ce qu'il a dit. Si l'on ne peut croire que les paroles pour lesquelles on se fait tuer, cela ne garantit pas leur vérité. Cela veut dire seulement que ces paroles-là, et ces paroles seules, ont *quelque chose à faire avec la vérité*, qu'elles sont dignes d'entrer dans le grand débat, dans la grande quête des

hommes. C'est la condition minimale que la parole détachée de la personne, morte par là même, ne peut jamais remplir. Qui donc se fera tuer pour une parole objective? Galilée a bien répondu : on ne se fait pas martyr pour affirmer que la terre tourne!

La référence au réel me situe dans un univers d'exactitude — inexactitude —, de correct — incorrect. Je vois le feu vert ou rouge. J'agis de façon à trouver la réponse correcte, la solution exacte. Le visuel est le grand chemin de discernement de l'exact — inexact, et il me fournit une expérience immédiate. Je n'ai pas besoin de réflexion, je sais de suite ce qui est exact ou correct dans le geste que je fais par rapport à la situation que j'ai vue. L'ouïe me fait participer à la parole, et me situe dans un univers de vérité, donc de mensonge ou d'erreur. Les questions ne sont plus les mêmes. Il n'y a jamais d'expérience immédiate de la vérité ni du mensonge ni de l'erreur. L'éblouissement de la vérité est identique à l'éblouissement de l'erreur : parce que la parole est nécessairement paradoxale, elle suppose un long cheminement de discernement, de choix, d'expérimentation. Ce qui vient de la parole n'est jamais évident. Le réel peut être évident, jamais la vérité.

Il ne s'agit pas dans cette recherche de séparer radicalement image et parole, réalité et vérité, mais de rappeler leur distinction et leur place. Que la parole accompagne l'image, qu'elle lui apporte une autre dimension, qu'elle lui confère un sens, cela est bien quand l'image est en effet subordonnée à la parole. Car l'image ne peut jamais, comme la réalité même, être autre chose que le matériau d'une décision de l'homme. Elle n'apporte en elle-même aucune raison fondamentale de jugement, de décision, d'engagement. C'est la parole seule qui, parce qu'elle est à la fois l'instrument, l'agent, et le lieu de la confrontation entre la vérité et le mensonge, sera aussi l'agent et le lieu de la discrimination, de la critique, et aboutira au jugement. La critique est le domaine d'élection de la parole. Et, dans ses rapports avec l'image, elle est justement appelée à en faire la critique, non pas l'accusation, mais au sens premier, la séparation, le discernement du vrai et du faux. Ceci est justement l'une des fonctions les plus élevées de la parole. C'est à cela que devrait correspon-

dre le discours. Bien entendu nous savons à quel point cette mission exaspère les hommes de notre temps. Ils ont besoin de certitudes données d'avance (un stéréotype non soumis à la critique : justement une image sans parole). Ils ont besoin d'attitudes monolithiques, de comportements garantis de tout choix. La critique leur apparaît comme résolument stérile parce qu'empêchant l'action, comme négative parce que l'on n'accepte pas tout d'avance, comme pessimiste parce que l'on ne donne pas l'estampille des valeurs à toute la réalité. D'où l'usage le plus éminent que puisse faire l'homme de sa parole est aujourd'hui le plus détesté ; et cela n'est qu'un aspect de plus de la dévaluation de la parole. Car si elle ne sert pas à cette recherche, dans le réel même, d'une possible expression de la vérité incluse mais qu'il faut arracher par force, et dans la douleur d'affirmer que ceci est mensonge, quoi d'autre permettrait d'accomplir cette œuvre sans laquelle l'homme ne signifie pas grand-chose ? Mais bien sûr, aujourd'hui cette œuvre apparaît négligeable, combien moins sérieuse que la fabrication des réfrigérateurs ou l'exploitation du pétrole. Et celui qui prétend intervenir par le discours dans cette entreprise n'est jugé que comme illusionniste, tellement notre contemporain a perdu le sens de sa parole et de sa vie. Instrument et lieu de la critique, la parole est par là même ce qui permet le jugement. Non point le jugement de la pratique et de l'expérience, le seul auquel nous acceptons aujourd'hui de nous soumettre, mais le jugement dérisoire qui comporte une valeur éthique. C'est dans l'usage de la parole seulement que l'homme apprend la décision éthique. Elle est fonction du choix qu'il opère dans ce mode de pensée, dans cette critique des situations et de lui-même. Fruit de la critique, la décision éthique se joue dans le domaine de la parole parce qu'elle est rigoureusement personnelle, elle exprime la personne, et ne peut en rien (si elle est toutefois véritable et non pas simple conformisme moral) être seulement l'adhésion à un comportement collectif. Ceci est véritablement opposé à l'orientation que l'image peut donner à la personne, qu'elle tend justement à conformiser, à faire entrer dans un courant collectif. L'image crée bien un certain comportement de l'homme, mais toujours cohérent à cette société qu'elle exprime, même lorsqu'elle se veut non conformiste. Et toujours dans une certaine ambiguïté du possible confondu avec le bien. La décision que l'image conduirait à prendre ne peut jamais être une décision

du tout ou rien, alors que la parole est en effet contraignante, en ce sens, nous pourrions dire de par sa nature même : car lorsque la parole est inauthentique, elle n'est rigoureusement plus rien, il n'en reste rien que du vent. L'image, elle, comme l'action, quelles que soient leurs inexactitudes, subsistent toujours et donnent toujours l'illusion de la réalité et de l'efficacité.

On ne sait aujourd'hui que trop à quel point les hommes ont la psychologie du langage qu'on leur a appris. Leurs réactions, leurs relations, leur mode de comprendre et d'être, situés dans le culturel, sont de l'ordre du langage. Les féministes ont raison d'affirmer que la structure même de la langue place la femme au second plan. Dire Homme pour désigner en même temps le masculin et le féminin. Construire grammaticalement le féminin à partir du masculin et cent autres exemples de vocabulaire ou de syntaxe font comprendre l'attitude masculine (bien plus que les jeux soi-disant orientant la fille vers la cuisine et l'homme vers la guerre!). Le langage est déterminant de la psychologie en même temps que du mode de raisonner. Je ne cherche pas à majorer le culturel par rapport au naturel, ce n'est pas ici mon propos, mais à marquer la singularité de ce mécanisme de parole dite et entendue qui détermine à la fois l'être psychique et l'être connaissant, comme si tout ce qui est de cet ordre dépendait de l'expression verbale. La vue et la parole déterminent plus encore deux modes de penser différents¹. Le langage, qui s'écrit, implique un cheminement processif. Mes yeux suivent les mots les uns après les autres, et c'est une succession de compréhensions qui s'enchaînent les unes aux autres. La pensée se développe selon l'axe même de cette succession des mots. La connaissance que je reçois est progressive, les éléments de ce que j'ai à comprendre s'enchaînent successivement et le dévoilement s'effectue au fur et à mesure que je suis la phrase. Elle se déroule dans un certain temps, et cette connaissance est forcément alors discursive, elle progresse au travers des détours de ce discours, elle implique une continuité dans la phrase,

1. Je me borne ici à une indication sommaire sur ce thème qui sera repris plus longuement par la suite.

une rationalité dans le rapport des mots les uns aux autres. Et finalement elle implique toujours la conscience. Le langage est doté d'une rationalité : il faut bien que je comprenne ce que me dit l'autre, et je ne puis le faire que s'il y a une rationalité dans la structure même de ce qu'il dit (rationalité qui n'est pas suffisante mais qui est nécessaire); c'est donc une opération consciente à laquelle je suis appelé par la parole qui m'amène non seulement à une connaissance nouvelle mais à une conscience accrue et développée.

Le visuel et la signalisation par images est d'un tout autre ordre : l'image nous transmet instantanément une globalité. Elle nous donne d'un coup d'œil toutes les informations dont nous pourrions avoir besoin. Elle dispense un stock de connaissances que je n'ai pas à détailler, ni à coordonner autrement que l'image le fait, c'est-à-dire de façon spatiale. Et l'instantanéité de la transmission s'effectue dans la mesure où je me situe dans le même espace que l'image. Ce que me transmet l'image visuelle est de l'ordre de l'évidence, et j'accède à une conviction sans critique. Il est étrange que si souvent on puisse considérer que la photographie puisse être considérée comme une preuve alors que l'on restera hésitant devant un témoignage (le manque de « fiabilité » des témoignages!) ou devant une démonstration discursive. Là où il y a marque visible, il y a sûreté d'information. Et cette conviction est immédiate, elle ne passe pas par un cheminement de l'inconnu à l'incertain et de l'incertain au connu. Mais cette certitude est fondée sur une absence de conscience. La connaissance produite par l'image est de l'ordre inconscient. On se rappelle rarement tous les éléments de l'image, ou du spectacle, mais elle a fortement frappé toute ma personnalité, et elle a produit un changement en moi qui a son fondement dans l'inconscient. Cette saisie globale et inconsciente de tout un lot (« un paquet ») d'informations sans suivre le cheminement lent et pénible du discours explique aussi que l'homme soit par paresse naturelle porté à regarder les images plutôt qu'à lire un long texte ou à écouter une démonstration. La paresse intellectuelle fait nécessairement gagner l'image sur la parole, ce que nous constatons en effet très largement. Et finalement le mode de pensée change : car les images s'enchaînent les unes aux autres selon un mode qui n'est ni logique ni discursif. On procède par associations d'images et par mutations de clichés. Les éléments qui changent dans l'image présentée ne sont jamais que

l'état présent du spectacle, et non pas une série cohérente. C'est ici que l'interprétation de McLuhan est exacte. Ce n'est pas la caractéristique des signaux électriques qui est l'origine comme il le dit, mais le mode de succession des images, la pensée par images (typique dans les bandes dessinées) dont chacune est un tout, et dont la succession s'effectue par bond et par saccade.

4

Et le philosophe ?

La vue et l'ouïe philosophique : le premier semble-t-il qui ait levé le problème de la vue et l'ouïe, la monstration et la parole, fut Kierkegaard, en s'attaquant aux philosophes qui l'ont précédé¹. Kierkegaard attaque de façon stupéfiante le privilège accordé par la philosophie occidentale à la vue. Le philosophe est un spectateur. La philosophie une spéculation. Le platonisme fonde la souveraineté philosophique de la vue et Hegel le reprend entièrement. Platon définit l'essence des choses à partir de leur vision. La vraie connaissance est connaissance des idées (mais l'idée, *eidōs*, vient du verbe *eidn* qui veut dire voir) et de la *forme*. Et Descartes lui aussi privilégie absolument la vision : celle-ci est le modèle de l'intuition. *Intueri*, c'est voir. Mais quelle erreur permanente! « Le spéculatif veut toucher tout ce qu'il voit... Que ne respecte-t-il la distance à laquelle se tient l'Être? Que ne ménage-t-il la différence de l'autre, afin de le saisir tel qu'il est! Pour cela, il faut tendre l'oreille : hâte-toi d'écouter. Il faut apprendre à écouter. » Car la parole et l'ouïe sont au centre de l'être. « Tout aboutit à l'oreille. Les règles de grammaire aboutissent à l'oreille. Le message de la loi, à l'oreille. La basse fondamentale, à l'oreille. Le système de la philosophie, à l'oreille. L'autre vie se représente donc aussi comme pure et simple musique, comme une vaste harmonie, puisse bientôt la dissonance de ma vie

1. Je me borne dans ce paragraphe à suivre et résumer un chapitre du remarquable livre de N. Viallaneix, *Kierkegaard et la Parole de Dieu*, Paris, Champion, 1977, que nous retrouverons souvent!

y être résolue » (cité par N. Viallaneix). La phénoménologie ne doit pas seulement faire *apparaître* les choses comme elles sont mais les faire *sonner* comme elles sont! La philosophie classique ne sait pas écouter, entendre la vérité. Et Kierkegaard écoute Mozart... « Au divertissement spéculatif (visuel) l'auditeur recueilli de la *Petite Musique de nuit* opposera toujours le cogito silencieux, cette situation silencieuse où nous nous préparons à pouvoir entendre la mélodie du monde en écoutant, et en attendant l'appel de Dieu. » Or, le philosophe qui refuse d'écouter refuse en même temps la vérité et la réalité. Il vit dans certaines catégories, et pense dans d'autres. Il est « comme un homme qui construit un énorme château, mais habite à côté dans une grange ». Bien entendu, ces philosophes, s'ils n'écoutent rien, parlent! Ils ne font même que cela! Mais ils se servent de mots non pas même « pour cacher leurs pensées mais pour cacher qu'ils n'en ont aucune ». Il y a inflation verbale, mais à partir de rien. Ce qui se manifeste quand la parole ne sert qu'à construire un *système*. Et à partir de ce constat que la philosophie se fonde sur la vision, et cependant cesse de parler, Kierkegaard déroule une incessante polémique, une satire de la philosophie, prise aux jeux de miroirs de la spéculation qui seuls permettent la construction d'un système et de s'y enfermer. Seul Socrate reste vrai, « car Socrate n'arrête pas complaisamment son regard sur le spectacle de la Nature, de l'Être ou de sa propre pensée. Homme de caractère, il réalise l'idéal éthique dans son existence, qu'il risque en incarnant l'exigence. Et il annonce la nécessité de se comprendre soi-même parce que comprendre en vérité, c'est être... ». Docile à la voix intérieure qui le guide, il va, *écoutant* l'appel secret de chacun. Et c'est pourquoi il parle. Son ironie qui pose les questions les plus rudes, se met en question elle-même. « Elle abolit la spéculation au profit de la parole. » Et c'est pourquoi tout l'enseignement de Socrate se situe dans un dialogue, dans lequel chacun des deux interlocuteurs est pour l'autre l'occasion de se trouver et de naître. Cette relation d'échanges réciproques (parlés!), qui constitue la maïeutique, Kierkegaard l'appelle communication indirecte. Maître et disciple mènent ensemble la quête de la vérité. S'ils luttent, c'est pour *s'entendre*. Ici la parole est action dans la vie. Toute relation orale exige en effet une commune participation de celui qui parle et de celui qui écoute, réunis dans le même présent. La parole doit être mise en pratique dans la

vie, sinon elle s'interrompt : il n'y a ici ni théorie, ni système, ni spectacle! et ce dialogue fondamental, fondateur, élimine à la fois une fausse connaissance visuelle (ou plutôt la fausse application du visuel à un objet qui n'est pas de son ordre, ou plutôt encore, la réduction de toute connaissance au visuel!) et le monologue égocentrique du savant, qui n'a rien entendu, et reste aussi incapable de tirer de son propre fonds des richesses nouvelles! Et c'est là-dessus alors que se greffe la dialectique de Kierkegaard, comme le montre excellemment N. Viallaneix, dialectique qualitative (opposée à la dialectique de Hegel, que Kierkegaard appelle quantitative) et qui est une dialectique de la vie, et non pas un système de concepts, car la parole est en même temps en elle-même dialectique, et intégrée dans le tout de l'existence. C'est-à-dire faite pour être vécue. Mais nous pouvons nous arrêter ici sans nous engager dans le chemin de la répétition (kierkegaardienne) que l'auteur oppose à la philosophie spéculative et spéculaire. Nous pouvons nous arrêter, car au-delà, Kierkegaard nous engage dans les stades reliés dialectiquement des étapes qui amènent au Christ, mais non pas des étapes successives, s'échelonnant selon une progression linéaire, chaque stade apportant un irremplaçable qui se situe toujours dans le présent de l'existence, comme une parole entendue, et qui même oubliée a gravé dans l'existence un sillon particulier.

Mais nous voici en présence d'une étrange et bienheureuse contradiction. La réalité qui nous entoure est constamment changeante et fluente. Tout coule. *Panta rhei*. Le fleuve qui est là n'est jamais le même, cette eau devant moi fuit et ne sera plus jamais. A tous ses niveaux, le réel est instable et fuyant. Prenez le politique ou l'économique, chaque instant modifie sa contexture, chaque instant introduit une perte ou un accident qui rend impossibles prévision comme organisation effective. Il n'y a pas de répétition en histoire, jamais deux situations ne seront effectivement comparables. Mais ce n'est pas seulement le temps qui fait l'instabilité du réel. Celui-ci en lui-même, qu'est-il? Le beau livre de Bernard d'Espagnat¹ nous interroge et nous émeut. Cette pierre que je vois, je savais qu'elle était essentiellement du vide avec des tourbillons d'atomes. Mais plus le

1. Bernard d'Espagnat, *A la recherche du Réel : le regard d'un physicien*, Paris, Gauthier-Villars, 1979.

physicien avance, plus le réel devient insaisissable, à la limite seule la mathématique me donne la garantie qu'il existe. On arrive à une finesse d'analyse et de connaissance qui fait de ce réel un évanescant éblouissement. Le réel est là et pourtant il n'y a rien. Ce que je crois saisir est non seulement transitoire et labile, mais dans sa « substance » (s'il est encore permis d'employer ce mot dans le vide et l'absence que nous découvre la physique théorique) proprement insaisissable. Existents nos instruments de mesure. Mais au-delà... Tout alors est-il contenu dans nos sens? Vieille question, qu'il faut renouveler, car voici l'étonnante contradiction. Le réel qui m'entoure, cette table sur laquelle j'écris, je les saisis par la vue, par le toucher. C'est-à-dire par les sens les plus assurés, les plus indiscutables. Ce que je vois, nous n'y reviendrons pas, est indubitable. Et cependant nous savons de science sûre que ce que je vois n'est pas ce que je vois. Mais qu'importe. Ma vue me donne une certitude sur le réel, et je n'ai besoin de rien d'autre.

Voici l'autre volet. Shakespeare : « Car la vérité reste la vérité jusqu'à l'infini des nombres » (*Mesure pour mesure*). Et Shakespeare a raison. La vérité reste la vérité envers et contre tout. Elle est ferme, stable, dure, irréfragable. Il ne faut pas la relativiser parce que les sciences ont varié. Il ne faut pas dire que vérité hier devient erreur aujourd'hui (et l'inverse). Il ne faut pas dans un libéralisme extrême dire que tout est relatif et par conséquent celui-ci peut bien avoir raison et celui qui dit le contraire, également. Si la vérité est la vérité hors de nos saisies et de nos approximations, elle *est*. Un point c'est tout. Elle reste forcément elle-même. Héraclite constatant la fuite du réel dit une chose qui, elle, ne fuit pas, et se trouve du ressort de la vérité. La vérité n'est rien d'autre que l'absolu, ou l'éternel, et dont nous ne sommes même pas capables d'approcher les abords. Et ce n'est pas nous qui construisons cette vérité, par pièces et morceaux successivement ajoutés pour être bientôt retirés et l'édifice démantelé. Or cette vérité fermée comme un point et sûre comme une carte, translucide comme un cristal mais dure comme un diamant, voilà donc que c'est par la parole que nous la transmettons et même la cernons. Seulement par la parole. Elle est liée à la parole, elle se communique par elle. C'est-à-dire, avons-nous vu, le moyen le plus incertain, le plus susceptible de variations et de doute. La parole fragile et qui ne dure pas, qui s'évanouit aussitôt dite. Ainsi notre

sens le plus assuré se réfère à ce qui existe de plus incertain, et notre moyen le plus labile se réfère à ce qui est le plus certain.

Et voici l'émerveillement : c'est une bénédiction pour l'homme qu'il en soit ainsi. Comment pourrions-nous vivre si *nos sens* nous avertissaient que le réel dans lequel nous nous situons finalement n'existe pas, que ce n'est qu'une débauche de tourbillons et d'illusions ? Comment pourrais-je marcher si mes sens me montraient que devant moi il n'y a que du vide, comment pourrais-je manger si mes sens me montraient le caractère totalement irréal de ce que je mange... ? Tout ne se ramène pas à mes impressions. Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais que les sens de la certitude, la vue et le toucher, me fournissent la garantie qui m'est indispensable pour vivre, à l'égard d'un milieu qui m'est étranger et étrange. Ma certitude est fautive quant à l'exactitude de ce réel, mais c'est cette certitude qui me permet de vivre. Et la physique ou la mathématique m'apprennent beaucoup sur ce réel mais ne peuvent contredire l'irréfutable de mes sens. Qu'importe que la chimie me donne l'exacte formule du vin que je suis en train de boire, cela ne change rien au plaisir extrême que j'éprouve¹. Il faut pour que je vive que mes sens aient raison contre l'analyse scientifique du réel². Et voici que la réciproque est non moins vraie. Que deviendrions-nous si nous pouvions saisir la vérité avec une inexorable exactitude, l'exprimer sans la moindre bavure, sans la moindre incertitude, s'il y avait adéquation parfaite entre les moyens et la vérité. Ce serait épouvantable et proprement invivable. Fixés une fois pour toutes dans un musée de papillons. Nous serions là avec notre splendeur sans plus pouvoir bouger puisque tout serait dit, clos, achevé. Parfait. Nous avons vu l'horreur qui s'est produite au cours de notre histoire chaque fois qu'un homme ou un groupe ont prétendu exprimer la totalité de la vérité, et que leur parole était identique à la vérité, ou que la vérité ne pouvait se situer « ailleurs » ni être « autre ». Ceci a légitimé toutes les dictatures, toutes les oppressions, tous les mensonges, tous les massacres. Une parole contre une parole, cela seul peut comme une boussole frémis-sant dans son habitacle pointer fragilement vers la vérité. Et même

1. D'ailleurs quand, grâce à l'exactitude de leurs formules, les chimistes prétendent exactement faire du vin, ou un parfum de vanille, d'orange, etc., cela donne toujours une horreur, pour celui, du moins, qui a du goût.

2. Et cela fait partie de la rigoureuse démarche de d'Espagnat.

hors de la prétention de l'homme empli de son orgueilleuse, exclusive saisie d'une vérité, si, en effet, nous pouvions la saisir telle quelle et la transmettre sans déperdition, sans troubles, la vérité en elle-même nous écraserait et nous empêcherait de vivre. Il faut pour vivre que la vérité soit exprimée par l'agent le plus fragile, laissant à l'autre sa liberté, avec l'inquiétude qui nous fait avancer que jamais nous ne pourrions saisir la vérité entière, jamais clore notre aventure par l'identité entre ma vie et la vérité. Et même quand nous avons l'entière conviction que la vérité est « là », je pense aux chrétiens, je pense à mes amis protestants : « La parole de Dieu est exprimée dans la Bible. » Même ainsi comment n'aurais-je pas la prudence de dire que cette parole est transmise par une parole d'hommes, de témoins la passant à d'autres témoins, et moi quand je l'écoute je la comprends avec mes mots, avec mes images de parole, et je la dis avec mon langage et je ne suis pas Dieu — heureusement. Bien heureusement. Sans quoi la vie humaine serait close. Et disant cela je n'amointris en rien cette vérité révélée : au contraire, c'est ainsi que je la respecte, que je lui reconnais une telle dimension, une telle profondeur, une telle perpétuité, qu'elle est vraiment vérité. Si je prétendais la saisir, l'exprimer entière, c'est alors qu'elle ne serait plus vérité. Et le lien Parole-Vérité se trouve tel, que sans parole, rien ne peut être su de la vérité. Et cette vérité se constitue dans les lentes générations (Toledoth) au travers des flux et reflux de paroles, au travers de nos communions et de nos malentendus. Ainsi se situe cette vie merveilleusement humaine. Le sens le plus assuré s'adressant au monde le plus incertain. Le sens le plus flexible exprimant l'irréfragable.

5

Il faut, pour terminer ces prolégomènes, dire quelques mots de l'Écrit. Situation complètement ambiguë, phénomène qui vient brouiller les simples distributions de cartes. Il va de soi, à nos yeux, que l'écrit, c'est de la parole écrite. Nous associons inmanquablement les deux. Or, il faut bien saisir d'abord que ceci est le résultat d'une longue évolution. Leroi-Gourhan a eu l'immense mérite de montrer

que le langage n'a pas été transcrit à l'origine, et que l'écrit n'était pas du langage mis en conserve! (*le Geste et la Parole*, I, 269 sq.) « L'art figuratif est inséparable du langage, il est né dans la constitution d'un couple intellectuel phonation-graphie... Dès sa source phonation et graphisme répondent au même but... quatre mille ans d'écriture linéaire nous ont fait séparer l'art et l'écriture. » En réalité, on a interprété à tort les pictographies puis les idéogrammes (et Leroi-Gourhan parle de « picto-idéographie ») au travers de nos habitudes d'écriture alphabétique et linéaire. La découverte géniale de Leroi-Gourhan c'est que l'écriture actuelle n'est pas une suite normale de la pictographie, qui serait une « enfance de l'écriture ». Il est bien exact que la linéarisation alphabétique peut avoir son origine dans des dispositifs de numération (forcément linéaires, entailles, cordes nouées, etc.) mais la pictographie est autre chose : car il y a deux univers : « La pensée réfléchie abstraite de la réalité, des symboles qui constituent parallèlement un monde réel, le monde du langage. Cette pensée réfléchie s'exprime concrètement dans le langage vocal et permet à l'homme de s'exprimer au-delà du présent matériel. » Il y a alors *deux* langages, celui de l'audition et celui de la vision... et le symbolisme graphique bénéficie par rapport au langage phonétique d'une certaine indépendance : son contenu exprime dans les trois dimensions de l'espace ce que le langage phonétique exprime dans l'unique dimension du temps. L'image possède une liberté dimensionnelle qui manque à l'écriture. Elle peut déclencher le processus verbal qui aboutit à la récitation d'un mythe : elle n'y est pas attachée. Ainsi nous sommes dans la pictographie en présence de « groupes de figures coordonnées dans un système étranger à l'organisation linéaire et par conséquent aux possibilités de phonétisation continue ». Autrement dit il y a autonomie à peu près complète entre l'expression dessinée et l'expression vocalisée, entre le rôle de la main, usant d'outils, et le rôle du visage, moyen de création du langage verbal. « La main est créatrice d'images, de symboles non directement dépendants du déroulement du langage verbal, mais nullement parallèles. » Et c'est un langage que L.-G. appelle mythographique parce que le dessin provoque des associations mentales, des séries d'impressions « d'un ordre parallèle à celui du mythe verbal, étranger à une spécification rigoureuse des coordonnées spatio-temporelles ». Il y a évocation d'images susceptibles de se

porter dans plusieurs directions divergentes. « La main a *son* langage dont l'expression se rapporte à la vision. La face possède le sien qui est lié à l'audition, et, entre les deux, règne ce halo qui confère un caractère propre à la pensée antérieure à l'écriture proprement dit : le geste interprète la parole, celle-ci commente le graphisme. » L'image liée à une pensée mythologique s'intègre dans un système de correspondances symboliques diverses et riches. L.-G. use alors du terme de mythographie pour désigner ce langage visuel correspondant exactement à la mythologie pour désigner la récitation des mythes faits d'images pluridimensionnelles et globales, mais successives, et déjà nous trouvons la relation entre le parlé et l'inscrit. L.-G. montre ensuite minutieusement comment ont pu se faire la « linéarisation des symboles » tendant à l'écriture, l'intervention du « comptable », la transformation des pictogrammes en idéogrammes, l'apparition d'un graphisme linéaire (se substituant au graphisme multidimensionnel), en même temps que le passage de la pensée mythologique à la pensée rationnelle : alors, « au stade du graphisme linéaire qui caractérise l'écriture, le rapport entre les deux champs évolue de nouveau : phonétisé et linéaire dans l'espace, le langage écrit se subordonne complètement au langage verbal, phonétique et linéaire dans le temps. Le dualisme verbal graphique disparaît et l'homme dispose d'un appareil linguistique unique, instrument d'expression et de conservation d'une pensée elle-même de plus en plus canalisée dans le raisonnement ». C'est le point où nous sommes arrivés. C'est le moment d'ambiguïté, d'inquiétude de la parole écrite¹. Parole figée, parole arrêtée, avons-nous dit plus haut déjà. Parole

1. G. Deleuze et F. Guattari dans *L'Anti-Œdipe* (Paris, Éditions de Minuit, 1972) ont utilisé cette admirable interprétation de Merleau-Ponty dans leur dessein propre et dans leur construction amphigourique et arbitraire : les civilisations sont devenues barbares parce que le système graphique a perdu son indépendance, ses dimensions particulières, s'est aligné sur la voix, s'est subordonné à la voix... et alors on entre dans leurs fantasmes qu'il s'agit de flux déterritorialisés, et d'instrument de domination. Le graphisme se met à dépendre de la voix et induit une voix muette des hauteurs où de l'au-delà qui se met à dépendre du graphisme. C'est à force de se subordonner à la voix que l'écriture la supplante. Et ce qui se passe dans cette conjonction, c'est l'apparition du despotisme. « La voix ne chante plus, mais dicte et édicte. La graphie ne danse plus et cesse d'animer des corps mais s'écrit figée sur des tables, des pierres, des livres. L'œil se met à lire... » et tout cela produit à la fois le sentiment religieux et l'état despotique... Il est toujours facile de jongler avec les mots...

passée dans l'ordre du visuel et non plus de l'entendu. Parole mise dans l'espace dorénavant. Parole où plus personne ne s'engage. Parole qui n'engage plus de dialogue. Parole inscrite dans l'ordre de la réalité, et qui par conséquent pourra être traitée comme telle par les méthodes appropriées. Sans cesse redite, identique, ce qui est impossible à la parole véritable. Demandez à votre interlocuteur de répéter l'explication qu'il vient de donner, elle sera autre. Vous pouvez relire une page. Et en ce sens graver sur un disque, inscrire sur une bande, c'est faire la même opération qu'écrire. C'est le même passage du temporel au spatial. Du non répétable à l'indéfiniment répétitif. Avec l'impossibilité de dialogue. La parole n'est plus elle-même. C'est un autre monde. Intermédiaire, et c'est pourquoi ce monde de l'écrit ou de l'enregistré est tellement douteux et ambigu. Cependant nous l'avons dit également, la parole conserve encore ici certains traits fondamentaux, le successif, quoique inscrite dans un espace, elle oblige le lecteur ou l'auditeur à accepter la loi du temps par la successivité. La phrase reste construite de la même façon. Je suis obligé de la suivre, des yeux maintenant, de son commencement à sa fin, et de n'accéder au sens qu'au travers de cet écoulement de temps. Le linéaire est toujours fondamental. De même, cette parole figée est toujours relative à, n'est relative qu'à la vérité. Elle n'a pas changé de visée, de sens et de volonté par sa transcription. Elle est seulement moins forte, elle est diluée, elle n'est plus portée par l'être tout entier. Elle n'a plus de nom si elle a toujours un sens. Elle peut être bafouée comme il n'est pas possible qu'elle le soit quand elle est dite dans l'instant. On peut évoquer ici la célèbre comparaison faite par Pasolini entre oral/écrit et réalité/image. Il fixe ainsi le double mouvement caractéristique de notre temps où la technique objective. L'image que je vois je ne puis la transmettre. Je la fixe sur une pellicule, elle devient transmissible, n'importe qui dorénavant peut la voir. Mais il voit une image, non pas la réalité que j'avais, en un éblouissement, reçue. Il y a séparation. L'image fixée n'est pas réelle. Ce que l'on saisit de réalité sans le voir, sans le savoir, c'est la pellicule même. C'est l'écran. Ce sont les couleurs et les formes de cette impression. Ce n'est pas le paysage et le visage qui sont devenus des formes et des couleurs avant d'être paysage ou visage. Il y a abstraction par la fixation et l'objectivation. Ce sont des taches abstraites dont je puis, en les recomposant, faire un visage.

X

Ce n'est pas cette réalité qui me saute aux yeux. Et la parole n'est pas davantage elle-même. Elle n'est plus, une fois écrite, la brûlure de vérité que portait avec lui, même pour dire les choses les plus simples, mon interlocuteur. Il n'y a plus personne. La vérité s'est réduite à des signes visuels, qui par eux-mêmes ne signifient rien, et beaucoup des discussions sur le signifiant/signifié/signe viennent de l'écriture de la parole! Ils ne sont plus que totalement conventionnels, et la vérité elle-même alors ne le serait-elle pas? Cette vérité est devenue en même temps abstraite et objective. Elle n'engage plus personne. Et les témoins ne se font pas tuer pour des pages écrites mais pour des paroles transmises par des personnes. Elle est devenue lieu de discussion abstraite et solennelle. L'Université fondée sur l'écrit n'est pas la même chose que l'Académie sous les portiques. L'écriture a changé l'audition en vision, et l'intelligence de la personne, avec le halo de mystère et les échos de sa parole, en saisie d'un texte, analyse grammaticale et logique, décomposition des structures, inintelligence de la vérité par le pesant sérieux de l'exactitude. Le déchiffrement des mots et des phrases conduit à reconstituer un message qui n'est plus donné vivant, immédiat, mais produit par une démarche et un va-et-vient du texte à ma connaissance et de celle-ci au texte, au travers d'une méthode de plus en plus précise. Ainsi on ne peut oublier en même temps que l'écrit se répercute sur la parole. Lorsque nous concevons succinctement le discours comme linéaire, univoque et conséquent, c'est en réalité l'image et l'habitude de l'écrit, de la lecture qui nous le fait entendre ainsi. L'écrit est forcément linéaire et conséquent, même quand on essaie de briser cette univocité par une sorte de polyphonie scripturale, dans le style des *Épiphanies* de Pichette, ou des poèmes de Queneau, simples exercices de style, qui ne peuvent balancer l'implacable masse des textes qui nous inondent. Ainsi la parole est réduite par cette transcription. Elle cesse d'être polycentrique et fluente, évocatrice et mythologique. Si bien que, dans ce sens, et donc de façon tout indirecte, McLuhan a raison lorsqu'il parle d'un retour à un monde mythique par la TV. Mais ce n'est pas pour les raisons qu'il donne : la TV, dans la mesure où elle élimine partiellement l'écrit, fait perdre la rigueur de celui-ci, le caractère implacable qu'il imprime dans le déroulement de la pensée, pour laisser la place à la parole. Celle-ci retrouve alors sa possibilité polysémique, le jeu des

variations sur un thème, la multiplicité des directions où l'esprit humain peut s'engager à l'audition... mais à condition que l'inondation des images télévisées n'ait pas en même temps évacué purement et simplement la parole tout entière. Auquel cas la télévision ne produira nul épanouissement mais la morne désintégration de la possibilité même de penser.

Et nous savons tellement bien que l'écrit dépouille la parole de sa certitude, et même de son sens qui ne doit être restitué qu'après un cheminement, que nous éprouvons combien souvent le besoin de faire le mouvement inverse et de passer du texte à la parole. Et justement pour les écrits les plus créateurs, les plus évocateurs, les plus porteurs de vérité. Poésie ou textes religieux. Il n'est pas possible de les lire tout uniment. La poésie doit être dite, et chacun sait qu'elle ne prend son impact et son sens que lorsqu'elle est clamée. Texte vivant parce qu'il n'est plus texte et que le parlant l'assume, et ne *peut* le lire que, exactement, dans la mesure où il le fait sien, où c'est lui qui devient à son tour créateur de parole, avec l'appui du texte qui lui a été livré. Même processus pour l'écrit religieux qui ne prend vie que lorsqu'il sert d'appui et de démarrage à une parole dite, annoncée, proclamée, actuelle, vivante parce que maintenant sortie des pages du livre pour voler vers un auditeur. Quelle pesante erreur de prendre comme critique le *verba volant*, et comme positivité le *scripta manent*. C'est précisément parce qu'ils subsistent et persistent qu'ils ne sont rien qu'une trace anonyme, et parce que les paroles volent, elles sont vivantes et signifiantes. Formule utile pour le juriste qui a besoin de preuve, mais d'une preuve de ce qui est passé, dépassé, fini, clos, mortel pour le vivant, l'écrit ne peut être que momie qu'il faudra bien un jour retirer de ses bandelettes non pour trouver quelques os mais pour faire souffler à nouveau l'esprit. Seule la parole transmet la vérité d'un message religieux. Encore faut-il que l'écrit ne soit pas source seulement d'un code, d'une loi, d'un formulaire, d'une prière répétée indéfiniment, mais pris à sa source, qu'il renaisse par, non une répétition, mais une inspiration par ouverture. Il a fermé l'esprit. Il a clos, comme un poing sur un diamant, son repli grammatical et structurel sur un souffle évanescent, qu'il prétend traduire, enfermer, contenir, mais qu'il étouffe, et il faut ouvrir le carcan de l'écrit dans une parole nouvellement dite pour que le souffle soit à nouveau perçu, reçu, et lance à nouveau l'auditeur dans la quête de vérité.

L'idole et la parole^{1,2}

1

Dieu parle

Dieu parle. Jésus est le Verbe. La Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu. Du commencement à la fin de la Bible il n'est question que de parole. Les non-chrétiens, comme d'habitude extrêmement simplistes, ont tôt fait de ridiculiser cette conception, qui n'est qu'un grossier anthropomorphisme, et de rire en demandant avec quelle bouche Dieu parle, et s'il a une bouche, c'est donc qu'il n'est rien d'autre qu'un animal de grande dimension... Il va de soi que lorsque nous lisons que Dieu parle, cela ne signifie nullement qu'il prononce des mots, et qu'il a un vocabulaire et obéit à une

1. Je maintiens dans la Bible la contradiction entre parole et image contre le courant actuel qui tend à fondre les deux, montrant par exemple que la parole inclut l'image (Blaquart), la parole recouvre aussi les visions, etc., ou encore avec X. Durand, « Le corps de Jacob s'est fait parole (...). La parole de l'adversaire inconnu se fait corps (...). Le texte enchâsse la parole dans le corps... », etc. Après avoir connu l'époque où l'on spiritualisait le texte biblique, nous connaissons maintenant la volonté de le matérialiser à tout prix. Strictement rien ne justifie de telles déclarations qui ne peuvent être dites que par glissement, par formules successives donnant pour raison leur accumulation. Le courant constant de toute la Bible est l'opposition entre le voir et l'entendre, l'Image, l'Idole et la Parole. Ce n'est pas un texte, mais le sens total de toute la révélation qui est en jeu. C'est l'opposition entre IHWH et « les » représentations des dieux, c'est la définition même du Dieu d'Israël qui est en cause. Une pseudo-réinterprétation des textes ne peut aller contre l'universalité.

2. Voir l'excellent petit article d'Alphonse Maillot, « L'oreille et la liberté » in *Conscience et Liberté* n° 3, Berne, 1979.

syntaxe. Il s'agit bien entendu de la comparaison qui nous fait comprendre ce qu'est l'action de Dieu, et qui est ce Dieu. Ce n'est pas un anthropomorphisme, c'est une analogie. Et il faut être très borné, d'un matérialisme grossier pour ne pas entendre ce qui est très clairement dit dans la Bible, en refusant justement que ce langage soit ce qu'il est, à savoir métaphorique. Pas davantage, il ne faut dire que cette formule « Dieu parle » est une simple « façon de parler » à laquelle il ne faut pas attacher d'importance, que c'est à défaut d'une meilleure analyse, par contagion, par exemple des milieux babyloniens ou autres et que les théologiens ou philosophes ont bien mieux compris la question de Dieu, et que ce n'est vraiment pas utile de conserver l'idée d'une « Parole » au sujet de Dieu. Ce n'est que la difficulté rationaliste qui s'exprime là. Si c'était une simple façon de parler, elle ne serait pas constante au travers de neuf ou dix siècles. Il y aurait bien d'autres expressions, bien d'autres images et comparaisons. Or, voici, il n'y en a qu'une. La question n'est pas de savoir si Dieu parle effectivement, matériellement, si un jour nous pourrions tendre l'oreille et entendre des mots divins, mais pourquoi le peuple élu, puis les prophètes, les apôtres, et Jésus ont-ils employé cette analogie-là? Qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que cela implique de pouvoir dire que Dieu parle? Qu'est-ce qui est enseigné à l'homme dans cette déclaration, mais aussi dans cette description sans cesse renouvelée qui nous montre Dieu parlant¹? Écartons enfin une dernière objection, celle-là plus sérieuse, en hébreu, *davar* veut sans doute dire parole, mais tout autant et aussi bien action. Déclarer que Dieu parle, ce n'est pas forcément faire allusion au langage, à la parole parlée de l'humain, mais c'est dire simplement qu'il agit. Il faut ici répondre deux choses² : d'abord

1. Nous pouvons laisser de côté des études comme celle de Jean-Luc Blaquart sur la Parole de Dieu qui prétend à une scientificité mais qui se borne à imposer aux textes une grille classificatrice qui n'a aucune valeur scientifique sinon pour ceux qui ont adhéré au préalable à la taxinomie comme mode d'explication (« Parole de Dieu et Prophètes » in *L'Ancien Testament : Approches et lectures*, Paris, Institut catholique à Paris, coll. « Le point théologique », 1977). Grâce auquel on exclut la Parole révélation : pour conclure que ce qui fait que la Parole est divine c'est l'honnêteté du message!!

2. Je renvoie en outre à la remarquable étude de P. Beauchamp qui démontre excellentment que même chargée de puissance, la parole reste parole. *Création*

ce n'est pas seulement la formule « Dieu parle » ou encore « Parole de Dieu » qui est employée, mais ce sont les « discours » de Dieu qui nous sont rapportés, la formulation de la parole en question qui est exprimée : il y a donc cohérence et on ne peut évacuer le « parler » : on ne peut pas traduire par exemple « Dieu agit : que la lumière soit », non, c'est bien sûr : « Dieu *dit* que la lumière soit ». Ce que nous apprenons avec la complexité de *davar*, c'est que la parole de Dieu est équivalente à l'action, qu'elle est puissance, qu'elle agit, qu'elle ne reste pas sans effet, et que la Parole est l'opération divine par excellence... La grande difficulté que nous rencontrons au premier chef c'est justement que Dieu ne s'exprime, n'agit, ne se rencontre que dans sa Parole. Nous aimerions que logiquement on pût le rencontrer ailleurs, le construire selon nos certitudes, le voir bien sûr, nous préférons le concept d'esprit ou d'énergie ou encore de « Dieu mort pour laisser la place à l'homme », ou de Dieu qui ne réside que dans la personne du pauvre, ou du Dieu image, bon papa, grand juge, créateur somptueux, eh bien non. La Bible exclut toutes ces voies. Et sans cesse nous nous heurtons à cette limite et à l'irritante difficulté que nous avons à comprendre le sens de cette grande affirmation biblique que Dieu ne se manifeste que dans sa Parole. L'homme ne peut jamais saisir Dieu ailleurs ni autrement. La Bible s'inscrit en faux contre les mystiques de tous ordres, y compris chrétiens, qui par des ascèses montent au ciel et contemplent Dieu. Dieu ne peut jamais être saisi directement, ni contemplé face à face (seul Moïse nous est dit l'avoir fait). La seule voie de la Révélation est la Parole. Et s'il s'agit d'une parole, elle est intelligible, elle est adressée à l'homme, elle porte un sens en même temps qu'une puissance. Cette Parole créatrice des éléments et du monde, c'est la même

et Séparation, Paris, Éditions du Cerf, « Bibliothèque des sciences religieuses », 1970.

Pour Kittel, il faut distinguer deux séries dans les textes, ceux qui se réfèrent à une création par l'action et ceux qui se réfèrent à une création par la parole. Ceux-ci étant postérieurs. Von Rad a adopté d'abord cette vue, il y a deux sources et la version parole a été surajoutée. Cependant la division se révèle impossible (par exemple *Na'asch* est attribué à la version parole, et *Bara* à la version action...), si bien qu'après discussion par Humbert, Schmitt, etc., on en vient à penser que la « tradition » action, muette et indiscernable a été finalement incorporée et mise en forme dans la prédominance de la parole. Cet ordre de recherche, à mon sens, n'éclaire rien car la parole est aussi et déjà un faire en elle-même.

qui adressée à l'homme lui dit quelque chose sur Dieu, et aussi sur lui-même. Et ce faisant elle ne cesse pas d'être créatrice, car cette parole crée le cœur et l'oreille de l'homme à qui elle est adressée pour qu'il puisse l'entendre et la recevoir, parce que par nature, cet homme serait incapable de la saisir, ou plutôt n'y trouverait qu'occasion de condamnation et de terreur. Car il y a ainsi identité entre ce que nous pouvons saisir de l'action de Dieu, de Dieu lui-même et sa Parole. Dieu inconnaissable choisit cette voie pour se faire connaître. Cela n'est point par hasard qu'il utilise la faculté la plus haute de l'homme, et qu'il entre ainsi, et seulement ainsi, dans le cercle de l'intelligence humaine. Cette Parole dite à l'homme et pour l'homme est alors l'attestation que Dieu n'est pas étranger, qu'il est vraiment avec nous. Et cela était déjà contenu dans l'affirmation de la parole créatrice : Dieu qui crée par la Parole (Dieu dit...) c'est le Dieu qui n'est ni lointain ni abstrait, mais qui est créateur par ce qui est avant tout un agent de relation. La Parole c'est la relation essentielle. Dieu créant par la Parole, c'est Dieu non pas hors de sa création, mais Dieu avec elle, et d'abord avec l'homme qui est celui qui est fait justement pour entendre cette parole même, créer cette relation avec Dieu, et qui ayant reçu lui-même la Parole peut répondre à Dieu dans un dialogue. La relation entre Dieu et Adam n'est pas une muette, abstraite, inerte contemplation, fût-elle brûlante et spirituelle : elle est dialogue, elle est parole. Il s'agit bien d'un langage, et de rien d'autre, il n'est pas question d'une interprétation symbolique à la Faust. Mais comme il s'agit d'un langage *de Dieu*, l'on comprend qu'il soit particulier et que K. Barth ait pu dire que cette parole était en même temps acte et mystère. Elle est puissance non seulement créatrice, mais de commandement. Elle est une décision de Dieu : elle est *d'abord* une décision, qui s'inscrit *ensuite* dans l'histoire, elle est la marque du Dieu qui use de sa liberté divine. Tout cela, Barth l'a admirablement montré. Et voici la différence centrale de la Parole de Dieu et de celle de l'homme : elle n'est pas qu'un son qui s'enfuit et disparaît, un sens saisi un instant dans l'esprit de l'auditeur pour tomber ensuite dans l'oubli, elle laisse la marque certaine, irréfutable, de son passage. Comme au début de la création, quand Dieu dit « Que la lumière soit », la Parole a retenti et la lumière a existé comme témoin durable de la Parole passée.

Or cette Parole n'est pas seulement mot, elle est personne. Dire que Dieu parle, cela implique : Dieu est une personne. « La Parole de Dieu n'est pas une chose qu'on puisse décrire, mais elle n'est pas non plus un concept que l'on puisse définir. Elle n'est ni un contenu objectif, ni une idée. Elle n'est pas un objet : elle est le seul objet, en tant qu'elle est le seul sujet, c'est-à-dire le sujet Dieu » (K. Barth). Le Verbe de Dieu, c'est la personne même de Dieu, qui s'est incarnée. Il n'y a aucune opposition entre le fait que c'est la parole dite par Dieu et qu'elle est le Verbe incarné en Jésus, car cette parole est ce qui révèle Dieu, et Dieu n'est effectivement révélé que dans l'incarnation de son Fils. Le Verbe incarné, c'est réellement la Parole pleinement dite à l'homme de façon que celui-ci soit enfin éclairé en vérité sur la décision de Dieu à son égard, sur l'amour et la justice. La personnalité de la Parole de Dieu ne saurait être opposée à sa littéralité et à son intellectualité. La parole anciennement prononcée par les prophètes devient pleinement Parole de Dieu parce qu'elle est référée au Verbe incarné, et la parole nouvellement prononcée par les témoins devient à son tour cette Parole lorsque et parce qu'elle renvoie à Jésus-Christ. Parce que tout le christianisme repose sur le verbe incarné, sur la Parole faite chair, on doit dire qu'il n'y a aucune foi chrétienne hors de la Parole, que la description que nous faisons du Dieu qui parle est justement ce qui est spécifique, particulier dans la révélation chrétienne, et que cela nous conduit à donner à la Parole une importance étonnante et unique. Si nous dévaluons si peu que ce soit la parole, c'est en vérité tout le christianisme et toute l'incarnation que nous rejetons. Réclamer que le christianisme ne soit plus parlé mais agi, selon la formule courante, c'est donc non pas un plus grand sérieux chrétien, c'est du dilettantisme. Or, de la même façon que la Parole est la voie de la révélation de Dieu sur lui-même, de même, elle révèle l'homme à lui-même. « Celui qui écoute la Parole (...) est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel » (Jac 1,23). C'est dans cette Parole qui lui pose une question de la part de Dieu que l'homme discerne sa vérité. Dans le miroir il voit une image de lui-même, il voit son visage naturel, il voit sa réalité. Le parallèle est saisissant quand nous comprenons que la Parole apprend à chacun sur lui, non plus cette réalité quotidienne mais sa vérité même, la plus cachée, puisque cachée en Dieu, et la plus décisive, puisque de cela dépend son être : la vérité de son

être que Dieu seul connaît dans son objectivité dernière, et que Dieu seul aime dans sa particularité unique. C'est dans la Parole dite par Dieu sur cet homme, que cet homme se voit dans son plus total dénuement et dans sa radicale vanité. Mais celle dont il est justement revêtu, à cause de cette parole, là, il voit alors le nouveau visage qui lui est donné, le visage de la vie. Cette œuvre de la Parole sur cet homme nous est aussi bien apprise dans la Bible par l'importance attribuée au Nom. Le mot qui désigne une personne, cette syllabe, c'est la personne elle-même. Que l'on ne vienne pas parler ici de conceptions de primitifs. Cette parole est bien moins prise magique sur la personne que signification profonde de son être. Attribuer un nom à quelqu'un, à quelque chose, c'est marquer sa supériorité sur eux. Adam s'affirme comme le chef de la création lorsque Dieu fait défiler devant lui tous les animaux pour qu'il leur attribue à chacun un nom (Gen 2, 19) c'est le pouvoir souverain, l'initiative parfaite où Adam se révèle justement libre devant Dieu (Dieu fit défiler devant lui tous les animaux *pour voir comment il les nommerait*). Et le poète ment quand il se défait du langage : « J'ai dit "Pomme" à la pomme, elle m'a dit "Mensonge". Et "Vautour" au vautour qui n'a pas répondu. » Bien plus qu'avec ses instruments de guerre et ses techniques, c'est par son langage qu'il est souverain et c'est à cause de lui que l'homme peut se prétendre libre, ou se croire tel. Attribuer le nom, c'est s'affirmer sujet et désigner l'autre comme objet, c'est la plus immense entreprise spirituelle et personnelle. L'on comprend alors pourquoi le signe même de la révolte fut pour l'homme de refuser le nom qui lui était donné par Dieu, et de se faire un nom. Telle fut l'entreprise de Babel : les hommes ont cessé d'accepter que Dieu leur attribue un nom, d'être le vis-à-vis de Dieu, par quoi ils recevaient une destination spirituelle, et ils ont prétendu se nommer eux-mêmes, c'est-à-dire prendre la totale maîtrise et direction sur leur propre vie, assumer leur destin spirituel. Être maître de la parole sur soi, c'est en réalité s'affirmer comme le seul sujet et parfaitement autonome. Et tout le long de la Bible, ce nom détient toujours le contenu de la réalité spirituelle de l'homme concerné. C'est aussi bien le destin de Jakoub, que le mystère de l'acte par lequel Dieu révèle son nom à Abraham : IHWH : celui qui est, Il fait être, Il est Lui, Parole au sens insondable où Dieu pourtant se livre à l'homme. Et jusqu'au nom nouveau que recevra celui qui à la fin des temps

aura vaincu, celui qui sera inscrit dans le livre de vie. Ces noms ne sont encore que paroles, mais il n'est pas possible que la parole soit n'importe laquelle, que son sens fluctue au gré des vents, que nous puissions nous créer un langage arbitraire, que ceci soit indifférent et qu'après tout nous puissions remplacer la Parole par un dessin et le nom par un portrait ou un numéro matricule.

Dieu crée par sa Parole : la création est acte de séparation — et, de fait, la parole a en toute chose une fonction régente qui provoque la séparation. Elle est créatrice parce que nommant les choses, elle les spécifie en les différenciant. Le texte de la Genèse qui établit la création sur la séparation contient en germe les notions les plus modernes sur le langage, car il nous dit que c'est la différence qui à la fois établit et provient de la parole. Elle confère l'être à chaque réalité, elle lui attribue une vérité, elle lui donne un dynamisme, elle lui impose une trajectoire déterminée, et ainsi démêle la confusion, le non-être. L'être vient de la parole, parce qu'il est distingué par elle du tout, et reçoit un sens. Tout naît de la parole, les choses sont désignées à cause de leur absence. Seul le désir parle. La complétude est silence.

Dieu crée par sa Parole. Ce terme si simple et devenu banal nous indique d'abord que la création pour Dieu est infiniment sans effort. Ce n'est pas le pénible accouchement. Ce n'est pas une lutte gigantesque contre le chaos, ce n'est pas un laborieux travail, ce n'est pas un rude modelage ou une sculpture exigeant un effort suprême, comme dans tant d'autres cosmogonies. Non. Dieu parle¹. La chose

1. Beauchamp démontre à quel point la parole est cohérente à l'idée même de création : « La parole est plus proche du sentiment de l'altérité inhérente au concept de création : on *pense* seul, on *parle* à quelqu'un. Elle connote destination, passage ou même effraction et certainement décision (...). La parole choisit et met en ordre (...). Tout naît de la parole, la parole est ressort de la création : les choses ne sont désignées qu'à cause de leur absence, le rassasiement est muet et c'est le désir qui parle (...). Mais pour parler il faut aussi identifier une chose à ce qu'elle est, à la fois pour moi et pour autrui, hier et demain. La parole crée aux choses un statut permanent que le geste des mains ne peut assurer. Rapporter la création à la parole c'est donc *tendre au-delà* de la représentation d'un moment initial de production qui aurait posé un état après lequel suivraient

la plus simple, la moins forcée, la moins contraignante, « Dieu dit et les choses sont ». Et cela nous renvoie immédiatement à la grandeur, à la puissance véritablement infinie. Nos astronomes sondent les pulsars, les quasars, nous parlent de milliards d'années-lumière, de milliards de degrés de température, de milliards de mégawatts, d'explosion inimaginable d'énergie... Tout cela est effectivement compris *dans* le « Dieu dit » qui nous situe la distance entre celui qui crée, et nous. Ces mesures démesurées ne sont pour ce Dieu que l'effet d'une parole. Il crée avec la facilité souveraine et en ce sens il est bien vrai d'identifier la parole à l'action. Mais aussi, la Parole créatrice situe Dieu par rapport au temps. Et j'allais dire dans le temps. La création *par la Parole* signifie qu'il y a entrée dans la temporalité. Nous avons établi plus haut le lien indissoluble entre parole et temps¹. Or, c'est exactement ce que signifie ici l'emploi du terme « parole ». Dieu qui parle, c'est un Dieu en rapport avec le temps, qui se situe dans la temporalité de l'homme, qui ne se veut pas intemporel, éternel au mauvais sens du mot. Et après tout quand la Genèse nous dit que la première création, c'est la lumière, n'est-ce pas nous dire exactement que c'est la création du temps, puisque la lumière et le temps sont indissolubles. Dieu dit et la lumière fut, c'est la même vérité : le temps vient d'abord, et Dieu se situe dans ce temps. Si bien que toutes les révélations successives nous montrant Dieu

les transformations. Mais cet au-delà n'est pas celui de la pensée : Dieu (...) aurait pu créer par la pensée (...). Or nous n'avons rien de semblable (dans la Genèse) à la position d'un double dans un espace mental, suivie de la transposition dans un autre espace, le nôtre... »

1. La relation entre parole et temps au point de vue biblique a été démontrée avec rigueur dans le commentaire de Genèse 1 de Paul Beauchamp, *Création et Séparation, op. cit.* La création par la Parole est successive. Bibliquement l'espace n'est ni premier ni essentiel. Tous les objets sont créés fragmentés dans la succession. Et les vivants, situés par Dieu, sont dirigés par une fonction qui est de l'ordre de la succession : la perpétuation de la vie. « La pluralité des espèces quadrille aussi la page de l'avenir... »

« Le parallélisme entre le temps d'un discours et le temps de la semaine illustre ce rapport intime de la parole et du temps. Dieu ne fait pas tout d'un coup parce qu'on ne peut pas tout dire d'un coup. Mais vient la fin de sa parole, après que toute la création a été redite pour l'homme. Et le terme n'est pas autre chose que la reconnaissance et la célébration du terme... »

intervenant dans l'Histoire, Dieu accompagnant l'homme et Israël dans son aventure, cela est déjà inscrit dans la proclamation : Dieu parle. C'est bien la spécificité, l'originalité, le caractère unique de ce Dieu. Il n'est pas un dieu à l'intérieur du temps et soumis aux avatars du temps (comme les dieux grecs et romains) : il l'origine. Il n'est pas un dieu intervenant de façon incohérente et selon ses humeurs dans le cours de l'histoire (comme les dieux de *l'Iliade* et de *l'Odyssee*), il est l'accompagnateur d'une histoire cohérente que fait l'homme. Inversement, il n'est pas un dieu abstrait, philosophique, métaphysique, impassible, immortel, éternel, etc., comme le conçoit la réflexion humaine, il est un dieu entrant dans l'histoire par sa relation indissociable avec sa création, relation créée par sa Parole. Il est un Dieu de l'Histoire et cette découverte sur Dieu est bien la prodigieuse invention du judaïsme, entièrement assimilée par le christianisme. Et c'est l'origine de toute la pensée historique et de l'Histoire. Et personne d'autre n'a pensé ainsi¹. « Dieu — le Monde — le Temps — l'Histoire » liés par la Parole. Et s'il est Dieu en relation avec le Temps, cela exclut qu'il soit Dieu d'un espace ou d'un lieu. Il n'est pas un dieu des sources ou d'une montagne ou d'une localité (quoiqu'il soit une fois désigné comme un Dieu des montagnes, mais c'est une formule employée par un ennemi d'Israël qui précisément ne comprend pas qui est ce Dieu!), ou d'un pays donné. Malheureuse illusion de Jonas, qui fuit loin de la Terre sainte en disant : « A l'autre bout du monde, ce dieu ne me poursuivra pas. » Justement, contrairement à tous les dieux de tous les peuples, ce dieu qui parle, caractérisé par sa parole n'est pas dieu local², parce qu'il ne peut pas être situé dans un endroit, son seul lieu étant la parole³. Dieu créateur par la Parole veut dire : Dieu inaugurant l'histoire avec l'homme, un homme qui ne sera pas sans Dieu.

1. Contrairement à Deleuze et Guattari, dans *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, qui n'ont rien compris à cette question.

2. Contrairement à une période de l'école historique qui voulait voir le Dieu d'Israël comme Dieu du lieu Sinaï ou lié à Jérusalem, puis devenant peu à peu plus universel, jusqu'à l'idée d'universalisme, qui est fautive parce qu'elle n'envisage qu'une dimension spatiale de la révélation.

3. Le lieu de Dieu : les Cieux des Cieux précisément n'indiquent pas un lieu donné, ce n'est pas le « Ciel » des astronautes ! C'est une formule verbale, purement « de parole » pour identifier l'Ailleurs, l'Inaccessible, l'Au-delà (ou le Très-Profond) sans que ce puisse être un lieu.

Le Dieu qui parle est en même temps le Dieu sauveur et cela aussi est ainsi signifié : Dieu qui parle à l'homme est le « Dieu avec l'homme », Emmanuel, puis le Dieu en un homme. Il ne faut pas étendre abusivement et dire par un saut métaphysique Dieu dans l'homme, ce qui voudrait dire dans tout homme, avec la divinisation de l'homme et tout ce qui s'ensuit. Le centre étant déplacé de Dieu sur l'homme, ce que dénie formellement l'Écriture. Un seul est appelé Emmanuel, en un seul, Dieu s'est incarné. Il ne faut pas sauter à l'universel, si tout homme est cependant sauvé dans cette incarnation, et si cette incarnation est modèle à la limite. Mais ce qui s'est incarné, c'est encore une parole. C'est la Parole qui s'est faite chair. Rien d'autre. Qu'est-ce que cela veut dire ? La parole est, nous l'avons vu, manifestation de ce qu'il y a de plus secret en l'homme, elle est aussi proclamation. Dire que c'est le Verbe qui s'est incarné, c'est dire que c'est la manifestation de Dieu, et c'est une proclamation. L'inaliénable attestation que Dieu est dorénavant pour toujours avec nous, de notre côté, à nos côtés. Proclamation par le jugement fini, que Satan est exclu. Mais c'est alors dire en même temps que si c'est la Parole de Dieu qui s'est incarnée, le visible est toujours exclu. C'est le Dieu *invisible* qui est venu *en tant que parole*. Il n'est pas reconnaissable par la vue. Rien en Jésus ne dénote visuellement la divinité. Nous le retrouverons. Et Jésus pendant son ministère ne fait que *parler*. Il n'institue rien. Il n'organise rien. Il ne montre rien. Les miracles ? des signes, comme le dit le mot grec, et des signes de *parole*. Le miracle est toujours fait par la parole, il est toujours situé dans un contexte de parole, il vient comme suite à des paroles. Tes péchés sont pardonnés. Cela est la parole. Elle est décisive. Et après : qu'est-ce qui est plus facile de dire : « Tes péchés sont pardonnés », ou bien, au paralytique : « Lève-toi et marche ». Et pour attester que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés, voici, donc : « Paralytique lève-toi et marche. » Ainsi le miracle est bien moins que la Parole. Jésus n'a fait que parler, il n'a rien écrit. Une seule fois, nous le savons, ce texte mystérieux qu'il a écrit sur le sable devant les accusateurs de la femme adultère. Et je pense (mais c'est une orientation entre cent !) que cela signifie l'infériorité de l'écrit par rapport à la parole. Il écrit un texte inutile, obscur, incommunicable, et bientôt effacé, mais il dit la parole souveraine : « Que celui qui n'a jamais péché... » La parole a libéré la femme. Convaincu

les accusateurs, pardonné les péchés. L'écrit est resté stérile et vain. Porteur de la Parole de Dieu, c'est ainsi que Jésus peut dire : « Je suis la vérité. » (La vie, c'est : qui incarne la parole créatrice. Le chemin, c'est que c'est la parole indicatrice.) Dieu parle veut dire que la question de la vérité est soulevée. De la vérité, donc avon-nous dit, du mensonge, et le « contre-Dieu » est dénommé le Menteur. De la vérité, donc de l'hypocrisie pour ceux qui dénaturent cette parole : et c'est finalement la seule accusation essentielle contre les falsificateurs et les utilisateurs de cette parole. Je suis la vérité, je suis moi-même la totalité de la Parole qui dénote, qui exprime, qui relate, qui contient la vérité dernière, dont chaque parole humaine est reflet, balbutiement et répétition.

Et le Dieu qui parle est en même temps le Dieu qui se révèle, puisque, nous l'avons dit, employer ce terme désigne la relation et une relation où celui qui parle dévoile qui il est. La Révélation parole, le Saint-Esprit qui se manifeste pour la première fois à la Pentecôte dans la diversité des paroles, dans la multiplicité des langues ramenées à une seule compréhension. Encore une fois parler. Et à partir de là, un va-et-vient incessant de la révélation par la parole, à la parole sur la révélation, de la parole en tant qu'inspiration, à la parole librement dite comme expression de cette inspiration. Dans le fameux débat sur la théopneustie l'idée de Parole jette la lumière décisive. Il y a bien inspiration (non pas un vague esprit, une spiritualité, une impulsion) par une Parole expressément dite et entendue comme venant de Dieu. Mais nous l'avons vu, ainsi que toute parole, celle-ci n'étant en rien dictée, n'étant pas un enregistrement de magnétophone. (Le magnétophone serait notre cerveau.) Cette parole comporte plusieurs dimensions, ses ombres et ses lumières, ses ambiguïtés et ses connotations, ses niveaux de profondeur, elle est ainsi entendue, comprise, interprétée, retraduite par l'auditeur attentif, qui à son tour va parler avec la liberté de la parole. Car la parole est libre. Et le témoin va donc parler avec sa propre parole pour attester cette parole qui lui a été adressée. Dieu qui se révèle par sa Parole accepte d'entrer dans ce jeu, dans ces symboliques, dans cette souplesse des relations humaines, exactement comme par l'incarnation il accepte les limites de la condition humaine. Le révélateur, le Saint-Esprit, il nous en a donné cependant une image, apparemment visuelle : la colombe. « Il vit les cieux s'ouvrir et l'Esprit de Dieu descendre

comme une colombe. » Il voit un vide, l'ouverture, une rupture, une faille. « Comme », c'est une comparaison pour exprimer ce qui n'est pas forme possible. Et c'est une image en réalité verbale, et non pas visuelle, il n'y a pas eu une colombe apparue dans le ciel. Il n'y a pas eu de vision d'une colombe, car le mot colombe, depuis le récit du déluge, est le *mot* consacré, le mot choisi tout simplement parce qu'en hébreu ce mot veut dire en même temps « messager » : dire colombe, c'est dire porteur d'un message. Il y a dans le texte parfaite identité entre colombe et la proclamation même du message : voici mon Fils en qui j'ai mis toute mon affection. Il n'y a pas d'un côté une vue et de l'autre une parole, il y a une parole portée, ce qui implique le porteur de la parole, verbalement, traditionnellement, la colombe. Et ce révélateur nous exprime toujours la gloire de Dieu. Tout ce que nous pouvons « voir », c'est la gloire, la Shekinah, qui est proprement invisible. Ce en quoi Dieu justement à la fois se cache et par quoi il se révèle. Ce n'est pas du visuel, car cette gloire « n'est comparable à aucune autre », n'est descriptible ni en forme ni en couleurs, et rien de visuel ne nous apprend la gloire du Seigneur! Seul le Saint-Esprit!

Mais l'enseignement de la proclamation que Dieu parle n'est pas achevé ainsi, la parole nous oblige à le suivre en trois chemins qui conduisent à reconnaître qui est Dieu. La parole est expression de la liberté, suppose la liberté, appelle l'interlocuteur à s'affirmer lui aussi libre en parlant. Dieu est le libérateur¹. Il ne faut pas cesser de rappeler que le Dieu d'Israël se manifeste historiquement pour la première fois dans l'Exode comme celui qui libère l'homme de l'esclavage établi par l'homme et qu'il choisit son peuple parmi les esclaves, pour le libérer. Et sans cesse, les prophètes renouvellent avant tout cette proclamation : ce Dieu, le seul vrai, libère de toutes les aliénations. Et le même mouvement anime le Nouveau Testament, toute la théologie de Paul est une théologie de la liberté, c'est pour

1. Parmi les innombrables ouvrages sur la liberté chrétienne, renvoyons à celui de Luther et chez les modernes : R. de Pury, *Le Libérateur*, Genève, Labor et Fides, 1957, et J. Ellul, *Éthique de la liberté*, Genève, Labor et Fides, 1974.

la liberté que Christ vous a affranchis, à quoi répond Jacques (qui n'a certes pas la même théologie!) : « Vous serez jugés selon la loi de la liberté. » La liberté est le courant fondamental qui de la première à la dernière page de la Bible lie tout le reste, explique tout le reste, donne sens à toute l'aventure décrite de l'élection, de la grâce et de la rédemption. Ce n'est pas une erreur de déclarer que c'est avec la révélation d'Horeb et l'accomplissement de Jésus-Christ que la liberté est entrée dans le monde. Nulle part ailleurs on n'a ni vécu ni proclamé la liberté. Et il faut le redire avec fermeté en un temps où la mode veut que l'on accuse le christianisme d'avoir été une source d'esclavage et d'avoir répandu la servitude dans le monde. Des psychanalystes, des sociologues, des ethnologues, des philosophes ne cessent de répéter ce lieu commun de l'antichristianisme soit dans l'ignorance de la bonne foi, soit dans la mauvaise foi de la connaissance. Ils prennent ou veulent prendre certaines oppressions dans certaines périodes de l'Église, certains moralisme et interdits moraux localisés dans le temps et l'espace, certaines prédications du péché ou de l'Enfer également localisées, pour en faire la totalité du christianisme. Et ils ne songent même pas que si *leur scandale* au sujet de l'aliénation, de l'oppression, de la répression a lieu, cela ne vient ni de la révolution de 1789 et des philosophes, ni de la pensée grecque (totalement étrangère à la liberté, quoiqu'on en ait dit!), ni de K. Marx, ni de Freud, mais exactement de la racine judéo-chrétienne de notre civilisation. Et que les peuples du Tiers Monde n'auraient jamais songé à se révolter contre le destin s'il n'y avait eu diffusion par l'Occident de la pensée, de l'espoir, de la volonté de liberté. Et tout vient de ce premier échange, Dieu parle, il manifeste ainsi, comme l'homme qui parle, sa propre liberté. Et il appelle son interlocuteur à la liberté pour pouvoir répondre. Dieu parle : ceci contient cette conviction profonde, centrale, majeure que Dieu est le libérateur, et qu'il ne cesse de libérer, comme sa Parole ne cesse jamais.

La Parole implique en même temps que ce Dieu est un Dieu d'amour. Nous avons dit que la Parole marquait la relation. Dieu n'est pas seulement créateur : créateur par la parole signifie qu'il n'est jamais loin ni étranger pour sa création, Dieu parle, il est en relation. Mais en même temps, c'est une relation positive et non pas négative. Une relation d'amour qui est établie, et non pas une relation de rejet, de

condamnation (malgré ce que l'on a si souvent entendu !) et de commandement. Il y a pourtant bien les paroles de condamnation : mais elles sont bien plus rares qu'on ne l'a dit, et elles s'adressent beaucoup plus aux *puissances* d'aliénation, d'égarment, de délire, de religion, de mensonge, d'accusation qu'à des hommes. C'est l'argent qui est damné, non pas le riche, ou plutôt le riche dans son argent et non pas en lui-même. C'est la puissance politique qui est damnée, et non pas l'homme qui l'exerce, ou plutôt, c'est aussi l'homme à cause de cette puissance sur les autres, et non pas en lui-même¹. Les hommes sont *jugés*, c'est-à-dire dépouillés de ces puissances de mal, et non pas damnés. Ainsi les paroles de condamnation correctement lues sont des paroles de libération pour tout homme, des paroles d'espérance et l'attestation de l'amour de Dieu. Ce qui nous empêche d'entendre ces paroles pour ce qu'elles sont, c'est, en deux directions différentes, notre soif de vengeance et notre sentiment de culpabilité. Nous ne sommes pas satisfaits que Dieu aime tout homme, que sa parole soit pour tous, sans limite, et qu'il fasse grâce à tous. Qu'il y ait la réaction jalouse des sectaires qui veulent être les seuls sauvés dans un océan de damnés, qu'il y ait la réaction spontanée du non-chrétien scandalisé à l'idée qu'Hitler ou Staline et leurs suppôts et leurs séides soient aussi sauvés, cela revient au même : il nous faut des damnés, parce qu'il y a des gens que nous haïssons, et dont nous réclamons vengeance. Il est terriblement difficile d'accepter une grâce illimitée, parce que l'amour de Dieu ne peut avoir de lieu interdit, parce que si Dieu crée par sa Parole, sa Parole a donné lieu à tout homme.

Et notre second obstacle, à entendre la Parole de Dieu, et qui vient de nous, c'est le sentiment de culpabilité. Encore un de ces lieux communs, selon lesquels le sentiment de culpabilité serait né du christianisme. Que l'Église ait bien trop insisté sur les interdits, qu'elle ait affirmé des tabous (sexuels), qu'elle ait *parfois*, avec la prédication du péché, intériorisé le sentiment de faute, c'est vrai. Mais que l'on ne vienne pas raconter que l'humanité était indemne de la culpabilité : le sacrifice répandu dans toutes les religions est propitiatoire ou sacrifice de rachat, ou sacrifice pour le pardon, et

1. Pour l'étude détaillée de ce point essentiel, cf. J. Ellul, *L'Apocalypse*, Paris, Desclée de Brouwer, 1976.

en tout cas substitutif, il émane essentiellement d'une profonde conviction de culpabilité¹. Or, c'est ce sentiment très généralisé qui nous empêche d'entendre avec simplicité cette Parole de Dieu, ce qui nous conduit à adopter *pour nous* des condamnations qui passent au travers de nous et au-dessus de nous pour viser derrière. Mais, c'est ce qui nous fait agir, et qui nous empêche d'entendre ces paroles de condamnation comme des paroles de libération. Dieu parle, cela veut dire bibliquement qu'il est Amour.

Cependant il reste la parole de commandement ! On ne peut au moins, n'est-ce pas, nier que dans la Bible, il y a ces paroles de la Loi, reçues comme un fardeau pesant, ces prescriptions complexes et nombreuses, le terrible Décalogue. « Je fléchis sous ta Loi. » Il faudrait d'abord penser que *jamais* bibliquement nous n'avons une telle idée, que la loi est écrasante. Ceci est un sentiment moderne. Bibliquement il y a toujours l'émerveillement que Dieu, le Créateur, veuille bien nous transmettre une orientation de vie (Ps 119), que Dieu, l'absolument Autre, veuille bien enfin nous faire connaître ce qu'est la justice, que nous cherchons si fort. Il y a l'adoration de Dieu pour cette loi, ce commandement, et Israël a su parfaitement garder cette source d'émerveillement, de joie, d'épanouissement en considérant la loi non comme contrainte mais comme parole libératrice. C'est un premier angle de vue. En voici un second, la loi n'est pas tellement à l'impératif qu'au futur : Tu ne tueras pas, cela signifie que situé dans l'amour de Dieu, dans le dialogue constant avec ce Dieu, il va enfin te devenir possible de ne pas tuer. Hors de ce dialogue, hors de cette parole, tu es, comme tous les hommes, obligé de tuer. Le meurtre, les meurtres réciproques enchaînés les uns aux autres, cela c'est le lot commun. A partir

1. Il faut hélas sans cesse rappeler que les interdits et tabous ne viennent pas du christianisme, et que comme situations créatrices de culpabilité on ne trouve rien de mieux que les réseaux d'interdits des peuples dits primitifs. Voir les analyses de la parenté chez Lévi-Strauss ! Il faut aussi sans cesse rappeler que l'idée de péché ne devait pas conduire là, tout simplement parce que, bibliquement, et dans la pensée chrétienne vraie, le péché n'est connu, reconnu comme tel qu'*après* la reconnaissance, la proclamation et l'expérience du pardon : c'est parce que je suis pardonné que j'apprends à quel point j'étais pécheur. C'est dans la grâce que le péché se montre comme tel, et non pas ailleurs, comme l'esclave soudain libéré qui en voyant ses chaînes d'esclave mesure tout à coup quelle était sa misère. Jamais le péché connu soi seul et en lui-même. Jamais le péché proclamé. Mais il est vrai que l'Église a souvent ici trahi la Bible.

du moment où la Parole de Dieu retentit dans la vie, il te devient possible de ne pas tuer. La fatalité du meurtre comme les autres disparaît. Ainsi le commandement n'est pas une dure contrainte, négative, mais une promesse d'une nouvelle vie, pleine de liberté, de joie. Et un troisième¹ : les commandements de la loi sont exactement les limites entre la vie et la mort. En deçà de ces limites, tu as la vie, tu vis pleinement, tu es, de toutes les façons possibles, vivant. Mais la transgression, c'est la certitude de la mort, non pas une mort punition voulue par Dieu, décidée par lui, mais une mort destin naturel. Si tu égorges, tu seras égorgé. Quel que soit le point de vue que l'on adopte, nous voyons en tout cas le contresens sur lequel se fonde la conviction que la loi et le commandement de Dieu sont de pures contraintes d'un Maître tout-puissant sur un esclave homme terrorisé! Ceci est une vue de l'*extérieur*. Et parfois hélas de ceux qui ont été soumis au christianisme en effet par contrainte! Et le mystère d'iniquité, dans l'Église, est bien que cela ait pu avoir lieu. Et cela a pu avoir lieu lorsque justement l'Église a cessé d'être en relation avec la parole, cessé d'être une Église qui parle, pour vouloir devenir une Église qui agit, qui montre, qui domine (les trois choses étant équivalentes!). Pour celui qui croit du cœur et confesse de la bouche, pour celui qui a rencontré cette grâce, vécu cette expérience et se situe dans cette liberté, alors la loi n'est pas, jamais cette contrainte. Et qui devons-nous croire? celui qui connaît dans sa vie cette parole de Dieu et l'exalte avec émerveillement, ou celui qui n'a pas vécu cette libération, qui a pu être écrasé, contraint par un organisme familial ou ecclésiastique et qui juge cette loi abominable parce qu'il n'a connu qu'un esclavage imposé par des hommes? Et cette loi n'est jamais une loi comparable à nos codes, écrite et figée. Objet de gloses et de commentaires infinis, elle est commandement, c'est-à-dire parole toujours vive, toujours nouvelle, toujours de nouveau adressée à celui qui écoute, et non pas objective déclaration d'un législateur anonyme. La loi est parole renouvelée pour chacun, et non pas inscription fixée au fronton d'un monument. On n'a pas assez réfléchi à la rupture des tables de la Loi. Récit bien connu, à la descente du Sinaï, en présence de l'incroyable prétention d'Israël de *se faire* un dieu (sur qui on a la main parce qu'on se l'est fabriqué),

1. Il est évident que je ne saurais ici épuiser tout ce que signifie la loi!

à la place du mystérieux Libérateur, de colère et de désespoir Moïse rapportant le talisman miraculeux des tables de pierre écrites par Dieu même les brise et les détruit. Acte de colère dit-on. Jugement contre le peuple qui n'était pas digne de recevoir un présent si extraordinaire. Mais, à mon sens, il y a une face cachée : la loi est ici *écrite*. Elle a cessé d'être parole. Elle va devenir talisman, pierre magique, oraculaire, elle sera forcément identifiée au bouclier salien ou à tout autre statue. Elle est morte, gravée, engravée, enterrée dans cette pierre. Ce don, cette Écriture de Dieu matérialisée correspond au désir humain d'avoir une image de Dieu. Dieu connaît notre besoin de voir, c'est pourquoi (et en opposition en même temps qu'en exaucement à la demande du peuple, qui veut voir, et se fait un veau d'or) il renvoie Moïse avec ces *témoins visibles* de sa volonté¹. C'est pourquoi le texte insiste sur le fait que c'est bien Dieu qui a fait lui-même ces tables contre la vision du taureau. Il n'y a ici aucune vision directe de Dieu. Mais la vision de son œuvre, et une vision qui se ramène à une vision de parole. Tout est ramené immanquablement à la parole. C'est la seule concession à la vue que IHWH puisse faire! Et voici, bien plus : ces tables sont brisées par Moïse. Or, ces tables de pierre étaient en elles-mêmes l'image de Dieu, l'image de la Parole de Dieu. Et voici que cette image est détruite par Moïse. Ryser dit : « Ce v. 19 nous montre donc ce qui ne peut qu'arriver à l'image de Dieu quand elle entre en contact avec le monde : elle doit être brisée et périr pour ne pas être mortelle pour l'homme. Quand Dieu vient dans le monde en son Fils, il n'y a que deux possibilités : ou que le monde périsse ou que Dieu périsse en son Fils. » Mais cette destruction du visible divin donne à Moïse de détruire le visible du faux divin d'où cette vocation iconoclaste, du juif comme du chrétien. Et finalement la destruction de cette seule et unique représentation visible matérielle de Dieu doit nous rappeler sans cesse que la Bible dans sa matérialité n'est pas Parole de Dieu rendue visible dans la lecture, ce n'est pas Dieu qui était secrétaire de Jérémie pour écrire lui-même. Et il n'a pas rendu sa parole visible. Il y a, entre l'écriture et la parole, ici la même distance que nous avons rencontrée sur le plan humain. C'est exactement le même phénomène. La Bible n'est pas une sorte de représentation visible de Dieu.

1. F. Ryser, *Le Veau d'or*, Genève, Labor et Fides, 1954.

Alors il faut absolument que la pierre soit cassée. En réalité, Moïse rapportant les tables de pierre saisit brusquement l'identité de cette sculpture et du veau d'or que le peuple a édifié. Il faut que la parole de Dieu reste Parole dite, fugitive et inscrite dans le seul cœur de l'homme, et non pas pierre prestigieuse, glacée, à qui sera référée l'adoration, au lieu que l'écoute soit tendue vers la parole. Si le peuple adorait son veau d'or, qu'il avait fabriqué, combien plus aurait-il adoré la Pierre absolue que les mains de Dieu avaient tenue, sur laquelle le doigt de Dieu avait écrit ! La rupture des tables de la Loi a lieu pour que le commandement reste parole vive, adressée à chacun et n'existe objectivement nulle part. Le commandement reste parole avec tout ce que cela comporte de mouvant, d'immédiat, d'interprété, de rigoureusement personnel. Alors qu'ensuite l'homme se mette à écrire, qu'il inscrive la Loi et ensuite l'Évangile, c'est l'affaire de l'homme. Mais il faut être bien conscient que c'est acte humain. Rarement, très rarement pour quelques prophètes il est dit : Tu écriras. Et la proclamation que cette loi « Tu l'écriras et la porteras sur ton front, sur ton bras », etc., est me semble-t-il résolument symbolique et n'aurait pas dû donner naissance aux textes effectivement mis dans des petits sachets, etc.

« Dieu parle. Il faut qu'on lui réponde. » L'homme créé par Dieu est parlant. Peut-être est-ce un des sens de l'image de Dieu : le répondant, le responsable, le semblable qui va dialoguer, dans la distance et la communication, donc celui qui est, dans toute la création, capable de parole. Comme Dieu qui parle ou Dieu est dit parlant, à partir de cette capacité de l'homme qui lui vient de son créateur. Spécificité humaine comme spécificité de ce Dieu contre tous les autres. Dieu évoque l'homme par la parole, il le provoque à la parole pour le dialogue. Si Dieu est liberté, il y a quelqu'un à vivre la liberté. Si Dieu est amour, il y a quelqu'un pour répondre à l'amour par la parole : la parole humaine n'existe que parce qu'elle est issue de la parole de Dieu. Je ne parlerais pas si tu ne m'avais déjà appelé auparavant. « La parole n'est pas encore sur ma langue, que déjà Yahvé tu la connais toute » (Ps 139,4). Ce n'est pas par imitation de la parole de l'homme que l'homme déclare que Dieu parle. C'est parce qu'il

y a connaturalité entre parole et création, que le créateur parlant donne à l'homme son répondant, la parole. Et tous les caractères naturels, objectifs que nous discernons à la parole humaine, ces caractères que nous avons rappelés au chapitre 1, sont tels parce qu'ils sont ceux-là mêmes de la Parole expression de Dieu le créateur¹.

1. Nous retrouvons ici la magnifique étude de P. Beauchamp (*op. cit.*) dont il me faut citer un texte spécialement éclairant et puissant : « Dieu n'a pas tant créé les choses dont je parle qu'il ne les a parlées (...) avant de m'en parler pour que la parole humaine soit déclarée une réponse à la sienne. Le rapport de différence instaurée par la parole, Dieu en a fait l'homme dépositaire : l'homme mettra dans le monde la loi de sa propre parole, et le texte veut montrer comment il est *en cela* issu de Dieu. Pourquoi donc s'obstiner à parler de la mission humaine d'« achever » par son travail l'œuvre *finie* au sixième jour, comme si Dieu avait créé une nature en ce sens qu'il laisserait à l'homme la marge, le risque, et l'honneur de cet artifice? C'est dans l'artifice de la parole que Dieu et l'homme sont appelés à se rencontrer. En faisant parler Dieu le premier, la Genèse situe tout langage humain comme une réponse. L'homme saisit par son existence à lui qu'il est image de Dieu. C'est aussi par sa parole à lui qu'il déclare que Dieu a parlé. Donner la première parole à Dieu, c'est dire que la vérité de la parole humaine à laquelle est suspendue toute l'existence ne peut avoir d'autre dépositaire que Dieu lui-même. Toute expérience humaine de la parole la saisit comme reprise et répétition : nul ne parlera si ceux qui l'engendrent ne lui ont parlé d'abord... »

Et ce texte également sur la relation de la parole humaine à celle de Dieu : « L'homme parle le monde qu'il ne peut serrer sur lui-même. Il le transforme alors en un réseau de relations et de mouvements, en monde, justement. Mais pour parler il faut aussi identifier une chose à ce qu'elle est à la fois pour moi et pour autrui, hier et demain. La parole crée aux choses un statut permanent que le geste du moins ne peut assurer. Rapporter la création à la parole, c'est donc tendre au-delà de la représentation d'un moment initial de production qui aurait posé un état après lequel suivraient des transformations (...). La parole est proche du sentiment de l'altérité inhérente au concept de création (...). Elle connote destination, passage ou même effraction et certainement décision. Toute parole, même sans contenir un commandement comme c'est le cas ici, est volitive. Elle choisit et met en ordre (...). [La création] confit d'une énergie et d'une résistance, lutte de la vie contre la mort où la parole trouve son élan (...). Créant les choses par les mots, Dieu parle enfin à l'homme (...). L'homme mettra dans le monde la loi de sa propre parole, et le texte de la Genèse veut montrer comment il est *en cela* issu de Dieu (...). Donner la première parole à Dieu, c'est dire que la vérité de la parole humaine, à laquelle est suspendue toute existence, ne peut avoir d'autre dépositaire que Dieu lui-même. Toute expérience humaine de la parole la saisit comme reprise et répétition : nul ne parlera si ceux qui l'engendrent ne lui ont parlé d'abord.» Et Beauchamp cite le célèbre psaume 139 (« La parole n'était pas encore sur ma langue que déjà, YHWH tu la connais toute. C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé dans le ventre de ma mère») en soulignant la relation

Car la parole humaine a cette dignité éminente. Elle est plus décisive que l'action, elle est plus révélatrice. Mais surtout elle est revêtue d'une importance sans limite du fait que Dieu a choisi la parole comme moyen. Que la révélation soit accomplie ainsi comporte un sens et une valeur pour la parole humaine elle-même. Dieu aurait pu choisir n'importe quel autre moyen pour son action et sa révélation, mais il a choisi celui-là. De ce fait le langage de l'homme tire une dignité qu'il n'avait pas auparavant. Parce que Dieu parle, quand l'homme parle, il y a une mystérieuse puissance qui est attachée à ce qu'il dit. Toute parole de l'homme est appelée, plus ou moins clairement, à exprimer la parole de Dieu, et il y a détournement de pouvoir, abus de mots quand il n'en est pas ainsi. Le langage humain a dorénavant une référence éternelle à laquelle il ne peut échapper sans se détruire lui-même, sans se dépouiller de toute signification. La valeur de la parole de l'homme dépend de la parole de Dieu, et reçoit d'elle son caractère décisif, dernier, qui s'exprime dans sa valeur critique et la décision éthique, cela vient de sa parenté avec la Parole de Dieu, de ce que Dieu assume cette parole humaine, de ce qu'il y a continuité (en même temps que discontinuité) de l'une à l'autre, de sa finalité par rapport à la Parole de Dieu. Car celle-ci, nous dit l'auteur de la lettre aux Hébreux (IV, 12), est « plus tranchante qu'une épée à deux tranchants, pénétrante jusqu'à séparer âme et esprit, jointure et moelles. Elle juge les sentiments et les pensées du cœur ». Ainsi la Parole de Dieu est la puissance critique par excellence, que Dieu seul bien sûr peut agir, et dont seul il connaît le résultat. Elle distingue, elle sépare, et parce qu'elle critique, elle juge. Cela se fait de soi-même. Et c'est de cette fonction, de cette efficacité et de cette puissance de la Parole de Dieu que la parole humaine tire aussi sa fonction, mais sans la même efficacité et sans

étroite de la Genèse de l'homme dans son être corporel *et* en même temps sa parole. Cette certitude que la parole humaine est une création et une suite de la Parole de Dieu se trouve aussi dans un hymne de Gurnân. Dans Genèse I nous ne voyons pas directement la création de la parole humaine par Dieu, mais « nous voyons comme la circulation d'un fleuve souterrain antérieur à la sortie de la source. Les paroles prononcées par Dieu (au moment de la création-séparation) sont la vraie genèse de la parole humaine, la genèse de l'homme (...). Le thème de la filiation de l'homme envers Dieu est ici interprété comme transmission de la parole qui "commande" ».

la même puissance, parce qu'elle peut être chargée de mensonge comme de vérité. Or, cette Parole de Dieu, parce que critique, est en même temps l'expression du commandement de Dieu. Elle est ordonnatrice, elle est une puissance qui commande, et par là même qui fixe l'éthique. De là, tire son rôle la parole de l'homme. Mais avec la prodigieuse différence que cette parole ne fixe pas, ne peut pas déterminer l'éthique, mais, en fonction du commandement de la Parole de Dieu, permet à l'homme d'opérer son choix et de prendre sa décision, personnellement, face à face avec l'exigence, au moyen de discriminations difficiles, et dans l'insupportable poids de son engagement. Mais lorsque l'homme parle pour la première fois, ce n'est pas pour répondre à Dieu, c'est pour nommer les animaux. Inutile de s'attarder longuement sur ce texte bien souvent interprété. Il y a cependant une première remarque à faire, souvent oubliée : dire qu'Adam nomme les animaux, c'est affirmer la gratuité, la facticité du langage. Adam ne voit pas des noms tout faits, inscrits d'avance. Il n'a pas une science naturelle des mots, l'animal qui passe devant lui n'a pas un nom préalable, par exemple donné par Dieu. Non. Adam nomme, c'est-à-dire qu'il choisit le mot qui lui convient pour désigner tel animal, et ensuite toute autre chose. Il n'y a, bibliquement, aucune conaturalité du langage et de l'objet nommé. C'est quand même assez important de souligner que dans un texte du VII^e siècle, avant toute réflexion sur le langage, entreprise où que ce soit, on trouve cette affirmation nette : si l'homme est parlant, cela vient de Dieu, mais le langage est fabriqué par l'homme qui se choisit lui-même, arbitrairement, les mots et les règles, la syntaxe. Arbitrairement par rapport à l'objet désigné, mais non arbitrairement en fonction des significations et des structures. Je n'ai pas à entrer dans ce dernier domaine.

L'autre thème est bien plus souvent abordé : celui du commandement, de la prééminence ou de la domination. Le nom assigne une place, une valeur spirituelles. Nommer les animaux, c'est attester le pouvoir d'Adam sur eux, c'est les mettre à leur place, dans un certain ordre de la Création. Là encore, il y a initiative d'Adam : il n'y a pas un ordre préfixé, préétabli, que l'homme se bornerait à enregistrer en donnant des noms. Cet homme institue un ordre à lui, déjà avant la rupture, une « taxinomie » comme expression libre et inventée de la suprématie donnée par Dieu à cet homme. Et Dieu

laisse libre Adam de ce choix (*pour voir comment il les nommerait, dit le texte, afin que tout être porte le nom que l'homme lui aurait assigné*). Mais dans le monde créé, dans l'unité, la communion non rompue avec Dieu, l'homme ne donne pas de nom à sa femme. C'est seulement *après* la rupture, dans le désordre des pouvoirs qu'Adam nomme *aussi* sa femme. Ève parce que... Le désordre des pouvoirs. Car le pouvoir de Dieu est un pouvoir retenu, Dieu n'occupe pas toute la place. Le Dieu qui parle donne la parole. Il ne parle pas sans cesse recouvrant tous les bruits et toutes les expressions. Chacun a sa place avec Dieu dans sa spécificité non assignée. Même quand cette parole est exigence, elle laisse à l'autre toute sa liberté de décision, de choix, d'expression. Ainsi nul pouvoir n'est excédentaire, nul pouvoir n'est sans barrière dans cette Création. Et c'est aussi cela qu'exprime l'image que Dieu parle. Il *ne fait que* parler. Et l'interlocuteur, comme pour toute parole, peut la prendre au sérieux ou non, peut écouter ou non, peut répondre ou non. Dire que Dieu parle, c'est aussi le situer au niveau des interlocuteurs de chaque jour. C'est déjà annoncer Jésus, l'homme quelconque, pourtant Dieu. Ainsi dans cet ordre des pouvoirs l'homme aussi est investi d'un pouvoir, et d'abord celui de parler¹. Au récit de la nomination des animaux par Adam, dans le second récit de la Création, correspond exactement dans le premier (qui lui est postérieur) la déclaration de Dieu qui situe l'homme comme maître de la création. Assujétissez la terre. Dominez sur tout animal... Combien n'a-t-on pas déliré au sujet de ce texte, dans ces dernières décennies, trouvant frénétiquement ici le fondement de la technique, de toute l'entreprise

1. « Nous ne voyons pas éclore la parole humaine dans Genèse I, mais nous voyons comme la circulation d'un fleuve souterrain antérieur à la sortie de la source. Ces paroles prononcées par Dieu sont la vraie genèse de la parole humaine, la genèse de l'homme... On peut s'étonner qu'en même temps la Création soit close et finie, et l'acte de créer couronné par la transmission d'une parole formatrice. Mais la limite et l'élan ne s'opposent pas. Quelle que soit la trajectoire humaine, elle ne peut avoir de sens qu'en fonction de sa finitude. L'homme peut échapper à tout, mais non au fait d'*avoir été*, qui aux plans individuels et collectifs, lui est nécessaire pour parler et pour projeter. Ce n'est pas sans raison que le récit de la Création, dans le document sacerdotal, représente le passé par excellence, tout en formulant et en fondant le projet humain. La parole suit les lois de l'avant et de l'après, chemine et se fraie une voie vers un terme car un discours indéfini serait un discours privé de sens » (P. Beauchamp, *op. cit.*).

technicienne (moderne) et la légitimation de ce que fait l'homme, glorieusement qualifié de démiurge. Mais on oublie très précisément ce parallélisme des deux textes d'une part, et surtout que Dieu ne donne pas à l'homme un pouvoir incohérent, illimité, totalitaire. Il n'est pas dit qu'il peut utiliser le monde à son gré. Et très particulièrement du moment que cet homme est l'image de Dieu, il a à diriger la terre *comme* Dieu dirige la création. Il a à dominer sur les animaux *comme* Dieu domine sur les mondes. « Comme », à l'imitation *de la même manière*, avec le même respect, avec la même retenue de ce qu'il pourrait faire et ne fait pas, non pas une puissance déchaînée, torrentielle, dionysiaque, puissance de puissance, couvrant tout, usant de tout sans ordre ni retenue, dévastant la terre et l'épuisant. Et très spécifiquement, si Dieu crée et gouverne par sa parole, si l'homme est l'image de Dieu, s'il est appelé par Dieu à assujettir (gouverner) et dominer (ordonner) cela ne peut être que *par le même moyen*, à savoir la *parole*. C'est par la parole qu'il a à remplir son office royal au milieu des animaux, et non par la violence des instruments. Il n'y a ici aucune — absolument aucune — allusion à la technique, et uniquement au pouvoir de la parole. La parole résout cette contradiction apparemment insoluble que l'homme est à la fois dans un monde créé parfait, donc achevé, et cependant doté d'un pouvoir d'action, de transformation : c'est sa parole qui est transformatrice dans un monde achevé où sa parole joue la liberté¹. J'extrapole? Je limite le texte? désolé! il suffit de comparer ces versets (I, 29) au parallèle exact de l'alliance noachique (IX, 1-7). Entre les deux, la rupture de l'homme d'avec Dieu — son autonomie — l'établissement du désordre des pouvoirs et l'invention de la technique expressément rapportée à Caïn (IV, 17-22). Le nouveau monde sort du déluge. Il y a dès lors une nouvelle alliance formulée entre Dieu et l'homme. Et c'est presque la même que celle de l'origine. Presque. Deux nuances : dorénavant l'homme peut tuer l'animal pour se nourrir. Alors que cela n'était pas dit dans la création. Ensuite la terreur : « Vous serez un sujet *de crainte et d'effroi* pour tout animal de terre (...) ils sont *livrés* entre vos *mains*... » Il n'est plus question de parole mais de mains, plus d'ordonnancement et de commande-

1. Sur ce thème, cf. développements dans J. Ellul, *Technique et Théologie*, à paraître.

ment par la parole, mais par la puissance de contrainte matérielle, y compris le meurtre. C'est ici que la technique trouve sa légitimité et non dans la première alliance où la parole était tout le pouvoir¹. Et pourquoi Dieu n'a-t-il pas simplement effacé cette période historique tragique pour recommencer à zéro? Pourquoi enregistre-t-il ce que l'homme a créé pour son malheur et celui du monde? Précisément parce que ce Dieu, lui, continue à diriger et ordonner par sa seule parole, parce qu'il ne contraint jamais absolument, parce qu'il tient compte de tout ce que l'homme fait, y compris dans le mal, et ne fait jamais rien d'autre que parler². Mais la parole pouvoir, récusée par l'homme qui a cru faire tellement mieux avec ses machines, est restée pourtant ce qui le spécifie, ce qui le fait homme, le don de Dieu par excellence et le mystère humain débouchant dans la vérité. Sans fin.

Ainsi nous avons essayé de montrer que bibliquement tout se ramène à la parole. Et Dieu et l'homme et leurs relations et leurs pouvoirs et l'expression unique de la vérité, de la création, de l'ordre du monde. La parole est tout dans cette révélation. Rien n'est laissé à la vue. Elle est pourtant essentielle. Et comme transition avec l'étude de la vision biblique, je voudrais ici faire référence à l'admirable étude de P. Ricœur³ qui traduit en termes philosophiques cette contradiction : la proclamation s'oppose à la manifestation. La proclamation, qui suppose une herméneutique, est acte de parole, avec une historicité de la transmission et une activité d'interprétation. La manifestation est une monstration du sacré; le sacré se manifeste dans des hiérophanies mais toujours avec puissance. La puissance, l'efficacité sont liées à ce visuel. « L'élément numineux n'est pas d'abord langage. Dire puissance, c'est dire autre chose que parole... La puissance est ce qui ne passe pas par l'articulation du sens, c'est

1. Sur ce thème, cf. développements dans J. Ellul, *Technique et Théologie*, à paraître.

2. Toutes les démonstrations sur ce point se trouvent dans J. Ellul, *Sans feu ni lieu*, Paris, Gallimard, 1973.

3. P. Ricœur, « Manifestation et Proclamation », in *Le Sacré*, Milan, Castelli, 1975.

l'efficace. » Opposition décisive : la parole relative au sens entraîne proclamation. La manifestation s'adresse au visuel, elle est relative à l'efficacité. « Le sacré déploie un espace de manifestation qui doit être nommé imaginal »... et non pas logos. Le sacré se manifeste dans des signes à contempler et aussi dans des comportements significatifs, essentiellement des rites. Et le rite conjugue le visuel avec l'efficace, il s'agit d'un faire avec puissance. Enfin la manifestation du sacré s'exprime dans un symbolisme de la Nature lui aussi rattaché au visuel, avec des figures, les hiérophanies s'effectuent au travers de symboles à caractère *naturel* (terre, feu, eau, astres, etc.). Et Ricœur très finement montre comment le rite (visuel) est à la fois associé et contradictoire au mythe (parlé) de même comment la hiérophanie naturelle est associée et contradictoire avec un symbolisme de langage : mais ce symbolisme est dit-il « adhérent », ce n'est pas un véritable acte de langage (le véritable est par exemple la métaphore qui est libre invention du discours) : le symbole du sacré dans le langage est *lié* aux *configurations* (donc aux images vues) du cosmos. Cette adhérence du symbolisme implique que celui-ci, dans le langage, ne vaut que porté par les valeurs sacrales des éléments eux-mêmes : il s'agit d'un spectacle muet qui s'impose à la parole, et non pas d'un travail de parole et d'interprétation. Tels sont les caractères de la hiérophanie : on peut en faire une phénoménologie, une description, mais non une herméneutique possible seulement pour la proclamation. Et Ricœur rappelle que toute la théologie d'Israël s'organise à partir d'un discours, récits, instructions (Thora), prophétie et jamais à partir du numineux. Les mythes bibliques sont tous des mythes *polémiques* contre les religions de la nature. Et en Israël « une théologie du Nom s'oppose à une hiérophanie des idoles ». « L'écoute de la parole a pris la place de la vision des signes. » S'il y a certes encore des rites, en Israël, « la ritualisation de la vie n'est plus fondée sur la corrélation entre le mythe et le rite », mais sur une vision foncièrement historique de la réalité. Et l'on aboutit à une théologie de l'histoire contre une théologie de la nature. Pour résumer en une admirable formule, Ricœur : « Cette différence tient tout entière à la logique du sens que je m'emploie à opposer à la logique des correspondances dans l'univers sacré. » Nous avons dit de notre côté que le paradoxal est la clef même de la parole, et Ricœur l'exprime parfaitement dans ce conflit du sens et

du sacré, de la manifestation et de la proclamation : le symbole (dans le monde visuel) appartient à une circularité des correspondances cosmiques, les « expressions limites » font apparaître un univers paradoxal, celui de la parabole, du « proverbe », du dire eschatologique, un univers éclaté, comme la parole même qui opère la rupture du dire ordinaire et qui renvoie (ou annonce) ce qui n'est pas une image visuelle : le royaume de Dieu. Le discours est donc forcément iconoclaste. Mais Ricœur rappelle enfin qu'il est impossible de tenir le discours iconoclaste dans toute sa rigueur, pas plus qu'on ne peut exclure la vue au profit de la seule parole ! Nous sommes dans ce monde-ci, et dans aucun autre, par conséquent on ne peut éviter d'avoir des images, et que ces images reprennent une importance vivante dans notre spiritualité. Il y a inévitablement des « résurgences symboliques du sacré » dans toute l'histoire d'Israël et celle de l'Église. Le sacré, le visuel, le cosmique sont une condition de possibilité de la parole, « sans l'appui et le relais du sacré cosmique et vital, la parole elle-même devient abstraite et cérébrale. Seule l'incarnation dans le symbolisme ancien sans cesse réinterprété, où la parole ne cesse de se schématiser, donne à celle-ci de parler non seulement à l'intelligence et à la volonté mais à l'imagination et au cœur, bref à l'être humain tout entier ». Et Ricœur rappelle qu'il y a circulation constante dans l'Église entre la proclamation iconoclaste et la manifestation symbolique, dans la dialectique de la prédication et du sacrement. Dans la prédication, l'élément kérygmatic l'emporte, dans le sacrement c'est la reprise du symbolisme visuel... Mais il y a en même temps constamment tentation de récupérer dans l'image et le symbolisme toute la vérité et d'exclure la parole, moins concrète, moins évidente, plus austère, plus exigeante. Et ce fut à toutes les époques de l'Église le renouvellement du triomphe de l'image, statues, vitraux, monuments, crucifix, reliques... Si l'on ne peut séparer la vue et la parole, seule l'incarnation de Jésus nous donne l'équilibre ou la synthèse exacte, en attendant, dans l'espérance, la plénitude du Royaume.

Les idoles et les visions

Il est pourtant beaucoup question de la vue dans cette Bible. Théophanies — visions — idoles — icônes — faux dieux. En réalité, la révélation biblique est radicalement hostile à tout ce qui est visuel. Que le lecteur ne réagisse pas aussitôt parlant des visions... nous aurons à l'étudier. Parce que la seule relation avec Dieu est relation de parole, et rien d'autre. Parce que ce Dieu biblique est celui qui parle, et rien d'autre. Parce que le lieu de parole emporte avec lui toutes les connotations évoquées plus haut, l'amour, la liberté, l'éveil de l'autre à être lui-même sujet... tout est référé à la parole, dans l'ordre de la vérité. Rien à la vue. La vision. Il faut rappeler cette impossibilité de voir Dieu tout au long de l'Écriture : « Tu ne saurais contempler ma face, car il n'est mortel qui me puisse contempler et demeurer en vie » (Ex 33, 20) dit YHWH à Moïse lui-même. On dirait, comme souligne J. Guillet¹, que Dieu a un visage et des mains, mais à l'instant où l'on croirait pouvoir le toucher apparaît l'infinie distance... ». Et avant : « Moïse se voila la face car il craignait de regarder Dieu » (Ex 3-6) et tous les témoins de Dieu font la même expérience. Élie au mont Horeb, Esaïe, aussi bien que les parents de Samson. Il faut choisir. Faut-il mettre sur un pied d'égalité les textes où il est question de « voir de Dieu », et ceux-ci? Faut-il avoir une interprétation « à plat » et parcelaire? Je crois qu'en réalité il y a une sorte de constante de l'impossibilité de la vision, et qu'il faut interpréter les autres textes par rapport à ceux-ci, en essayant de comprendre la signification de la spécificité visionnaire, s'il y a un apport supplémentaire, ou encore si c'est vraiment de Dieu qu'il s'agit. Les textes de vision doivent être situés par rapport à la malédiction de l'image et de même l'impossibilité de la vision.

La vue n'est bien entendu pas condamnée en soi²! Elle est par-

1. *La Gloire du Sinaï*, Christus, 1956.

2. Parfois, selon A. Vergote, *Dettes et Désirs*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, la vision et la parole sont unies ou confondues par les mystiques. « Entendre,

faitement située et légitime dans l'ordre de la réalité, de l'utilité, de la puissance sur les choses. Elle est infiniment précieuse, mais dans son domaine, celui-là, seul. Sitôt qu'elle prétend entrer dans le spirituel, sitôt qu'elle prétend accéder à l'ordre de la vérité : c'est alors qu'elle est radicalement condamnée. Ce qui est exclu c'est de saisir Dieu par la vue (ce qui veut dire ramener la vérité à la réalité), c'est de prétendre que ce que l'on voit peut être Dieu (ce qui veut dire faire de la réalité la vérité), c'est représenter ce qui est du domaine spirituel (ce qui veut dire ordonner une religion, la religion étant du type visuel, toujours). Ceci soulève le conflit entre le spirituel et le religieux. Et tout le visuel à *partir de là*, mais seulement à partir de là, commence à être suspect bibliquement, par contamination en quelque sorte. Le visuel est moyen, instrument, première donnée de la puissance agie, de la main mise, de l'utilisation, de la contrainte. Quand les rois assyriens voulaient enlever leur puissance à leurs ennemis, ils leur crevaient les yeux. Et combien d'autres depuis. Il n'y a pas d'ambiguïté dans la puissance commandée par la vue, comme il n'y a pas d'ambiguïté dans le réel saisi par la vue. C'est donc cette triple volonté de ramener Dieu au réel, de faire du réel un Dieu et de transformer la relation d'amour en religion, qui est explicitement condamnée, et la vue de ce fait. Mais il y a deux questions complètement différentes ici placées sous le même intitulé de la vue : la vision et la théophanie d'un côté, les idoles et faux dieux de l'autre. Dans la première orientation : peut-on voir Dieu, le Dieu biblique, IHWH, le Dieu de la révélation et qui se révèle. Dans la seconde : l'homme se fait des dieux, partout il dresse des images et les adore. Idoles et icônes. Et la particularité c'est qu'en effet il s'agit bien d'images, objets à voir et qui supposent toujours une représentation visible.

c'est voir » dit Jean de la Croix. Il y a une idée essentielle que souligne indirectement Vergote : « Les mystiques croient que (...) par *la vision* et par *l'oute*, des *paroles* leur sont données, et non pas simplement produites par l'homme » (et Vergote montre que Jean de la Croix se méfie aussi de paroles qui pourraient ne venir que de l'homme : « Beaucoup de personnes se parlent à elles-mêmes comme s'il y avait effectivement des personnes » dit-il. Mais parce que ces paroles viennent « d'ailleurs », « *elles ont la consistance d'une vision* ».

Bien entendu il n'est pas question d'examiner par le détail ce que l'on continue d'appeler les théophanies bibliques, c'est-à-dire les apparitions matérielles et visibles du Dieu biblique¹. Ma thèse générale est qu'il n'y a nulle part de véritable théophanie, comparable effectivement à celles que l'on trouve dans toutes les religions (celles du moins qui se réfèrent à un ou des dieux). C'est par suite d'une analyse sommaire des textes, par la volonté de comparatisme et d'identification, par simplification que l'on a employé pour la Bible ce terme d'histoire des religions. Il suffira de quelques explications simples mais conformes exactement aux textes pour dissiper cet amalgame trop rapide. Commençons par une remarque préalable. Voir la gloire de Dieu c'est une expression qui en réalité désigne que Dieu est caché, invisible. Beauchamp rappelle à ce sujet deux vérités fondamentales : la première, c'est que le Dieu biblique est le plus souvent accompagné d'un nuage obscur. Il y a un écran entre lui et tout le reste (en particulier textes de Job : 22, 14 — 38, 9 — 36, 30 — 37, 21) et quand il se révèle, « il balaie les cieux de son souffle » (*rûah*)². L'obscurité devance Dieu, et l'acte de sa révélation consiste en ce que son souffle-esprit écarte le nuage, mais non point pour la vue ! Car (et c'est la seconde explication de Beauchamp) Genèse I effectue un travail tout à fait remarquable ; « L'originalité de cette " théophanie " consiste à cacher Dieu au lieu de le montrer. Cette théophanie mutilée, presque une théokryptie active, ne garde que la *rûah* et la parole. Le reste, ténèbres et lumière ne subsistant plus comme manifestation directe de Dieu. Et encore la *rûah* n'est là que pour suggérer le mystère : Dieu est autre que sa parole ; un dessein non tant pensé que déjà

1. Je réserve le mot de théophanie selon la coutume à l'apparition *visible* de Dieu, et non pas dans le sens élargi de Beauchamp : qui parle de théophanie visible *ou* parlée, ce qui revient à la confondre avec la Révélation.

2. Pour une fois, je ne serai pas d'accord avec l'explication de Maillot sur la « vision » de Dieu par Job, pour qui cette vision est relatée comme telle parce que c'est un texte « païen », qui s'inscrit dans le contexte religieux païen, et dont le résultat n'est pas la foi mais l'écrasement de Job, réduit au silence... Je préfère y trouver la vision eschatologique, ce qui me paraît confirmé par le « rétablissement » merveilleux de toutes choses dans le dernier chapitre.

actif et s'orientant, préexiste à la création, mais nous ne saurons rien de lui... Nous avons donc un récit dont on ne *voit* pas l'agent principal mais ce manque est valorisé positivement... » C'est dans ce cadre-là et par rapport à cette révélation qu'il faut situer tous les récits de « vision » de Dieu. Il faut d'ailleurs à partir de là procéder à un certain nombre de distinctions. En effet on couvre bien des choses sous le nom de théophanies : songes, signes, visions... Quand il s'agit de songes, on ne peut absolument pas parler de théophanie. Quand il s'agit d'un signe visible, le texte prend presque toujours la précaution de nous parler d'un signe sans plus. Et même bien moins : un signal. Un clignotant que Dieu fait apparaître pour attirer l'attention ainsi. Il me paraît inacceptable de considérer le buisson ardent de Horeb comme une théophanie : Moïse ne voit rien d'autre que le buisson. La flamme attire l'attention de Moïse et le fait qu'elle ne se consume pas l'interroge : c'est tout. Le Deutéronome (IV, 15) précise bien « Puisque vous n'avez vu aucune figure le jour où l'Éternel vous parla du milieu du buisson ardent, veillez attentivement à vos âmes de peur que vous ne vous fassiez une représentation quelconque (...), veille sur ton âme de peur que levant les yeux vers le ciel et *voyant* le soleil, la lune (...) tu ne sois entraîné à te prosterner en leur présence. Ce sont des *choses* que l'Éternel ton Dieu a données en partage à tous les peuples... » Donc *tout* ce que l'on *voit* ce sont des *choses*, sans plus, créées par ce Dieu qui n'est ni une chose, ni visible. Ce qui est important ce n'est pas le buisson ardent, c'est la parole qui est dite alors. De même la « théophanie » de Jacob au gué de Jabbock : c'est un homme qu'il voit, rien de plus, et ensuite la tradition (comme pour la « théophanie » d'Abraham sous les chênes de Mambré, ou celle de Manoach) parlera d'ange. Ce n'est pas Dieu que Jacob a vu comme un homme, ni Abraham dans les trois hommes des chênes de Mambré. Quant à la théophanie du Sinaï, il faut observer ceci : tout est entouré de nuages et de fumée. Il est interdit au peuple de lever les yeux pour regarder (Ex, XIX, 21). Dans le récit de l'Exode, il n'est jamais dit que Moïse voit Dieu, mais seulement que Dieu parle à Moïse. Et dans le célèbre « Face à Face » il n'est jamais parlé de ce que Moïse voit, mais seulement que Dieu *parlait* face à face, comme avec un ami. Enfin dans le désert, ce qu'Israël voit devant lui, c'est une colonne de fumée. Ce qui est essentiel c'est la signification qu'il n'y a aucune théophanie effective dans la Bible. La seule image

possible de Dieu, c'est l'homme. Mais l'homme n'est pas Dieu, et ce n'est pas la représentation d'un homme qui peut être prise pour Dieu, c'est l'homme *vivant*, qui est cette image. Donc le visuel ici n'a aucune importance. Ce qui est donné, comme visible, ce sont donc des signes, par exemple le buisson ardent, mais ces signes (comme aussi bien les miracles) ne signifient rien par eux-mêmes : il est très remarquable de constater que chaque fois le signe a besoin d'être expliqué. L'important c'est la parole qui donne un sens à ce qui est vu. Lorsque Moïse se détourne de son chemin à Horeb, le feu n'est rien qu'un appel, il n'est pas une image de Dieu. Ce qui est décisif n'est pas d'avoir vu quelque chose, mais d'entendre une parole tout à fait claire, nette explicite, contenant à la fois une révélation, une promesse, une mission. C'est une récusation de toute possibilité de cette connaissance par la vue, et une mise en contradiction entre la vue et la parole. Il faut bien distinguer, de ces théophanies, les visions. Les théophanies sont explosives et sensibles. Elles s'expriment dans un objet extérieur, constatable, faisant partie du monde où nous vivons. Les visions sont tout autres, elles peuvent être intérieures, elles peuvent être « les cieux ouverts », elles se rapportent à des images, *vues*, mais de réalités totalement différentes de celles qui composent notre monde sensible. Et ici nous sommes donc en présence d'une autre dimension de la vue, qui ne se rapporte pas à la réalité ¹.

1. Il faut ajouter à ceci une remarque très intéressante de Vergote (*Dette et Désir, op. cit.*). Il souligne que contrairement à ce que l'on pense en général, les grands mystiques ne confondent absolument pas l'expérience mystique avec la vision. Thérèse d'Avila affirme explicitement n'avoir jamais eu de visions corporelles extérieures, mais seulement des visions imaginatives. Elle est d'ailleurs convaincue par des raisons théologiques qu'après l'Ascension, le Christ ne s'est plus jamais visiblement manifesté sur terre. Pour Jean de la Croix les visions corporelles « même supposé que quelques-unes viennent de Dieu » sont de toute façon des « obstacles à la foi ». « Il convient donc à l'âme de les repasser les yeux fermés sans examiner d'où elles proviennent. » Tout autre est évidemment l'appréhension imaginaire, mais il s'agit d'images que le mystique se forme à lui-même après un long cheminement spirituel. Au contraire, les visions risquent de solliciter toute l'attention, et en fait de détourner de Dieu! Comme le note exactement Vergote : « Le contenu religieux des visions mystiques n'est autre que celui de la foi, les représentations figuratives sont dérivées de perceptions naturelles. » La vision n'ajoute strictement rien en tant que révélation. « Ce n'est donc pas aux visions comme telles que veut croire le mystique. Parfois les mystiques suspectent la vision d'être trompeuse au lieu de manifester. Certains enveloppements visibles peuvent porter une substance diabolique... »

Il s'agit alors de considérer ce que la vision biblique signifie. Il nous semble qu'il faut d'abord écarter l'ensemble des textes qui emploient le mot même de vision, sans qu'il y ait en réalité autre chose qu'une parole dite par Dieu, et où rien de ce qui a été « vu », rien de ce qui s'adresse à l'œil ne soit indiqué : « La parole de l'Éternel fut adressée à Abraham dans une vision » (Gen 15, 1). Il en est de même de la « vision » du jeune Samuel. Mais rien de la vision ne nous est décrit, et l'on peut même se demander si le mot employé là a quoi que ce soit à faire avec la vue et l'image. D'autant plus que le mot employé là en hébreu est de la racine de « prophétiser ». Or, cette façon de parler revient fréquemment, et ici la vision n'a certainement pas d'autre sens que Révélation. Par conséquent l'on peut négliger ces textes. Il en est de même de ceux qui par vision signifient « songe ». Dans ce cas ce n'est pas une véritable vue, mais une illusion, une image créée par notre cerveau. Les visions nocturnes ne se rapportent donc pas au problème de l'image et de la Parole. Ceci dit, il y a diverses sortes de visions. Et d'abord celles des prophètes : il faut chaque fois considérer que ce qui est vu c'est « *comme* une forme humaine ». On reste dans la droite ligne de « l'image ». Mais le rôle du prophète n'est pas de raconter ses visions, c'est de traduire la parole de Dieu. Le seul texte non apocalyptique (car celui d'Ézéchiel rentre dans cette catégorie) qui atteste la vue de Dieu est celui d'Esaië VI. Indiscutablement ici nous sommes en présence d'une vision de Dieu. « L'année de la mort du roi Ozias, je *vis le Seigneur* assis sur un trône très élevé et les pans de sa robe remplissaient le temple. Des séraphins se tenaient au-dessus de lui. Ils avaient chacun six ailes... » Trois remarques : la vision se situe dans le Temple. Le Temple qui est vide ! Elle est liée à la présence invisible dans le lieu très saint et c'est une vision dès lors que l'on peut nommer culturelle. Puis, c'est encore une vision de Dieu sous forme humaine (assis sur un trône). Ce n'est pas Dieu qui est vu en tant que tel mais une image d'homme (comme dans l'Apocalypse), que cependant Isaïe reconnaît aussitôt pour Dieu. Enfin Esaië ne dit rien de ce qu'il a vu. Aucune description. Sobriété absolue, *ce n'est pas une connaissance de Dieu* qui est apportée par cette vision. Ce n'est pas une révélation. Rien ne « sort » de ce qu'il a vu. Sinon le terrible sentiment d'indignité, d'impureté. Et une fois de plus ce qui est important, décisif, c'est ce que ce seigneur va dire (v. 8 sq.). La vision n'est rien qu'une sorte de choc apporté à Esaië

pour l'engager à répondre positivement à la question : « Qui enverrai-je et qui marchera pour nous ? » Autrement dit cette vision est assurément vision de Dieu mais elle n'apporte rien de spécifique et la vue est aussitôt absorbée, incorporée dans la Parole qui, elle, devient décisive.

Bien plus, la vision elle-même renvoie aussitôt à la Parole : de quoi s'accuse Esaïe : « Je suis perdu car je suis un homme dont *les lèvres* sont impures », c'est-à-dire un homme qui ne dit pas la Parole de Dieu, mais qui se disperse en paroles humaines. C'est la Parole qui est critère de la possibilité ou non de rester dans la présence de Dieu. Et lorsque le Séraph purifie ses lèvres, il peut devenir porteur de la Parole.

Il faut encore mentionner Genèse XX, 10 où certains estiment que l'on doit traduire que Moïse, Aaron, etc., *virent* l'Élohim d'Israël (au lieu de la traduction habituelle : craindre). Mais l'exégète¹ précise aussitôt que si le Dieu d'Israël est vu, on ne peut parler que des soubassements de son trône. Il y a inadéquation totale entre le langage et la vue de la réalité divine. Doré rappelle l'excellente formule de Lengzfeld : « Si un jour une expression humaine se trouvait dans un rapport d'identité immédiate et absolue avec la réalité divine, cette expression serait déjà la manifestation insurpassable et définitive de Dieu telle que nous l'attendons dans l'au-delà. Alors le logos du langage humain ne devrait pas seulement communiquer la révélation, il serait cette révélation même... » Par ailleurs il faut noter que le texte parle d'Élohim alors que Dieu a été déclaré IHWH au-dessus. N'est-ce pas dire très exactement que l'on peut voir un entourage ou une objectivation, mais que Dieu « tel qu'en lui-même » reste strictement invisible. Il y a donc double décrochage : on ne peut voir Dieu. Dieu montre de lui ce qui est supportable par l'homme et encore de cela, l'homme ne peut rien dire, rien transmettre. C'est-à-dire que la vision, la théophanie est strictement stérilisée. En tout cas, s'il y a vision il y a stricte impossibilité de représenter cette vision de quelque façon que ce soit. Incertitude totale qui correspond à celle de Paul : Je connais un homme en Christ qui fut, il y a quatorze ans, ravi jusqu'au troisième ciel (...). Si ce fut dans son corps, je ne sais,

1. D. Doré, « Un repas d'alliance » in *L'Ancien Testament : Approches et lectures*, op. cit.

si ce fut hors de son corps, je ne sais (...) Dieu le sait... » (II Cor XII, 2)... Ici comme toujours la relation avec Dieu se fait « hors et dans le corps » mais on ne le sait plus, car la relation dépasse la vue... Il faut aussi tenir compte de la vision de Dieu, telle que A. Galy l'explique au sujet de Genèse XXII, dans une belle étude. La foi d'Abraham s'exprime dans sa certitude que Dieu voit, ou saura voir. Et Dieu dit en voyant Abraham prêt au sacrifice : « Je sais maintenant... » Abraham a *entendu* la Parole de Dieu, et il a *affirmé* : Dieu voit (donc : sait). La montagne est le lieu effectif, non tellement du sacrifice que celui de la vision. Et le texte peut avoir deux traductions : « C'est sur la montagne que le Seigneur *fait voir* » (au lieu de « est vu ») ou encore « voit ». Mais il ne s'agit en tout cela que de l'affirmation sur Dieu, sur sa réalité et sa vérité et non pas de la vision que l'homme pourrait avoir de Dieu quoique l'on soit justement passé à la proclamation : « C'est à la montagne que le Seigneur est vu. » « A Abraham affirmant : le Seigneur voit, fait écho : le Seigneur est vu. » Mais ceci, inclus dans le récit, vient après que Dieu est passé, a agi. Ce n'est précisément pas le Seigneur tel qu'en lui-même qui est vu, mais le résultat de son action, et il faut remonter de l'action vue au Seigneur pour savoir qu'il était Lui. Ce qui authentifie le prophète ce n'est nullement la vision, celle-ci d'ailleurs le plus souvent, quand elle a lieu, n'est pas la vision de Dieu, extatique, mais d'une réalité tout autre : l'exemple classique étant Amos VII, VIII, avec la vision de la corbeille de fruits, du cordeau, etc., mais aussi bien les visions de Jérémie ou de Zacharie : le prophète vit une expérience tout à fait banale, ce qu'il voit est banal, mais l'explication ne l'est pas. La parole d'explication est la révélation, rien d'autre. Ce qui est vu est de l'ordre de la réalité, du créé, et ne dépasse jamais cet ordre-là. Il est impossible de faire entrer le créateur dans le visible. Assurément la parole est aussi du créé, mais nous avons une sorte de distance qui s'établit entre ce qui est dit et ce qui est constaté, qui fait qu'il y a un jeu, et à l'intérieur de ce jeu s'introduit autre chose.

Il y a même une curieuse tendance chez les prophètes à considérer que la vision est suspecte. De toute façon, la vision ne peut pas contredire la parole. Rarement elle l'accompagne comme une garantie,

1. *L'Ancien Testament. Approches et lectures, op. cit.*

parfois comme un cadre. Mais on aura même tendance à critiquer la vision et à faire de l'opposition entre parole et vision la ligne de partage entre vrais et faux prophètes : d'un côté les prophètes de la parole, qui annoncent la puissance même de Dieu, sans ambiguïté, sans bivalence, avec une dure objectivité, de l'autre les visionnaires dont la prophétie est sujette à caution, ambiguë, obscure, et qui doit être déchiffrée. Il faut considérer le nombre important de textes où la vision est avant tout une fausse prophétie, où le faux prophète argue d'une vision pour se confirmer. La vision est à la fois argument et mensonge. La vision est inspirée par une puissance de détournement qui se fait prendre pour Dieu et qui entraîne en dehors de la Révélation par la Parole. Souvent les prophètes insistent sur ce caractère mensonger de la vision opposée à la certitude de la Parole de Dieu. Nous pouvons alors dire que l'antithèse de la vue et de la parole est confirmée. A cela se rattache aussi ce qui nous est dit des « visions du cœur de l'homme » : ce que l'homme invente de son propre chef, comme s'il s'agissait d'une vérité de Dieu. Enfin, les prophètes disent aussi « J'ai vu ... » lorsqu'il s'agit d'une compréhension de la réalité qu'ils viennent d'avoir. Ce n'est plus une « vision » abstraite, céleste, mais le regard sur le monde réel sensible, et par lequel apparaît sa signification, une vérité. Ce qui est objet de vue dans la Bible est en définitive parole de Dieu. Il n'est connu que par la parole de Dieu comme le montre clairement Visscher. Le doigt du potier vu par Jérémie devient le doigt de Dieu. La branche d'amandier qui fleurit, c'est la hâte de l'accomplissement de la Parole, la chaudière dont la gueule est orientée au Nord, c'est l'image du jugement de Dieu : ces objets matériels que voit le prophète, il en voit le sens. « La vision normale est *désignation*, la vision prophétique est *signification*. De la nomenclature selon l'optique humaine surgissent inopinément des valeurs » (Neher¹). La vision du prophète est une intelligence de la signification des choses et du monde. L'on pourrait alors considérer que cette vision a une valeur en soi, une portée de vérité semblable à celle de la Parole. En réalité, il n'en est rien, car si la vision a ce pouvoir signifiant, ce n'est que dans la mesure où pour eux le sensible a une signification en tant qu'il a été *créé par une Parole*, en tant qu'il exprime une Parole active, vivante, puissante. Il est une manifes-

1. Neher, *L'Essence du prophétisme*, Paris, PUF, 1955.

tation substantielle d'une parole créatrice (Tresmontant) : sans cette parole, derrière la réalité, celle-ci ne signifie plus rien, et le prophète ne saisit le sens, le signe que parce qu'il est un prophète *de la Parole*, et il n'exprime ce sens qu'au moyen de paroles. Ainsi le réel, vu par le prophète, se trouve encerclé au commencement et à la fin par la parole qui lui donne une valeur. Dès lors le « J'ai vu... » des prophètes ne contredit nullement l'unique vérité de la Parole.

Dans le Nouveau Testament l'on peut dire, semble-t-il, qu'il y a trois groupes de textes, concernant la vue et la vision. Tout d'abord ceux qui concernent Jésus, et où le verbe voir est intentionnellement employé. Ensuite ceux qui ont un caractère apocalyptique. Enfin, ceux des Actes des Apôtres. Si nous prenons les premiers, ils se trouvent surtout dans l'Évangile de Jean. En opposition à la phrase liminaire « Personne n'a jamais vu Dieu », tout cet Évangile insiste sur l'importance de la vision que les apôtres et les contemporains ont eue de Jésus. « Vous m'avez vu et vous ne croyez pas » (Jn 6,36), « Quiconque voit le Fils, et croit en lui a la vie éternelle » (Jn 6, 40). Or ceci a une signification très précise : « Celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé » (12, 45), « Celui qui m'a vu a vu le Père » (14, 9). Ceci implique l'unité complète entre le Fils et le Père, et plus encore, le Fils est l'image du Père. La seule. Il n'est pas d'autre vision de Dieu que Jésus-Christ, il n'est pas d'autre représentation que le Fils. Il n'y a aucune possibilité pour l'homme de voir Dieu qu'en l'incarnation de Jésus. C'est une fois de plus la négation de la prétention des mystiques. A cela se rattachent quelques autres textes des synoptiques et des épîtres de Jean. Mais dans la perspective que nous avons adoptée ici, que veut dire cette importance de la vue de Jésus-Christ? Elle est significative de l'Incarnation. La Parole est entrée dans le monde sensible. Et pour préciser encore : comme nous l'avons déjà esquissé, la Parole est relative à la vérité, alors que l'image est relative à la réalité. L'Incarnation, c'est le point, le seul, de l'histoire terrestre où la vérité rejoint la réalité, où elle pénètre totalement cette réalité, où elle la change, de ce fait, dans ses racines. C'est le point où la réalité cesse d'être le détournement du vrai, où la vérité cesse d'être le jugement mortel sur le réel. A ce moment la Parole peut être *vue*. La vision peut être *crue* (parce que là, mais là seulement, la vision se rapporte à la vérité). Ce qui, normalement, n'a aucune force de vérité (l'image) en reçoit une quand c'est Jésus-Christ, image du Dieu vivant. Voilà

pourquoi Jean insiste tellement sur la vue, c'est la pénétration du réel par la vérité. Mais ceci est temporaire. Le temps de l'Incarnation. L'Incarnation finie, les deux ordres se séparent. « Bientôt, vous ne me verrez plus. » A ce moment, nous retombons dans notre infirmité, notre condition d'homme où le réel n'est pas le vrai. C'est pourquoi l'Évangile de Jean s'achève sur l'histoire de Thomas, qui a besoin de voir pour croire. Avec l'Incarnation cette possibilité est achevée. « Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. » Nous revenons à la nécessité de croire sur parole, *seule la parole de ceux qui ont vu*, qui ont pu attester qu'en effet la vérité a pénétré la réalité, subsiste, et seule la parole est de nouveau l'expression de la vérité. La vue sera maintenant relative à la réalité seule.

Après, comme avant l'Incarnation, l'opposition entre la foi et la vue subsiste. Et la foi naît de la Parole. « Ce n'est pas parce que vous avez vu des miracles que vous avez cru mais parce que vous avez été nourris du pain (du ciel). » Encore une fois, le miracle est un signe insignifiant par lui-même. Il n'a de vérité que dans la parole qui l'accompagne et dans le vécu qu'il donne. La vue nous ramène toujours en dehors de la relation de foi, parce qu'elle nous ramène toujours à une réalité que nous voulons saisir, et qu'elle nous oriente nécessairement vers la preuve. Ce que l'on voit implique une possibilité de preuve. C'est exactement ce que demande Thomas et ce à quoi Jésus répond. Thomas a eu des preuves, le visible, le tangible, l'expérimental sont étroitement associés. Mais là où il y a preuve, ou exigence de preuve, il y a une autre relation que celle impliquée par la foi. Croire sans démonstration et sans rien à voir parce que s'établit la relation de confiance avec celui qui a parlé. La parole n'a de portée que si je fais confiance à celui qui me parle. La vérité de la parole ne tient ni à son contenu objectivé, ni à la cohérence logique mais à celui qui la dit et ici je ne puis faire le même cheminement qui était impliqué par la vue. La Parole pour être entendue suppose la foi, mais la foi naît de la Parole qui m'est adressée. « La foi vient de ce que l'on entend » dit Paul. Exclusivement, et non pas, jamais, de ce que l'on voit. Ce que l'on voit, l'évidence semble nous écarter de la relation de confiance et de fidélité. Il y a contradiction complète entre cette relation avec Dieu qui ne peut être que de foi, et une relation qui serait fondée sur la vue, totalement exclue, et le Nouveau Testament confirme aussi l'Ancien pour la convoitise,

c'est l'épître de Jean qui parle expressément de la « convoitise des yeux », et le plus significatif c'est le célèbre texte des Philippiens qui montre en Jésus l'anticonvoitise. Mais il faut revenir à l'Incarnation elle-même, peut-on l'interpréter comme la réunion de l'Esprit de Dieu et du monde, l'effacement de la rupture, la réintégration dans l'unité, et par conséquent la réconciliation du réel et du vrai; et par conséquent de l'image et de la parole? Si bien que l'interdiction de faire des images et d'y attacher une vérité, compréhensible dans l'ancienne alliance, tomberait avec l'incarnation, puisque de toute façon en Jésus que l'on a pu voir, on a l'image de Dieu, la seule vue possible de Dieu, et en même temps l'image vraie de l'homme. Je dois dire que je suis toujours stupéfait quand on absolutise ainsi l'effet *actuel* de l'Incarnation. Quoi donc! Il ne suffit pas de l'atrocité du monde moderne, de l'atrocité de notre histoire universelle pour convaincre que l'Incarnation n'est pas en fait, en réalité, universalisée ni universalisable. Il ne suffit pas de la démonstration maintenant acquise qu'il ne peut y avoir ni politique, ni économie, ni philosophie, ni société chrétiennes pour comprendre que cet argument tiré de l'Incarnation n'est rien de plus qu'un argument sophistiqué pour justifier et légitimer chrétiennement les entreprises de l'homme moderne! Certes l'Incarnation est bien la venue dans la chair de l'homme de l'absolu de Dieu, de la vérité qui est son amour, mais cela a eu lieu une fois, en un temps et un lieu. C'est aussi fugace que la Transfiguration. Et les juifs ont raison de dire que si c'était vraiment le Messie Fils de Dieu incarné, les choses auraient concrètement changé. Ils ont raison contre ces théologiens qui veulent faire de l'Incarnation la justification actuelle de l'action de l'homme et une sorte de divinisation déjà accomplie de l'homme en son entier. L'Incarnation, c'est la promesse certaine, le gage, les prémices et prémisses de ce que Dieu accomplira. C'est la source de la vérité, de la liberté, de l'espérance. Oui, mais ce n'est pas un accompli universel. C'est un accompli une fois pour toutes (c'est-à-dire que Dieu ni personne n'annulera), mais un accompli seulement initiation d'un accomplissement total : Christ premier né d'entre les morts. Mais enfin la résurrection n'a pas encore eu lieu. Cette théologie de l'Incarnation mutation magique de l'être humain me paraît insoutenable. Théologie du « déjà accompli » sans tenir aucun compte du « pas encore » et que nous vivons sous la Promesse dont nous avons seulement des

« arrhes »... Car, pour moi, malgré les critiques de certains théologiens récents, il faut en rester à la dialectique du « déjà et du pas encore », du royaume des Cieux et du royaume de Dieu. Il y a un déjà : Christ est déjà venu, Dieu est pour l'homme, la mort est vaincue une fois, donc une fois pour toutes, le mal est vaincu une fois, donc une fois pour toutes, nous pouvons vivre dans la certitude de l'amour et de l'espérance. Mais rien n'est encore réalisé, universellement. Nous ne sommes pas encore ressuscités, nous ne sommes pas encore saints et bienheureux, la réconciliation n'est pas visible, si elle est accomplie avec Dieu. L'homme n'est, en tant qu'homme et hors de la foi, ni assuré de son salut, ni pénétré de la vérité, ni libéré, ni juste dans ces entreprises. Autrement dit il n'y a pas le fameux coup de baguette magique car c'est exactement ce que représente la théologie triomphaliste que je combats : « Dorénavant tout est changé, Dieu est maintenant associé à l'homme, et celui-ci dans tout ce qu'il entreprend (même hors de la foi, même dans une totale inconscience de l'amour et de la volonté de Dieu) fait dorénavant les œuvres de Dieu. » Ainsi l'Incarnation est un coup de baguette magique. Tout a changé, que l'homme le sache, le veuille, y croie ou non, et changé concrètement, dans la réalité. Je crois que ceci est fondamentalement antibiblique, rien n'a changé sinon pour la foi. Rien n'a changé ontologiquement, mais tout au niveau du *sens*, du signe, de l'évolution. Rien n'a changé du mal et du malheur de l'homme sinon en espérance et en vérité. Mais vérité cachée. En fait, cette prise de position théologique repose encore sur une attitude substantialiste (il faut que les choses soient changées en substance, comme l'hostie change de substance) alors que l'homme est antishstantialiste comme antiontologique. Il n'y a pas changement de l'homme en tant que nature qui n'est nullement divinisée par l'Incarnation. Jésus c'est *un* homme et non pas l'humanité. La mutation produite est celle de l'entrée de la vérité de l'amour dans le monde qui l'a toujours exclu. Mais entrée aussi discrète que la parole de vérité. Le royaume des Cieux est présent au milieu de nous, et il travaille. Il est aussi en nous. « Le royaume est au milieu de vous et en vous. » Mais non pas en tous.

Rappelons rapidement que ceci n'est pas une discrimination entre pécheurs et sauvés, qu'il n'y a aucune supériorité des chrétiens à connaître et reconnaître le Dieu de vérité. Mais au contraire que c'est une charge, une fonction : le royaume des Cieux est une puissance au travail,

secret, à l'intérieur du monde pour changer le monde non par une mutation métaphysique mais par un travail lent d'insertion mystérieuse et non visible. Il n'éclate pas aux regards. Être chrétien c'est précisément participer à ce travail qui ne change pas « l'essence des choses » mais qui fait pénétrer en tout une dimension nouvelle, amour et espérance, à cause de, et dans le vrai Seigneur. Ce travail a lieu mais ne se situe pas dans le visible et la réalité concrète. Et ce n'est pas encore le Royaume de Dieu qui viendra avec puissance « à la fin des temps » et tout sera radicalement changé par l'accomplissement de ce qui est promis. Comme le Christ glorieux viendra « sur les nuées » et tous seront bien obligés de le reconnaître. En attendant, nous n'y sommes pas. Christ est glorifié invisible dans les Cieux des Cieux. Et nous restons sur la terre, inchangés, et les sottises ou les drames de l'homme restent bien ce qu'ils étaient, avec seulement le rongement de l'amour, levain caché dans la pâte (mais elle n'est pas levée), graine cachée dans le sol (mais elle n'est pas poussée), sel jeté dans la soupe (mais il n'est pas dissous...). Donc la vue n'a pas rejoint la Parole. La vue n'a pas un autre statut, et rien ne peut justifier l'imagerie chrétienne et les idoles de tous ordres que nous élevons sans cesse. L'Incarnation n'a pas fait pénétrer la vue dans l'ordre de la vérité. Seule la parole! Certes on ne peut éluder la question que Jésus est lui-même image de Dieu, la seule possible. Mais il faut sans doute être très prudent. Les Évangiles nous montrent clairement que la divinité de Jésus n'éclatait pas aux yeux. Elle n'était nullement visible. Selon le texte d'Esaië : Il n'avait rien pour attirer les regards, ni beauté ni prestance... Il régnait une ambiguïté constante et Jésus, s'il se déclare peut-être Messie, ou même Fils de Dieu, prend plus souvent le titre de Fils de l'homme, et jamais il ne se déclare Dieu lui-même. Il n'est pas un Dieu visible et reconnaissable en tant que réalité vue. Il n'est pas un Dieu incarné du style tibétain. On ne pouvait absolument pas dire *en voyant* Jésus : voilà Dieu. Jean-Baptiste le discerne par un miracle et par la voix. Mais non en le voyant, homme.

Origène avait, à la suite des Évangélistes, parfaitement compris cette « invisibilité » de la vérité de Jésus : « Il n'était pas donné à chaque spectateur des actions du Christ de comprendre immédiatement le sens de ces actions. Aux derniers jours la Parole est venue en ce monde issue de Marie et revêtue de chair mais autre était ce que les yeux voyaient de sa personne, autre ce que l'esprit pouvait com-

prendre : tous pouvaient apercevoir sa figure charnelle, mais bien peu, les élus seulement, recevaient la grâce de reconnaître en lui la divinité. » (Commentaire sur l'Évangile de Matthieu 16-20.) L'Évangile de Jean ne cesse de souligner les malentendus autour de Jésus. Image de Dieu, parce que tout un travail de réinterprétation théologique de la Parole a été effectué, mais jamais Dieu rendu visible et saisissable dans notre réalité. Et lorsque Jésus est remonté au Père, lorsqu'il a « retrouvé » sa divinité après la résurrection, les disciples ne le reconnaissent pas : ni ceux d'Emmaüs ni ceux du bord du lac de Génésareth. Il n'est plus vu comme l'homme Jésus. Et c'est pourquoi Paul dévalue la connaissance de Jésus « selon la chair » : elle n'apportait *rien*. C'est une fois encore (comme pour le Dieu qui se révèle à Moïse) *après*, que Paul peut dire de lui : « Il *était* Dieu présent au milieu de nous. Jésus *était* le Christ éternel », « la gloire de Christ qui est l'image de Dieu » ou encore « en tant que premier né de la création, en lui ont été créées toutes choses », etc., et il est « l'image du Dieu invisible ». Mais justement, *une fois qu'on ne le voit plus!* Nous n'avons toujours aucune image visible de Dieu, et la vue continue dans cette voie à ne servir de rien! Voir une photographie de Jésus ne prouverait rien de plus et n'ajouterait rien à ses paroles¹. Et je pense dans la situation de fait où nous sommes que ce serait au contraire un processus de l'incrédulité religieuse. C'est aussi pourquoi la préten-

1. Ce qui veut dire aussi que, puisque Jésus n'est pas reconnaissable selon la vue en tant que Dieu, il est certes loisible de faire des dessins, des peintures, des sculptures représentant ce que nous imaginons avoir été Jésus. Mais ceci peut avoir deux orientations. S'il s'agit de représentations symboliques, alors ceci est parfaitement correct et cohérent à la révélation. La sculpture du XII^e siècle ne prétend pas représenter Jésus en vrai, mais manifester une incarnation de la gloire du Dieu invisible, purement symbolique. Sitôt, au contraire, que l'on essaie de montrer « l'humanité » de Jésus, de la photographie comme dans les saint-sulpicieries et la peinture du XIX^e siècle, alors on tombe dans le ridicule *et* l'idolâtrie. C'est exactement ce qui est interdit. Mais cette absence de possibilité de représenter Jésus fait que je n'ajoute aucune crédibilité au Saint-Suaire. Il ne sert en rien la révélation de Dieu. Il nourrit uniquement notre curiosité. Il ne permet ni de comprendre la Parole de Dieu ni de recevoir la Vérité. Il va directement à l'encontre de « Vous ne me verrez plus ». Il tendrait à perpétuer une image de Jésus au milieu de nous alors que la seule présence promise est celle du Saint-Esprit. Quant à la valeur du « miracle » nous avons vu abondamment que le miracle ne vaut rien par lui-même mais seulement par la Parole qui l'accompagne. Et ici il n'y a que le silence du tombeau...

tion de certains courants théologiques actuels qui veulent éliminer Dieu au profit de Jésus de Nazareth, qui est tout ce que nous pouvons en savoir et en croire, me paraît étroitement liée à ce souci de la réintroduction du visible (Nul n'a jamais vu Dieu, mais des hommes ont pu voir Jésus, personnage historique), qui est une nouvelle introduction du religieux, sous d'autres espèces, substitué à la foi évoquée par la Parole. Autrement dit, l'image de Jésus nous confirme dans la certitude que nous sommes en présence d'une rupture (peut-être en rapport avec celle de la sainteté) entre des religions de la vue, de la vision, c'est-à-dire afférentes à une réalité représentable et où l'évidence est tenue pour démonstration, et une proclamation de Parole, s'adressant à l'écoute, qui induit une autre connaissance, une compréhension et une obéissance. Les deux étant strictement exclusives.

Et de la même façon, si l'homme a été créé image de Dieu, si la seule image accomplie est Jésus-Christ, cela veut dire, et c'est le fondement de l'incarnation que le Dieu vivant ne peut tolérer des images matérielles stériles, mais demande *des images vivantes*, « le Dieu insaisissable veut des images non pas fuyantes mais jamais figées, déterminées » (Maillot).

Après ces quelques indications concernant l'Incarnation, nous passerons très rapidement sur les autres questions de la visualisation dans le Nouveau Testament. Nous étudierons, dans le dernier chapitre, l'Évangile de Jean ainsi que la vision de l'Apocalypse, car l'une comme l'autre nous orientent vers l'eschatologique, nous attestant que l'accession à la vérité rendue visible est liée à la nouvelle création, à la réconciliation achevée de l'homme et de Dieu, à la réintégration de l'homme dans sa plénitude. Et nous pouvons passer aux visions des premiers chrétiens telles qu'elles nous sont rapportées au Livre des Actes. Laissons de côté celle d'Étienne qui est de caractère apocalyptique et celle de Saül qui lui fait rencontrer la *réalité* de Jésus vivant, tel que les disciples ont pu le voir à la transfiguration. Voyons les véritables visions : elles ont toutes un trait commun, ce sont des visions instrumentales. Vision d'Ananias à qui il est donné l'ordre d'accueillir Saül de Tarse. Vision de Corneille à qui il est donné l'ordre de faire venir Pierre. Vision de Pierre à qui il est donné l'ordre

de manger des animaux impurs. Vision de Paul, d'un Macédonien qui lui demande de venir en Macédonie. Vision de Paul à qui il est donné l'ordre d'évangéliser Corinthe, etc. Ceci nous permet de comprendre que toutes les visions dont il est question au livre des Actes ont un sens très particulier : il s'agit toujours d'engager dans une action, de donner un ordre concret, de faire faire quelque chose : tout ceci est du domaine de la réalité, de la pratique. Les visions sont ici exactement de l'ordre de la réalité qu'il s'agit de rencontrer ou de modifier. Elles ont un but pragmatique, et par conséquent sont bien des instruments adéquats au but poursuivi, mais il n'y a rien là qui soit du domaine de la vérité, de la révélation spirituelle. Ainsi les visions dont parle l'Écriture vont tout à fait dans le sens de ce que nous indiquions de l'exclusivité de la Parole concernant la vérité. Il faut enfin se rappeler que les cas et les exemples de vision sont rares dans la Bible, compte tenu de ce que celle-ci est tout entière une Parole, alors que les visions sont des *événements sporadiques*. A la fin de ces indications cursives sur les théophanies et visions bibliques, on peut quand même, malgré quelques exceptions, dire que véritablement le dieu biblique ne donne rien à voir. Il n'y a aucune démonstration de Dieu, pas plus qu'aucune démonstration. Et c'est le même mouvement, à la même époque, qui a tendu à visualiser la révélation biblique, à refaire sa place à la vue, et à procéder sur le plan intellectuel à la recherche des preuves de l'existence de Dieu.

Il n'y a bien entendu rien de commun entre les visions, et puis les « faux dieux » dont parle la Bible. Rien de commun sinon précisément la vue. Les faux dieux sont toujours des dieux que l'on peut voir (et toucher) et c'est même cela qui est une démonstration de leur fausseté, de leur inexistence en tant que dieux. On connaît l'ironie d'Esaië, tu peux le prendre et le mettre sur un piédestal, mais aussi bien tu peux le jeter par terre... Qu'est-ce donc que ce dieu sinon un morceau de bois, puisque tu peux le voir tel qu'il est. Sans doute aux yeux de nos ethnologues et historiens des religions raffinées, Esaië commet une lourde erreur. Celle même traditionnellement commise par les chrétiens qui ridiculisaient les statues des dieux. Ces religions

païennes sont bien plus raffinées. « Jamais » le païen n'a identifié le dieu à la statue. Il y avait aussi une conception abstraite, supérieure d'une puissance divine inaccessible et indéfinissable... Je connais tout cela. Mais après tout si Esaïe (qui vivait au milieu de ce monde là, qui en était, ce que nous ne sommes pas) avait raison malgré tout ? C'était bien à la statue qu'étaient offerts sacrifices et oblations. C'était bien à la statue qu'étaient adressées les prières. Bien sûr, là où il y a représentation, il y a forcément représenté. Mais si la statue joue un si grand rôle, c'est que ou bien le représenté est parfaitement évanescent, fuligineux (ce dont j'ai bien l'impression lorsque je lis les interprétations complexes des savants et je me demande toujours si ce n'est pas une poésie de ces ethnologues qui parlent leurs discours à partir d'incertaines notations saisies au vol), et alors il faut bien que la croyance se fixe sur quelque chose d'un peu plus solide ou bien il y a cohérence entre le représenté et la représentation, et alors tout ce que dit Esaïe tient parfaitement. Ce dieu n'est rien de plus qu'une table ou un portemanteau... Il remplit des utilités (et n'est-ce pas en effet le rôle des divinités) constatables et satisfaisantes. Sans quoi d'ailleurs on punira la statue, on la tourne contre le mur, etc. : il faut bien que le dieu en soit atteint ! L'idole indispensable pour l'homme. Il a besoin de se représenter, de voir, de faire entrer les puissances dans son domaine de réalité. C'est une saisie. Et la Bible distingue bien les faux dieux (qui sont faux mais qui existent !), puissances de tous ordres que l'homme discerne dans le monde, et puis l'idole qui est la visualisation de ces puissances, de ces mystérieuses forces. Elles sont nommées par l'homme. Mais cela ne suffit pas. Il faut qu'elles soient passées dans le réel pour que l'homme soit rassuré. Car il n'est rassuré que par la réalité. Ce qu'il peut voir et saisir, cela est certain, et à sa disposition. Au fond l'inacceptable pour l'homme est d'être, lui, à la disposition de ces dieux, de ne rien pouvoir sur eux, car la prière ou l'offrande ne le satisfont pas. Il n'a pas de prise certaine. Si, au contraire, l'homme fait sa propre image et peut attester que cela est bien le dieu, il cesse d'avoir peur. Les idoles apaisent la peur. L'image est certes chargée d'un sens spirituel, d'une puissance elle-même, elle est intégrée au monde sacré, mais elle est de la réalité, elle est dans ce monde-ci de l'homme et non dans une impossible relation, dont je ne suis pas maître. L'idole peut n'être pas en elle-même le dieu, elle n'en est pas moins l'identique, l'identité, pas seulement le signi-

fiant. Elle participe à son existence, elle est le moyen pour tenir le dieu et le ramener à mon niveau — dans son excellente étude sur le Veau d'or (*op. cit.*) F. Ryser montre bien la relation entre la vue et l'idolâtrie. Dans ce récit, Moïse a disparu. Il s'agit de « présenter à l'homme non plus une parole, fugace, liée à celui qui la dit, mais quelque chose de visible, d'accessible à chacun à quoi on puisse tenir et s'accrocher autant qu'à Dieu et plus facilement ». Donc un premier mouvement ! objectivation, globalisation : l'objet visible est permanent (contrairement à la parole), il est à disposition. Il permet à n'importe qui de le voir, alors que la parole n'est pas à n'importe qui : elle est adressée à quelqu'un. A partir de là trois remarques essentielles de notre texte : d'abord il y a substitution du visible à l'entendu. Très finement Ryser voit vrai dans l'affaire des anneaux d'or : le taureau sera fabriqué avec l'or des « anneaux qui ornent les oreilles » c'est-à-dire qui honorent ce qui permet d'entendre la parole ! : « Aaron déshonore l'oreille : ce n'est plus elle qui compte, c'est l'œil. Ce n'est plus entendre la Parole de Dieu, mais voir, contempler une image. La vue remplace la foi. La conception qui monte du cœur de l'homme ou qui sort de son cerveau pour se traduire en une œuvre façonnée par des mains humaines se substitue à la révélation qui vient d'en haut » invisible. La deuxième remarque, c'est que le Dieu représenté, le Baal visible, est un dieu de la puissance, de la possession, de la domination (et de la fécondité). Relation entre le visible et la puissance. Ce qui veut dire que le désir de l'homme d'avoir un dieu proche, visible, connu réellement, aboutit à se faire des dieux terribles, dieu impitoyable et tyrannique. La troisième remarque vient de la proclamation de Aaron en montrant le taureau : « Voilà Israël, ton dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte. » Ceci est essentiel : ce n'est pas un changement de dieu, c'est le fait que l'image visible ne reste pas une image ! elle *est* devenue maintenant Dieu lui-même. C'est l'image qui a fait sortir Israël d'Égypte.

Dieu et l'idole sont une seule et même chose, même réalité, et c'est l'idole qui gagne. Ceci contre les explications selon lesquelles « bien entendu, les statues, les représentations ne sont pas Dieu... tout le monde sait cela ». Non ! la confusion est *toujours* faite. Le visible englobe toujours tout. Or seul Dieu englobe tout. Seul il peut *voir* la vérité. Notre texte de l'Exode le dit encore (v. 9) : « J'ai vu » dit Dieu. Ce « J'ai vu » est évidemment en opposition avec le « voir » qu

demande le peuple. Dieu voit en même temps le réel et le vrai. Il voit la vérité de ce que fait le peuple...

Car tout peut devenir idole, et la Bible nous montre que le serpent d'airain, le temple de Jérusalem, les sacrifices peuvent devenir idoles, lorsqu'il y a fixation par la vue d'un rôle unique, d'une fonction délimitée, lorsque le jeu de la vérité dans les symboles, fragments réconciliés d'une vérité éclatée, est arrêté par une fixation dans un stéréotype que l'homme détient enfin. Et je rejoins l'excellente analyse faite par J.-P. Gabus sur l'idole¹ : « L'idole reste en un sens un symbole, puisqu'elle est un concept surchargé de sens... Mais l'idole cristallise l'attention sur un seul élément sémique du symbole : le serpent comme pouvoir guérisseur, le Temple comme lieu de sécurité, le Sacrifice comme moyen de se concilier les faveurs divines. L'idole tue en fait la plurivocité symbolique. Elle ne permet plus qu'une circulation de sens s'opère entre plusieurs niveaux du sens. L'idole occulte le symbole¹. »

Il y a donc conflit, bibliquement, non seulement contre les « faux dieux », ce qui ne nous concerne pas ici, mais encore contre toute représentation visible du spirituel. C'est effectivement l'assurance que l'homme tire de sa statue qui est attaquée. Encore faut-il distinguer, bien évidemment, les deux sortes de statues divines que l'homme peut se faire, les deux visualisations, celle qui concerne les dieux étrangers, les veaux ou taureaux par exemple, et celle qui concerne le Dieu d'Israël lui-même. Or, c'est la même condamnation, la même erreur, la même impossibilité affirmée que l'homme confonde vérité-réalité, et ramène ce qui ne peut être que de *l'ordre de la parole* où *il est nécessairement responsable*, à *l'ordre de la vue*, où *il règne en maître*. Et que l'une soit nommée idole, et l'autre icône ne change rien à l'affaire ! Or, le paradoxe maintenant de l'idole est ainsi : l'idole n'existe pas. Dans un texte apparemment ambigu, Paul (I Cor) nous dit très curieusement : « Nous savons qu'il n'y a pas d'idole dans le monde... S'il y a des êtres qui sont appelés dieux soit dans le ciel soit sur la terre, comme il existe réellement plusieurs dieux et plusieurs seigneurs néanmoins pour nous il n'y a qu'un seul Dieu le Père... et un seul Seigneur Jésus-Christ. » Texte à plusieurs étages : celui de la contes-

1 : J.-P. Gabus, *Critique du discours théologique* Paris, Delachaux, coll. « Bibliothèque théologique », 1977.

tation spirituelle, que l'on retient toujours : il y a un seul Dieu et Seigneur. Tout le reste ce sont des faux dieux. Mais ce qui nous arrêtera ici c'est un autre étage : d'une part il y a des dieux et des seigneurs. Ils existent réellement. Ils font partie de ces puissances qui se prétendent toute-puissance ou salvatrices, etc., et qui attirent l'amour et la croyance religieuse des hommes. Elles existent. Et elles se font appeler dieux. Mais l'idole, elle n'existe pas. C'est-à-dire que la représentation visible, sensible de ces mêmes puissances n'a aucune valeur, aucune consistance, aucune subsistance. Je pourrais dire par comparaison : l'argent, lui, certes existe, mais un billet de banque « n'existe » pas. Il n'est jamais qu'un morceau de papier, même plus vraiment signe. Et voici le paradoxe : parce que l'idole veut faire entrer une force spirituelle dans la réalité, dans le visible, dans le concret, elle n'existe précisément pas. Elle n'existe ni comme visible et concret car ici elle n'est vraiment rien, ni comme spirituel et « vérité-mensonge » car ici elle n'y parvient pas. Elle n'a exactement aucune sorte d'existence pour avoir tendu à obtenir une existence indiscutable, hors de l'incertitude de la parole.

Elle n'existe pas, mais... elle aliène celui qui la fabrique!

Maillot, de façon admirable, souligne que dans le Deutéronome, « il y a rapprochement de la "vue" qu'on peut avoir des autres dieux, et de leur représentation, de l'aliénation religieuse : faire un dieu, dessiner, sculpter un dieu, c'est aussitôt s'agenouiller, tomber dans l'esclavage. Non seulement organe de la paresse, l'œil devient celui de l'aliénation religieuse... Voir c'est non seulement être rassuré sur la présence mais c'est posséder... Or la Bible montre que c'est aussitôt être possédé ».

Toutes les images sont durement condamnées. Il s'agit des « images taillées », mais on n'en connaissait pas d'autre encore. La peinture était presque inexistante. « Vous brûlerez au feu les images taillées » (Deut 7, 25). « Maudit soit l'homme qui fait une image taillée » (Deut 27, 15). « Tout orfèvre est honteux de ses images taillées » (Jer 10, 14). « Ils sont confus tous ceux qui servent les images » (Ps 97, 7). Bien entendu, l'on dira que ce n'est pas le fait de l'image, l'image en soi qui est condamnée, mais seulement l'idolâtrie, l'image que l'on adore, l'image faite pour provoquer le culte. Il va de soi. Mais encore reste-t-il le fait curieux de l'opposition entre la parole et l'image. Le Dieu de la parole ne peut tolérer les dieux des images. Pourquoi? La réponse

élémentaire, évidente, c'est que l'on se trouvait dans une société à images, où les dieux étaient ainsi représentés, et que le monothéisme israélite ne pouvait supporter cela¹. Que la religion la plus spirituelle ne pouvait accepter ce matérialisme grossier. Ceci est apparemment exact (sauf que les religions à images ne sont pas si matérialistes que cela) mais certainement insuffisant. Un texte de Paul éclaire un peu le problème : « Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles » (Rom 1, 23). Quel est le fait grave ? C'est que la gloire ait été changée en image. La gloire c'est-à-dire ce qui manifeste Dieu pour ce qu'il est, en tant qu'il est Dieu. Cette gloire est invisible. Elle peut seulement être saisie par une approximation dans la parole. Cette gloire est le reflet de Dieu même et ne peut jamais être chosifiée. Elle est manifestation de la *vérité*. Elle est présence d'une personne. La gravité de faire des images, ce n'est pas seulement le fait de l'idolâtrie. L'image se rapporte non pas à Dieu, mais à des choses visibles (elle ne peut évidemment pas être autrement!), elle se réfère à la *réalité*. Il y a donc un échange de la vérité contre la réalité, de la personne contre l'objet. C'est donc beaucoup plus qu'une sorte de concurrence entre des dieux, entre un vrai et des faux : c'est vraiment un changement fondamental, radical. Dieu n'est vraiment plus Dieu quand il est représenté. Et ce que l'homme considère alors n'a plus rien à voir avec la vérité. C'est bien pourquoi Paul dit : « Ils ont *changé...* », l'image, c'est ce changement. En elle-même, et pas seulement en ce qui concerne les sentiments qu'elle évoque ou qui l'ont

1. Qu'il y ait eu une évolution en Israël au sujet de ces images, c'est certain. A l'origine, Israël a probablement connu aussi des images : le Serpent d'airain, peut-être pris par David aux Jébusiens et placé dans le sanctuaire, sous la haute autorité de Moïse. Le Veau d'or, sans doute image très admise par le peuple assez tardivement à l'imitation du Taureau cananéen. Peut-être même dans le temple y eut-il une image de Iahvé... Tout cela est possible, et par conséquent fait descendre assez tard ce respect dû aux images. Mais ce qui est précisément essentiel, c'est qu'étant donné le contexte général des religions ambiantes, étant donné le courant populaire commun, il y ait eu justement un renversement total. Ce renversement qui fait du Serpent d'airain un moyen de magie, du Veau d'or une idole détruite, et qui affirme au moins depuis Amos et Osée que le Dieu éternel est l'ennemi des images. Or, ce renversement se produit au fur et à mesure que l'on approfondit la vérité de la Parole, et que l'on apprend l'opposition radicale entre parole et image. Ce qui est essentiel, c'est le point d'arrivée de ce qui est reconnu pour vrai par le peuple de Dieu, en fonction de la seule Parole de Dieu.

provoquée. Ce n'est pas seulement le fait de l'adoration mais le fait de l'image qui est donc visé. Parce qu'avec l'image nous changeons non seulement de religion mais d'ordre même. Nous sortons de l'ordre de la vérité pour passer dans celui de la réalité. C'est aussi bien ce qu'entendent tous les prophètes lorsqu'ils démontrent l'absurdité de l'homme qui adore la créature au lieu du créateur. Ainsi l'image est condamnée comme une négation de Dieu même. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que toute image, toute sculpture, toute peinture soit cela ! Il s'agit bien seulement des images de la sphère religieuse. Mais de même que toute parole tire son sérieux du fait que Dieu a adopté la parole, de même toute image tire son caractère de la place qui lui est assignée par la Bible. Encore une fois, toute image n'est pas idolâtre et démoniaque, bien évidemment. Mais elle est effectivement opposée à la parole, elle est d'un autre ordre, elle est non pas complémentaire mais contradictoire, elle l'est intrinsèquement. La contradiction située au niveau de l'adoration se répercute à tous les niveaux. L'image est incapable d'exprimer quoi que ce soit de Dieu. Et dans la vie courante aussi, la parole reste l'expression que Dieu a choisie. L'image est dans le domaine tout autre, dans le domaine de ce qui n'est pas Dieu et ne peut jamais le devenir, à aucun titre. Repartons de l'avertissement du Sinaï : « Tu ne te feras aucune image taillée (...) et tu ne te prosterner pas devant elle. » L'erreur coutumière est de référer ceci au seul culte des « faux dieux ». Mais cette question est déjà visée dans la première parole. Ici, ce n'est pas l'adoration de faux dieux qui est visée, c'est la confusion qui consiste à prétendre représenter par une image ce que l'on va adorer. Pas seulement l'idole¹. Avant qu'il n'y ait idole, il y a la volonté de repré-

1. J.-J. Goux, dans *Les Iconoclastes (op. cit.)*, a bien entendu besoin de trouver un fondement psychanalytique à l'interdiction biblique de représenter Dieu et d'adorer des images. Voici le raisonnement : Faire des images des dieux, c'est faire une image matérielle (il sort bien entendu du problème du *visible* qui est expressément celui de la Bible). Étant donné que *materia* vient de *mater* (étymologie fantaisiste!), c'est donc faire une image de la Mère. Ce qui ne peut signifier que : adorer sensuellement la figure maternelle, d'où « l'interdiction de figurer la divinité est une forme radicale de l'interdiction de l'inceste, sa forme juidaïque et le courroux formidable de Moïse devant les idolâtres signifie la menace de castration qui accompagne l'amour de la mère ». CQFD ! Il est évident qu'avec des « raisonnements » de ce genre on peut dire n'importe quoi. Ceci amène d'ailleurs de façon remarquable Goux à des conséquences étonnantes : le Veau d'or

sensation. Et puisqu'il s'agit de représenter en image, il s'agit forcément des choses visibles, des choses qui sont dans le ciel, sur la terre, dans la mer¹. C'est donc le transfert dans le domaine du visible de ce qui est invisible. Et ceci s'exprime exactement chez Paul quand il oppose (Rom 1, 23 — II Cor 4) les choses visibles (qui sont passagères) et les invisibles. Le Dieu d'Israël récuse toute possibilité d'expression visuelle en ce qui le concerne. Assurément on peut dire que dans les autres religions voisines, en Égypte certainement mais main-

c'est une vache. Que tous les textes bibliques soient au masculin, qu'expressément on nous dise qu'on déclare veau ce qui était en réalité taureau pour le ridiculiser; que l'on sache expressément que ceci se rattachait au culte masculin de fécondation et aux taureaux de Canaan ou de Babylone, tout cela est effacé par la grande découverte de l'interdiction de l'inceste : donc *il faut* que le veau soit vache! et que toutes ces interdictions visent le culte des divinités féminines dont il n'est jamais question expressément, sauf pour Ishtar, beaucoup plus tardivement!

1. Il faut ici faire référence à la très profonde et nouvelle interprétation du commandement de ne pas avoir d'images sculptées, donnée par F. Belo, « Universalité et contextualité » in *Parole et Société*, Paris n° 1, 1978. Il considère que ce texte comporte deux orientations complémentaires : ne pas avoir d'images *ressemblant* à... et la prosternation qui implique un *rassemblement* devant (ces images) : c'est un rassemblement clos excluant la participation au monde, et rassemblement autour d'une scène d'images « déployant des effets de ressemblance sur ceux qui sont ainsi rassemblés, ensemble parce qu'ayant un même rapport de similitude aux images de la scène ». Il s'agit donc, avec l'image d'une scène imaginaire close, avec un jeu de miroir qui fait que les hommes cessent d'être actifs de leur vie (ou de leur relation à Dieu) pour devenir passifs, prosternés. Les hommes s'assimilent à *cette* image et en même temps s'assimilent entre eux, par identification à leur objet d'adoration. Ils cessent d'être individualisés (mais Belo dit que l'on est individualisé par des pratiques sociales, je dirai que c'est plutôt par l'interpellation de Dieu à chacun, l'insertion dans cet univers de parole), pour être unifiés par les images. Et cette image peut aussi devenir l'image imaginaire provenant d'un récit mythologique avec un discours clos, spéculaire (renvoyant de miroir à miroir), fournissant l'image du dieu, concernant des événements passés, des ancêtres, et permettant une liturgie répétitive des images. Ainsi l'image produit une clôture spéculaire, et c'est cela que brise ce commandement parce qu'il provient du Dieu historique et non mythologique, et parce qu'il lance l'homme dans une aventure et ne le clôture pas. La Révélation est sans image de Yahvé, Dieu qui n'est enclos nulle part, même pas au Temple, et produisant chez les hommes une propulsion dans la vie, l'action, quand ils deviennent les pratiquants du « récit de Dieu », envoyés dans une aventure ouverte et non pris dans une répétition liturgique. Tel est bien le problème final de l'image fixée, figée, contemplée.

tenant on le reconnaît aussi pour les religions du Croissant fertile, il y avait aussi la conception d'une puissance, un « dieu », au-delà de toutes les représentations visibles. Mais il n'y avait pas exclusion. Et les représentations visibles étaient bien des divinités, le visuel était fondamental, tant que le dieu n'était pas visualisé, il n'avait qu'une existence tout à fait floue, incertaine, non identifiable. Le visuel est ici ce qui permet d'assurer la croyance et de préciser son contenu. Or, avec le Dieu d'Israël il s'agit d'une exclusion. Il ne supporte pas non seulement une éventuelle confusion avec d'autres dieux, mais que l'on puisse tenter une visualisation quelconque de ce qu'il est. Le lieu Très Saint est vide. Il peut y avoir représentation de choses qui évoquent paraboliquement la gloire de ce Dieu, rien de plus. La gloire elle-même est là mais invisible. Le Dieu se proclame constamment non représentable, d'aucune façon. Et la condamnation du Veau d'or, ou bien des veaux de Jéroboam, ne vise pas l'adoration de dieux étrangers, des dieux du peuple d'alentour, d'idoles à l'imitation des autres, mais bien la prétention de représenter de façon visible celui qui s'est révélé en tant qu'invisible à Israël. Et ce n'est que secondairement que la forme du taureau adoptée en effet à l'imitation des autres religions pouvait signifier que l'on adore un autre dieu : ce qui est essentiel, et qui n'a souvent pas été vu par les historiens, c'est le fait que prétendre représenter le vrai Dieu, auquel Israël croit, prétendre le visualiser, signifie par cet acte même que l'on change Dieu, et que ce n'est plus celui qui est le Seigneur d'Israël. Ce que dit exactement Paul quand il rappelle le péché d'avoir changé la gloire de Dieu *en image*. Le Dieu est fondamentalement, essentiellement invisible. Chaque fois est proclamé, déclamé que l'on ne peut voir Dieu et vivre. Même à Moïse (sur lequel nous aurons à revenir (Ex 33, 20). Lorsque Moïse demande à Dieu de voir sa gloire, la réponse fondamentale est : « Je ferai passer devant toi ma bonté je *proclamerai* devant toi le Nom de IHWH, je fais grâce à qui je fais grâce et miséricorde à qui je fais miséricorde, mais tu ne pourras pas voir ma face car l'homme ne peut me voir et vivre. » Et c'est le fameux texte où Dieu dit à Moïse qu'il le cachera pendant qu'il passe, et que Moïse pourra voir Dieu par-derrière, mais personne ne peut voir sa face. Ce qui veut dire que l'on peut voir *les traces* de Dieu après qu'il est passé, l'œuvre de Dieu, l'action de Dieu après, mais jamais Dieu à l'œuvre, ni Dieu en présence. Et le texte oppose sévèrement le voir

et l'entendre. Nous le retrouvons avec la naissance du juge Samson, lors que son père proclame : « Nous allons mourir car nous avons vu Dieu. » Ce qui m'intéresse ici, c'est que l'on traite différemment la vue et l'ouïe, ce Dieu ne peut pas être vu mais peut être entendu. Or s'il s'agissait d'une « spiritualisation », on ne voit pas pourquoi elle jouerait seulement sur la représentation visible. C'est ensuite qu'Israël formule une interdiction qui semble étonnamment spécifier le Dieu de la plus ancienne époque. Ce n'est pas un progrès théologique, mais une acceptation de la révélation première.

L'interdiction de représenter Dieu conduit à cette situation unique, chez les peuples de l'Antiquité, du « Temple vide », et celui-ci est exactement « le site qui relègue systématiquement toute autre religion à la subjectivité fétichiste¹ ». C'est un interdit de référer à la matière sensible et visible ce qui appartient au seul Créateur du Ciel et de la Terre, qui n'est donc pas de l'ordre de la Terre. C'est attester ainsi une altérité radicale de ce Dieu. Et c'est exactement ce que signifient les textes célèbres des Psaumes 115 et 135, Jérémie 10,3 sq., Esaïe 40,18 sq., 46,6 sq., etc. Les idoles, fabriquées par l'homme, sont du domaine de la Terre, elles sont « de ce côté-ci » (et c'est pourquoi les hommes les préfèrent), elles sont dans la réalité visible, mais c'est cela même qui démontre qu'elles ne sont pas des dieux : il n'y a rien derrière ni au-delà, elles sont des choses cantonnées, sans vérité ni avenir. Le Temple vide, qui spécifie Israël, qui correspond exactement à la tentation du Veau d'or, est le lieu critique de toute visualisation, ce qui veut dire de façon radicale que ce Dieu est vraiment le Tout Autre, sans comparaison, et sans accession directe autre que la Parole que dit ce Dieu quand il le veut. Temple vide, lieu critique, comme la Parole est critique, comme le Tombeau vide est critique absolue de toutes nos représentations de la Résurrection. En face de cet absolu de l'interdiction de toute représentation, la seule attitude demandée pour le juif mais pour le chrétien aussi est une attitude iconoclaste. Briser les images, détruire les statues devant lesquelles l'homme se prosterne, mais se prosterne en maître qui a enclos la vérité dans sa réalité, qui empêche l'émergence du Tout Autre parce qu'il a circonscrit un espace sacré. Briser l'image c'est obliger l'homme à se retrouver devant le vide béant qui est une inter-

1. J.-J. Goux, *op. cit.*

pellation. L'obliger dans la peur, le scandale, la colère, ou la stupeur de voir son dieu à terre, à poser une question, à écouter une parole. Mais si l'iconoclasme a été matériellement l'acte caractéristique de l'intransigeance chrétienne, aux débuts de l'Église, ou avec les moines du désert d'Égypte au IV^e siècle, ou avec la Réforme, ce n'est plus tellement ce qui nous concerne au premier chef. Ou plutôt cela en effet est la question spirituelle de notre temps puisqu'il est le temps de la visualisation extrême, mais il ne s'agit plus forcément de statues! Le conflit autour de la représentation en pierre ou en peinture de Dieu ne nous concerne plus, parce que pour les contemporains, ces œuvres d'art ne représentent plus rien. C'est de l'art, rien d'autre, nous n'avons donc rien à dire. Par contre l'iconoclasme est toujours essentiel dans la mesure où d'autres dieux et d'autres représentations se manifestent. Ce n'est plus Dagon ou Ishtar, ou Melkhart contre qui nous avons à lutter, mais les trônes, puissances, dominations qui se nomment Argent, État, Technique, la nouvelle trinité spirituelle et qui se manifeste dans des idoles parfaitement *visibles* et uniquement du domaine *visible*. C'est exactement le même processus. Et l'iconoclasme vise cela, pour notre époque. Le visuel a gagné entièrement, mais il se fait prendre absolument pour du spirituel. Le processus seul est différent. Il s'agissait autrefois du discernement d'une vérité spirituelle que l'on matérialisait pour la saisir, dans la vue. Il s'agit aujourd'hui du triomphe du réel, qui a tout emporté, qui occupe toutes nos forces, tous nos projets, l'image partout, mais à qui dorénavant nous conférons dignité, authenticité, vérité spirituelles, en qui nous allons enclorre tout ce qui est de l'ordre de la vérité, et la parole va être localisée, va devenir espace et médiocre réalité. L'iconoclasme porte donc d'abord sur tous ces signes visibles des pouvoirs invisibles, et lorsque nous attaquons les signes visibles, bien plus encore qu'autrefois, c'est la puissance divine et démoniaque qui est dans sa totalité mise en jeu, car elle n'est rien d'autre que ce visible-là.

Mais il y a un autre iconoclasme, celui qui vise les représentations de Dieu que se font les chrétiens, même sans fabrication de statues et de peintures. Nous visualisons aussi dans notre tête, dans nos concepts. Nous ne pouvons que très difficilement échapper à cette spatialisation (et Robinson avait raison de dire qu'il était ridicule de parler du Dieu qui est en haut, au-dessus. Mais il ne se rend, curieu-

sement pas compte qu'il spatialise lui aussi en parlant du Dieu qui est au fond, dans les profondeurs...) et à notre volonté finale de tout ramener à notre vue, même intérieure. Nous avons besoin d'une image de Dieu pour accrocher notre pensée. Et le Dieu-Père devient le Bon Dieu à barbe blanche. Le Dieu de justice devient le Juge sévère sur son trône. Le Dieu irréprésentable devient le Triangle entouré de rayons. Le Dieu qui connaît toutes choses devient un œil immense. Et nous avons déjà vu que les images concernant Jésus, autres que symboliques, ne sont pas plus légitimes, ni comme représentation de Jésus, ni comme essai de faire transparaître Dieu au travers de cette pieuse et piteuse imagerie. Nous avons à combattre ces images toutes nécessairement fausses, parce que toutes situées dans l'espace, et relatives à la vue. C'est toujours le même processus. Et c'est de toutes ces images que Vahanian parle lorsqu'il proclame que Dieu est mort. C'est toutes ces images qu'il vise lorsqu'il donne comme premier acte, et permanent de la vie chrétienne, l'iconoclasme. La rupture des images par la Parole.

Il faut pourtant revenir constamment à la rupture. Il est évident que dans la Création, si tout est donné à la parole, cependant la vue n'est en rien exclue. Il y a étroite association en Dieu de la vue et de la parole. Il n'y a aucune contradiction. Un courant continu du vrai au réel, du réel au vrai s'établit, et c'est même l'homme qui d'abord est chargé de ce rôle éminent d'être le point de rencontre de la création réelle, de l'espace, où la vue est dominante, et du créateur, le vrai, celui qui s'adresse à l'homme par la parole. Unité de l'être. Unité du réel et du vrai. Unité du créateur et de sa création (mais quand même par la médiation de l'homme). Non-contradiction. Plénitude. « Et quand on avait tout, on ne désirait rien. » L'association est marquée par le texte même de la Genèse : à chaque étape de la création : Dieu *dit* — Dieu *voit* — Dieu *nomme*. Il dit que la lumière soit. Il vit que la lumière était bonne. Il nomma la lumière jour. La continuité est parfaite et chaque acte correspond à l'authenticité de l'être. L'éclatement a lieu lors de la séparation, la rupture entre Dieu et l'homme. Et même avant. On peut déjà situer la rupture sitôt qu'il est question de la vue indépendamment de la parole,

de la vue référée à la vérité, justement! Dans Genèse 3 nous lisons que « la femme *vit* que l'arbre était bon à manger, agréable à la *vue*, précieux pour ouvrir l'intelligence ». C'est la première fois qu'il est question de la vue séparément, et cette vue se rapporte à l'arbre de connaissance *du bien et du mal*¹, c'est-à-dire de discernement de la vérité. Elle voit. Elle n'entend plus une parole pour savoir où est le bien, le mal, le vrai. Elle voit. Le réel. La *réalité* de cet arbre. Ce qu'elle voit n'a aucune relation avec la parole, ni avec la parole du serpent, ni ensuite d'elle-même, ni enfin d'Adam parlant à Dieu. Elle voit, de toute *évidence*. C'est l'*évidence* qui devient le signe de la certitude, de la conviction. A côté des paroles fugaces et conservées seulement dans la mémoire, des paroles de ce Dieu qui n'est pas visible, et qui sont difficiles à interpréter et qui contiennent déjà toute la laxité de la liberté, auxquelles aucune certitude ferme ne peut être raccrochée, et c'est si facile de jouer sur les paroles. Dieu a-t-il *réellement* dit... c'est le seul vrai argument. Après tout, suis-je si sûr de ce que j'ai entendu? « Réellement » — relatif à cette réalité. Et au lieu de tout ce vague, cet indécis, ce souvenir dont on me fait remarquer l'incertitude, voici l'évidence des yeux, indiscutable. Précisément ne supportant aucune discussion. Je vois. Ce que je vois est évident et certain. L'évidence contre la Parole. Telle est la « tentation » effective, tel est le cheminement par lequel on met en doute la vérité. Plutôt que de rester dans la relation fluide de l'écoute — parole — souvenir — choix — réponse —, la femme voit une prise de possession possible, une mainmise au niveau de cette réalité reconnue pour seule stable, et entend la mise en doute de la Parole vraie. Les deux faits sont étroitement liés, et c'est là-dessus (qui sera une construction théologique ultérieure!) que se fondent et s'explicitent l'opposition aux images, le constat de la contradiction inconciliable de l'image et de la parole. L'évidence est le mal absolu. Il ne faut rien accepter de l'évidence, contrairement à ce que recommande Descartes. L'évidence du réel est parfaitement utile pour l'action, mais ne peut en rien nous aider pour comprendre le sens de notre vie. Et sitôt que nous nous laissons envahir par cette préoccupation d'évi-

1. Et non pas comme on s'obstine à dire : de la « connaissance », tout court! Comme je l'ai montré, cette connaissance, c'est le pouvoir de *décider* par soi-même *ce qui est bien et mal*...

dence, la discrétion de la parole s'efface, nous devenons insensible au discours, et fût-elle Parole de Dieu, elle perd son sens et nous n'y prenons plus garde. La très remarquable construction du texte de la Genèse nous dit que aussitôt après la découverte de l'évidence par Ève de l'excellence de l'arbre, « leurs yeux s'ouvrent ». Ils étaient *fermés* jusqu'alors! Combien de philosophes et de théologiens se sont ici laissé piéger. « Vous voyez disent-ils. Ce Dieu combien il était méchant. Adam et Ève étaient aveugles. Il les tenait dans l'aveuglement. Il a fallu la rupture, la désobéissance (bel usage de la liberté) la transgression, l'insolence envers ce Dieu, la mise en doute de sa parole, la récusation de son ordre, pour que leurs yeux enfin puissent s'ouvrir. Ils cessent d'être absurdes : ils sont en même temps devenus clairvoyants et intelligents. » Bienheureuse désobéissance, bienheureuse « chute » qui donne naissance à l'Histoire et à la Science. Enfin! « Combien étaient donc stupides ces théologiens juifs qui ont ainsi écrit ce récit et qui n'ont même pas compris quel explosif ils déposaient dans leur propre représentation de Dieu. Leur Dieu est ou mauvais ou absurde. Et ces théologiens bien enfantins! » Il ne vient pas à l'idée de ces historiens, exégètes, herméneutes, philosophes qu'il se pourrait que ce soient eux les stupides et absurdes en parlant ainsi! Les yeux s'ouvrent. Mais déjà avant, il était bien dit qu'ils voyaient la lumière. Leurs yeux s'ouvrent sur quoi? sur leur nudité. Voilà la grande et première découverte. Et c'est tout. Tout ce que leur nouvelle vue permet de découvrir et d'apprendre c'est cette nudité, et cette découverte les conduit à se faire des vêtements. Or, on interprète aussitôt cela comme une affaire morale, ils ont honte d'être ainsi, c'est de conscience morale qu'il s'agit, et l'apparition de la « pudeur », ou le mythe de l'origine du vêtement. Mais ce n'est que très partiellement le sens de cette phrase, bien plus profonde. La nudité, bibliquement, est essentiellement le signe de la fragilité, de la faiblesse. Souvent revient la formule : « Je suis pauvre et nu » (non pas comme expression de cette pauvreté mais : faible). Et le vêtement c'est le signe et la recherche d'une protection. Voilà donc l'essentiel de cette merveilleuse découverte, grâce aux yeux qui s'ouvrent : l'homme est faible, sans protection, sans défense, et d'ailleurs son premier sentiment en entendant la voix de Dieu (au verset suivant), c'est la peur. Ainsi les yeux qui s'ouvrent ce n'est en rien le point de départ de la lumineuse ascension de l'homme, ce n'est en rien la possibilité pour

l'homme de comprendre, de s'affirmer, de commencer l'histoire. C'est la découverte de cette réalité terrible, l'homme sans Dieu n'est rien. Il est sans protection, il est sans force, il est fragile comme un souffle. La vue lui découvre sa réalité effective. Alors, certes, on peut bien dire que ce sera le point de départ de la « science et de la technique » puisque celles-ci sont essentiellement des moyens pour échapper à cette fragilité, pour acquérir protection et puissance. On peut bien dire que ce sera le point de départ de l'histoire puisque celle-ci est faite de tous les efforts de l'homme pour subsister et persister. Mais cela n'a rien de grandiose et de sublime. C'est l'entrée dans l'effroyable aventure de la peine des hommes, de la misère et de la faiblesse, voilà ce qu'inaugure cette vue qui découvre soudain la réalité *hors de la vérité*, la réalité valant pour elle-même, existant par elle-même, vue en dehors de la lumière, qui *jusqu'à ce moment* la transfigurait et qui était pensée comme lumière venant de Dieu, c'est-à-dire la Lumière de Dieu. L'homme en tant que créature limitée était fragile et faible, mais situé dans l'amour de Dieu; cette réalité était vue à l'intérieur de l'amour éternel et parfait, vue par le regard même de Dieu. Alors réalité heureuse, et la faiblesse était une joie de plus, une perfection de plus, celle du petit enfant qui se blottit dans l'épaule de son père, heureux d'être faible puisque son père est si fort. Mais voilà les yeux s'ouvrent. Ils voient le réel tout cru, avec réalisme, avec exactitude. Une réalité hors de l'amour de Dieu et dès lors désagréable, dangereuse, et rompue. Fruit de l'évidence. Les yeux se sont ouverts sur cette seule et exclusive réalité. A l'opposé de cette évidence du réel vu, Dieu continue à n'agir envers l'homme que par la parole, c'est-à-dire par la proposition et le discret. Dieu n'est jamais évident. Autre façon de dire qu'il ne peut jamais être vu. Il dresse et adresse des signes, des appels, des interpellations. Il parle, et ce sont des signes que l'homme doit recevoir dans l'aventure de l'audition et de la parole. Il parle et ce sont des signes jamais contraignants jamais aussi saisissants que le réel. Dieu est un Dieu des signes, et nous l'avons dit, ce que l'on appelle théophanies d'un côté, miracles de l'autre ne sont jamais que des signes pour attirer l'attention de l'homme, et qu'il prête enfin l'oreille à cette voix qui n'est jamais fracassante, épouvantable parce que c'est la voix de l'amour. Je me tiens à la porte et je frappe. Jamais il n'enfoncé les portes, jamais il n'est le bélier qui fait éclater les obstacles. Le bélier,

c'est Baal, visible. Dieu n'adresse que des signes à recueillir, d'im-perceptibles indices à démêler des fanfares du réel, des paroles confon-dues avec toutes les paroles diffusées de partout. Encore n'y a-t-il pas deux univers clairs et distincts. Celui de l'évidence — réalité — vue — qui serait celui de l'homme, et l'autre, de la discrétion — de la parole — des signes qui serait celui de Dieu. L'homme bien sûr a prétendu aussi compléter son univers par la vérité. Non plus exis-tante mais fabriquée. Non plus la vérité de l'amour mais celle de la puissance qui permette la prise sur la réalité dangereuse et humiliante. Il a alors accaparé le langage et lui aussi a dressé des signes. Il fonc-tionne par signes. « Tes adversaires ont établi *pour signes, leurs signes* » (Ps 74, 4). Très forte et actuelle description de l'œuvre autonome de l'homme. Ainsi ce ne sont plus des signes de Dieu qu'il reçoit mais une correspondance de signes de l'homme adressés à l'homme. Signes de quoi? Là est l'extrême difficulté de la linguistique et de la sémio-tique! On ne cesse d'en débattre. Et après avoir détruit la possibilité d'un signifié, pour ne plus garder que des structures, maintenant on s'aperçoit que le signifiant non plus n'a aucune valeur, qu'il faut se libérer de la « dictature du signifiant », donc des structures, et le balancer au profit de la complète incertitude des flux. Ainsi le statut des signes dressés par l'homme est parfaitement incertain, gratuit, vain. Le signe ne joue plus aucun rôle en définitive et ne renvoie qu'à lui-même, dans la plus grande confusion dont les signes adressés par Dieu sont victimes. Comme la Parole de Dieu est victime de la confusion des langues. Vengeance de Dieu, à Babel, que cette confu-sion des langues? encore une interprétation simpliste. J'ai donné un premier aspect de l'explication de cette confusion en fonction de la construction de la Ville ¹. En voici un second : la parole relative à la vérité. La parole communication avec Dieu. La parole discrète et capable d'exprimer le plus profond et le plus adorable. Et voici que le chemin inauguré par l'ouverture des yeux sur la réalité, l'appréhen-sion et la compréhension de cette réalité hors de Dieu se poursuit. Babel : nous y voyons certes intervenir la parole et la langue. Mais pour dire quoi? « Allons! Faisons des briques et cuisons-les au feu », « Allons et bâtissons une ville » c'est-à-dire l'entrée de la parole dans la réalité. La parole moyen de l'action et du réel. Bien entendu je

1. Cf. J. Ellul, *Sans feu ni lieu*, op. cit.

ne veux pas dire la sottise qui consisterait à penser que la parole ne servait pas, ou ne doit pas servir à l'usage courant dans le monde réel. Il est tout à fait légitime de dire : faisons des briques ou passe-moi du pain. La parole n'est pas réservée à la métaphysique ou à la liturgie ! Mais ce que je veux dire, c'est que dans un mythe, les éléments sont significatifs (non pas allégoriques !) et que si *ici* on insiste lourdement sur cet usage de la parole, c'est plein de sens, et pour nous dire que cette parole, qui est issue de la parole de Dieu, qui est faite pour parler à Dieu, qui est relative à la vérité, qui exprime le plus profond, devient un instrument de l'action, insérée dans la réalité, destinée à communiquer des choses et des informations du réel c'est-à-dire tout autre chose. Et parce qu'elle n'a plus sa vérité fondamentale, son enracinement essentiel, parce qu'elle n'a plus son contenu, son poids, sa correspondance, alors elle éclate. Paroles de l'homme qui ne correspondent plus à la parole de Dieu, les langages se séparent, se diversifient en fonction même de leur subordination à des réalités différentes. Puisque, banalisée, devenue instrumentale, la parole n'a plus d'autre fonction que de permettre l'action, elle perd d'un côté son unité de genèse, elle acquiert de l'autre la diversité liée aux actions. Insérée dans le réel, la parole a changé, devenue langage incompréhensible. Et l'on comprend dans ces conditions que la vue, qui joue un si grand rôle dans la rupture avec Dieu, la vue, qui a fait basculer de son côté l'homme entier et la parole, soit si souvent mise par les textes bibliques en relation avec le péché. La vue source du péché. L'œil relation avec le réel et la chair. L'œil, loupe du corps (mais seulement du corps) — la concupiscence du regard — le regard source et moyen de la convoitise. Et l'on sait que la convoitise est le nœud de toute l'affaire, que le péché réside toujours dans la convoitise, que si « Tu ne convoiteras pas » est le dernier texte du décalogue, c'est parce qu'il résume *tout*, les neuf autres commandements, que si l'homme cherche d'autres dieux, c'est la convoitise du pouvoir, si l'homme se fabrique des idoles c'est la convoitise de la religion, et le meurtre, l'adultère, le vol sont tous et toujours des expressions de la convoitise. La convoitise est l'équivalent de l'esprit de puissance ou de domination. Ce n'est pas simple affaire morale mais fondamentale. Or, la Bible lie étroitement, expressément la convoitise à la vue. Ceci dérive encore, bien sûr, de notre récit de la Genèse. Ève a convoité l'égalité avec Dieu. Elle a convoité la connaissance du bien et du mal.

Elle a convoité l'autonomie de décision. Et tout cela dérivait du regard qu'elle a jeté sur le fruit. Convoitise fondée sur l'évidence, convoitise de Babel. Elle a regardé, et le fruit lui est apparu digne de convoitise. Et nous avons l'exacte contrepartie de cette attitude dans le célèbre texte des Philippiens nous décrivant la décision du Fils de se dépouiller de la divinité, d'entrer dans la condition humaine, et de se faire serviteur, pauvre et finalement d'accepter la mort et la mort par la croix. Or, le point de départ c'est : « Il n'a pas regardé comme une proie à arracher d'être égal à Dieu. » C'est-à-dire qu'au départ de toute l'œuvre de Dieu ou Jésus il y a cette récusation de la convoitise issue du regard. C'est là et là seulement que la convoitise est vaincue, que le nouveau commencement est posé, et c'est une affaire de vue : il n'a pas « regardé »... (même si cela a un sens figuré). Le Fils n'a pas regardé cette réalité ni de la puissance qu'il détenait ni de la condition misérable qu'il assumait. Il était la parole. Il a vécu sur terre de la parole. Conformément, exactement conformément, au Père qui ne tient pas *égard aux apparences*. Mais nous, nous vivons toujours dans la convoitise qui est liée à l'évidence. Qui ne le comprend aujourd'hui? toute la convoitise de l'homme est liée à l'évidence de l'excellence de ce que lui offre notre société, l'argent, les machines, les connaissances. C'est évident. Il faut donc le convoiter, et l'exaltation actuelle du « désir » ressortit à cette convoitise, issue du regard. La vue dans le cercle du péché, origine et rebondissement constant du péché, parce qu'origine de la rupture avec Dieu pour s'enraciner dans le seul réel. Ce n'est pas à dire, bien sûr, que la parole ne soit pas aussi agent, moyen, etc., du mal! Elle l'est essentiellement puisqu'elle est le moyen du mensonge! Mais prenons garde : parole déviée de sa destination, parole dont nous disions avec Babel qu'elle avait été incluse dans la réalité, c'est-à-dire parole subordonnée à la vue. Parole instrument de la convoitise du réel. Encore une précision, *ne faisons pas de cette analyse du mythe une réalité*. Je ne dis pas que la parole est bien et la vision mal! Ni que la parole est pure et la vue impure! Dire cela c'est encore entrer dans l'univers du réalisme, de cette réalité avec une vue autonome! Mais simplement que la parole est de l'ordre du vrai, la vue de l'ordre du réel. Que les deux étant rompus, leur unité ayant disparu, l'homme subordonné au réel seul est entré dans la séparation à l'égard du vrai, et que c'est cette rupture avec Dieu qui est nommée péché. Le réel est alors soumis sans limite à la convoitise déchainée.

3

La théologie de l'icône

Tout ce que nous venons d'écrire est parfaitement contradictoire avec la théologie de l'icône telle que nous la rencontrons dans la pensée orthodoxe. Nous suivrons Evdokimov¹ pour la rappeler brièvement. Bien entendu, l'icône n'est pas adorée pour elle-même, elle n'a en soi aucune valeur, elle n'est pas une œuvre d'art, et l'on insiste beaucoup sur la différence entre la théologie de l'icône orthodoxe et les orientations mitigées de la théologie catholique médiévale. Ce n'est pas l'objet qui est vénéré mais la Beauté par ressemblance que l'icône transmet mystérieusement. Elle illustre « les ineffables éclairs de la Beauté divine ». L'image est nettement supérieure à la parole, « ce que la parole dit, l'image le montre ». Et très curieusement on met l'icône sur le compte de l'Esprit saint qui devait conduire pour toute la vérité. C'est l'Esprit saint qui corporalise cette vérité. « L'icône est une représentation symbolico-hypostatique qui invite à transcender le symbole, à communier à l'hypostase pour participer à l'indescriptible. Elle est une voie par laquelle il faut passer pour la dépasser. Il ne s'agit pas de la supprimer, mais de découvrir sa dimension transcendante. » Elle est une « image conductrice ». Il s'agit autrement dit d'un support à une voie mystique et transcendante. La parole ne suffit pas, l'icône est un symbole mais qu'il faut dépasser, elle n'est rien en elle-même mais indispensable pour la contemplation mystique, elle est une sorte de sacrement qui permet une communion transcendantale, car elle est en elle-même déjà transcendante. Elle permet *seule* de *participer* à l'indescriptible. Car l'icône est lumière

1. P. Evdokimov, *L'Art de l'icône. Théologie de la beauté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1970. Il est déjà tout à fait significatif et essentiel que pour l'auteur, la *beauté* est seulement relative à l'icône : on fait une théologie de la *beauté*, en *général*, au sujet exclusivement d'objets *vus* : peints. Tout ce qui concerne la musique, la poésie, la beauté de la parole, de la rhétorique, du gustatif, des parfums est oublié : un seul sens privilégié, la vue, pour accéder à la contemplation de l'invisible.

d'une part (et l'on veut y donner un reflet symbolique de la lumière première) et d'autre part elle s'oppose à tout ce qui est « portrait » : il ne s'agit pas de portraits de la Vierge ou de Jésus (c'est pourquoi, souligne-t-on, l'icône d'un vivant est impossible), elle ne se rapporte qu'à l'hypostase, le corps céleste, la « personne ». Elle s'approprie la ressemblance absolue, la figure céleste elle-même de l'hypostase, assumant le corps transfiguré : c'est l'icône en elle-même. Tout ceci est étroitement lié à une théologie de l'incarnation qui est « sanctification de la matière et transfiguration de la chair ». Elle fait *voir* les corps spirituels et la nature christifiée. Autrement dit, le fait de l'incarnation en Jésus a transformé la totalité de l'espèce humaine et de la nature : c'est une œuvre totalement accomplie, et cette nouvelle nature permet de contempler par « la pensée indirecte » le divin. L'homme *est* (déjà) divinisé. Cette connaissance symbolique a besoin d'un support, mais à partir du symbole grâce à la contemplation, à l'imagination vraie, évocatrice, saisit le caractère épiphanique de la présence, figurée, symbolisée mais *bien réelle* du transcendant. L'icône guide *le regard* vers le Haut, vers le Très-Haut, vers l'unique nécessaire. Elle n'est ni signe, ni tableau mais elle est le symbole de la présence, le lieu éclatant du *mystère fait image*. « La Parole (...) s'offre en contemplation, en théologie visuelle sous la forme de l'icône. Elle est (par elle-même!) un des sacramentaux (...). Ce que l'Évangile nous dit par la parole, l'icône nous l'annonce par les couleurs et nous le *rend présent*. » (D'où, bien évidemment l'importance de mettre toute cette œuvre en expression du Saint-Esprit.) L'icône *participe* au Tout Autre (donc en elle-même!) au moyen de la *ressemblance* qui devient un schème de rayonnement. Elle a ainsi une valeur théophanique. Et comme elle ne présente aucun volume, elle exclut toute matérialisation. Elle est purement spirituelle. Elle est exclusivement spirituelle quoique visuelle. « Elle traduit une présence énergétique qui n'est pas localisée ni enfermée mais rayonne, autour de son point de condensation. » Elle accomplit ce que dit l'Épître aux Hébreux de contempler les choses invisibles (mais cette contemplation doit-elle être visuelle avec nos yeux de chair?). Bien entendu on souligne que l'icône du Christ n'est pas le Christ, elle est image et non pas le prototype mais elle témoigne d'une présence bien définie, elle permet la communion orante (qui n'est pas la communion eucharistique, car elle permet une communion spirituelle avec la *Personne* du Christ).

« La présence iconique est un cercle dont le centre se trouve dans l'icône mais dont la circonférence n'est nulle part¹. L'icône est un point matériel du monde qui ouvre une brèche par où le Transcendant fait irruption » (pas moins que cela!). Grâce à cette relation l'homme de la terre devient *homo caelestis*. C'est en vérité l'hypostase du Christ qui apparaît sur les icônes. En revenant à l'incarnation on peut conclure en disant : « Une hypostase en deux natures signifie une image en deux modes : visible et invisible. Le divin est invisible mais il se reflète dans le visible humain. L'icône du Christ est possible, vraie et réelle, car son image selon le mode humain est identique à l'image invisible selon le mode divin. » Au fond la théologie de l'icône implique d'abord un passage des signes aux symboles, l'icône étant essentiellement symbolique. Ensuite, l'icône est insérée dans toute une liturgie. Elle implique une théologie de la présence concrète du spirituel, et de la lumière divine, que l'on peut retranscrire symboliquement et qui est image de la gloire elle-même.

Nous en avons assez dit pour marquer à quel point cette théologie est exactement l'opposé de tout ce qui me paraît la clé de la pensée biblique. D'ailleurs il faut bien remarquer que dans l'important livre qui nous a inspiré, les fondements de cette théologie sont des citations des Pères grecs et des conciles, mais pratiquement rien de biblique. Un simple élément : dans ce livre de trois cent pages, le fondement biblique se ramène à deux pages et à sept citations! Et je suis désolé pour mes amis orthodoxes mais cette théologie de l'icône me paraît correspondre exactement à ce qu'il est interdit bibliquement de faire : elle est idolâtrique. Elle repose sur une certaine conception de l'incarnation qui ne tient aucun compte de l'inaccompli, de l'attente et de l'espérance. « Ayant rétabli l'image souillée dans son antique dignité, le Verbe l'unit à la Beauté divine. » Tout est déjà fait. Elle repose ensuite sur une conception de l'image de Dieu dans la création avec une ressemblance concrète : « l'image de Dieu » est la matérialité de l'homme visible. Elle cherche à placer l'homme en permanence dans la lumière du Thabor (et l'expression revient constamment : l'icône transmet la lumière thaborite), c'est-à-dire ceci correspond exactement à l'erreur des disciples accompa-

1. Il faut rappeler que cette définition est celle que K. Barth donne de l'Église par rapport à Jésus-Christ. Ce qui fait apparaître tout le caractère idolâtrique de l'icône!

gnant Jésus et qui voulaient établir des tentes pour s'installer définitivement dans la Transfiguration.

Il ne s'agit pas là de retrouver la déification de l'homme en fonction de l'humanisation de Dieu: Dieu devient homme pour que l'homme devienne Dieu. Microcosme, l'homme est un microthéos. Mais de la façon la plus concrète : l'homme matériel, corporel, visuel. L'homme par lui-même, tel que nous le voyons est la face de Dieu. On se demande alors pourquoi l'Évangile éprouve le besoin de nous dire de Jésus : Voici l'homme. Le *seul* et *unique* exemplaire qui soit l'homme image de Dieu mais précisément dans cette image visible du condamné, flagellé...

Et ceci rejoint bien entendu le besoin de visualiser matériellement ce qui peut être une vision intérieure purement spirituelle¹. Elle devient dans l'icône un *objet*, qu'on le veuille ou non, à *visionner* charnellement. On ne peut pas l'éviter. Et nous devons quand même poser le problème de la pratique des humbles fidèles. Il est évident que les données théologiques que nous avons résumées plus haut leur sont parfaitement étrangères, de même que l'expérience mystique et que l'exaltation hypostatique dont l'icône doit être le centre ou le vecteur, que reste-t-il alors? Quand on pense à toute la tendance idolâtrique qui s'est développée dans les milieux populaires catholiques envers les statues, alors que la théologie catholique était très réservée, prudente et souvent négative envers les images (Thomas d'Aquin par exemple!), comment ne pas croire que le fidèle orthodoxe fait de l'icône un dieu, un objet magique, un réservoir de miracles, etc. L'icône *en elle-même* est devenue la présence de Dieu, de la Vierge, de Jésus. Tout est attribué à l'image, l'adoration et la prière. Or, la déviation, qui est bien connue, vers la superstition, la viciation de la foi provient *exclusivement* de la visualisation de ce qui nous est donné à adorer, à prier, à croire sans *rien* voir.

Un mot pour terminer sur la querelle de l'iconoclasme dans le monde orthodoxe. Les iconoclastes, dont l'affaire fut réglée au VII^e concile, refusaient à l'icône le caractère symbolique, et par conséquent ne croyaient pas à « une mystérieuse présence du Modèle *dans* l'image ». « Ils n'arrivaient pas à saisir qu'à côté de la représentation visible d'une réalité visible (portrait) il existe un tout autre art où

1. Voir la note sur les images mentales.

l'image présente le visible de l'invisible. » En réalité, ils le refusaient ! On les a accusés d'être docètes, de n'avoir qu'une vue purement réaliste de l'art, parce qu'ils refusaient d'attribuer à l'icône un caractère sacré. Ils refusaient que la représentation du Christ, de la Vierge, soit autre chose qu'une représentation, et que même symbolique elle ait le moindre caractère sacramental. Mais l'argument contre eux est tout à fait fallacieux ; on récuse qu'en face de l'icône il puisse y avoir idolâtrie car l'idole est l'expression de l'inexistant, fiction, simulacre, néant : idolâtrer une icône, l'adorer selon la nature c'est la détruire, et le VII^e concile affirme : « Plus le fidèle regarde l'icône plus il se souvient de celui qui est représenté (...). Malheur à qui adorerait les images. » Cet argument est faux en ce que précisément dans beaucoup de religions condamnées dans la Bible, l'idole était justement une représentation visible d'une réalité religieuse invisible à laquelle elle renvoyait. L'idole le plus souvent est elle-même symbolique. D'autre part cet argument est faux en ce qu'il fond en un seul les deux premiers commandements. Le second est bien rigoureux : aucune représentation (même symbolique!) de ce qui est (aussi) dans le ciel...! Ces iconoclastes avaient raison. Mais ils furent battus. Quant à l'argument selon lequel les iconoclastes sont docètes et nient la réalité de l'Incarnation, il repose sur une conception cosmique actualisée de l'Incarnation en supprimant à la fois le temps de la promesse et l'histoire elle-même puisque le Jésus crucifié est déjà en tout le Christ glorieux, « hérésie » qui est exactement le pendant de la véritable hérésie docète (dont les iconoclastes sont faussement accusés) mais pas meilleure!

4

Parole du témoin

Dieu parle. Et de cette parole qui n'est que si rarement entendue directement, qui n'est jamais transmissible telle quelle parce que l'homme ne peut pas dire les mots de Dieu, de cette parole naît le mythe. Le récit analogique qui nous permet de saisir le sens de ce que Dieu a dit. La construction d'un discours qui fait une paraphrase

de la révélation. L'établissement d'une métaphore qui doit porter l'auditeur au-delà de ce qui lui est ainsi transmis. Le mythe issu de la Parole de Dieu révélée, le mythe figuré, sans image visible, la plus haute expression de la parole, accédant au bord, à la limite même de l'indicible, de l'ineffable, de l'imprononçable aussi comme le tétragramme divin. Le mythe parole vivante qui va bientôt devenir texte. Et moi, je ne reçois et connais que le texte. Et ce texte se tient en deçà du mythe comme celui-ci se tient en deçà de la parole. Il y a les marges du mythe par rapport à la révélation de Dieu, marges dans lesquelles s'inscrivent nos effusions, nos prières, notre relation directe, et il y a les marges du texte par rapport au mythe, marges dans lesquelles s'inscrivent nos pensées, nos recherches, nos questions. Aucune correspondance exacte de façon à ce que nous ne soyons pas conditionnés directement, réduits à l'état de robots, sauvés mais mécanisés! A chaque étape, se situe ma possibilité de choix, de liberté, d'initiative. Quand je lis le texte j'y réintroduis un sens, je lui redonne la parole, le texte se retient en quelque sorte d'être trop parfait, trop absolu, trop évidemment identique à la Parole même indescriptible de Dieu pour que je puisse avoir moi la possibilité de parler en le faisant parler. Comme Dieu qui parle, donne parole à Adam et n'occupe pas toute la place. Ce texte qui enferme la vérité de cette parole n'est jamais si exact qu'il n'y ait plus qu'à le répéter. Ce texte m'appelle à redire, réinventer le mythe. Et le mythe réinventé m'appelle à écouter la Parole même dernière, absolue. La Parole qui m'oblige à parler. Et cette procession insécable implique que le texte ne doit jamais être figé, être réduit à des structures, enfermé en lui-même, compris comme s'il était une exacte et précise formulation mathématique. Il n'y a pas de carré sémiotique qui tienne, pour un texte métaphore de la parole de Dieu. Le texte doit être parlé au lieu d'être disséqué.

La révélation de Dieu, voici, nous dit la Bible, qu'elle est portée par la parole des hommes, par la parole, et par rien d'autre. L'action, le miracle, l'œuvre ne sont que des accompagnements de la parole, ne sont que des authentications, des démonstrations, des accessoires. Ils ne sont rien sans la parole. C'est la parole qui seule peut transmettre la parole de Dieu, qui seule peut être le moyen dont Dieu se sert pour se révéler aux hommes. La parole de l'homme. Le témoin de Dieu, c'est l'homme qui parle. Et dans cette parole, au moyen d'elle,

Dieu lui-même parle de lui-même. De même que pour l'Incarnation, il a fallu la chair de l'homme, de même la Parole de Dieu se sert du support de la parole de l'homme et se transmet par elle. Le témoin est celui qui dit cette parole telle que Dieu, dans son jugement imprévisible, la déclare « vraie, digne d'être écoutée, vraiment fidèle » (K. B.). Là encore le langage est au centre. Mais il ne faut pas oublier que le témoin de Dieu, bibliquement, c'est le *Marturos*, le Martyr, celui qui paie de son sang et de sa vie le prix de cette parole qu'il a prononcée. Cela veut donc dire que, encore une fois dans la Bible, parole et authenticité sont liées. La parole engage, et jusqu'à la mort celui qui la dit. Ceci est une grande leçon. Ce n'est pas pour son action que le témoin est martyr ! c'est sur sa parole, car le propre de l'action est d'être insignifiante, elle peut toujours « signifier » des quantités de valeurs, elle peut comporter des interprétations... alors que le langage est justement ce qui ne peut pas être insignifiant. Cela ne veut pas dire qu'il ne le soit pas quelquefois, ou même que, intentionnellement, l'homme ne le rende pas tel : mais le rôle même du langage est d'être clair, d'explicitier, de chasser l'ambiguïté : c'est même ici que se mesure aisément l'honnêteté d'un homme, que son langage ne soit pas à double sens, car tout est à double sens, mais la parole est faite pour dissocier les deux sens et les démontrer ; elle est unicité. Nous avons longuement insisté sur le caractère fluent, mouvant, ambigu de la parole, mais voici que parole du témoin, elle *doit* être claire : elle n'a pas à rendre un « son confus » (Paul) c'est-à-dire qu'en même temps le témoin doit se mettre tout entier dans sa parole, retrouver l'unité de l'être et de la parole, et en même temps chercher la forme de parole la plus rigoureuse, la plus nette, la plus tranchante, dissiper les malentendus et obstinément répéter, redire, restituer sous toutes les formes possibles la vérité qui lui a été révélée. Mais le langage reste incomplet, insuffisant... alors (et ce n'est en rien une facilité) l'Écriture nous renvoie au Saint-Esprit. Celui qui rend l'Écrit à la Parole. Celui qui fait que nos paroles troubles et ambiguës deviennent claires et compréhensibles sans malentendu. Mais je répète, il ne s'agit pas de facilité ni d'oreiller de paresse : on ne peut espérer l'action du Saint-Esprit que lorsque l'on a fait tout le possible et l'impossible pour attester la Parole de Dieu avec tous mes moyens, tous mes engagements, toute mon intelligence, tous mes efforts... Toujours l'affaire de la multiplication

des pains à partir des cinq pains des disciples... Alors celui qui parle ainsi s'engage absolument devant les hommes. C'est sa parole qui seule peut expliquer telle action ou telle attitude et la rendre acceptable ou odieuse. C'est dans l'usage du langage seulement que l'authenticité de l'homme peut ainsi se démontrer, et seule, dans cette voie, sa parole a de l'importance. Ainsi nous est-il dit que « Chacun sera jugé selon ses paroles », et encore « Selon ce que j'entends, je juge » dit le Christ (Jean 5, 30). Phrases bien surprenantes pour des hommes assoiffés d'action! et Jésus dit aussi : Par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné! Cela nous rappelle le sérieux dernier des paroles! Nous sommes bien loin de ce mépris moderne pour ces mots et ces phrases qui n'engagent à rien et ne signifient rien. Mais c'est précisément parce que la parole est le lieu de la décision sur l'homme et aussi de l'homme que la Bible nous met en demeure d'être authentiques dans nos paroles. Car bien entendu, l'homme peut en abuser, il peut proférer de vaines paroles, il peut procéder par de vaines redites, il peut dire des paroles blasphématoires et plus souvent des paroles sans valeur. « Le Royaume de Dieu ne consiste pas en paroles... », « Je connaîtrai non les paroles, mais la puissance... » dit Paul. « Vous direz Seigneur, Seigneur... » Tout cela est essentiel, mais justement, pourquoi cette condamnation des paroles vaines, pourquoi l'avertissement : « Ils rendront compte de toute parole vaine » (Mat 12,36), si toute parole était vaine, si la parole n'était que bruit et fureur? Justement la gravité de l'avertissement, c'est que la parole est la voie que Dieu choisit pour s'exprimer. Alors, alors seulement, l'on comprend l'extrême importance d'une dénaturation de la parole, d'un faux usage, et du mensonge! Alors seulement on saisit pourquoi le oui doit être totalement et uniquement le oui. Le non totalement et uniquement le non. « Tout ce qui vient de plus vient de Satan. » Cela n'est pas peu de chose! Tout ce qui tend à rendre la parole ambiguë, tout ce qui tend à la faire autre qu'elle n'est, tout ce qui tend à la dénaturer. Alors ce témoin de la Parole de Dieu, ce témoin que Dieu est Parole et parle, est celui qui à la fois est pleinement témoin et à la fois restitué à la parole humaine sa plénitude. Nous avons vu que toute parole humaine tire son caractère et sa valeur de ce qu'elle est en même temps issue de la parole de Dieu et choisie par Dieu pour le manifester. Mais ce rapport reste secret et incompréhensible, hors de la raison, hors de

l'analyse, il ne reparait lumineux, indiscutable que lorsque cette parole est celle du témoin, c'est-à-dire de celui qui fait expressément le rapport entre les deux, et a le courage, l'audace, le délire, la présomption, dans sa plus profonde humilité, de déclarer : « Voici, ce que je dis est expression de la Parole de Dieu (...). Ma parole est projection de la parole de Dieu. » Inconcevable. Paranoïa, bien sûr. Et pourtant c'est là seulement que tout le langage humain va prendre force et nouvelle origine. Courage d'être ridicule (qui suis-je...), délire, me connaissant, de penser que je puisse exprimer la vérité du Très-Haut. Orgueil potentiel? mais non... car je suis écrasé, brisé, broyé par cette vérité de parole à dire. Kierkegaard l'a vécu intégralement. Mais Luther... et Augustin... Le témoin ne peut pas dire à la légère une telle énormité. Et c'est pourquoi la prédication est la plus terrible aventure qui existe. Je n'ai pas le droit de me tromper en faisant mentir Dieu. Mais qui pourrait me garantir que je ne me tromperai pas... Je suis sur le fil du rasoir... Mais si ma prédication n'est rien d'autre qu'un pieux exercice oratoire du dimanche matin, alors je n'ai qu'à me taire. Si elle n'est pas déclaration, proclamation de la Parole de Dieu même portée par ma parole, elle ne signifie rien, elle est le plus absurde des discours, et le plus odieux. Et si elle est, veut être attestation, alors je suis, moi, totalement mis en question par ma prétention même, je puis être le menteur absolu en faisant Dieu menteur, et si je me trompe, si je substitue mon opinion, mes idées à la Révélation de Dieu, si je proclame ma parole Parole de Dieu, pour lui donner du poids, du lustre, et séduire mes auditeurs, alors ma parole, non ressaisie par Dieu, désavouée par le Saint-Esprit devient le lieu de ma condamnation. Ce n'est pas n'importe quelle parole qui peut produire ma condamnation mais seulement celle relative à la vérité de Dieu révélée en Jésus-Christ, parce que c'est là et là seulement que je puis être le menteur. Risque absolu du Témoin. Seul risque grave que puisse connaître l'homme. Condition où il peut rendre à la langue son authenticité. Mais en même temps, cet homme qui parle est le véritable témoin. Le témoin, c'est en effet celui qui fait entrer dans une situation donnée, une nouveauté, un inattendu¹ qui provoque un retournement de situation

1. Cf. J. Ellul, « Herméneutique du témoignage » in *Le Témoin*, Milan, Castelli, 1975.

et une rupture. Le témoin dans un procès apporte le fait qui *change* la conviction ou la vision du réel que l'on peut avoir. Or, le témoin de la Parole de Dieu produit le plus grand changement, la plus grande innovation, la plus grande rupture qui puisse être imaginée. Attestation du Tout Autre, de l'Invisible, de la dimension insaisissable, que nous qualifions, par Éternité, Absolu, Ultime, et n'importe quoi d'autre, mots qui ne signifient rien puisque nous ne pouvons ni imaginer ni comprendre ce qu'ils désignent, mais par quoi seulement nous renvoyons à ce « différent » dont nous avons appris par sa parole que nous sommes fils et aimés. Le témoin fait entrer dans notre réalité visible, concrète, mesurable, analysable ce Tout Autre, qui l'assume, la limite, la mesure, et lui donne une autre dimension. Mais aucune œuvre, aucune action, ne porte ce témoignage-là. Seule la parole référée à la Parole. Parole humaine portée par celui qui s'y engage totalement. Il y faut le Saint-Esprit, mais il y faut aussi et en même temps le témoin sans qui rien ne se passera. Et cette présence du Tout Autre est une des nécessités les plus fondamentales de notre société, de notre temps, en fonction des totalitarismes multiples, des fermetures des relations humaines, de la glaciation, qui caractérisent ce monde technicien étatisé. Si notre société récupératrice est totalitaire, seule la proclamation d'un Tout Autre radical, et au travers de cette proclamation l'intervention de ce Tout Autre, insimilable, incommensurable, inutilisable peuvent produire une ouverture, une débâcle de la banquise, un jeu dans les rouages, un espace non comblé. Mais ceci ne peut pas provenir d'une quelconque force interne, intrinsèque au système : elle serait aussitôt réintégrée. Et ceci ne peut s'effectuer qu'au travers d'une parole car seule la parole est libre. Mais une parole *vive*, non pas la langue de plomb, et la parole ne peut rester vive que si elle est écho, retour, réponse, question, de l'autre Parole, qui est par nature, essence et vérité, indépendance et genèse, autoproductrice — autocéphale — autonome. Parole sans cesse recommencée par le seul qui crée par la Parole. Parole qui a à être sans cesse reprise par le Témoin. Ainsi, dès lors, étroitement liée à la personne qui la dit. Elle est l'expression directe, immédiate de cette personne : celle-ci absente, il ne reste rien. La Parole prononcée achevée, c'est du passé, mais ce passé n'a aucune espèce de réalité. Cette parole ne revient pas. Les ondes muettes l'emportent dans l'espace. Elle n'est plus parole. Elle est entendue et crue *hic et nunc*,

mais sitôt dite, elle n'est plus. Il reste alors ce que nous avons appris, ce que nous avons cru par elle : l'adhésion (ou le refus) de notre personne à l'autre. Mais elle a disparu. Car la parole est liée à la vie, elle est du vivant qui ne peut jamais être cristallisé, qui ne peut jamais être conservé immuable, qui ne peut jamais devenir pur objet. Ainsi la parole ne peut jamais être un objet. Ni la Parole de Dieu, ni la parole de l'homme. Et nous retrouvons alors l'opposition fondamentale avec l'image. L'image est un objet. Elle n'est jamais qu'un objet. Elle n'est jamais vivante, même quand elle est animée, elle n'est jamais expression de la personne. Dieu en choisissant la Parole a justement adopté la voie de la Révélation qui interdit toute accoutumance, toute possession de la part de l'homme; la Parole de Dieu ne peut être transformée en objet. Elle n'est jamais à la disposition de l'homme. Ou Dieu est présent, alors elle est Parole de Dieu, ou Dieu est absent, alors il n'y a rien. Cette parole est nécessairement actuelle, immédiate, ou bien elle n'est pas. Et quand elle est écrite, qu'elle peut à la rigueur ainsi devenir objet, alors nous savons bien la parole du Christ : La lettre est morte.

La vision triomphante

Toute société depuis que l'homme existe a eu ses images, et de même l'homme a toujours vu, il a toujours été peuplé par des images. Dessins de Lascaux et vitraux de Chartres, sculptures du Hoggar et hauts-reliefs de Karnak, n'y a-t-il pas toujours eu des images créées par l'homme? Celui-ci n'a-t-il pas toujours cherché à interposer entre lui et le monde l'écran de ce qu'il interprétait? Et le commandement biblique interdisant les images taillées ne manifeste-t-il pas une tendance permanente, et d'une singulière importance pour donner lieu à une telle décision? Toujours le même et rassurant abus du « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil » : notre civilisation est bien la même que celle des siècles passés, à quoi bon s'interroger. Car l'homme est identique à lui-même. Eh bien non! Il n'existe aucune commune mesure entre les images des sociétés antérieures, et les nôtres. Une remarque d'évidence : ces sculptures, ces peintures étaient en nombre infime. Elles n'étaient pas l'immanquable point d'arrêt où se porte à chaque instant le regard. Très exceptionnellement, l'homme apercevait l'image, dans des circonstances, dans des lieux exceptionnels. Sculptures des temples grecs ou égyptiens, qui les contemplant? Nous ne le savons guère, mais probablement pas le fellah vivant loin des villes. Statues des palais chaldéens ou romains, peintures et mosaïques de Pompéi, cela nous le savons : les rois et leurs conseillers, les riches sénateurs et chevaliers : c'est-à-dire un nombre infime d'individus, à qui l'on doit ajouter leurs esclaves, mais ceux-ci avaient des raisons de ne pas accepter la joie de ces images. Il est manifeste que la masse restait tout à fait étrangère à ces créations. Si nous passons aux périodes plus récentes, nous pouvons considérer plus clairement le même fait : tantôt, c'est l'homme riche qui commande l'artiste, ce sera la situation habituelle :

miniaturistes des Très Riches Heures, plus tard peintres des médaillons, cuiseurs d'émaux, et bientôt pensionnés des mécènes, qui ne demanderont plus seulement leur portrait ou celui de leur dame, mais n'importe quelle toile issue des pinceaux du peintre en renom : il va de soi que toute cette œuvre reste strictement confidentielle. Il n'y a pas de reproductions des belles toiles. Il n'y a pas de musées. Il n'y a pas d'expositions. Le patricien ou le seigneur garde le chef-d'œuvre chez lui, pour son usage privé, il en profite seul, avec ses amis qui sont de la même classe sociale. Et qui, de toute façon, n'apercevront la toile ou le buste que de temps à autre, lorsqu'ils viendront pour un dîner ou quelque fête. L'image existe, certes. Et même un homme peut devenir passionné de l'une d'elles. Mais qui ne sent la différence qui existe entre la contemplation renouvelée et pénétrante de la crucifixion de Grünewald et la soumission bihebdomadaire à la projection du dernier film. L'immense majorité des hommes est exclue du jeu des images, et ceux qui les possèdent n'en ont qu'une petite quantité, toujours les mêmes. Le tableau peut servir alors à la joie ou à la formation du goût, il n'est pas une force collective modifiant les structures psychiques du groupe. Mais il existait bien des images pour le peuple. Je pense aux vitraux, aux sculptures des cathédrales, où chacun venait prendre sa leçon d'imaginaire et de piété. Les *libri idiotarum*, dont nous aurons à reparler plus loin. Mais de toute façon, elles sont aussi en très petit nombre. Destinées au peuple, celui-ci ne connaît que ce qu'il y a dans son église locale. Il a bientôt fait de dénombrier et d'apprendre ces quelques dizaines de scènes, il les retrouvera toujours semblables : elles ne varient pas, elles ne se renouvellent pas : elles font partie de son univers, elles ne sont pas en elles-mêmes un univers singulier, autonome. Le spectateur n'est pas submergé, écartelé par ces images, qui au contraire concentrent son attention et parce qu'elles sont familières ne le portent jamais au-delà de la réalité de sa vie. On ne pouvait absolument pas parler d'une civilisation de l'image, aujourd'hui certainement. La multiplication a changé la nature du phénomène. C'est un des cas où l'idée marxiste est vraie, que la modification de quantité change la qualité. Il n'y a point de comparaison possible entre ce que l'homme a traditionnellement connu comme image, et ce que nous connaissons. La vue s'adressait alors au spectacle naturel : l'homme n'avait d'autre image que celle de la Nature, c'était le contact principal avec la réa-

lité qui l'entourait, il prenait la mesure de cette réalité, il établissait une relation avec elle au moyen de son regard. Moyen de prendre les dimensions d'une action ultérieure, et la contemplation même ne s'adressait jamais qu'à l'aspect extérieur des choses, seule la spéculation greffée sur la vue prétendait atteindre au-delà. Même le regard qui s'adresse au regard ne pénètre pas jusqu'à l'âme, insoutenable prétention de l'illusion sentimentale. I. est véritablement relation, il est véritablement appréhension de l'autre, mais dans sa réalité seule. Cela devient l'objet de mon action. Devient, par rapport à moi, vraiment objet. Le simple regard transforme déjà en objet ce qui est. Non seulement le regard du scientifique sur la matière, mais aussi bien le regard glaçant de tout homme qui considère l'univers où il se meut comme absolument sien, sans réserve. Regard qui couvre l'homme qui vit à côté de soi et qui transforme en effet l'autre en objet. La prolifération des images artificielles a préparé tout cela.

I

L'invasion des images

Il n'est certes pas nécessaire de développer longuement la progression triomphale en notre société de l'image, et la régression de la parole¹. Nous vivons en permanence dans un univers d'images. Photo — cinéma — télévision — publicité — affiches — signalisations — illustrations. Nous sommes habitués à tout visualiser. La fameuse parole de Bonaparte « Un croquis vaut mieux qu'un long discours » est devenue exacte de toute évidence pour nous. Encore une fois mesurons qu'il ne peut s'agir que de l'affirmation d'un homme

1. Notons simplement qu'il s'agit d'images effectives et non pas seulement d'images mentales. L'un des meilleurs spécialistes des « images mentales » écrit en effet : « Il ne s'agit pas d'une vraie image. Les vraies images, telles que les clichés photographiques, sont des objets concrets que l'on peut regarder, manipuler, accrocher au mur, etc. Il est évident que cela n'a aucun rapport avec ce qu'aperçoit l'œil mental du cerveau » (S. Michaël Kosslyn, in *La Recherche*, février 1980). Il y a ici la même extension métaphorique que pour le « langage » appliqué aux gestes, aux films, etc.

d'action, d'un réaliste et se référant au concret immédiat. C'est évident que pour désigner sur une carte les opérations d'un corps de cavalerie, un schéma vaut mieux que de longues explications parlées. Mais nous en avons fait une vérité générale. Ou plus exactement l'évidence de l'image rend vain tout autre mode d'expression. Mais ce que l'on peut nous montrer est toujours, forcément, de l'ordre du réel qui nous entoure. Monde de la représentation, du spectacle et de l'information confondue avec le visuel. Tant qu'on n'a pas l'image, l'information aujourd'hui reste douteuse. Et la grande théorie de l'information/communication ne prend son essor qu'au moment du développement du visuel. Bien entendu, les spécialistes diront que cela concerne tout autant l'information parlée, mais la coïncidence historique est essentielle, et de fait, on attribue à toute information les caractères du visuel : c'est à partir de celui-ci que l'on effectue en réalité toute la théorie de la communication, qui d'ailleurs s'exprime elle-même dans des croquis et des schémas. Que n'a-t-on dit et répété au sujet de la société du spectacle, avec toutes les dilutions, les expansions en tache d'huile, les pseudopodes et les contresens qu'on a attribués à cette formule. Une fois de plus, je demanderai que l'on se reporte effectivement à la pensée de Debord, rigoureuse et explicative, et que l'on ne mette pas n'importe quoi dans le texte de son livre. Société du spectacle, société qui se donne en spectacle à elle-même, société qui transforme tout en spectacle, paralyse tout par le spectacle, situe l'acteur involontaire et inconscient dans le rôle de spectateur, et fige ce qui n'est pas technique dans la visualisation. Société faite par, pour, en fonction de, au moyen de la visualisation. Tout lui étant subordonné, rien n'étant significatif hors d'elle. Le seul spectacle de l'homme traditionnel était celui de la Nature, qui précisément n'était pas un spectacle parce que cette Nature était à la fois source de la vie possible, et menace permanente contre laquelle il fallait se prémunir. Elle n'était pas le spectacle dont jouit le touriste arrivant au sommet de son ascension ou au bord de la tempête océane. La singularité de l'invasion de l'image ici est donc que, la société étant maintenant ce qui, substitué à la Nature, fournit et garantit à l'homme ses moyens de vivre, tous ses moyens, toutes ses possibilités, mais en même temps est aussi son plus grand danger, la menace totale et constante, individuelle et collective, voici donc la mutation extraordinaire, *cette* société-là est devenue

spectacle, n'est saisie qu'en tant que spectacle. Comme si, il y a deux cents ans, on avait rassemblé l'équipage d'un navire en pleine tempête pour le faire assister à une représentation théâtrale de *la Tempête* de Shakespeare : cette situation impensable et grotesque, c'est exactement celle que nous vivons ! Spectacle des déchaînements, guerres, pestes et famines, catastrophes aériennes et attentats¹, qui voile d'ailleurs ce qui n'est plus spectacle, la condition des bagnards et des fous idéologiques ou des ouvriers à la chaîne. Mais cela aussi nous savons bien en faire un spectacle et le faire entrer dans notre univers d'images. La vue permet d'évacuer la réalité parce qu'elle n'est plus affrontée, confrontée à une vérité. La vue permet une représentation de la réalité, prise pour le réel, identifiée au réel parce qu'indiscutable comme lui, parce que l'image est plus réelle que la réalité². La représentation nous sert de cadre mental, nous croyons penser à des faits, mais ce ne sont que des représentations. Nous croyons agir, mais nous pataugeons dans une bouillie de représentations du réel provenant d'une profusion d'images, toutes synthétiques mais sans cohérence, et toujours changeantes. Présentées par un montreur de lanterne magique, qui choisit et colorie de façon variable, qui constitue notre panorama mental. Présentation à laquelle répond la représentation que je me donne à moi-même, rôle que je joue en refusant de considérer exactement qui je suis, qui me fait ce que je suis. Discours. Les images sont tellement plus satisfaisantes. Certes, il est toujours possible d'exalter cette situation, culture et liberté ! Ainsi ce texte savoureux d'un chroniqueur du *Monde* (juillet 1978) :

« Il faut se faire une raison : nous vivons à l'âge de l'audiovisuel. La plupart des gens, les jeunes surtout, lisent peu, retiennent mal, oublient ce qu'ils ont appris à l'école et se souviennent à peine de ce qu'on leur dit à la télé. Le mot recule davantage chaque jour der-

1. Il faudrait ici citer les admirables dessins de Brüller, du temps où il n'était pas encore Vercors, « Comme mouches en bouteille » où ce thème est étonnamment illustré. « Comme mouches en bouteille » in *La Danse des vivants*, Paris, éditée chez l'auteur, 1933-1936.

2. Qui n'a été déçu de rencontrer l'objet d'art qu'il avait vu en photo, l'image si belle, si bien présentée, et la réalité de l'objet si décevante (cf. les extraordinaires illustrations de *L'Or des Scythes*, Paris, Éditions des musées nationaux, 1975) à revoir plus loin.

rière l'image, et pas n'importe laquelle. L'image qui bouge et qui parle, non comme dans les livres, comme dans la vie, celle-là, oui, on la regarde. Les autres on les efface en appuyant sur le bouton. En d'autres temps, au cinéma, avant d'avoir droit au film, on avalait, bien obligé, l'indigeste documentaire de tradition sur l'extraction du diamant au Brésil ou l'enfance de Chateaubriand en Bretagne. A présent, terminé, on est libre de composer soi-même son programme. Personne ne peut nous obliger à " apprendre " contre notre gré. »

Nous sommes ainsi libres, archi-libres. A condition bien sûr d'entrer dans la « culture audio-visuelle », d'accepter qu'on ne peut pas faire autrement, et que, en toute chose, il y a recul de la parole, du discours, de la lecture. Ceci étant acquis, admirables culture et liberté... Partout, il y a régression progressive du texte. Il suffit de considérer les livres de classe ou les magazines. Le retournement s'est effectué entre 1950-1960 : jusque là l'image était une simple illustration d'un texte dominant, le discours était la partie de loin la plus importante et accessoirement il y avait des images pour rendre plus concret le contenu du discours et fixer l'attention. C'était leur seul intérêt. Mais la situation est inverse : l'image contient tout. Et nous suivons au fil des pages une succession d'images, selon un processus mental totalement différent. Le texte n'est là que pour combler les vides, les lacunes, et aussi pour expliquer éventuellement ce qui pourrait ne pas être clair dans les images : parfois en effet, si elles sont évidentes, elles ne disent pas nettement ce qu'il faut y comprendre. Le rapport s'est donc inversé : l'image était illustration d'un texte. Maintenant le texte est devenu explication des images. Parcourons d'un pas rapide notre univers d'images. L'enfant dès le début de sa formation se trouve environné de tableaux et de cartes. Ses livres sont illustrés, toujours plus intelligemment et plus luxueusement. Non seulement ses livres d'étrennes, mais bien ceux de classe, qui n'ont pour but que de parler directement à sa sensibilité, de forcer son attention, d'éveiller un intérêt que le texte sombre et dense ne saurait provoquer. Et dans les classes même pas très modernes de nos écoles primaires, des photographies de paysages, des reproductions de tableaux ne sont pas là pour illustrer un enseignement, mais pour introduire l'embryon d'une inconsciente culture et suggérer un univers aux dimensions incommensurables avec la classe. L'enseignement se dispense plus aisément d'ailleurs au moyen de l'image,

qui non seulement soutient, mais peut-être remplace un cours. Et l'on est unanime à proclamer qu'une image en apprend d'un seul coup davantage qu'un long discours. Il n'y a point de discussion, et les professeurs se désolent seulement de n'avoir point toujours le matériel suffisant pour montrer ce qui pourrait l'être, ou encore d'enseigner une science qui ne peut tout entière se réduire en symboles visuels. Si l'accord se fait sur la formule que nous citons plus haut, c'est qu'elle exprime la conviction profonde de l'unanimité, et dès le seuil de cette réflexion nous devons retenir cette opinion commune, de façon à ne pas nous rétracter comme nous pourrions être tentés de le faire lorsque nous aurons aperçu quelques conséquences.

Si je sors de ma maison, je suis aussitôt, dans les rues de la ville, saisi par l'affiche, quel qu'en soit l'objet, publicité et propagande, proclamation et attraction, le texte n'est rien que je ne lirai qu'en passant (aurais-je le temps de m'arrêter ?) mais la couleur, la forme, le dessin, voilà ce qui se gravera dans ma mémoire, ce que je garderai des grands panneaux entrevus au détour de la rue, défilant à grande allure du haut de l'autobus, ou ces plaques aux couleurs sonores qui me frappent à l'arrivée et au départ des rames de métro. L'affiche me peuple d'un monde imaginaire inventé par mes semblables, et transmis par ces innombrables dessins, qui me font participer à la création artistique d'une société, fugace et colorée, qui forme et déforme mes réactions, oriente mes besoins, occupe ma pensée. Je ne puis échapper à l'affiche quelle que soit mon indifférence pour ce qu'elle me vante et me propose car elle est justement composée selon des lois bien précises dont la combinaison doit avoir pour effet de forcer mon attention et de fixer mon regard. Celui qui se vante d'y rester étranger est sans doute celui qui la subit le mieux, mais inconscient. Et si je poursuis l'examen de ma journée, ne serai-je pas amené à quelque exposition, quelque musée ? Réunion de grandes ou de petites œuvres. Musées de toute sorte, et aujourd'hui, le musée d'art ou le musée historique n'est pas le plus important. Je ne crois pas qu'il faille retenir un musée de sigillographie ou de dentelles parmi les composantes majeures de notre civilisation de l'image. Pourtant ils existent, et pour tel d'entre nous ils sont bien l'image habitant notre intelligence. Mais bien plus agressive est l'exposition. Exposition des techniques, de la marine, des insectes nuisibles ou de la défense passive : composée de panneaux explicatifs, de cartes, de

maquettes, de projections, de statistiques, visant avec bonheur à instruire le peuple de connaissances passionnantes, mais comme dans les livres de classe, il s'agit bien d'une instruction par l'image, il s'agit de cet envoûtement singulier des formes, de cette connaissance intuitive et non raisonnée qui fait saisir d'un coup d'œil l'ensemble de la réalité. On pouvait penser il y a quelques années que cet effort de culture et formation resterait assez réduit. Combien de Français allaient voir l'exposition d'urbanisme? Mais voici que pour la France, Beaubourg change tout! Nous assistons au triomphe, à la glorification de l'image, du spectacle, de la culture par la représentation. Tout est voué au visuel dans cet univers culturel, tout est monstratif (car la bibliothèque géante est une plaisanterie à côté des kilomètres d'images, et ce sont encore les livres d'images qui y attirent le plus!). Nous sommes à Beaubourg en présence de la concentration des méthodes, objectifs, attentes et réalisations de la civilisation de l'image. Images de tout et sur tout. Un million de visiteurs reçoivent une appréhension du monde dans lequel ils vivent par cette surimpression d'images. On leur fait comprendre l'évolution de leur société par l'image, la photo, le prototype, le plan, le croquis, le schéma, les diapos. Ancrage plus forcené que jamais dans le réel. Le réel seul. Beaubourg a porté l'ex-position (absence du réel par présentation de ce réel) à son comble.

Le cinéma nous pose un autre problème. Ici nous sommes devant la débauche des images, le déluge qui s'abat sur un homme, une, souvent deux fois par semaine. Il ne saurait plus y avoir de doutes, les psychologues et les médecins s'accordent pour reconnaître que le cinéma ne laisse pas l'homme intact. Le choc émotif est trop puissant, mais ce n'est pas même l'histoire racontée, c'est déjà l'ambiance de la salle, l'ombre collective, où chacun est solitaire dans cette foule, et saisi par la lumière hypnotique de l'écran. Pendant la projection, il est normal que se produisent des modifications biologiques aussi bien que psychologiques, accélération du pouls, changement d'expression du visage qui devient extatique, en même temps fatigué et repu. Mais le choc des images se poursuit bien au-delà des quelques heures de projection. Profitant de ce que la tension mentale s'est relâchée, le contrôle des sentiments et des émotions a été moins efficace à cause de l'obscurité, un certain renoncement au monde réel s'est produit, l'impressivité de l'image atteint son maximum. Non

seulement la pensée ou le corps mais la totalité de l'être participant à l'émotion provoquée par le film qui possède une puissance jusqu'alors obtenue par aucun autre instrument. Le spectateur se trouve placé dans un état de disponibilité affective qui l'ouvre tout grand aux influences, aux formes, aux mythes. Grâce aux images qui le font entrer dans la fiction, il se trouve libéré du frein de certains de ses instincts, il projette sur le monde ses désirs personnels, sous le masque d'émotions banales. Or, cette situation se reproduit périodiquement, et ses effets sont durables. Le cinéma habituel crée une nouvelle personnalité et aboutit à une certaine toxicomanie tout en accroissant des déséquilibres internes, imaginatifs, ou sentimentaux. Il est évident que tout habitué du cinéma n'est pas un intoxiqué, mais sa personnalité se trouve modifiée par l'univers d'images qu'il fréquente et qui se superpose à l'univers réel. Toutefois, nous sommes encore en présence d'images rencontrées peut-être une fois par semaine. Mais elles seront doublées, renforcées, accentuées par celles, quotidiennes, de la TV ou du journal. Voici que l'image absolue se trouve familiarisée, amenée au niveau de l'existence familiale, intérieure par la TV. Il s'agit vraiment de vivre avec une pièce de théâtre constante qui se déroule devant nous, et notre maison n'est plus qu'un décor, il s'agit vraiment d'une mutation imaginaire toujours renouvelée qui efface et dépolit la réalité. Il s'agit vraiment d'un écran d'images qui s'interpose entre nous et notre monde, une ronde d'images qui devient plus vraie que ma propre vie, et desquelles je ne puis me défaire. La TV drogue souveraine. Enfin j'existe dans ce qui m'évacue¹. Et chaque jour aussi, voici mon journal. Illustré bien entendu. Pho-

1. Je me trouve donc ici en désaccord à nouveau avec McLuhan. Sa théorie sur la télévision est assurément extrêmement séduisante, mais il faut tout à fait la nuancer. Quand il dit que la TV ne livre pas des images mais provoque des sensations, qu'elle utilise l'œil comme une oreille et casse les habitudes de lecture, c'est un étrange mélange d'exactitudes et de paradoxes. Que la TV casse les habitudes de lecture, c'est certain parce que précisément la lecture se réfère au séquentiel du langage parlé alors que la TV s'adresse au visuel globalisant et instantané. Mais comment dire que la TV ne livre pas des images? Je connais bien la démonstration de McLuhan, et il n'est pas impossible qu'il ait raison dans le domaine de l'inconscient, que la constitution par points lumineux d'un rébus que nous constituons en image ait une influence profonde : j'en serais facilement d'accord avec lui. Mais ce qui est reçu, perçu c'est une image. C'est parfaitement dans le

tographies qui me donnent le sentiment de mieux saisir et comprendre la réalité même. Qui n'a éprouvé le sentiment de légère frustration lorsqu'il lit un si sérieux journal, tel *le Monde*, point illustré, ou lorsque les clichés ne sont pas clairs dans un autre quotidien? Et si les grands hebdomadaires atteignent un million de lecteurs, c'est bien que la photo, avec son minuscule, inutile et absurde commentaire, est une nécessité pour l'homme moderne, admirables exemples où tout le texte peu à peu se transforme en image, où l'idéal est vraiment l'histoire sans parole. Celle qui convient évidemment le mieux à notre contemporain. Qui d'ailleurs manifeste une extraordinaire capacité à saisir le sens le plus caché des images, alors qu'un discours fort clair lui semble étranger. Quelle subtilité ne faut-il pas, cependant, pour saisir d'un coup d'œil le sens d'une affiche surréaliste, d'un film publicitaire baroque, ou encore ces étranges *comic trips* d'une facture pleine d'allusions, de clins d'œil au lecteur, de détails qu'il convient d'enregistrer... et le spectateur se livre à ces interprétations sans effort, saisissant le sens de la pantomime figée; se plongeant dans cette fiction dérisoire, infra-humaine, que chaque journal maintenant est tenu de lui fournir. Incontestable besoin, témoin de la

domaine visuel. Il peut dire ce qu'il veut, si je ferme les yeux, je ne vois pas ce qu'il y a sur l'écran! L'œil fonctionne comme œil. Et ce n'est qu'en fonction de son hypothèse préalable sur la vue (séquentielle) et l'acoustique (instantanée) qu'il peut dire que la TV fait fonctionner l'œil comme une oreille parce qu'elle produit de l'instantané et du global. Mais précisément je crois cette hypothèse inexacte. Je perçois avec la TV une image, faite autrement, mais présentant tous les caractères que toutes les images ont toujours eu (sauf l'écriture!) à savoir l'instantanéité, la globalité et la composition par points! Regardez un paysage, vous avez une vue globale, une impression instantanée provenant de milliers de détails qui sont là (comme à l'écran) mais que vous ne « voyez » pas chacun! Et si vous détournez les yeux vous ne les retrouvez pas dans votre mémoire. Ce ne serait qu'en détaillant que vous apercevriez tel, puis tel, puis tel autre détail. Avec l'image TV vous ne pouvez pas détailler : elle a disparu avant. Mais comment dire qu'une toile pointilliste, faite de milliers de petites touches n'est pas une image! En réalité la TV se borne à renforcer l'univers des images et met en question le logique qui est celui du langage! Je serais tenté de retourner la proposition de McLuhan et de dire que par exemple la musique moderne la globalisation des sons, la création artificielle d'une « bulle acoustique »... fait fonctionner l'oreille comme un œil!!

remarquable formation et du sens des images que l'homme actuel a reçus.

Il n'y a pas seulement l'image que l'on me présente, qui m'assaille. Il y a aussi celle que je fais, que je produis, m'insérant activement dans le courant producteur d'images. Réfléchissons un instant sur la photographie. Souvenir de voyage. En voyage, il peut y avoir l'attitude de réception de l'impression, visuelle surtout, mais aussi globale. Réalisation de l'atmosphère d'un lieu. Phénoménologie du lieu. Cette impression doit être ressentie, ce qui suppose un élargissement des possibilités d'appréhension, ainsi qu'une disponibilité, et de la façon la plus fluide possible, car ce qui compte est l'appréhension du plus grand nombre de données possible. Mais d'autre part, il faut aussi « intégrer », assimiler cet ensemble, ces impressions, ce vécu inattendu, surprenant, saisissant. Il y a alors, évidemment deux orientations : celle qui se fonde sur la mémoire pure, retenir les noms, les lieux, les spectacles, les rencontres, et celle de l'assimilation, faire que sur le plan intellectuel et humain, l'expérience de cet affrontement à cette réalité devienne partie intégrante de soi. Ce n'est plus de la mémoire extérieure, mais une appropriation par la réflexion, la comparaison, l'organisation intellectuelle des données neuves dans la mosaïque de mon existence. Et ceci suppose une offrande de soi à une réalité nouvelle qui s'intègre en moi, expérience profonde d'une nature, d'un milieu humain, qui devient moi-même. Dans ces conditions le voyage peut être source de rencontre entre une vérité et une réalité. Mais cela excède de beaucoup le « souvenir ». Or, le fait seul d'avoir un appareil-photo empêche et de saisir le tout par une appréhension globale, et plus encore de procéder à une assimilation culturelle. Car ces deux opérations ne peuvent s'effectuer que dans une disponibilité, une non-préoccupation d'autre chose, dans un « être-là », et doivent se situer en continuité, et dans l'immédiat. Ce n'est pas après des heures ni le soir à la veillée que ceci s'effectue. C'est lorsque le choc de la réalité nouvelle s'impose à moi. Or, quand on a le souci de prendre des photos, le souci du choix de la vue à conserver, qui découpe dans un ensemble le coin à retenir, nous voilà fixés tout entier sur le seul problème visuel, délaissant

le global, et ce qui aurait pu être une expérience devient un spectacle. Bien plus, les manipulations et soucis de l'appareil, même si vous êtes un spécialiste, la luminosité, l'angle de vue, vous fixent sur un exercice technique et interdit radicalement le mécanisme intellectuel, la réflexion, l'offrande de soi au vent, à la mer, au flux des gens... et combien plus, interdisent la montée de l'exaltation profonde devant ce qui est unique, et combien plus, si l'on est chrétien, l'action de grâce vers Dieu. Non, l'appareil commande. On ne voit plus, on regarde et on cherche ce qu'il faut photographier. Et quand la bonne photo est enfin prise, vous voyez tous ces voyageurs se désintéresser subitement de tout : le boulot à faire a été fait. Que pourraient-ils donc faire de plus au milieu des ruines du Parthénon ? On se demande soudain ce que l'on fait là. Une fois le souvenir fixé sur la pellicule, on s'ennuie tout à coup d'être là. La photographie amenuise prodigieusement l'expérience du voyage, l'extériorise, interdit l'intériorisation, et vient tout concentrer sur ce « visuel souvenir ». La vision ultérieure de la photo rappelle « des souvenirs » tel geste, tel mot que l'on a dit. C'est tout. Aucune appréhension profonde. Il suffit d'écouter les discours et conversations des gens qui montrent leurs diapos de voyage. Tout est resté à l'extérieur. Et, comme l'acte de photographier avait découpé un fragment de la réalité globale qui était à vivre, de même, la photo montrée anéantit le souvenir vivant. Le souvenir est fonction de ma vie totale. Il paraît et disparaît. Il est fonction du report de tout un monde que j'ai assimilé, qui fait partie de moi, pas seulement d'une mémorisation, mais d'une progression par ma relation au réel intégré dans ma culture et mon expérience totale du vécu. Chaque souvenir est comme un cube multiforme, et multicolore dans une immense mosaïque. Et la photo interdit ce mouvement et cette remontée. Elle a joué sur le pittoresque. Sur le plus extérieur, qui sera pour jamais externe. La sensibilité est braquée sur une vue spectaculaire et rien d'autre. Et quand on la revoit, elle fait renaître de faux souvenirs, purement externes, bien sûr, et rigoureusement non utilisables. Elle ne sert à rien, elle n'est bonne à rien. J'entends des cris furieux... « Vous savez bien que vous oubliez ! La photo sert à se souvenir... sans photo, vous oublierez que vous êtes allé à... que vous avez vu la fresque de *la Parisienne* à... » Quelle erreur... Ce qui *mérite* d'être retenu, ce qui a été vécu profondément, est marqué dans mon être et ma mémoire,

m'a changé, m'a fait nouveau. Ce que j'ai oublié? Car il est bien vrai que j'ai oublié des milliers de lieux, de visages, de tableaux, ce que j'ai oublié, c'est tout simplement ce qui n'a rien été pour moi, ce que je n'ai pas vécu, ce qui était vide et curiosité, ce qui m'est resté étranger, ce qui n'a présenté aucune valeur, aucune vérité. Alors, à quoi bon conserver cela sur des bouts de papier? J'ai été saisi de stupeur par un horizon de montagnes. Et quelle photo me serait utile? Et si je n'y ai vu qu'un spectacle, à quoi bon m'en souvenir! Effort pour garantir que l'on a bien été là! que l'on a bien fait ce voyage. Nous atteignons ici un point central de l'image : dans la crise d'identité de l'homme moderne, au milieu des flux techniques et de la dispersion, l'image lui donne la certitude d'exister, la photo lui assure un passé, feuilleter un album de photos, c'est être certain que j'ai vécu... La photo devient le substitut du vivant, comme l'image constamment. Elle est en même temps l'évacuation d'une relation personnelle, existentielle au monde, la coupure entre soi et le milieu, entre soi et l'autre, le moyen de ne pas vivre le choc du nouveau, et puis le substitut rêvé d'une fausse réalité figée, à cette défaillance de vivre. Très symptomatique de la technique : elle empêche de vivre et vous donne le très fort sentiment de vivre, vous assure que vous êtes bien vivant! Quand même, quand même! Et les visages. Vos amis. Fixer l'instant joyeux, merveilleux d'un enfant qui joue, d'un regard d'enfant levé vers vous, retrouver les traits de nos chers disparus... Quel mensonge. Ou vous les avez aimés, et ils sont gravés en vous, tissés dans votre pensée, votre vue du monde, votre expérience quotidienne — ou vous ne les avez pas aimés, alors à quoi bon? A quoi bon garder ces visages d'une seconde, ces expressions sur papier glacé ou sur la pellicule, si vous n'avez pas en vous la brûlure de l'absence qui n'est ni comblée ni assurée par la vue de cet instantané. Non, pas de photos des êtres chers qui ne sont plus. Il faut dire avec un poète (qu'il ne faut pas citer car il est rejeté par la mode!) « Puisque la partie est finie, jetez les cartes, jetez-les... » La photo de ces visages est le mensonge que je me fais de croire que j'y ai tenu alors que rien en moi n'en porte plus la trace. Mensonge, encore une fois du visuel, de l'image. Que sauriez-vous en *dire* de ces bien-aimés? Quel langage approprié? Quelle vérité en avez-vous vécue? Quel cheminement avez-vous fait avec eux? Quelle trajectoire en avez-vous retenue? Et si vous restez muet, alors la photo

reste pure illusion, et si vous savez le dire, alors elle est bonne à jeter.

Quand même, quand même, la photographie est un art, et je puis faire une œuvre... Certes, certes! Je ne nie pas, loin de là, que l'on puisse réaliser de très belles photos, mais nous sortons de la photo quotidienne. Si je voyage pour faire de belles photos, si je photographie un visage pour faire un portrait d'art, c'est un autre but, un autre objectif : je ne voyage pas en vivant, ni je ne cultive un souvenir. Je ne récuse pas l'art photographique mais la pratique de la photo par les millions de propriétaires d'un Reflex. Et de toute façon l'ambiguïté subsiste et tout ce que j'ai dit plus haut continue à valoir. Et de toute façon, même les plus belles photos font partie de cet univers des images qui supprime la réalité même, qui nous fait vivre dans un visuel dédoublé, redoublé, qui interdit doublement l'accès à la parole.

Impossible de parcourir tout le champ des images. Mais comment ne pas retenir l'image vécue, le tableau vivant des grandes liturgies. Nous verrons que c'était l'Église qui avait découvert l'importance du visuel pour intégrer de l'extérieur, dans un processus collectif, l'individu collectivisé. Mais nous avons longuement dépassé ces premiers essais, forcément limités et empêchés par la référence à une vérité transcendante. L'image liturgique ne pouvait être que symbolique et signe d'un inaccessible. Nous avons changé tout cela. Dieu est mort. Il n'y a plus ni transcendant ni vérité (ou plutôt la vérité nous la fabriquons), dès lors la liturgie intégratrice visuelle et corporelle nous pouvons en profiter sans bornes et sans limites. Le grand inaugurateur en fut Mussolini, mais le grand réalisateur fut Hitler. Tout le visuel concourait à anéantir l'individu, pour l'amalgamer dans l'ensemble. Les immenses rassemblements organisés minutieusement selon des rythmes, des attentes, des mouvements exactement calculés. Les processions, les défilés interminables. La puissance exprimée. Enfin *vue*. Vue donc vraie. Le peuple tout entier symbolisé. Ce qui restait à l'extérieur n'était que poussière, à disperser, balayer de la surface du globe, déjà invisible. La vision grandiose efface les objections en même temps que les êtres. L'image incorpore le vrai dans le réel, ou plutôt ce réel liturgique donne à

n'importe quelle parole la consonance du vrai. Les absurdes discours incohérents du Führer ne pouvaient pas être reçus autrement que comme la Vérité absolue dans l'immense déploiement des cortèges et des drapeaux. Et notre monde en fut décisivement marqué. Bien entendu ce triomphe de l'image dans les liturgies politiques n'est qu'un aspect de la civilisation de l'image. Ce qu'Hitler a créé dépend de la promotion générale de l'image, et si les liturgies nazies avaient un tel effet c'est qu'elles appartenaient exactement à ce processus de notre civilisation, en même temps qu'elles le développaient, le fortifiaient, et lui donnaient une expression nouvelle. Exactement le même phénomène dans les rassemblements populaires, qui n'ont plus la même rigueur mais qui ont la même fonction. Apparemment ici tout est désordre, spontanéité. Le défilé de grévistes, les manifestations de la Révolution culturelle, c'est le peuple lui-même qui s'exprime. Quel simplisme! Il suffit de rappeler à quel point les mouvements de la Révolution culturelle ont été réglés comme un ballet¹, de voir la répression qui s'abattait en Chine sur tout mouvement spontané (la fusillade de Tien An-Men), et d'admirer l'admirable précision des mouvements de foule dans les fêtes populaires chinoises pour retrouver exactement la mesure : ici encore tout est spectacle, et la liturgie fait disparaître l'individu dans une réalité nouvelle. Mais spectacles aussi les défilés du PC, de la CGT, ces dizaines, centaines, milliers de travailleurs, bien encadrés, bien disciplinés, avec service d'ordre, destinés à manifester la puissance populaire et montrant en réalité sa passivité. Et l'on recommence indéfiniment les meetings, les manifs, les défilés, les cortèges, à toutes les occasions. Cela fait partie de notre univers d'images. C'est aussi nécessaire à la vie politique que la liturgie traditionnelle à la messe catholique. Et comme toute liturgie, ces manifestations suppléent à l'indigence de la parole, du discours, de la pensée. Dans un meeting, on peut dire n'importe quoi. Cela n'a aucune importance. Le contenu n'existe pas. La parole est un stimulus destiné à renforcer l'unanimité. On applaudit, on hue comme il faut, au moment voulu. On est pris dans du visuel pur, la parole n'a aucun sens, aucune portée, elle est l'occasion d'une expression visuelle de plus. Les poings se lèvent. Les

1. Cf. l'analyse de la Révolution culturelle que j'ai faite dans *De la Révolution aux révoltes*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 1972.

mains applaudissent. Le spectacle se suffit à lui-même, que l'on se donne à soi-même. La liturgie, religieuse, fasciste, maoïste, ou populaire est une manifestation décisive de la tendance permanente d'intégration symbolique de la vérité dans la réalité par le moyen du visuel manifestant la totalité de l'être en un instant hors du temps et qui donne une expression imagée de la puissance et de l'éternité.

Il s'agit non pas d'un fait accidentel, sporadique, inconstant, mais d'un milieu presque complet où l'existence entière se déroule à peu près sans faille. C'est véritablement un *univers* d'images au cœur duquel nous sommes situés en spectateurs. Notre fonction visuelle s'est extraordinairement amplifiée. Notre cerveau reçoit sans cesse le choc des visions de l'imaginaire, et non plus de la réalité. Et nous ne saurions plus aujourd'hui nous passer de cette référence et de ce divertissement. Nous vivons une grande partie de notre vie en spectateur. Jusqu'ici l'appréhension de la réalité par la vue nous incitait à l'action, maintenant le spectacle sans arrière-plan qui s'offre à nous tout le jour nous laisse passifs, enregistreurs d'images. Cette multiplication des images, leur conjonction en une trame si serrée qu'elle nous enserme sans faille, le besoin que chacun en éprouve attestent clairement qu'il s'agit là non d'un hasard mais d'une exacte progression. L'image est la forme choisie d'expression de notre civilisation¹. L'image et non point la parole. Car si notre époque parle, et abonde en papiers imprimés, si jamais la pensée écrite ne fut diffusée comme aujourd'hui, cependant il se produit un mouvement étrange qui ôte à la parole son importance. Moulin à parole des discours et des journaux, à laquelle plus personne n'attache

1. Il est tout à fait surprenant que Goux interprète la peinture abstraite, Kandinsky, Mondrian, Malevitch, etc., comme un tournant spirituel qui coïncide avec l'interdiction de représenter des images. Ils redécouvriraient l'authenticité spirituelle de la révélation, et seraient les prophètes d'un monde messianique... Malheureusement Goux ignore le système technique et la place de la peinture abstraite *dans* ce système, et c'est par glissements verbaux et fulgurances intuitives qu'il affirme cette conjonction du temple vide et de la peinture abstraite (certes, *vide* elle aussi!).

d'importance. Qui encore considérerait un livre comme décisif, capable de changer sa vie... il y en a tant. Et la parole d'un homme ensevelie sous les flots des paroles de millions d'hommes n'a plus ni sens ni portée. Parce qu'elle est diffusée à des milliers de kilomètres, à des millions d'exemplaires, la parole n'a d'importance pour aucun auditeur. Un coup d'œil distrait sur les gros titres du journal, ce titre n'est d'ailleurs pas pour celui qui l'enregistre une phrase ou une pensée raisonnable : il est une image, brutalement inscrite dans sa mémoire, et qui ne comporte pas la nécessité de lire l'article pour connaître le contenu, pour entrer dans une information ou un raisonnement : la formule a évoqué une série de stéréotypes qui suffisent amplement pour confirmer et rassurer l'individu. La nouvelle d'actualité entre dans le stock d'images qui serviront à alimenter cette opinion, stable et fragile en même temps. Nous sommes au bord du slogan. Ici le mot se dépouille complètement de son contenu raisonnable et sensé. Toute la propagande orale repose sur ce fait que le langage perd son sens et n'a plus qu'une valeur d'incitation et de déclenchement. Le mot est devenu son, pure excitation nerveuse, à laquelle l'homme répond par réflexe, ou par adhésion du milieu. Et, si l'on néglige ces mots magiques qui suscitent automatiquement haines, passions, rassemblements, dévouements, exécra-tions, le reste du langage se dissout pour ces hommes en un magma confus, une grisaille qui coule, brouillard méprisable parce qu'il empêche ou étouffe l'action, verbe sans puissance; la multiplicité des images a créé un univers singulier et nouveau. La multiplicité des paroles les a vidées de leur contenu, de leur valeur. Nous passons méprisants à côté des hommes qui parlent toujours. Nous savons, dans notre temps de technique, la vanité de la parole. « Plus de parole, des actes. » Chacun de nous, un jour ou l'autre a prononcé cette formule dans l'exaspération des vaines redites. L'image est le langage de l'action. Mais voici l'événement simplifiant : alors que vue du réel et action sont liées, alors que l'image est le langage de l'action, la transformation en spectateur stérilise l'action.

2

Utilités

La vision est triomphante du fait de son utilité. La vision d'images artificielles, surabondantes, envahissantes, constituant un univers nouveau. Elle est utile pour éviter de penser. Utile pour éviter de se souvenir par soi-même. Utile pour exister par représentation. Utile pour vivre par substitution. Utile pour constituer une cohésion de groupe. La parole divise, l'image (consciemment organisée) unit, dans la liturgie par exemple. Les images artificielles confirment une fois de plus ce mouvement si souvent décrit par lequel l'homme au fur et à mesure de ses découvertes délègue à un engin quelconque une qualité qui lui était spécifique. A la limite l'ordinateur appelé à « penser » à la place de l'homme. Je n'ai plus besoin de me souvenir, j'ai mon album de photos. Je n'ai plus besoin de la lente démarche d'une réflexion, je fonctionne par l'évidence. Je n'ai plus besoin de chercher durement le moyen de vivre en communauté, la communion s'établit par l'identité englobante de l'image. Les techniques me remplacent dans un nombre croissant d'activités, et l'univers d'images dans lequel je me situe facilite incroyablement cette substitution. L'image est indispensable pour la constitution de la société technicienne. Si l'homme en restait au stade du discours, il serait inévitablement conduit à une réflexion critique. L'image exclut la critique. L'habitude de vivre dans ce monde imagé me conduit à renoncer à la dialectique et à la critique. Il est tellement plus facile de renoncer et de se laisser porter par le flux toujours renouvelé des images qui me fournit exactement de moment en moment la dose d'excitation nécessaire, le niveau d'émotion, de colère, d'attendrissement, d'intérêt que je puis supporter et qui me sont indispensables dans la grisaille des jours. L'image est indispensable pour m'éviter de voir la réalité quotidienne où je me situe. Elle chatoie sans cesse autour de moi. Et je vis dans une sorte de féerie d'images. Elle est indispensable comme compensation. La parole ne ferait qu'augmenter mon angoisse et mes incertitudes. Elle me ferait prendre conscience davantage de mon vide, de mon impuissance, de l'insignifiance

de ma situation, tout est heureusement effacé, garni par le charme des images et leur scintillement. Surtout ne pas apercevoir le réel. Elles substituent un autre réel. La parole me contraint à considérer la réalité du point de vue de la vérité. L'image artificielle qui se fait prendre pour la vérité efface, gomme le réel de ma vie, de ma société, pour me faire entrer dans une réalité imagée combien plus passionnante. Même l'information télévisée portant sur des drames, des cataclysmes ou des crises les dédramatise en les situant dans l'extraordinaire, le passionnant, le métaphysique littéralement. L'hypnose de l'image me rend d'autant plus calme que le spectacle est plus terrible. Et le film le plus violent sur le plan politique, ou dénonçant les pires atrocités est en réalité le moyen de se satisfaire de la situation. Il est à lui seul la bonne conscience par participation à la dénonciation, en tant que spectateur. Il y a bien longtemps, et en ce temps-là sans analyse théorique, en 1937, j'avais dénoncé le film « pacifiste » *A l'ouest rien de nouveau* (tiré du roman de Remarque, mais avec toute la distance entre l'écrit et l'image! qui est une véritable inversion de sens) comme un film qui stériliserait la volonté de combattre la guerre et préparerait au contraire l'opinion à l'accepter... Magie de l'image qui m'oblige à me satisfaire de cette vie par procuration. Le concret sera l'inverse, mais je ne m'en apercevrai même pas. Utilité majeure de ce flux sans cesse renouvelé. Bien entendu dans cette évacuation il n'y a nul machiavélisme, nulle volonté cachée. Ce n'est que très exceptionnellement qu'un tyran suffisamment habile cherche à utiliser toutes les ressources de l'image. Et ceci d'ailleurs ne réussit pas très longtemps. Non, l'insidieuse marée engluant notre pensée et notre existence se produit sans intention et sans finalité. Elle est, parce que des pédagogues de bonne foi s'enthousiasment sur l'efficacité des moyens audio-visuels, des publicitaires de bonne foi cherchent à vendre un produit (évidemment utile!), des cinéastes et photographes de bonne foi aspirent à une œuvre de génie, des journalistes de bonne foi veulent faire passer le mieux possible l'information dont ils sont chargés, des producteurs TV assument de bonne foi leur triple mission : « distraire-enseigner-cultiver ». Je ne vois pas de gros capitalistes faisant de sombres calculs pour aliéner un peu plus le pauvre peuple, ni des comploteurs d'abrutissement collectif, ni des hommes d'État pervers utilisant l'image pour voiler leurs actions. Je sais bien que l'on me

dira que mon analyse est courte et que je manque le ressort profond qui est pour les uns « l'innommable capitalisme », pour les autres « le communisme intrinsèquement pervers ». Mais je crois que ceux qui lisent de si belles formules sont eux-mêmes simplement victimes d'un conte de fées en images, investi de toute l'évidence de la vision. L'image ici aussi s'est substituée à la rigueur du discours et finalement l'image se développe comme la foudre et nous assaille de toutes parts simplement parce que des techniciens de bonne foi, engagés dans l'utilisation d'instruments à images, font le mieux possible leur métier sans se poser d'autres questions. La seule étant qu'il faut toujours trouver quelque chose de nouveau à montrer. Utile à tous les niveaux et pour tout. Regardons de plus près...

L'image est certainement d'abord un moyen de connaissance. L'illustration des livres de classe permet probablement à l'enfant de mieux se représenter ce dont on lui parle. Il est évident que l'on peut décrire à perte de vue le style de Michel-Ange ou la façon de vivre des serfs au Moyen Age, l'enfant aura une impression beaucoup plus authentique s'il voit la reproduction de Moïse ou la photographie des médaillons d'Amiens. Inutile de décrire le costume, la façon de travailler, les instruments : il les a sous les yeux. Ce qui est vrai pour l'histoire, l'est tout autant pour la physique, la chimie, la biologie... Tout cela est d'évidence. Ce qui est plus curieux c'est que l'illustration envahit aussi les domaines qui à priori ne sembleraient pas tributaires de l'image : littérature, latin, philosophie : il s'agit de faire appréhender par des moyens externes, reproductions de lieux, d'hommes et de graphies, ce qui a été le contexte du créateur, ce qui a pu déterminer dans un certain sens la pensée ou le style à condition de croire que ces impondérables sont précisément déterminés par cette ambiance, que le conditionnement physique est décisif, et sa représentation explicative pour celui qui est au-dehors. Vraie ou non, cette présupposition se manifeste exacte envers les enfants de notre temps, et ce genre d'illustration répond à leur besoin de concret, satisfait certain sens que la sèche lecture du texte ne comblerait pas. Mais il y a mieux ! Car les dictionnaires latins ou grecs sont illustrés eux aussi. Il ne suffit plus de donner les sens pos-

sibles d'un mot : il faut sa représentation visuelle. Il n'y a là aucune nécessité. L'on apprenait parfaitement le latin sans illustration. Mais si le dictionnaire a suivi cette mode, cela sans doute n'est pas sans signification. Il y a certes le souci du concret qui domine notre pédagogie. Il est bien que l'on se préoccupe de fournir à l'enfant une vue exacte des choses, que le mot ne soit pas vidé de l'objet qu'il représente, et qu'il n'y ait pas seulement transposition d'un terme abstrait à un autre. Il est bien que par l'image la langue ancienne ou actuelle soit une langue vivante. Mais aussi bien, ce n'est pas une simple préoccupation théorique! Ce n'est pas le pédagogue scientifique qui a découvert l'importance de l'image, et je soupçonnerais aisément que la théorie de la pédagogie concrète n'est que la justification intellectuelle du constat brutal d'un besoin des images. Nous aurons à examiner plus tard si, en effet, il n'existe pas une sorte de besoin collectif actuel, de représentation, de reproduction, dont l'enfant et ses livres d'école ne sont qu'un cas particulier. Mais nous pouvons déjà constater assurément que les élèves ne pourraient plus matériellement étudier sur les livres denses, mal présentés, sans illustrations, imprimés en petits caractères d'il y a un demi-siècle. Les enfants de cette époque s'ennuyaient en apprenant sur ces livres. Il ne faut pas se faire d'illusion, ceux d'aujourd'hui s'ennuient tout autant, mais il leur serait tout à fait impossible d'apprendre sur les anciens livres : la clarté des pages, les marges, les blancs, l'excellence de la présentation seuls chassent un peu l'ennui, accordent une apparence de diversité et d'intérêt. L'illustration seule arrive à fixer leur attention défaillante et rapidement lassée. Il est presque impossible à l'enfant, mais aussi à l'homme d'aujourd'hui de fixer son attention sur autre chose que des images. Si l'on veut enseigner, faire connaître quelque chose, de nos jours, il faut, sans réticence, le représenter, l'exprimer dans une photo, un schéma, une reproduction. L'explication est accablante, elle lasse l'auditeur, la parole ne retient plus ni l'attention ni l'intérêt. La connaissance aujourd'hui s'exprime dans des images.

Cela est exact à un tout autre niveau : dans presque tous les domaines de la pensée, l'on introduit le procédé du schéma, de la courbe, de la représentation graphique et statistique. Qu'en géologie et géographie les cartes, les coupes soient évidemment employées, cela paraît banal, puisqu'il s'agit d'un objet réel qui n'est en somme

que simplifié, schématisé, rendu plus aisément perceptible, et qu'il y a cohérence entre la matière et sa représentation. La coupe anatomique, l'image statique du muscle, du réseau sanguin ou nerveux, le squelette démontable, l'écorché qui s'ouvre en plusieurs plans, ou même l'homme de verre qui donne une image dynamique de la circulation du sang, tout cela est encore du même ordre. Mais il est beaucoup plus significatif et intéressant d'en constater l'emploi dans des sciences relativement abstraites, ou qui sont au bord de l'abstraction. Nous pouvons en effet passer en biologie de la représentation que nous indiquions à l'image d'un mécanisme inaccessible directement : saisir la réalité même du mouvement intime du cœur et du cerveau, et le transcrire dans une image qui n'a aucune relation sensible avec cette réalité. Il y a tout un processus d'abstraction de la réalité du mouvement, puis de la retranscription de cette abstraction dans un schéma visible, compréhensible, expressif authentiquement de la réalité : c'est l'électrocardiogramme, l'encéphalogramme, etc. Le fait remarquable est que seule l'image visible de la courbe nous permet non de nous représenter, mais de saisir un objet qui dans son existence directe est insaisissable. Et ceci nous mène au plus abstrait : le processus est le même pour l'économie : l'expression verbale peut bien saisir la vie économique, elle peut l'expliquer, mais au prix de quel temps, de quel effort, de quel souci de l'exactitude du terme (si bien que, comme en chaque science, l'économiste est obligé de forger des mots nouveaux, le vocabulaire classique ne suffisant pas à circonscrire avec assez de précision les phénomènes nouvellement constatés). Et, au terme de cet effort, l'on s'aperçoit encore qu'il n'y a point de rigueur, et qu'un long raisonnement n'a pas été exactement suivi. Quelle facilité en revanche d'user de la statistique, et, à partir de là, de construire des courbes : la courbe statistique est vraiment l'image qui traduit de façon visuelle, sensible, directe, la vie économique, les inter-relations, l'évolution d'un système ou d'une fraction. Ce qui peut être saisi de cette façon, à quoi bon s'attacher encore à l'exprimer dans un discours? Nous retrouvons le même mouvement en sociologie, où le besoin d'images a conduit aussi à la représentation par des courbes de ce qui peut passer par le langage mathématique. Et en linguistique? Le carré sémiotique permet de voir les structures. Remarquons d'ailleurs que le cheminement est le même qu'en biologie : la représentation gra-

phique se situe au terme d'un mécanisme d'abstraction de la réalité : le raisonnement mathématique appliqué à un corps social est bien une abstraction, qui, ensuite, permettra de donner une graphie-image, seule parlante à notre esprit. Mais la sociologie ne s'arrête pas là, et le sociogramme, décrivant les groupes et les relations des hommes entre eux dans un groupe donné au moyen d'un schéma, est tout aussi indicatif de l'importance du moyen visuel. Au sociogramme se rattache directement l'organigramme qui décrit par un schéma également l'organisation d'un État, d'un parti, d'une entreprise, etc., et qui permet d'exprimer non seulement les structures mais aussi les relations dynamiques, et les mouvements internes des différents organes. On peut l'utiliser aussi bien en science politique qu'en sociologie. Enfin c'est le même principe qui, dans le domaine le plus intime de la psychologie, permet de restituer par l'image du psychogramme les mouvements et les relations. Il n'est aucun domaine de la connaissance qui échappe maintenant à cette tendance, peut-être dans la mesure où la connaissance devient partout scientifique, mais assurément parce que la connaissance visuelle est aujourd'hui beaucoup plus adaptée à notre forme de pensée. L'image est vraiment un moyen de connaissance et le moyen essentiel de son expression. Il faut d'ailleurs bien accorder que dans beaucoup de domaines des sciences exactes il n'y a pas concurrence entre le langage et la représentation car le langage devient purement et simplement impossible, et non plus seulement inutile. Scientifiquement, techniquement, il est souvent impossible d'exprimer en paroles ce que le calcul fait découvrir. Il est généralement vain de vouloir décrire verbalement une expérience de physique, il l'est complètement de vouloir expliquer un poste de TSF : seul, absolument seul, le schéma est cohérent à l'objet, expressif, compréhensible. A ce point, il n'y a plus concurrence, il y a exclusion de la parole. Mais ce n'est pas le cas le plus fréquent. Habituellement, il pourrait y avoir une description verbale. Mais en réalité nous constatons chaque fois la victoire de l'image sur l'explication : il n'est pas utile de faire un long discours alors que le schéma est parlant, saisissant, direct.

Il y a déjà dans le terme même de discours une partie d'explication de cette tendance : la parole suppose un long cheminement, une approche indirecte, une sorte de mouvement tournant d'approximations successives qui irrite la paresse de l'homme actuel. La repré-

sentation visuelle est une voie de facilité, d'efficacité, de rapidité. Elle permet de saisir d'un seul coup d'œil un ensemble, il n'est plus nécessaire de décomposer, d'analyser. L'explication, l'explicitation ne sont plus nécessaires quand on a pu saisir d'un trait de quoi il était question. Il est beaucoup plus facile de se laisser séduire ou pénétrer dans une image que de suivre une démonstration orale. Facile non seulement intellectuellement mais on pourrait presque dire au point de vue caractériel : un raisonnement, une démonstration ne sont efficaces que s'il y a une sorte d'accord chez l'homme qui les suit : à la rigueur de la pensée parlée doit correspondre une pareille rigueur chez celui qui l'écoute. Il faut une certaine ascèse pour que la parole devienne vraiment démonstrative, une discipline intérieure qui ne peut être acquise en un moment. Alors que l'image porte en elle-même sa rigueur, sa force contraignante. Il n'est pas nécessaire qu'une qualité humaine lui corresponde chez le spectateur : la rigueur est transférée de la personne sur l'objet, quel repos, quelle facilité, quelle économie aussi ! Dans ce temps d'utilité et d'efficacité, alors que nous avons tous tellement de choses à apprendre, à savoir, que le progrès accélère sans cesse sa marche et que nous sommes bien obligés de le suivre, comment pourrions-nous perdre du temps à plier notre personne à la pédagogie du discours ? Il est bien assez accablant d'apprendre les notions indispensables pour lire et saisir l'image. Pourquoi s'épuiser dans une ascèse qui peut aisément trouver son substitut dans l'image parfaitement objective à laquelle des qualités purement intellectuelles (pour les images scientifiques) permettront d'adhérer. Utilité pratique de l'image, qui fait gagner du temps, économise des forces : il n'y a pas de raisons à opposer à cette évidence. L'image permet une vision synthétique d'un fait, d'une situation, nous pourrions dire de la réalité. Aucune description ne permet de comprendre ou de ressentir un paysage comme une photographie bien prise. Aucun témoignage d'un spectateur ne permet de réaliser globalement ce qui s'est passé dans une manifestation, comme un film : la photo fournit à la fois, d'un coup, le cadre, l'action, les personnages, les expressions. C'est vraiment une *connaissance* synthétique, dont on sait la supériorité sur toute autre. Combien le mot est pauvre qui hache la réalité en fragments dispersés, combien la phrase est incertaine qui dépend de celui qui la dit, combien le discours est incertain qui doit accumuler le temps et les constructions.

pour exprimer de façon toujours incomplète cette réalité que nous restitué, d'un instantané, l'image. Et peut-être n'est-il pas sans signification que cette connaissance synthétique s'introduise même dans les méthodes de lecture : l'on connaît la lecture globale, dans laquelle on apprend à l'enfant à considérer le mot dans son ensemble, comme un dessin, à le reconnaître d'un coup, de la même façon que le dessin d'une maison ou d'une table. Il n'est alors plus nécessaire de décomposer en syllabes et en lettres : pas d'analyse, pas de détour au travers de cette véritable difficulté de l'union des lettres qui suppose une gymnastique intellectuelle. Le mot réduit à l'état de dessin, d'idéogramme au fond, surgit sans détour, sans explication dans la conscience et par une appréhension directe évoque ce qu'il est; ce mécanisme est évidemment très différent de celui de la lecture habituelle, et ramène le mot lui-même à l'image! Mais non seulement la représentation visuelle permet une connaissance synthétique, bien plus, elle permet une rapidité de la compréhension parce qu'elle conduit le spectateur directement à un résultat : elle fournit en elle-même un résultat. Il n'est pas nécessaire de suivre pas à pas un processus, ni un raisonnement, il est tout entier dans cette image finale à laquelle il a abouti, et qui en définitive seule importe. Même lorsque nous considérons une courbe statistique, il est évident d'une part que nous n'avons pas à refaire les calculs qui ont permis l'établissement de la courbe (à moins que nous ne soyons en désaccord, ou que nous ne voulions précisément apprendre à établir une courbe) d'autre part que nous en voyons d'un coup d'œil la ligne, saisissons aussi le résultat de tout le mouvement. Nous pouvons aller aussitôt au bout de la courbe qui nous donne « le dernier point de l'actualité économique ». Or il est évident qu'une explication ne fournit pas aussi directement, simplement, le résultat comme continuation d'un mouvement antérieur. L'image est la voie royale de la connaissance moderne.

Une autre utilité de l'image, et qui montre à quel point la représentation a pris une place décisive dans la conscience de l'homme moderne, c'est qu'aujourd'hui pour l'homme quelconque, l'image est

une preuve de ce qu'elle représente. Il suffit de voir une photo pour être convaincu de la réalité, de l'exactitude de ce qu'elle représente. Une photo est en elle-même une preuve indiscutable, un donné brut que l'on ne conteste pas. Tel est le sentiment courant. Ce sentiment est absurde. L'on sait, raisonnablement, qu'un film, une photo peuvent être extraordinairement retravaillés, modifiés; que même sans être modifiés, ils trahissent. Nous rapporterons seulement quelques faits bien connus. Le problème des reproductions de tableaux et de statues. Qui n'a été surpris, connaissant bien une reproduction, de découvrir un original complètement différent, non parce que la reproduction est mauvaise ou infidèle, mais souvent parce qu'elle est trop subtile. Il suffit de modifier les dimensions de la toile, il suffit d'isoler un détail... Telle rose tirée d'un portrait de Vélasquez, et que l'on ne voit même pas dans l'ensemble de la toile, telle branche crochue sur un ciel vert, extraite du retable d'Issenheim, et parfaitement ignorée, existent bien, mais n'ont absolument pas l'importance qu'une habile reproduction leur prête. Ce n'est pas la réalité de la peinture qui est transmise, c'est une autre réalité qui est recréée. Autre, parce que l'isolement d'un détail fait pour se fondre dans un ensemble change le texte du tableau. Ceci est peut-être encore plus sensible avec la photographie des sculptures. Avec une science consommée des éclairages, des angles de visions, du cadrage, le photographe choisit la position, le moment uniques où la statue prendra son relief vivant, sa profondeur émouvante. Mais celui qui va la voir ne retrouvera jamais ni l'harmonie des formes qu'une position permettait seule de découvrir, ni l'éclat des blancs et noirs harmonieusement disposés. Il passe déçu devant la banalité d'une statue que les reproductions lui avaient révélée chef-d'œuvre. Nous sommes vraiment ici au milieu d'une création artificielle. L'on sait du reste que ceci est tout aussi exact pour les paysages. Il existe devant ma maison un étang passablement boueux et sans envergure, mais un habile photographe en a fait tantôt un très authentique cañon de l'Amazone, tantôt une radieuse lagune d'un bleu probablement exact puisque photographié mais que je n'ai jamais observé sur cette eau! Si nous passons à l'autre pôle des préoccupations, et, quittant l'esthétique, si nous accédons au politique, nous trouvons le même fait. Qui se souvient encore des photos des fosses du massacre de Katynka, contenant les corps des officiers polonais, présentés massa-

crés par les hitlériens ou par les Soviétiques avec une égale vraisemblance et qui ont servi de propagande pour les deux camps. Et les photos des prisonniers torturés au Congo belge en 1961, présentées également comme massacres effectués par des Belges, par des partisans et par des adversaires de Lumumba, et preuves évidentes dans chaque cas... Rappelons deux cas avec plus de détail : Qui se rappelle l'histoire des photographies de *l'Express* en 1956. Le reportage sur l'Algérie écrit par Servan-Schreiber, et d'une assez grande violence à l'égard des autorités, fut un jour accompagné de photographies prises en Algérie, représentant des scènes de guerre, ou des Arabes. Point de légendes explicatives, mais comme toujours dans *l'Express* de cette époque, des phrases allusives, toutefois l'on pouvait penser que ces photos étaient des « documents », et elles se suffisaient à elles-mêmes comme évocation des faits cités dans le texte. Et voici que le ministère, mettant en doute le récit de Servan-Schreiber, démontre que ces photos ne se rapportaient nullement aux faits relatés : elles étaient prises dans d'autres lieux, à d'autres dates. Elles n'étaient pas un document, mais comme l'expliquait aussitôt la direction de *l'Express* : il s'agissait seulement d'une « illustration ». Or ceci a grandement scandalisé l'opinion, a rempli les lecteurs de suspicion. Le coup porté par le ministère a été fort sensible, parce qu'en réalité le public n'accepte pas que la photo soit une illustration. Il la tient pour un fait, pour un témoin qui devrait être irrécusable ; la puissance d'évocation de la photo ne devrait pas pouvoir être trahie. Rappelons un autre fait bien typique : en 1954, la femme d'un diplomate soviétique en Australie, M^{me} Petrov, aurait refusé de rentrer en URSS, elle aurait alors été arrêtée en Australie par deux agents du Kremlin, et alors qu'elle allait être emmenée de force, elle aurait été délivrée par les autorités australiennes : tel est le fait raconté par la presse australienne, et repris par la presse anglaise, américaine, française. En Russie, le fait était autre : M^{me} Petrov voulait revenir en Russie, mais elle fut arrêtée et détenue par la police australienne. Or, la même photographie illustrait ces deux récits contradictoires, pour rendre chacun indiscutable et probant. Cette photo publiée par le *Manchester Guardian* représentait avec évidence les agents australiens délivrant M^{me} Petrov de la mainmise des Soviétiques. Rigoureusement la même photo était publiée par le journal polonais *Swiat* et représentait avec non moins d'évidence les agents australiens

arrêtant M^{me} Petrov alors qu'elle allait prendre l'avion. Tous ces petits exemples sont connus. Il est bien connu que l'on peut modifier une pellicule, que les films montés peuvent présenter des sens très différents selon les montages. D'ailleurs nous savons aussi que la même photo peut spontanément et avec évidence signifier des choses totalement différentes pour des spectateurs obéissant à des préjugés différents. Il n'était pas besoin de légende pour que le lecteur anglais et le lecteur polonais attribuent à la photo de M^{me} Petrov le sens qui convenait. *Life* nous montre périodiquement la resplendissante fille, éclatante de santé, riieuse, sportive, saine, qui évoque la vraie vie américaine, bonne et créatrice d'une jeunesse équilibrée, épanouie, confiante dans l'avenir, symbole de l'excellence de la démocratie, du fair play et du libéralisme. Mais c'était exactement la même, les mêmes dents et cheveux, le même engagement et la même joie, que nous montraient périodiquement les revues nazies en 1936-1938, symbole non moins évident de l'excellence du national-socialisme, de la beauté de la Race, et de l'étatisme économique. Et voici que nous les retrouvons, toujours semblables poitrines et sourires, exubérance de la vie et plaisir du travail, sur la *RDA Revue*, revue de l'Allemagne orientale, ou dans les plus anciennes revues soviétiques; symboles tout aussi évidents de l'excellence du communisme, du prolétariat libéré, et du planisme économique. Photos identiques, significations identiques de réalités quelque peu différentes. Tout le monde le sait, et pourtant tout le monde continue à croire à sa photo, à lui accorder valeur et sens, signification et adhésion. Un mot reste toujours le même : ces significations sont « évidentes ». Point n'est besoin de les discuter, de les rechercher même, la photo est à tel point symbole que nous percevons avec certitude l'évidence de ce que l'on cherche à nous dire. Et nous ne sommes pas sceptiques. La photo nous atteint toujours, même si raisonnablement nous admettons qu'elle peut ne rien vouloir dire. Quand même... Quand même... La photo nous met en présence d'un fait. C'est par la vision que nous prenons contact avec le fait. C'est l'image qui nous le restitue, et lorsque nous sommes en présence d'elle nous sommes en présence du fait lui-même. Nous ne pouvons remonter le vieux réflexe qui est inscrit dans nos nerfs, au plus profond de notre inconscient, expression de la plus ancienne expérience de l'humanité : ce que nous voyons, c'est la réalité. La conscience claire du truquage des photos est trop

récente, trop inaccoutumée pour pouvoir annihiler cette expérience aussi vieille que l'homme : son œil ne l'a jamais trompé sur le fait. Nous savons par des millions d'expériences accumulées par nos ancêtres que l'image est bien conforme au fait. Et pour nous, nous continuons à assimiler avec un automatisme insurmontable la photo à la réalité. Lorsque tout nous contraint à briser cette assimilation, nous éprouvons scandale ou malaise, et, au mieux, nous pourrions dire : Que sais-je ? Mais ceci n'est point fréquent. Et la connaissance intellectuelle de cette possibilité ne change pas notre conviction spontanée. Autrement dit, nous voici devant le fait. Mais n'oublions pas que le fait est pour l'homme de ce temps la raison dernière, la valeur suprême, la preuve irrécusable. Tout s'incline devant le fait. Il faut lui obéir, c'est être déraisonnable, idéaliste, rêveur que de ne pas se fier au fait. Il ne s'agit pas seulement de tenir compte du fait, mais de lui attribuer une valeur décisive : il n'y a point de justice, de vérité, d'humanité qui tiennent en face du fait. C'est lui qui décide de tout. L'Histoire jugera, c'est-à-dire les faits de la victoire matérielle prouveront la justesse de notre cause. Aller dans le sens de l'histoire, c'est aller dans le sens du bien. Et quand un adversaire a pu dire : « C'est un fait », cela clôt la discussion, car il n'y a rien à répondre. Notre société tout entière clame : Périissent la justice et la vérité, plutôt que d'aller à l'encontre des faits. Cette soumission collective au fait transformé en valeur, cette frénésie de ne vouloir connaître que la réalité du fait portent avec elles le triomphe matériel que nous connaissons dans notre société. Mais quand il en est ainsi, comment s'étonner alors que l'image du fait, photo, film, etc., ait une puissance décisive pour l'homme actuel. Cette image est chargée de l'autorité même que nous reconnaissons au fait, elle est alors véritablement une preuve, un témoin irrécusable, à cause de qui nous sommes obligés d'admettre tout l'arrière-plan qui le sous-tend et l'explique. Or, non seulement nous sommes ici devant le fait, mais encore plus, nous est restituée l'actualité du fait. L'on est toujours gêné lorsque, à l'occasion d'une commémoration, les journaux sortent de vieux clichés de leurs archives : sans doute ceci nous apporte la réalité du fait, mais il y a un imperceptible mouvement de retrait. De même lorsque nous voyons un film ancien dont les acteurs sont morts, et nous le savons. Revoir Juvet, Renoir, Raimu, vivants, parlants, provoque un malaise. Cela tient encore à ce que nous sommes contemporains de ce que

nous voyons. Nous sommes là aussi conditionnés par l'expérience humaine tout entière. Nous ne voyons pas le passé ni l'avenir : nous voyons l'actuel. Et l'image nous donne toujours ce sentiment d'actualité, de présence, d'immédiateté. Cette impression est encore renforcée par le film, dont il est tellement difficile de ne pas admettre la réalité, et plus encore par la télévision : ici nous assistons au fait lui-même, directement, comme si nous participions à l'instant au défilé, à la réception, au match. Nous sommes dans la salle ou sur le stade, nous voyons au moment où se déroule l'événement ce qui le constitue. Même si, en réalité, il y a déjà quelques jours que le fait est écoulé, et que la TV nous donne un film. Nous ne pouvons pas discerner (il faudrait être très au courant de tout, ce que nous ne sommes pas), et même si nous savons, comment ne pas être pris par l'authenticité immédiate de la scène devant nous. Nous ne sommes pas assez blasés et maîtrisés pour résister à l'entraînement de la présence. Et je me méfie de ceux qui disent ne pas se laisser prendre, plus que de tout autre. Ils ont seulement honte de leur fragilité. Or, en même temps que ce sentiment d'actualité, l'image nous apporte aussi un sentiment très fort d'objectivité. Ici nous réagissons en homme moderne qui a appris bien clairement à distinguer entre la subjectivité de l'homme dont il faut se défier et l'objectivité de l'appareil à qui il faut faire confiance. L'appareil n'interprète pas, il ne se passe pas en lui cette étrange alchimie du cerveau de l'homme qui transforme le fait en matière vivante, et risque de transposer la réalité en vérité ou en erreur. L'appareil, lui, ne nous restitue que ce qu'il a absorbé. Le fait brut est là quand l'appareil nous rend le fait qu'il a enregistré. Et ce sera le fait toujours identique à lui-même, immuable. Cent fois repassé, le film nous restituera cent fois exactement la même scène et le même geste, amenés au niveau de l'éternel par la répétition aurions-nous envie de dire, mais pour le spectateur amené au niveau d'un actuel constant. L'appareil est irrécusable dans cette objectivité indéformable, alors que, pour nos tempéraments de modernes, toute description, tout raisonnement est entaché de subjectivité, donc douteux, donc suspect. Là où l'homme risque d'intervenir, c'est l'erreur et le mensonge qui se glissent, l'appareil est honnête et nous donne le fait dans l'image. C'est même ce décalage qui conduit à l'utilisation de l'image dans les sciences sociales ou politiques. Toute réflexion, toute constatation par l'homme, tout raisonnement les

plus justes soient-ils ne peuvent aujourd'hui convaincre personne : c'est le fait d'un homme, donc négligeable. Mais seront convaincants le document statistique, la courbe, le graphique : surtout si l'on a pu confier à la machine le soin de l'établir. Et l'on oublie aisément que l'appareil est manié par l'homme, qu'il n'a enregistré que le fait considéré, retenu par l'homme. Ce fait ne peut combattre notre aveugle confiance dans cette objectivité de la machine. Et lorsque nous en prenons conscience, c'est pour déplorer aussitôt que ce médiocre trublion vienne enrayer la majestueuse sérénité des mécaniques. De toute façon notre mouvement spontané sera de faire confiance à l'image restituée par l'« objectif ». Nous sommes tout prêts à douter de la parole donnée par un homme, un homme qui aura mis tout son poids, toute son expérience, toute sa rigueur : non, cela n'est point. Quand, dans un cours d'histoire, on rappelle l'usage du serment dans les sociétés passées, et que dans un procès le serment pouvait être décisive, aussitôt de larges sourires d'étudiants montrent la valeur qu'ils attachent à la parole donnée. C'est si facile de prêter serment, et de ne pas le tenir. Tel est l'homme *actuel*. Mais ce même homme ne fait pas de difficulté pour considérer que l'image est une preuve, qu'elle lie celui qui est photographié. Le témoin est suspect, mais non l'objectif. Ainsi vraiment dans notre société, l'image est une preuve à peu près dans tous les domaines de la vie. Elle parle au cœur et aux sens de l'homme avec une force irrécusable, un poids qui lui vient du plus lointain passé.

3

Télévision

La télévision¹ possède, il semble qu'on ne puisse guère le nier, un pouvoir d'adaptation aux institutions (et il s'agit non pas d'une TV organisée à cette fin, utilisée pour la propagande : elle est ainsi en elle-même, par l'influx d'images). Elle est agent de socialisation,

1. Ces premières remarques sont tirées, d'une thèse en préparation sous ma direction, de D. Brethonoux, *La Télévision et le Monde ouvrier*. La bibliographie

au sens (car il faut préciser ce terme essentiellement ambigu!) d'intégration dans le corps social, dans une collectivité, par renonciation et renoncement à l'être soi de l'individu¹. Elle est agent d'uniformisation et de conformisation au monde non seulement par le mouvement de compensation et de rêve, mais par la dichotomie sans cesse effectuée de l'objet vu de toute évidence et de ses significations possibles occultées par la multiplicité, par la variance des images. Le sens exclu. L'objet est là. La TV joue nécessairement comme un antisurréalisme, comme un décapant du sens, elle satisfait et pourquoi chercher plus loin? J'ai vu l'objet lui-même. L'en soi. Cette mutation s'effectue par la transformation radicale du voir en vision. On visionne un film. Ce n'est plus l'appréhension de l'objet, de la réalité par ma propre vue, mais d'une image de cette réalité, vue par un autre, codée par un autre, et qui m'est proposée, simple image sans consistance, que ma vue me fait prendre pour la réalité même. Cette image a une ressemblance évidente avec le « signifié », qui est la réalité. Mais cette évidence est fausse. C'est-à-dire que l'évidence jugée au plan de la vérité est mensongère. Vérité ici n'étant qu'adéquation de l'image à la réalité, du signifiant au signifié. Sans plus. Fausse relation au réel d'abord parce qu'il y a abstraction inévitable pour la lecture et la perception visuelle d'une séquence d'images. Ensuite parce que le réel est découpé et recomposé. « L'audio-visuel est la reconstitution d'un réel détemporalisé, démonté, puis retemporalisé. » « Par la photo mais encore plus par le cinéma et par la télévision, on assiste à une fragmentation de la société en séries d'images, découpées dans le tissu social, présentées comme plus ou moins indépendantes les unes des autres (...) cet univers est fragmenté, sans structures. La société se fait voir alors comme un

sur la télévision est immense. Voir principalement les ouvrages de Cazeneuve et de P. Schaeffer, notamment de P. Schaeffer, *Machines à communiquer*, t. 1, *Pouvoir et Communication*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Pierres Vives », 1972, et de J. Cazeneuve, *Sociologie de la Radio-télévision*, Paris, PUF, 1963, 3^e éd. 1974, *Les Grandes Chances de la télévision* (en collaboration avec J. Oulif), Paris, Calmann-Lévy, 1963; *Les Pouvoirs de la télévision*, Paris, Gallimard, 1970; *L'Homme téléspectateur*, Paris, Denoël, 1972; *Les Communications de masses*, Paris, Denoël, 1976.

1. Même si cet « être soi » est une prétention absurde d'un individu qui n'existe pas, elle existe au moins en tant que prétention, et je ne peux pas ne pas en tenir compte!

lieu de rencontre d'images où la logique des choses prend place. La cohésion de ces images ne vient alors que d'une réinterprétation de la société. On passe d'une fragmentation à une recomposition (et c'est cette recomposition présentée qui sera tenue pour la réalité même). D'une société d'individus et d'actions individuelles, on passe à une société de rôles. » Mais ce n'est pas seulement la structure et la composition du réel qui sont modifiées, c'est aussi son rythme. Le rythme de lecture d'une séquence d'audio-visuel est imposé¹. Ce n'est pas votre vision, ce n'est pas votre rythme : c'est le créateur des images mises en séquence qui l'ordonne, et condense ou étire ce qui va être pour moi la réalité même, et je suis bien obligé de suivre, je ne peux dire à aucun moment : Image arrête-toi, tu es si belle. Elle a fui. Et je ne la reverrai jamais². Le rythme essentiel de la vie m'échappe. « La réalité sociale (par exemple) et son image télévisuelle sont en profonde contradiction, les contradictions sociales sont gommées pour ne laisser apparaître qu'un déroulement d'images sélectionnées... » Il me paraît essentiel de rappeler que c'est moins un choix politique comme l'évidence voudrait nous en convaincre qu'une nécessité de cette substitution d'une réalité imagée, destinée à la vision, à la réalité vécue et vue. Et quel que soit le régime, quelle que soit l'organisation socio-économique, ces effets seront identiques. Même si l'on met en valeur les contradictions sociales, elles seront *quand même* gommées, désamorçées, évacuées par le seul fait qu'elles seront des images inévitablement sélectionnées. « La télévision fonctionne sur le principe : explication = construction de la réalité, description = construit par la réalité. » L'image n'est pas seulement la projection devant moi d'un fragment de réalité. Elle n'est pas seulement séquence que je suis contraint de suivre. Elle est vraiment construction de la réalité, ce qui produit pour moi une explication suffisante. Dans le fouillis des images qui viennent de toutes parts et qui se mêlent et se confondent sans signification, voici qu'un ordonnancement paraît. La séquence et le choix par le producteur d'images, et je vois alors la lumière. Tout est expliqué

1. Ce qui est une différence majeure avec la lecture d'écriture : je lis à ma cadence et je puis sans cesse revenir en arrière pour lire de nouveau...

2. A moins d'être muni de magnétoscope et d'avoir la présence d'esprit de saisir justement ce qui m'intéresse!

par l'évidence même de cette construction réelle. Elle est inévitable, et la pure description (construite par la réalité, par exemple l'émission en direct) me laisse toujours en suspens, il faudra bien que l'on m'explique, le compte rendu de ce qui est en train de se passer ne comble pas ma soif de comprendre. Il faut une réalité plus claire. Construite. Reconstituée — pour moi. Mais alors cette réalité visionnaire d'images enchaînées ne peut pas supporter le discours critique, l'ex-plication, la duplication, la réflexion qui supposent distance et mise hors de jeu, alors que l'image implique constamment que nous soyons dans le jeu, dans le coup, spectateur passif mais non étranger : intégré dans le processus des images qui se déroule hors de moi, et sur un rythme qui n'est pas celui de ma pensée, de mon choix. Rien de plus néfaste pour l'influence de l'image que d'être décortiquée, désassemblée, analysée par le processus du discours. La parole c'est le désenchantement de l'image, sa dépossession de son pouvoir hypnotique et magicien. Mais l'image artificielle évite le plus souvent ce danger par son caractère passager, principalement à la télévision. L'émission fuit, ne dure pas, ne se revoit pas, elle est aussitôt suivie par une autre et cet enchaînement du programme interdit justement toute prise de parole sur un fragment, sur une séquence. Elle est aussitôt recouverte par la vague suivante, et malgré la liberté supposée du spectateur, celui-ci ne va pas interrompre son plaisir en poussant le bouton parce qu'il aurait envie de discuter et discourir sur ce qu'il vient de voir. Discours au demeurant inutile puisqu'il ne s'adressera qu'au vide. L'effet sera passé lorsque la parole commencera. Rôle extrêmement vain du critique de télévision, qui produit forcément sa critique pour le lendemain de l'émission que plus personne ne verra. Par toutes ces voies, la télévision, mais plus généralement la multiplicité des images, participe fortement au contrôle social. Celui qui émet et contrôle des images, comme dans *le Loup des steppes*, produit une conformité. Encore une fois je veux bien que ce soit purement fortuit et sans intention, qu'il n'y ait là aucune volonté de propagande, et de police, mais le fait est là. Cette conformisation n'étant d'ailleurs pas liée à un régime particulier, à un type d'aliénation (capitaliste) mais à l'égard de la société quelle qu'elle soit. Le débat n'est en rien capitalisme-communisme, mais uniquement : « liberté de l'individu — fonctionnement total de la société », et le producteur d'images, même en opposition

idéologique à cette société particulière (capitaliste par exemple), est l'inconscient agent du contrôle social, simplement parce qu'il participe à un appareil énorme qui est par lui-même une machine sociale. Le spectacle produit à la fois la double conviction que puisque ce n'est qu'un spectacle, c'est bien facile de le changer (et la société aussi!) et puisque ce n'est qu'un spectacle, cela n'induit pas de conformité à une réalité sociale... autre. Mais ceci précisément mène à l'inertie, la non-intervention, l'acceptation. En tenant bien compte qu'il ne s'agit pas de l'acceptation de tel ou tel accident, incident, défaut, mais de l'acceptation globale d'une remise de la vie au corps social, c'est-à-dire au renoncement à la vérité. La représentation qui émane du corps social, et réciproquement la vision permanente du spectacle renforcent les pressions sociales, et en même temps absorbent les changements que l'on voudrait effectuer. Tout ce qui se situe hors des normes et des paradigmes de cette société est réduit, incorporé, on peut bien évidemment montrer en photo, en film, à la TV les images les plus scandaleuses et les plus impressionnantes, provocatrices : ce n'est jamais que du spectacle, ce ne sont jamais que des images incorporées dans le flot des images. Or, ce sont des images *de la réalité*. Cette réalité novatrice est de ce fait incorporée dans les images traditionnelles, ramenée à des images conservatrices. Et si vraiment il y avait quelque chose qui n'allait pas exactement, il suffit d'un léger biaisage pour que l'image soit adaptée. Or, cette image est toute la réalité que nous connaissons jamais de tel mouvement, de tel groupe, de tel personnage peut-être hors série, non conforme. Mais plus on me le présentera comme hors série, plus il sera marginalisé dans la conformité même des images. Ainsi se ferme la boucle de « réalité — irréalité » du jeu des images, où tout le visuel définit tout le vivant. Une société pleine et continue. Il n'y a jamais de vide dans lequel pourrait s'insérer l'action de la vérité. L'image artificielle est toujours pleine, et nous sommes entourés en permanence d'images pleines. Le processus d'identification à la société s'effectue par ce plein, ce rempli, ce remplissage permanent. Le monde vu laisse des vides (ce qui ennuie tellement en général le citoyen à la campagne! Au contraire le spectacle de la montagne et de l'océan est plein, on en a plein les yeux...). Mais l'univers fabriqué d'images artificielles se doit d'être plein, sinon provoque l'ennui! Il n'y a jamais de vide. Et c'est une diffé-

rence majeure avec la parole. On ne peut pas écouter un discours permanent. Le discours implique forcément non seulement une alternance de vide et de plein, mais en lui-même ouvre une béance, et chez l'auditeur aussi. La parole ouvre des espaces à découvrir, et de ce fait elle est critique, elle éveille le sens critique, elle suscite la critique. Elle a ce rôle tant qu'elle n'est pas évidemment transformée elle-même en images, tant qu'elle n'est pas incorporée dans un système visuel, tant qu'elle n'appartient pas, dégradée, à une liturgie spectaculaire. Alors, elle a cessé d'être parole pour n'être plus que ce témoin, muet quoique bruisant, du triomphe de l'image, attachée au char triomphateur, elle suit pour attester ce triomphe et n'est plus que bruit. Le rôle de l'audio-visuel est précisément celui-là, incorporer la parole dans le flot des images, rendant la parole vaine et vide, l'esprit du spectateur tout occupé par le plein du visuel¹. Car l'image ne laisse aucun repos. Vous pouvez écouter un discours ou des informations d'une oreille distraite, en faisant autre chose. L'image nous accapare, ou vous regardez la TV ou non, mais vous ne pouvez pas regarder la TV en écrivant du courrier ou en faisant la vaisselle dans la pièce à côté. L'image capte l'attention tout entière, fascinés, hallucinés, nous abandonnons tout et de ce fait elle nous détourne de la réalité vécue, de toute réalité, pour nous faire vivre au lieu de l'image, dans sa plénitude. On sait quel rôle éminent le transistor a joué lors des émeutes de Mai 68. Les combattants écoutaient les nouvelles, et il y avait des effets d'écho, de rebondissement, on écoutait en construisant les barricades. On organisait les tactiques en fonction des nouvelles haletantes reçues des autres villes et des autres quartiers. On n'imagine assurément pas les mêmes combattants assis en rond devant un écran de TV pour *voir* ce qui se passait ailleurs. La TV aurait forcément non seulement arrêté, empêché, l'action, mais aurait démobilisé les spectateurs. On ne reprend pas un mouvement quand il a été arrêté au vol pour l'insérer dans un spectacle. Et l'on peut dire à ce point de vue que la TV, comme tout ce qui requiert une attention totale,

1. « Il ne faut pas dire que nous sommes entrés dans la civilisation de l'audio-visuel ou l'idio-visuel, mais dans une civilisation du bruit et surtout du visuel, le bruto-visuel, l'abruto-visuel, avec un très grand déséquilibre au profit du visuel » (A. Maillot, *op. cit.*).

inclusive du sujet, exclusive de toute autre préoccupation, est un médium froid.

Et c'est alors au sujet de la télévision qu'il nous faut reprendre les deux notes brièvement signalées. La vue appréhension de la réalité concrète permet et dirige l'action. L'image factice est le langage même de l'action. Mais voici que dans l'univers des images artificielles où nous sommes plongés, il y a stérilisation, blocage de l'action. Nous constatons une opposition complète entre l'image et la réalité, l'image transmise par le cinéma ou la télévision. Elles ne portent à aucune action, elles ne font pas sortir l'homme de son fauteuil. Au contraire, elles l'enfoncent dans son atonie. L'homme voit mais reste passif, parce que sur la représentation qui lui est offerte, il sait qu'il n'a aucune prise. Très suggestif est l'effort et faire participer le téléspectateur à des jeux, à des entretiens en l'invitant à appeler au téléphone le service x ou y, Action! qui va faire participer au spectacle, mais qui ne change rien en réalité, qui est toujours de l'ordre du jeu et du plus superficiel. L'image montrée, enchaînée, délivrée au spectateur passif ne provoque l'action que lorsqu'elle est propagande et à ce moment, il ne s'agit plus d'une action voulue par le sujet en fonction de la réalité qu'il connaît par la vue, mais d'une action calculée à l'extérieur, dont le voyeur est objet, la vue étant seulement un vecteur de sollicitation. Hors de ce cas, il y a un changement profond de la facticité du visuel. Celui-ci est maintenant tellement centré sur les images de l'irréalité, les images du factice et du convenu qu'elle sert de moins en moins à l'homme urbain technicisé à voir autre chose que des signaux et des apparences. Or, c'est ce qui caractérise tout cet univers d'images incorporatrices. La protestation si souvent entendue, de la part de jeunes notamment, de la « récupération » par la société devrait les conduire à la connaissance du rôle des images. Ce n'est pas la société bourgeoise qui est récupératrice, c'est l'univers des images, qui reprend tout ce qui se fait et se vit pour en faire du spectacle. C'est le triomphe absolu des images et de la visualisation qui est stérilisateur et récupérateur. Mais ce n'est pas seulement la TV! Le triomphe de l'image c'est aussi celui des *comics*, des bandes dessinées fussent-elles révolutionnaires. Le contenu, révolutionnaire ou non, ne change rien. C'est l'abolition de la parole cohérente et sensée, porteuse de sens, qui est l'acte récupérateur par excellence. L'image est toujours abolissante. Et

les dessins de *Hara-Kiri*, de Brétécher, de Wolinski ne sont jamais que les sous-produits de ce triomphe. Nous avons l'impression d'avoir enlevé à l'ennemi un de ses moyens d'action en le détournant de son sens. « Nous connaissons le rôle effroyablement conformisant de Tintin ou d'Astérix, mais nous avons ressaisi ce moyen, et nous combattons l'adversaire sur son propre terrain. » Illusion parfaite. Car au-delà des contenus il y a le débat de l'image elle-même, et sa perversité. Se situer sur le terrain de l'adversaire, procéder au détournement, cher aux situationnistes, c'est se mettre en réalité dans le même courant; le plein de l'image satisfait, par le spectacle, ma conscience révolutionnaire. J'ai vu, donc j'ai agi. Tout cet ensemble non seulement stérilise l'intervention, mais institue une fausse relation à un faux réel. Je prends pour réalité ce qui m'est montré, et le réel s'efface. Tout tient à cette fragmentation du réel continu dans lequel je vis, en images discontinues, éléments d'une mosaïque, provenant de tous les lieux du monde, amalgamés, situés les uns par rapport aux autres dans de nouveaux ensembles, recomposés de façon à former un autre continu tenu pour seul réel puisque c'est la seule relation au réel que j'aurai désormais. Ainsi la réalité vue dans laquelle on m'incite à m'investir est une fausse réalité. Et le rapport que j'ai avec elle est en même temps un faux rapport puisque manquent d'une part la prégnance d'une insertion dans le réel expérimenté, d'autre part la confrontation de cette expérience à un ensemble de valeurs et de choix référents à ce que nous nommons vérité. Dans le monde imagé artificiel le rapport est purement gratuit, passager, de l'ordre de l'intéressant mais aussi peu existant que l'intéressant fugace qui dissipe mon attention. Et cette fausse relation m'exclut de la réalité, c'est-à-dire m'enferme dans un cocon d'accoutumance, d'indifférence, de recherche d'expériences inédites, dans une anomie compensée par le dirigisme et le contrôle social. Je ne sais plus quelle est la réalité exigeante, je ne sais plus où se situe la réalité de ma propre vie. Et les images n'ayant plus de référence (je sais qu'elles n'en ont plus), je suis porté à choisir parmi les flots d'images celles qui sont le plus aisément décodables, plutôt que celles qui pourraient être riches de signification. Si bien que nous sommes donc en présence non seulement d'un faux réel reconstitué, d'une fausse relation au réel par la médiation des images, mais encore d'un faux langage.

Nous avons en effet à deux reprises avancé deux propositions contradictoires, d'abord que la série des images n'est pas un langage (considéré à la mesure du langage parlé référent à la vérité), et ensuite que la série des images est un langage (considéré dans sa structure, ses enchaînements en tant que signifiants). Ici nous arrivons à une troisième proposition : il s'agit d'un faux langage, c'est-à-dire une apparence de messages et de communication, mais située dans un contexte global tel qu'il n'y a plus que vide. Ce langage se fait prendre (et est pris) pour le complexe complet de « vérité-réalité », alors que d'une part il ne renvoie à rien sinon à une fiction, et d'autre part il intègre le spectateur dans la globalité sociale qu'il n'exprime ni ne dévoile mais qu'il sert dans son processus d'englobement. Les diatribes (que nous retrouverons) contre le langage qui serait un terrorisme intégrateur de la culture dominante ne sont exactes que pour ce qu'elles ne visent précisément pas, à savoir le langage audiovisuel, mosaïque et puzzle artificiel, faux langage, mais qui, tellement évident dans notre société, ne rencontre qu'approbation. Si bien que ceux-là mêmes qui mettent le verbe en question et à la question sont gravement approbateurs du caractère explosif et destructeur de l'image, ne se rendant pas compte que c'est elle qui est conformisante. Mais leur discours qui n'a pas de sens, à la fois se greffe sur, et rencontre avec joie le non-sens du faux langage de l'image d'un rien. Ce n'est pourtant pas rien que cette influence des images sur la vie que l'on constate indiscutablement. Influence de la publicité (il faut se mettre à vivre sur le modèle publicitaire¹), de la propagande, et maintenant influence sur les comportements violents². Mais il faut assurément prendre garde au fait que ces images ont une influence majeure précisément à partir du moment où l'individu vit dans un monde irréel d'une réalité fictive, feinte par les images.

1. J'aime rappeler que la première étude de fond sur la publicité comme modèle de vie est due à B. Charbonneau, dans *Esprit* de 1935! (« La publicité », *Esprit*, 1^{er} avril 1935, n° 31.)

2. Bien entendu on connaît les discussions à ce sujet : y a-t-il vraiment influence des images de cinéma et de publicité sur la violence des jeunes? Conclusions prudentes mais pourtant positives de la commissions d'étude sur la question (C. Chavanon) et excellent article de R. Lenoir (« TV, la violence et l'image », *le Figaro* du 10 mars 1976). L'image de violence extrême produit soit une reproduction exacte (mais de courte durée) soit un comportement global de brutalité généralisée et d'appauvrissement du langage.

Le comportement brutal n'est pas celui de la vie réelle mais pour celui qui vit dans cet univers d'images artificielles, il devient le comportement normal. Normalisé parce que les images sont normes dans un univers anémique. Ce n'est pas l'influence de l'image en soi sur un homme en soi qui joue, et donc image de violence qui provoquerait la violence. Mais image de violence dans un monde d'images, où rien finalement n'est rien d'autre qu'ombre sur un écran. Frapper quelqu'un. Mais ce quelqu'un n'existe pas plus que l'acteur si souvent regardé. Le coup même n'est rien d'autre qu'une image et les scènes de violence, un spectacle que l'on se donne à soi-même. Tout est spectacle, fantômes d'ombres, scintillements et scénarios conçus d'avance. Celui sur qui on porte la main n'a aucune réalité, ne représente rien, et cela n'a exactement pas plus d'importance ni de sens d'aider un aveugle à traverser la rue ou de le battre. Le battant est-il même certain d'être, il se sent lui aussi acteur dans un jeu d'images, sans poids et sans signification. Battre, tuer donne un poids à l'instant. Recherche du paroxysme pour éviter cette absence de soi, soi réduit à l'image aussi, paroxysme de la drogue, de l'orgasme, de la violence. Seuls moments où l'absent de soi, par excès d'images factices ingurgitées, éprouve vaguement un sentiment d'existence, une réalisation.

4

*La technique*¹

Je ne pense pas que ce soit obéir à une monomanie que de ramener tout le triomphe de l'image à la technique. La chose me paraît aisément constatable. La technique est la possibilité de l'explosion

1. Sur la technique et le sens à donner à ce terme : J. Ellul, *La Technique ou l'Enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin, 1954; *Le Système technicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

des images, de leur multiplication infinie, de la substitution de l'image à la parole, et de la constitution d'un univers d'images. Mais il existe aussi une exigence réciproque de l'image et de la technique, et finalement une sorte de connaturalité entre les deux.

La possibilité. Il est clair que ce sont les MMC qui nous entourent d'images. C'est la multiplication des techniques visuelles qui a entraîné cette invasion de nos yeux et de notre pensée par l'image. C'est uniquement parce que nous avons les appareils que nous produisons les images. Sans instruments techniques, aucun triomphe de l'image. C'est la presse à imprimer d'abord, la photographie ensuite, et l'explosion qui suit, des moyens, caméra, linotypes, TV, satellites artificiels... qui ne cessent de produire de l'image. L'univers des images vient uniquement de la technique, et non point d'une quelconque intention de l'homme, d'une philosophie ou d'une structure économique, d'un besoin de profit, de la lutte des classes ou de l'Œdipe, tout le barda pseudo-intellectuel dont la moindre explication se charge aujourd'hui. Les choses sont plus simples et plus glaciales. La technique est le moyen de l'image, elle en explique la possibilité d'une part, la diffusion d'autre part, la multiplicité. Et déjà cela comporte en soi, comme nous avons essayé de le montrer, une certaine logique de développement, quand l'appareil existe, il faut qu'il s'applique. L'homme moderne ne peut laisser ses découvertes inactives, ses possibilités dans le seul domaine du possible. Il peut alors y avoir création d'un besoin, d'une habitude imposés à l'homme par la puissance et le poids de la technique; il s'accoutume à la multiplication des images simplement parce que cette profusion lui est proposée, imposée par la technique, et celle-ci l'impose simplement parce qu'il est possible de le faire. Dans le monde des techniques on passe du possible à l'effet par nécessité. Quand on peut expédier une image par satellite d'un bout à l'autre du monde instantanément, on le fait. Quand la multiplication des moyens d'image s'impose, on y trouve aussitôt une justification. Mais une fois de plus, ce n'est pas parce que l'homme désirait les images, désirait la télévision ou les satellites qu'ils ont été créés. Ils ont été créés par le processus de développement de la technique, et ensuite on a trouvé combien c'était agréable, intelligent et bon à consommer. (Agréable à la vue, bon à manger et capable d'ouvrir l'intelligence, de toute évidence). Et l'on est entré d'un pas alerte dans l'univers imagé, fictif, d'images

produites par des techniques, multipliées par des techniques, diffusées par des techniques. Et celles-ci jouant sur le réel, uniquement dans la réalité même, ont évidemment produit ce qui y correspond, des images et rien d'autre, ont centré davantage, toujours davantage l'homme sur cette réalité-là, de plus en plus irréelle. Sans doute on peut dire qu'il y a *aussi* des techniques de diffusion de la parole (téléphone, radio). Mais il faut faire deux remarques à ce sujet : d'abord, la séduction est totalement différente. Entre une émission de TV et une émission de France-Culture, on sait ce que le public choisit. L'image est séductrice, captatrice, et proprement hypnotique, alors qu'il n'en est pas du tout ainsi de la parole transmise par radio : pour l'écouter effectivement il faut le décider, le choisir, le vouloir et s'attacher au plus difficile. A moins que, et c'est le cas le plus fréquent, la radio transmette non pas une parole mais un fond sonore. On laisse le transistor fonctionner, qu'il transmette de la musique ou un discours, cependant que l'on n'écoute rien et qu'on parle d'autre chose. Or la réduction de la parole à être un fond sonore est de toute évidence bien plus grave que le silence ou l'absence de parole. C'est la dévaluation de tout contenu possible de cette parole, le mépris complet. La seconde remarque est toute simple : il n'y a strictement aucune commune mesure entre les moyens de diffusion d'images et ceux de diffusion de parole. Matériellement, c'est bien la technique des images qui a transformé notre univers et sur ce point McLuhan a certainement raison. Lorsque concrètement on fait l'inventaire des techniques d'images et des techniques de parole, on est stupéfait de la disproportion. Les premières seules ont une cohérence et constituent un réseau de correspondances. Les secondes sont toujours accidentelles et afférentes à des activités sporadiques. Le haut-parleur, l'enregistrement, les cassettes, le téléphone, tout cela est du moyen artisanal accroché directement à une activité directe de l'homme. Seule la radio aurait la puissance des moyens visuels.

Mais la relation du visuel avec la technique est également plus profonde; ce n'est pas seulement la multiplication des moyens techniques qui a pour conséquence la visualisation généralisée, c'est aussi le fait que pour se développer, la technique a principalement besoin d'un homme visuel. La technique est exclusive du discours. C'est précisément dans son domaine que le schéma, le croquis,

est décisif. On n'expliquera jamais par la parole un processus technique comme on peut le faire par un dessin ou une photo. La progression technique est exactement coextensive à la représentation visuelle. Il faut exactement que l'homme soit polarisé par le visuel pour devenir un homme technicien. L'appréhension de la réalité, la réduction de la réalité à des éléments utilisables, l'action sur la réalité ne peuvent s'effectuer que par l'élimination de l'aléa du discours et la précision de l'image. Il faut une certaine mutation mentale pour que l'*homo sapiens* devienne l'homme technicien, et cette mutation s'effectue par l'exclusivité du visuel par rapport au parlé. Et ceci va s'accompagner de la création d'un autre langage, par exemple, statistique traduisible en graphiques : il faut arriver à une parfaite coïncidence. Si bien que toute technique repose sur une possibilité de réduction à un dessin de ce qui avait été de l'ordre de la parole. Subitement l'économie politique sort des considérations psychologiques, moralistes, des problèmes de finalités, lorsque l'on peut tout ramener au tableau d'*in-put* et *out-put* de Léontiev : on voit enfin, et de ce fait on peut techniciser l'économie politique.

Mais ceci implique évidemment l'évacuation de ce qui ne peut pas être ramené à une image de cet ordre. Il y a donc tout un contenu du langage, toute une approche de la connaissance qui sont exclus parce que non visualisables. Il faut que l'homme comprenne par croquis, il faut qu'il obéisse à des signaux pour être adéquat au développement et à la manipulation des techniques. Mais il y a des signaux sonores? certes! Et une oreille exercée sait reconnaître l'état d'un moteur à son bruit. Et la sirène, et les bouées sifflantes, cependant comparez l'incertitude du sonore et la claire évidence du signal visuel. Un coup de sifflet d'un agent peut signifier cinquante choses, et, de plus, ne pas être émis par un agent, mais par n'importe qui : il faut que j'aie vu l'agent pour savoir de qui émane le signal. Au contraire, un feu rouge — indiscutable. C'est pourquoi se multiplient ces signaux visuels, ces tableaux de bord lumineux. Pour être apte à la technique, l'homme doit être devenu visuel avant tout, et centré sur le visuel, toute la journée. Sa journée de travail, puis celle de repos. Première face de l'exigence réciproque du visuel et du technique. Et voici la seconde :

Nous avons noté plus haut l'utilité évidente de l'image en ce temps pour sa facilité, sa rapidité... Or nous avons à souligner ici la réci-

proque : l'homme formé par le milieu technicien est précisément l'homme qui a besoin de vivre par images. La masse des connaissances toujours croissantes à enregistrer exige de faire appel à l'image. Et celui-là saura disserter de la politique israélienne qui aura jeté un coup d'œil sur une carte et vu un film sur la campagne du Sinaï, mieux que s'il avait lu toute une série de livres sur Israël, parce qu'avec un plus grand sens du réel. Mais, bien évidemment, il ne s'agit encore là que d'enregistrement d'images. A la vérité, peu de chose est plus utile dans notre société que celle-là. Le jeu se fait ainsi parfaitement clair : la technique exige un homme visuel. L'homme vivant dans un milieu technicien exige que tout soit visualisé.

Et plus profondément encore voici que nous rencontrons une connaturalité de la technique et de la visualisation, des images, et des images artificielles. Évidence, efficacité, tangible et réel. La technique est de l'ordre de l'évidence. Ses résultats sont clairs. En gros : ça marche ou ça ne marche pas. On va dans la lune ou non. La fusée a divergé ou non. Il ne peut pas y avoir de discussion : comme la vue qui nous fournit l'évidence, alors que le discours peut produire une conviction, mais le passage du discours à la conviction est confus et incertain. Le même discours produit une certitude chez l'un et le doute chez l'autre. La même parole est vraie à un moment puis cesse de l'être et le cheminement du discours, si logique et rigoureux soit-il est incapable d'une démonstration non falsifiable. L'on connaît les plaidoiries inverses, également vraisemblables et convaincantes, de même que les discours politiques : c'est ce caractère d'incertitude qui a lassé l'homme de la parole. Mais prenons-y garde : il n'a été lassé qu'à partir du moment du triomphe de la visualisation. C'est lorsque la technique identifiée au visuel, le visuel produit par la technique ont fourni à l'homme de ces évidences irréfragables en même temps que le sentiment d'une puissance illimitée que le discours a commencé à être tenu pour bavardage, parce qu'il n'apportait pas le même genre de certitude claire, de résultats non discutables que fournissent la visualisation et la technique, chacune pour sa part, et chacune concordante à l'autre, identifiées l'une à l'autre. Jusqu'à ce triomphe de l'image technicienne, le discours était à la fois l'acte

le plus sérieux et le jeu le plus subtil. Mais comment le sérieux et le jeu conjugués auraient-ils résisté à ce qui fait la seconde concordance de la technique et du visuel : l'efficacité. Que le grand mot d'ordre et le premier caractère de la technique soient l'efficacité, point n'est besoin de le redire. Mais elle est ici identique à l'image. Celle-ci a toujours un caractère positif, et je peux dire programmeur. L'image qui contient une totalité fournit à l'homme le cadre et le motif de l'action. C'est le visuel qui est en relation avec la nécessité d'intervenir dans la réalité, et qui donne les moyens de cette intervention. Au contraire, chacun connaît l'ineffectivité de la parole. Ce que nous appelons parole n'a plus rien à faire avec le Dabar juif; elle est sans effet constatable sur la situation, elle n'est jamais une programmation immédiate de l'action. Lorsqu'elle le devient c'est par une sorte de contrainte qui lui est imposée ou un véritable changement de « nature » : ce n'est pas pour rien par exemple que Sorel, lorsqu'il se préoccupe de l'efficacité pour l'action du mythe, parle d'image motrice. C'est-à-dire ce qui est parlé, raconté doit être en fait une transformation de la parole en image. La même préoccupation habite le visuel et le technique. L'image est la communication efficace par excellence, la technique est dans tous les domaines l'efficacité même. Mais sans visuel, pas de technique. Il faut voir et avoir une image du réel à quoi appliquer le moyen. L'efficacité de l'image garantit l'efficacité du technique comme celle-ci autorise la première. Dans tous les domaines, il est rentable. Et ce n'est pas pour rien que Foucault redécouvre le système panoptique de Bentham¹, cet étonnant système de surveillance généralisée par la vue permanente sur tous, d'un coup d'œil, au profit des gardiens. Foucault veut montrer que ce système de surveillance des prisons s'étend en réalité à tout notre corps social, en interprétant celui-ci au travers de cette visualisation universelle. Mais il manque deux points : ce panoptique n'est possible que par des moyens techniques très développés, et il est rendu nécessaire par l'exigence d'ordre et d'efficacité de la société technicienne.

1. Dans : *Surveiller et Punir*, Paris, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », Gallimard, 1979. Je rappelle que le panoptique était un système de prison circulaire, composé de cellules disposées comme des alvéoles d'abeille et dont les parois avant et arrière étaient de verre si bien que les gardiens postés dans une tour au centre de l'anneau pouvaient voir en permanence tous les prisonniers...

Et le désintéret pour la littérature, le désaveu de la philosophie sont le reflet de leur impuissance à se transformer en diagrammes. Même souci de l'efficacité parce que même référence à la réalité. La vision est de l'ordre du réel, nous l'avons montré, et le technique n'agit que dans ce domaine. Le tangible. Le quantitatif et dénombrable. Par la technique l'homme agit (et n'agit que) sur les choses. Ensemble présent par sa corporalité et qui constitue la réalité. Il faut même que tout soit chosifié, réifié pour devenir objet de technique. Tout ramené à sa corporalité. L'homme enfin ramené à n'être que machine (et y ajouter le terme de « désirante » ne change rien!). Il n'y a pas beaucoup de progrès de La Mettrie à Deleuze, ou à Skinner, c'est toujours le même processus. A la fois visuel et technique. Visuel : je n'ai pas vu l'âme ni l'esprit. Technique : il faut bien que l'homme soit machine pour être traité techniquement, par les centaines de techniques convergentes sur lui. La réification n'est plus une opération philosophique ni économique abstraite, ni une façon d'exploiter l'homme comme on pouvait expliquer l'aliénation : elle est le résultat du développement technique et de l'exclusivité du visuel. Voir et être vu. Tout l'homme se réduit à cette opération, et la technique vient la confirmer.

La connaturalité du visuel et de la technique comporte enfin d'étranges conséquences, qui sont des inversions. Nous avons dit que dans son être au monde, l'homme par la vue appréhende la réalité de son environnement, par la parole entre dans une relation dialectique avec l'humain et à la béance de la vérité. Mais le triomphe du visuel et de la technique a changé tout cela. La multitude des images nous impose une vision finie en temps obligé, à quoi il est pratiquement impossible de se soustraire, et l'on assiste au transfert de certains médias du mode spatial (journaux) au mode temporel (reportages filmés, télévisés, vidéo-cassettes). La vue donne ouverture sur le temps, comme avec l'écriture, la parole s'inscrivant dans l'espace. Retournement fondamental qui coïncide avec l'autre grande opération : l'effort pour ramener le langage à des schémas, des dessins et des diagrammes. Réduire un discours en unités comptables, faire des colonnes de *bits* informatifs, établir des croquis avec des flèches dans tous les sens, organiser le carré sémiotique de Greimas, fixer les

grilles de lecture de Ricardou pour une formalisation de la fiction, et les graphiques de « contiguïté en abscisse et opposition en ordonnée », ou narration et fiction, etc., tout cela ne présente qu'un aspect dérivé de la technicisation. Visualisation. Ce n'est pas un travail d'ordre scientifique, mais typiquement technique. Il s'agit de rendre la parole visualisée par l'intermédiaire du schéma concernant et la langue et le discours. Mais c'est faire de la parole un objet de technique. Bien entendu, on peut toujours décider ce que l'on veut. Il faut simplement se rendre compte du double fait suivant : en agissant ainsi on porte à son comble l'excès du scientisme. C'est-à-dire le processus qui a consisté à évacuer comme inexistant tout ce qui n'était pas réductible à la compréhension scientifique, et à la schématisation visuelle. La parole était ce qui devait résister le mieux à cette pression. Maintenant on arrive à formaliser visuellement tout ce qui est relatif à la parole, mais au prix d'une exclusion du sens. Ce qui est tout à fait significatif ! La seconde observation que l'on doit faire, c'est qu'en agissant ainsi on ne manifeste nullement un esprit libre, dégagé des préjugés autrefois attachés à la parole et au langage, mais uniquement un conformisme sociologique rigoureux, de l'universalisation de l'image, une obéissance exacte à la technicisation généralisée. Le progrès foudroyant de la méthode structurale ne s'explique que par le support des médias, c'est-à-dire par la technicisation de la pensée moyenne. Il n'y a aucune connaissance améliorée ni supplémentaire, il y a mutation de l'entendu incertain à un visuel que l'on croit sans ambiguïté. Il y a exclusion de la relation parole-vérité, pour nous ramener à une relation langage-réalité.

Or, il faut comprendre aujourd'hui que d'une part c'est possible et d'autre part c'est la condition pour que la parole ait quelque efficacité. Mais elle n'atteint jamais une aussi grande force que la représentation visuelle. Lorsque nous pensons à des discours qui ont de l'efficacité, nous oublions toujours que c'est la relation avec un certain cadre, un certain nombre d'impressions visuelles : dans la propagande par exemple, le langage cesse d'être langage et parole pour devenir stimulus et n'a de force qu'exactement dans la mesure où c'est l'encadrement (la masse, les défilés, les drapeaux, le cadre monumental, etc.) qui lui donne une portée. Ce qui est du visuel correspond à l'intervention de l'action, dans le domaine visuel, donc du réel, là où la technique s'insère.

La parole humiliée

Cette invasion de la parole par l'image, cette inversion, cette subordination nous introduisent à l'autre volet de notre réalité moderne, la parole humiliée.

1

La dévaluation de fait

Personne ne le cherche et pourtant de fait la parole est, dans notre société, lamentable. Il y a au premier plan la faute, certes oui il faut employer ce terme sans connotation morale, mais faute défaut, manque, et responsabilité, il y a la faute du parlant. Le parler pour ne rien dire a cancérisé la parole. Parler autrement que la poésie, le mythe, le récit indispensable de l'historique légendaire, parler autrement que l'utile (non moins mais pas plus) échange de renseignements, d'informations, d'enseignements. Parler autrement que le rituel et le mystère codifiés codifiant le monde. Parler dorénavant pour rien. Bavardage. Il remonte loin, mais la scolastique n'était pas, en son principe, son origine, bavardage. Elle le devint. Bavardage qui, très curieusement, envahit le monde savant et sert de garantie à ce monde. Rabelais et Molière sont témoins de ce bavardage, de ces mots pour rien. Mais Shakespeare, *Words, words, words*. La découverte subite et tragique que les mots ne sont que des mots et non pas une puissance agissante. Conscience aiguë de l'inutilité du discours : on n'avait pas cette conscience-là au Moyen Age, et la parole y était vénérée sous toutes ses formes, et pas seulement litur-

gique. Après le xvi^e siècle, c'est l'avalanche du discours de plus en plus inutile. Facile de l'identifier à la bourgeoisie, parole réduite au schématisme des affaires, parole paravent de ce que l'on ne veut pas dire en réalité. Parole devenue insignifiante dans l'élégance des cours, le marivaudage, et dans la banalité quotidienne sans référence avec un vécu effectif. Bavardage mondain et bavardage intellectuel entremêlés dont rend compte l'admirable *Contrepoint* de Huxley, qui s'effondre finalement aphasique, dont Ionesco a fait sa gloire. La faute du parlant par défaut d'un « à dire », et qui ne dit plus rien mais continue à parler, parler, parler comme dit Prévert. Excès des discours privés de sens et de véracité. Nous en avons assez de ces discours électoraux et politiques, dont nous sommes tellement certains qu'ils ne disent strictement rien, et de ces conversations fausses, et de ces livres tirage à la ligne (il faut bien écrire, et faire un métier d'écrivain!). Faute du parlant qui continue comme moulin à parole, agité par le vent et devient responsable de ce que plus personne ne peut plus prendre *aucune* parole au sérieux. *Aucune*, car l'afflux de ces mots interdit de découvrir celui qui, dans le torrent, porte sens et mérite d'être écouté. Et cette dévaluation peut aussi bien être le fait d'intellectuels, qui aujourd'hui nous en donnent maints exemples. Retenons seulement l'impénitent bavardage des Miller, des Deleuze et Guattari¹, dont la logorrhée cache la minceur de quelques données simples sous un flot verbal insignifiant qui précisément fait illusion, mais la parole n'est plus qu'illusoire, et complètement dévaluée par le « rien dit » et la surabondance du discours. Mais ceci satisfait celui qui s'empare d'un mot brillant et dorénavant va tout expliquer, en utilisant gravement le « flux » ou le « désir » sans se rendre compte qu'il n'y a là qu'une redite des théories médiévales sur l'*Impetus*, l'Élan, etc. dont les successeurs de Buridan tirèrent de si beaux effets de vaines paroles! En même temps que l'excès du discours vain, et vide, *vaste land*, c'est l'excès des informations diffusées de partout concernant tout, qui stérilise totalement la qualité. Nous recevons en vrac des informations sur le stylobille le plus perfectionné, l'élection du pape, le mariage de Monaco, la révolte d'Iran, l'augmentation des impôts, les nouvelles possibilités de crédit, la reconversion du plus grand pollueur vers

1. Pour ne citer que des « grands »!

la dépollution, dix mille informations paroles dans un instant que nous ne pouvons matériellement pas entendre, nous deviendrions fous si nous devons vraiment prendre tout au sérieux, le flux de paroles coule, nous laissons couler. Après tout que ça parle ou non, cela revient au même, j'écoute d'une oreille distraite et je saisis par hasard une brîbe de formule, un accent émouvant, mais la parole de toute façon ne m'importe plus. Excès de mots, excès d'informations. Je dois me défendre contre ces invasions, spontanément mon esprit se ferme, je ne peux pas me laisser déchiqûeter en morceaux, Orphée livré aux Ménades informatrices, dispersé à tous vents de doctrine, de mots, attiré dans tous les pièges. Je n'écoute plus. Je refuse (sans même le savoir) d'entendre. La parole anonyme continue à couler. Bruit-bruits. Parce qu'elle n'établit plus aucune espèce de relation. Elle est détachée dorénavant de façon définitive de celui qui prononce cette phrase. Il n'y a personne derrière. Lorsque des théoriciens poussant à l'extrême la logique de leur analyse du langage déclarent qu'il n'y a pas une personne qui parle, qu'il n'y a aucun « à dire » intentionnel, mais qu'il faut rigoureusement reconnaître que *ça* parle, qu'*on* parle, ils ont le tort d'en faire une loi générale, de prétendre nous apporter là soit une analyse objective du langage, soit une psychanalyse neuve du « non-sujet », ils ont le tort de présenter cela comme permanence, ils ont raison au niveau de notre société, de notre temps, de nos groupes intellectuels ou bourgeois, c'est un constat sociologique et non linguistique ou psychanalytique. Aujourd'hui, ici, il y a une sorte de discours social qui coule sans fin et se reproduit vingt heures sur vingt-quatre, et qui s'exprime au travers de bouches particulières. Un discours parfaitement anonyme, quoiqu'il soit déclaré, parfois avec force et conviction par un vecteur singulier¹. Ceci correspond à l'anonymat dont se couvre le discoureur. La parole est devenue anonyme et par conséquent sans aucune importance puisque sa seule réalité était la rencontre de deux hommes vivants qui avaient à se connaître, se reconnaître, échanger... Les mots sont du vent. Les mots passent

1. Bien entendu je considère *sur le plan intellectuel* comme tout à fait caractéristiques de ce discours social anonyme et sans contenu personnel les livres de Lacan, Foucault, Derrida, etc., qui sont par eux-mêmes la démonstration de ce qu'ils décrivent pour tout homme parlant...

Son istee umbécile !!!

et n'ont aucune importance : du moment que personne n'ajoute le poids tout entier de sa vie à la parole qu'il prononce, quel sérieux pourrions-nous ajouter à cette parole ou une autre. La rupture entre le parlant et sa parole est la cassure décisive. Si l'homme n'est pas dans sa parole, elle est un bruit. Et cela aussi remonte loin quand on a voulu chercher un poids de vérité à des formules philosophiques ou politiques indépendamment de celui qui les a prononcées. Que m'importe qu'il ait vécu comme un lâche, un menteur, un hypocrite, ce qu'il a laissé comme paroles était si beau! Là réside le premier vide. La parole dans la Bible est intégrée à la personne. Elle est vraie si la personne est vraie. Les paroles de Jésus n'ont aucune espèce de valeur ni d'intérêt si elles sont séparées de la personne de Jésus. Il y a en lui parfaite unité du vécu, de l'action, de la parole, de la relation, de la connaissance. La rupture actuelle entre le parlant et la parole dépouille la parole mais bientôt celle-ci reprend une valeur. Mais où? forcément dans le non-humain, et sa valeur sera référence à la raison, à la science, à une *doxa*, à un courant social, à une conception du beau ou du vrai. Une *conception*. Et non point la beauté du vécu en accord avec soi-même, la vérité de l'unité d'une personne. A partir de ce moment la parole est livrée à tous les vents, à tous les changements, elle perd tout poids et toute signification. Elle devient instrument. A partir de là, elle peut être manipulée, elle n'engage rien ni à rien. La parole suprêmement vidée d'elle-même, c'est le slogan¹. Elle est au service d'un appareil, de n'importe quel appareil. Elle devient propagande au service du mensonge², d'un mensonge fondamental, celui par rapport à l'unité de l'être et de la parole. Elle devient au service d'une doctrine, n'importe laquelle puisque considérée en soi, toute doctrine politique vaut n'importe quelle autre. La parole peut être prostituée dans n'importe quelle aventure. Parole anonyme : sans nom, et par conséquent parole non parole. Personne ne l'a parlée. Elle se répand fluide sur un monde sans référence, et tout le discours sur le signe, le signifiant, le signifié, le référé-

1. Voir l'étude essentielle, et très éclairante sur la dévaluation moderne de la parole, de Olivier Reboul, *Le Slogan*, Bruxelles, éd. Complexe, 1975.

2. Je ne dis pas que la propagande soit fondée sur des mensonges par rapport au réel : j'ai montré ailleurs que la propagande n'est efficace que si elle se réfère à des choses exactes.

rent, les connotations... est un discours strictement vide à partir du moment où il n'y a plus de parole. La faute du parlant.

Mais la parole est dévaluée aussi du fait des conditions mêmes dans lesquelles aujourd'hui elle est prononcée. Car le triomphe de la pensée par images suppose une réduction de la parole. Nous savons le phénomène remarquable qui marque notre époque de désintégration du langage par des voies diverses. Aussi bien l'utilisation de la parole dans la propagande et la publicité, où il suffit d'une onomatopée, la suppression du sens de la parole, puisque celle-ci est ramenée à un stimulus mais c'est également clair et significatif dans la poésie contemporaine, dans la volonté de dissocier le sens de la parole (expérience de Moles), la réduction aussi de la parole à n'être que transmission d'information, et à tout analyser en termes de communication et information. D'où l'on conclut à la supériorité de l'algèbre sur la langue parlée, ou aussi bien de l'image sur la parole. Mais tout ceci est simplement induit par l'invasion des images. Et réciproquement, à partir de là, on peut appeler langage n'importe quoi, il y a le langage de la mode vestimentaire, et le langage filmique, et le langage de l'expression corporelle... mais on s'aperçoit dans tous les cas qu'il s'agit d'un passage à une visualisation, à des images. On fusionne, comme sans le vouloir, comme si cela allait de soi, tous les « langages », le parlé, l'entendu n'étant qu'un cas particulier de la communication. Mais c'est en réalité la disparition d'un certain mode de pensée au profit d'un autre. Et ceci confirme la tendance à ne vivre qu'au présent. Ici encore ce n'est pas un hasard s'il y a recul, refus de l'histoire. Si l'on récuse la continuité historique, et la signification dérivant du passé. Ceci n'est évidemment pas conforme à la dimension temporelle de la parole, au contraire ceci coïncide avec le processus de présentabilité des images visuelles. L'homme des images est un homme sans passé. Vivant d'un apport d'images contenant chacune la globalité de ce qu'il a à savoir, il n'a pas besoin de mémoire, il n'a pas besoin de conserver ce qu'il apprend aujourd'hui. Il n'a pas besoin d'expérience. L'image et la transmission de la connaissance par associations d'images transmettent tout ce dont on a besoin tout de suite. A

cela correspond bien entendu aussi l'inutilité de l'histoire historique. Et ce n'est pas davantage un hasard si on l'évacue de l'enseignement. Finalement le structuralisme avec son écrasante dominante du synchronique est la méthode, le mode philosophique cohérent au système des images visuelles, et ce n'est pas pour rien que c'est lui qui réduit le langage à un jeu de structures. Et la parole subit aussi le contrecoup de la technicisation de toutes choses. Il faut prendre conscience de façon fondamentale que la parole est rigoureusement et en tout contradictoire à la technique¹ et que le triomphe inconditionnel de celle-ci évacue la parole devenue errante et servante déposée. Réduite à son tour dans le cadre technicien à n'être plus qu'instrument. Parole vaine du fait du bavard, instrumentale du fait des techniques. Ici c'est le contexte qui commande l'évolution. Elle n'a plus besoin d'être porteuse de sens, elle est désignée. Une fois de plus, les analystes scientifiques qui réfèrent tout aux structures de langage en constatant l'inutilité du sens rendent un compte exact non de ce qu'est la parole, mais de ce qu'elle est devenue ici et maintenant.

Parole utilisée, non encore totalement évacuée, parce que conservant une part de son ancien prestige. Il est indispensable que l'on continue à parler, même quand il n'y a plus de sens ni de valeur effective, même quand il n'y a plus aucune référence à la vérité, parce que l'homme garde une vieille, ancestrale mémoire de la parole triomphante dictant au monde les lois de Dieu. De même chacun méprise le discours politique, on hausse les épaules devant les promesses et les lyrismes, mais on ne peut s'en passer, et l'homme politique qui ne se livrerait pas à ce jeu n'aurait aucune chance d'être pris au sérieux. Alors que l'on sait que cette parole n'engage à rien. La technique nous fait vivre dans un univers d'action, de chiffres, de démonstrations, d'efficacités. Mais ici se conjugue le double élément de la vacuité des paroles d'un parlant anonyme et sans foi, avec l'évidence triomphale de l'efficacité de l'action. Celle-ci maintenant toujours technicisée. Et cette parole

1. Quoique bien entendu je sache que le langage est aussi lui-même une technique, qu'il est objet de techniques, par exemple avec la rhétorique; mais il n'y a aucune commune mesure entre cette technique inscrite parmi les plus traditionnelles et ce qu'aujourd'hui la technique est devenue.

ne peut prendre une modeste place que si elle se subordonne entièrement à l'efficacité, à l'impératif du jeu des techniques. Parole devenue image — parole faite pour l'ordinateur, parole dominée par l'écrit, par l'inscription, par l'imprimé, changée en chose, en espace, en visible. Il faut maintenant la voir pour la croire, et il nous paraît que nous avons enfin pénétré le tout du langage lorsque nous pouvons appliquer le carré sémiotique sur un discours. La parole privée de sens dans l'usage effectif qui en est fait est ainsi transformée en autre chose qu'elle-même. Et la tentation était grande dès l'écriture, puisqu'elle était équivalente de l'image. La distorsion apparaît clairement quand dans une même société il y a passage d'un signe représentatif à une syllabe ou une lettre par le même signe : par exemple un signe qui représente la mer finit par être une lettre ou une syllabe qui n'a aucune consonance avec le mot « mer », le même signe peut donc être lu deux fois : l'une en prononçant le mot « mer », l'autre en prononçant la lettre « a ». Dès lors la parole devient incertaine et muable. Mais évidemment ce n'est pas un changement réel dans la pratique de la parole, qui restait hautement dominante. Les choses changent avec l'imprimerie, qui diffuse tant d'écrits que la lecture devient plus importante que la capacité à parler. Le terme d'analphabète est équivalent à non civilisé. Et très habituellement les civilisations de la parole ne sont pas considérées comme vraiment développées. Alors que sur le plan humain, des relations, de l'unité de la personne, c'est la parole qui est dominante, l'écrit très secondaire. L'écrit a mis la parole dans une situation équivoque et défensive. C'est de ce moment que sa dévaluation a commencé. Un dernier exemple de cette dévaluation nous vient assurément de l'ordinateur. Langage spécialisé puis maintenant langage direct. Nous pourrions bientôt nous adresser à l'ordinateur en langage naturel et recevoir une réponse écrite en langage naturel. Soit. Mais quel langage ? Il est bien évident que l'ordinateur ne peut comprendre ni les ambiguïtés, ni les connotations, ni les allégories, ni les métaphores, ni les métonymies, ni les ellipses, ni les paraphrases. Il lui faut un langage sans ambiguïté, sans double sens, sans finesse et sans complexité. Il s'agit de rester dans un cadre restreint du vocabulaire également. Il ne peut pas y avoir de mot précieux et rare, il ne peut pas y avoir d'allitération et de mot nouveau qui n'a pas encore de valeur lexicale mais qui va évoquer, provoquer chez l'au-

diteur des foules de réactions et d'images. L'ordinateur n'a que faire d'un poème de Michaux. Il n'a ni réactions ni images. Il faut un langage clair et jamais ambigu. Une approche syntaxique précisant exactement les règles de grammaire que le parlant doit appliquer pour que l'appareil entende. On donne l'exemple des exemples comme celui-ci : combien y a-t-il d'habitants à Rennes et à Châlons ? Réponse zéro, parce que l'ordinateur entend : combien y a-t-il de personnes habitant en même temps Rennes et Châlons. Il ne peut pas comprendre qu'il y a deux questions. L'approche syntaxique doit être doublée d'une approche sémantique par laquelle on repère les mots « forts » de la phrase à partir desquels s'établit le sens. Mais tout ce travail consiste à faire que ce langage ne soit pas une parole puisque toute la richesse de celle-ci, toute l'ouverture sur la vérité provient justement de ce qu'il faut éliminer pour être entendu par l'ordinateur. Bien sûr, on dira : « Cela n'a aucune importance, le langage entre hommes reste langage complexe, et ce n'est pas parce que l'on doit se soumettre à une discipline pour parler à l'ordinateur que quoi que ce soit va changer. » Eh bien cela est faux ! Dès 1930, on avait noté l'appauvrissement du langage par le développement du style télégraphique et par le *basic* : la construction de la phrase réduite purement utilitaire, sans flexion et sans enluminure, avait commencé ce que le langage ordinateur achève. Mais vous restez toujours libre, pour parler à quelqu'un, d'employer le langage complexe ou fleuri ? Oui certes ! mais qui sera tenu langage d'esthète, de poète, langage sans importance. Et c'est bien cela qui est la dévaluation effective : d'un côté un langage sérieux, fort, utile, précis, situé dans le courant général de la société ; ayant son statut parce que correspondant exactement à la technique et à son développement. Un langage pris au sérieux parce que correspondant aux affaires sérieuses. Et de l'autre un langage à la dérive, bon pour les intellectuels, pour les artistes, un langage de distraction, de fantaisie, n'ayant aucun statut, aucune situation, dont le sens et les transformations n'ont aucune importance finalement. Qui ne voit la dévaluation effectuée de la parole dans cette rupture, cet éclatement. Qui ne sait que tel inscrivant les slogans brûlants de 1968 a dix ans plus tard adopté le sobre et précis langage de l'énarque ou la langue de bois du militant qui a réussi dans l'appareil.

2

Le mépris du discours

Ceci nous introduit d'ailleurs à l'un des aspects du mépris du discours. Car nous pouvons saisir ce mépris dans deux pratiques différentes, correspondant à l'éclatement du langage. Il y a le mépris des techniciens et le mépris des intellectuels. Pour le technicien, la faute presque irrémédiable du discours c'est d'être ambivalent, plurivalent, et de ne jamais aboutir à une certitude absolue. Il faut rendre ce que l'on dit monovalent, évacuer les incertitudes, et transformer le langage en un appendice utile de la démonstration. Usage pur de toute référence à un inconnu quelconque. Le technicien qui adore les schémas ne peut faire du discours qu'une annexe, à la rigueur, pour expliquer tel point. Jamais la clé du sens ou de la démonstration. Et c'est pourquoi nous disions plus haut que le langage dévalué parce que subordonné à l'usage ordinateur est d'une extrême importance : ce n'est pas la conversation avec l'ordinateur qui est limitée à cet instant; elle devient modèle de toute conversation, elle était déjà, à un moindre degré, ce qui se passe dans la relation avec tout technicien. Tous les techniciens de tous ordres, administrateurs, juristes, économistes, physiciens, chimistes, marketeurs, médecins, ingénieurs, psychologues, publicitaires, cinéastes, programmeurs... cela fait une énorme part de langage. Cela fait presque la totalité. Et surtout pas de malentendu : ce n'est pas le langage du spécialiste que je vise, avec son hermétisme pour le non-initié. C'est la structure et la finalité du discours qui est en question. « Allons au fait... » Voilà le problème. Le langage purement instrumental, et par conséquent méprisé dans sa spécificité de langage. Le technicien récuse toute valeur à une démarche de type scolastique, fondée uniquement sur l'enchaînement des propositions. Cela lui paraît vide et sans effet. Assurément sans l'effectivité technique... Il faut donc évacuer ce genre de communication. Il faut arriver à la communication pure. Le langage est fait pour transmettre des informations, et seulement utiles, cela ne peut se produire de façon satisfaisante que s'il n'y a

ni redondance, ni double sens ni « bruit » dans la communication. Je vous reçois 5 sur 5. Voilà l'idéal. Il ne faut pas d'incertitude, il ne faut pas perdre son temps à décrypter un sens qui vient d'un au-delà. Nous sommes ici, l'en-deçà. Et cela seul importe. Le reste c'est de la philosophie, c'est-à-dire un amusement, une curieuse manie de quelques-uns, sans aucune portée pratique. Qui n'a eu de relations avec nos aménageurs, nos constructeurs, nos développeurs, et qui n'a été saisi par l'agacement qui les prend, lorsque l'on parle, non plus en termes vagues de qualité de la vie mais avec exactitude de ce que signifie un vocable de ce genre. « Vous êtes un humaniste. » Et nous voyons ici très bien le mépris du discours. Une formule a fait tilt dans l'opinion : qualité de la vie, protection de l'environnement. Mais bien sûr! on s'en empare, on couvre avec ces formules n'importe quelle entreprise de déménagement du territoire, de destruction de l'humain et de son paysage, de dénaturación de l'environnement. Et pourquoi pas? Ces mots ne sont que des mots, donc rien. Simplement des formules à la mode. Laissez-nous pratiquer les choses sérieuses, la croissance, l'équipement. Et lorsque vous montrez que ces « formules » ont un contenu très vaste, une valeur, et impliquent des choix de base, alors il y a rejet, on ne peut pas être conduit, dirigé par des mots et des évocations de valeur. La pratique c'est autre chose que votre discours. Et le mépris pour le philosophe et l'humaniste apparaît aussitôt sous la politesse glacée de l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. Jouez avec les mots, nous en prendrons quelques-uns à titre décoratif, et laissez-nous les choses.

Mais hélas ce mépris du discours, je le trouve aujourd'hui chez ceux-là aussi qui auraient dû le défendre sans répit. Les intellectuels, les artistes. A la vérité leur mépris dérive de la dévaluation dont nous avons parlé, l'abus par le parlant lui-même. L'artiste acceptant d'être cantonné dans son rôle de fou et d'amuseur va jouer avec le langage. Lorsque les surréalistes, les dadaïstes vont attaquer le discours comme ils l'ont fait, on a éprouvé un vif sentiment de liberté. Éclatement des mornes règles traditionnelles, découverte que le langage avait un autre sens que celui immédiat de notre quotidien, placée par les mots vers un au-delà, mais la destructuration de la phrase et des mots était mortelle. Les surréalistes remportaient une victoire à la Pyrrhus, leur découverte était finalement ruine de la surréalité, démonstration de la vacuité, de la vanité du langage,

ils confortaient dramatiquement la position des scientifiques et des techniciens : la parole, c'est un jeu. La rupture entre le sens et le son qui était facile était un désastre. Il s'agissait de combattre une facilité, une habitude, mais on ne s'apercevait pas qu'en même temps on détruisait l'une des conquêtes les plus acharnées, les plus dures que l'homme avait effectuée lentement. Lier le sens au mot n'était pas une platitude mais la condition même du développement humain, de la possibilité intellectuelle. On a prétendu « donner un sens plus pur aux mots de la tribu », et le résultat fut de découvrir qu'il n'y avait pas de sens du tout. Et ceci déboucha bientôt sur les jeux de langage auxquels nous sommes maintenant accoutumés. Il y eut dans la volonté de rupture surréaliste, la recherche frénétique d'une sortie, d'une issue, mais ils détruisaient ce qui permettait l'issue! Langage de la folie, de la déraison. On a haussé les épaules en disant : cela n'est pas important. Affaire de quelques intellectuels, fantaisies de poètes. Il n'en était rien. En face du langage technicien instrumental, transformé en image, restait le banal quotidien, ou bien la restitution au langage de toute sa dimension souveraine de parole. Et c'est cela qui fut alors agressé, détruit, par la voie du surréalisme¹. N'importe quoi dit n'importe quoi. Jeux de mots qui servent de pensée. Il suffit d'intervertir l'ordre des facteurs, ce qui fut une épigramme. La recherche du sens c'est le sens de la recherche, etc., vous pouvez paraître profond avec n'importe quelle banalité. Et puis les destructurations ludiques Queneau Prévert. Et puis la déconstruction de la phrase, son démembrement, et la « vérité » jaillissant de ces démembrements chez Lacan, et les mixages de phrases et de sons de langages avec les magnétophones. Manipulations qui se répercutent sur le tout du langage non technicien, et ce ne peut être en fait que l'expression d'un abandon désespéré, une dernière légitimation. « Vous savez nous continuons à parler ce langage, mais ce n'est pas sérieux, voyez comme nous jouons avec les mots et les phrases. Et comme joker, on nous accepte quand même, un petit strapontin pour le jongleur de mots dans cette société si sérieuse. »

1. Ce que je dis là ne diminue en rien l'admiration que j'ai pour beaucoup de poètes surréalistes. L'évaluation de la portée, de la signification sociologique est tout autre que le plaisir esthétique que je puis recevoir de telle ou telle création, de tels jeux de langage.

Nous sommes tous d'accord : « Vous ne dites rien avec cette parole (nous seuls techniciens...) et lorsqu'il nous arrive de nous distraire, un moment vos astuces sont drôles. Plus encore quand vous prenez les moyens techniques et que la parole humaine est dilacérée, écartelée dans les mixages. » Effrayante démarche dont les effets se sont étendus à toute la langue : on peut faire n'importe quoi, et faire dire n'importe quoi avec les mots, et construire n'importe quel discours : ils ne se défendent pas. Mais la vie même de l'homme, et pas seulement sa raison ni son intelligence, en est altérée fondamentalement.

Encore un effort... Depuis que l'on a redécouvert la linguistique et de Saussure, la mentalité scientiste s'est abattue sur le langage et nous a engagés dans une réduction de la parole à l'état objet, objet de sciences. Sémantique, sémiologie, sémiotique, sémasiologie... La sémiotique est semble-t-il la plus large : théorie des signes et des sons, et de leur circulation dans la société (*Robert*). Science générale des signes et des modes de signifier (*Lexis*). Le langage n'est alors qu'un des modes de signifier. La linguistique n'est qu'une branche de la sémiotique. La sémiologie est l'étude des systèmes de signes dans la vie sociale (*Robert*) : système de signes à fonction sociale : or, ce qui est très intéressant, c'est que les références de signes sont presque toujours visuelles. Et dans la mesure où la linguistique est une des possibilités de la sémiotique, cela veut dire (implicitement, jamais avoué!) sa réduction à des jeux de signes, dont le modèle et la qualification sont visuels! Et même la sémantique (étude du langage du point de vue du sens) est aussi référenciée non à la parole mais comme « moyens de représentation du sens des énoncés » ou encore « signifié des unités lexicales par rapport à leur signifiant ». Et comme il s'agit de procéder de façon scientifique, à la base de la sémantique, il y a des unités irréductibles : les « sèmes » : unité minimale différentielle de signification. Ce qui me paraît étonnant c'est d'une part que l'on puisse réduire les jeux de sens et les non-sens, les contresens à des unités différentielles, et d'autre part que l'on ait inclus la parole (et c'est très volontairement que je fais ce contresens, car toute sémiologie explique qu'elle exclut la parole, mais ce n'est pas vrai!) dans une science des signes en définitive visuels, le signe parlé-entendu étant assimilé, mais le modèle étant le « montré-vu ». Les linguistes et structuralistes prennent pourtant, par métier, le langage au sérieux, extrêmement, cependant ils le traitent comme

les physiciens et chimistes ont traité la matière, avec un mépris radical, chose simplement sur laquelle a à s'exercer dans sa rigueur la discipline scientifique. « Langage-objet » soumis, même démarche que de traiter scientifiquement la révélation de Dieu. Qu'est-ce qui échapperait à l'impérialisme triomphant de la méthode scientifique ? Ce qui est ici méprisé, c'est la prétention du parlant d'évoquer quelque chose qui ne pourrait pas être réduit par l'analyse scientifique. Mystère de la parole ? Allons donc, nous allons faire l'autopsie et vous verrez bien qu'il n'y a pas d'âme sous mon scalpel. Mépris envers cette parole qui donnait à l'homme l'impression, le sentiment d'une fissure vers un au-delà. Il n'y a pas d'au-delà de la parole : il y a les structures exactes d'un discours, et tout dans ce discours, qui n'est précisément pas *dis-cursus* (lequel ne l'est que dans l'imagination et la croyance du parlant, ce qui doit être implacablement détruit), se réduit rigoureusement à des jeux de structures. Il n'y a pas de sens, le tout du texte se ramène à des relations de structures. Mais c'est précisément la négation de la parole. Celle-ci échappe à la méthode scientifique. Et comme cette méthode est la loi, selon le processus rencontré dans toute science, excluons comme irréel et sans intérêt ce qui ne peut être subordonné, objet. Car, malgré les interrogations d'E. Morin, il n'en reste pas moins aujourd'hui que le scientifique est sujet (même quand il prétend ne pas l'être) et la nature, objet. Nous n'avons pas encore acquis l'humilité envers la parole ! Alors se dévoilent deux orientations. D'un côté l'arbitraire du langage, de l'autre la surévaluation du signifiant. Les deux se conjuguent dans un mépris implicite du discours. De toute évidence, le langage est apparu comme arbitraire. Il n'y a aucune relation naturelle entre le mot et la chose qu'il désigne. Il n'y a pas une onomatopée reproduisant le bruit de la mer et qui dans le langage désignerait la mer. Il n'y a aucun aboiement qui dans le langage désignerait le loup. Donc le langage est création artificielle, le mot n'est pas la chose, rien de la chose n'est subsumé dans le mot, celui-ci est purement conventionnel, il est appris aux enfants non pas comme une expérience nécessaire pour survivre dans le milieu mais comme imposition arbitraire d'une convention sociale. Ces affirmations sont de l'ordre de l'évidence et sont ruineuses, pour le langage et la parole. On n'est plus tenu par rien. Aucune règle de syntaxe ni d'étymologie ni de sens commun ne s'impose en raison. Et puisque tout est arbi-

traire pourquoi ne pas changer, bouleverser, caramboler ces mots et ces règles. Après tout un arbitraire seulement se substituera à un autre. Négation de l'histoire (ce qui est bien normal, nous avons vu le lien entre parole et histoire). Négation du sérieux de l'acquis langagier. On va s'engager dans l'orthographe phonétique aussi bien que dans la création du *basic*, ou la destruction jouée du langage. Rien n'importe plus. Toutes ces entreprises me rappellent toujours invinciblement la ridicule aventure des constituants en 1791 qui, considérant que les provinces étaient purement conventionnelles et artificielles, voulaient découper la France en carrés égaux : ça au moins c'était rationnel. Négation de l'humain, eh oui! mais cette mise en question du langage a toutes les raisons logiques pour elle, toutes les évidences! Et l'on rencontre le même mépris du discours et de la parole lorsque très triomphalement et avec l'apparence d'une profonde gravité, on vous assène que l'important n'est pas du tout de savoir ce qui est dit, mais de déterminer « le lieu d'où l'on parle ». Ça c'est fort! Ce que contient et exprime la parole? Peuh, aucun intérêt! En revanche, essentiel de savoir si celui qui parle est un bourgeois, un intellectuel, un ouvrier, un étudiant ou un professeur, un juge ou un accusé, etc. En réalité, comme toutes ces « découvertes » de la linguistique, il s'agit de majorer et recouvrir d'un vocabulaire pseudo-scientifique des pensées élémentaires, seulement portées à l'absolu par l'appareil scientifique, écrasant le reste du langage, non scientifique, et de ce fait par leur scientificité même devenant *fausses*, selon le processus maintenant bien connu que lorsque la science découpe un morceau de réalité pour l'étudier plus commodément, se constitue son objet, elle fausse le réel et manque son objet! Le lieu d'où l'on parle¹. Si cela veut dire qu'une même

1. Je voudrais donner un autre exemple de ces évidences simplistes, transformées par la science en erreurs manifestes en découpant artificiellement le réel. Voici le début d'un excellent article de J.-L. Lavallard paru dans *Le Monde* du 26 janvier 1977. En prenant pour titre une formule de Claudel :

« L'œil écoute

« Baba + Gaga = Dada

« Nous regardons avec nos yeux et nous écoutons avec nos oreilles. Du moins le croyons-nous. Mais deux chercheurs britanniques, Harry McGurk et John Mac Donald, du département de psychologie de l'université de Surrey-Guildford, viennent de prouver le contraire : nos sens n'ont pas des fonctions aussi séparées.

phrase prononcée par un juge et par un accusé n'a pas tout à fait la même portée, et la même signification, qu'il faut interpréter un discours en fonction de celui qui le dit : c'est une évidence simpliste et connue depuis toujours. Il y a une modulation à effectuer *qui l'a toujours été*. Mais transformé « scientifiquement », cela veut dire maintenant qu'il n'y a *rien d'autre* dans le discours que l'expression du lieu d'où parle le parlant, c'est-à-dire qu'il y exprime *uniquement* ses intérêts (de classe!) Et ceci devient une sottise. Mais sottise concordante avec le mépris généralisé du discours! Exclure le sens, n'importe lequel au profit des conflits politiques, sociaux et autres. Le langage instrument de domination. Nous le retrouverons. Et ceci

Ils ont démontré d'une manière irréfutable que nous "écoutons" aussi avec nos yeux.

« Cette propriété est très générale et concerne aussi bien les enfants que les adultes. Elle est vraie pour chacun de nous et n'est pas limitée aux sourds qui parviennent à "lire" les paroles de leurs interlocuteurs en observant le mouvement de leurs lèvres.

« La découverte a commencé par une expérience au résultat déconcertant. On présente à un sujet un film sonore représentant le visage d'une femme qui parle. Cette femme répète la même syllabe deux fois par seconde. Elle prononce GA-GA. Mais la bande sonore qui accompagne le film n'est pas la bande originale. On n'y a pas inscrit GA-GA, mais BA-BA. L'oreille du sujet perçoit donc BA-BA alors que son œil voit une personne qui dit GA-GA. L'expérimentateur demande au sujet ce qu'il perçoit. La réponse est déroutante. Le sujet n'entend pas BA-BA comme on pourrait s'y attendre (2 % des réponses d'adultes seulement correspondent à la bande sonore). Il n'"entend" pas non plus GA-GA (0 % de réponses). Tout le monde (ou presque : 98 % des réponses) affirme entendre DA-DA!

« Le phénomène est extrêmement profond. Les auteurs de l'étude affirment qu'ils ne peuvent pas se dégager eux-mêmes de l'illusion bien qu'ils sachent parfaitement ce qui est dit et ce qui est vu. En fermant les yeux, ils entendent correctement BA-BA, mais ils perçoivent à nouveau DA-DA dès qu'ils recommencent à regarder l'image.

« Ces résultats sont étonnants. Ils montrent d'une manière évidente que la perception des sons n'est pas seulement un phénomène auditif, mais qu'elle résulte d'opérations complexes au niveau du cerveau où les informations apportées par nos divers sens sont combinées avant que le cerveau fasse un diagnostic conscient. Mieux, même pour ce type d'information à caractère auditif, c'est souvent l'information visuelle qui l'emporte. Parmi les sujets qui affirment entendre l'un des deux vrais sons (auditif ou visuel) ceux qui perçoivent le son "visuel" sont presque toujours les plus nombreux... L'œil l'emporte sur l'oreille. »

concorde encore avec une autre tendance majeure, la surévaluation du signifiant. La réalité intéressante c'est le signifiant. Ce qu'il signifie, le rapport du signe à la valeur ou à la pensée, cela n'a plus aucun intérêt. Combien de fois n'avons-nous pas entendu la déclaration : le sens ne nous importe pas, et si l'on fait une analyse structurale du texte ce n'est pas du tout pour mieux comprendre, de même l'intention du sujet parlant, ce que l'auteur a voulu dire, n'a aucun intérêt. Tout ce qui nous concerne c'est le processus de transmission, le mécanisme de circulation, le signifiant dans son organisation, sa structure, toute l'attention est braquée sur ce signifiant (probablement par réaction contre l'idéalisme des générations précédentes

Que dire de cette expérience? Peut-on réellement en tirer les conclusions que l'œil l'emporte sur l'oreille? Ou bien cela veut dire que, partiellement, nous lisons sur les lèvres de celui qui parle, et c'est une évidence, tous les sourds le savent. On ne découvre rien. Ou bien, plus fortement : nous écoutons un *tout*, c'est-à-dire une *personne* qui parle, avec son visage, ses mains, et la parole est expression de l'être tout entier, ne peut être séparée du parlant : c'est en effet ce que nous avons rappelé plus haut. Ici encore on ne découvre rien de nouveau! Or, c'est strictement tout ce que l'on peut en tirer! Car pour le reste cette expérience est absurde et ne démontre rien : elle est absurde parce que l'on fait dire à une personne des sons qui ne signifient rien! Et on demande au spectateur de trouver un son, alors que ce qu'il attend, c'est une parole. La discordance entre la vue et l'ouïe lorsqu'il s'agit d'un *son* n'a aucune espèce de conséquence au sujet du langage. Ce n'est pas plus intéressant que, par exemple, de *voir* à 500 mètres un ouvrier qui tape à la masse et d'entendre à la même distance un klaxon... Il est évident que voyant le choc de la masse j'attends avec l'ouïe le bruit du choc. Et c'est tout! Mais ce qui est significatif dans cette expérience, ce n'est pas ce qu'elle pourrait nous apprendre, c'est le dévoilement des expérimentateurs : c'est le fait que pour eux, le langage se ramène à des bruits, des sons, et que choisir n'importe quel son permet de tirer des conséquences sur le langage : les sons sont déformés par mélange de l'entendu et du vu parce qu'ils ne sont rien d'autre que des sons sans aucune référence. S'il s'agissait de mots ayant un sens, aucune confusion n'aurait lieu : expérience bien souvent faite lorsqu'un film étranger est mal doublé : j'entends la phrase française et je vois prononcer de l'allemand sur l'écran, mais je ne confonds pas du tout l'allemand avec le français! Une fois encore une pseudoscience ne découvre rien, mais évacue le fond du problème! Expression du mépris du langage! Et Christian Zimmer, un peu plus tard, à propos du film de Losey, *Don Giovanni*, pouvait écrire : « L'oreille voit » (*Le Monde*, 1^{er} février 1980) dans une belle critique de la trop accaparante mise en scène (où Losey s'intéresse beaucoup plus à l'espace qu'au temps) au détriment de la musique par la tentation du réalisme.

qui ne s'intéressaient qu'à la chose ou l'idée à dire). Et par conséquent, on récuse non seulement le sens, mais encore qu'il y ait un « à-dire » : il n'y a rien à dire, il n'y a pas une pensée précédant l'émission du signifiant. La pensée vient de ce que l'on écrit, de ce que l'on dit. Ce qui est à dire provient de ce qui est dit ou de l'appareil lui-même¹. Et quand on a donc épuisé la structure du signifiant on sait par là tout ce qu'il y a à savoir. C'est en parlant, en écrivant que s'institue le signifié, qui n'a donc aucune prééminence. Et le sens vient du non-sens de l'écriture en soi. D'ailleurs cela importe peu, puisque, nous l'avons dit, le sens n'a aucun intérêt! Ici encore il convient de se demander le pourquoi de cette surévaluation du signifiant : j'en vois deux raisons. D'abord parce que c'est l'observable! Je ne peux pas observer le signifié, ni le rapport du signifiant et du signifié. Ce sont là des problèmes de « philosophie ». Par contre l'émission d'une phrase, sa circulation, sa déformation, son audition, je peux observer. Je peux même faire des beaux schémas. Ce qui signifie d'abord que l'on obéit encore une fois à l'attitude « scientifique » traditionnelle : n'a d'intérêt (et, à la limite, n'existe) que ce qui peut être observé et analysé par la méthode scientifique classique. Puisque seul le processus de communication portant sur le signifiant peut ainsi être analysé, donc il nous importe seul. Le reste est un débat de métaphysiciens qui ne peut que troubler l'objectivité scientifique. Mais aussi, nous avons rencontré le « schéma » : fondamental. On peut enfin transposer ce langage bien insaisissable en images, on peut faire un croquis du fonctionnement de la communication et même de l'information. On se retrouve sur terre après avoir risqué de se promener dans l'imaginaire, le mythique, le poétique avec le signifié... La seconde raison que j'aperçois me ramène à la technique :

1. Il faut une fois de plus renvoyer aux analyses savantes et éclairantes de Jean Ricardou sur le *Nouveau Roman* (*Problèmes du nouveau roman*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1967; *Pour une théorie du nouveau roman*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1971; et *Le Nouveau Roman*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Écrivains de toujours », n° 92) pour comprendre jusqu'où peut aller cette désignification (cf. J. Ellul, *L'Empire du non-sens*, Paris, PUF, 1980). Rappelons surtout la querelle que soulève Ricardou contre Sartre au sujet du « à-dire ». Pour Ricardou c'est la faiblesse principale de Sartre que de croire qu'il y a un à dire pensé que l'on va exprimer. En réalité, conforme à la haine du sens, Ricardou démontre qu'il n'y a jamais qu'un « dit », et que le langage est autoproducteur par le jeu de ses structures.

la surévaluation du signifiant correspond à la mentalité technicienne. On cherche comment ça fonctionne. Quel est le processus de circulation et de déformation. Ce qui vaut la peine c'est, nous l'indiquons plus haut : le processus. Or, c'est de fait tout juste ce qui concerne le technicien. Les finalités ne le regardent pas. Et le sens non plus! Les structuralistes sont, sans le savoir, habités par l'esprit de la technique. L'idéal est d'arriver à transformer en machines tout ce qui existe : le langage est une machine, la communication est une machine, la relation est une machine. Le choix du terme par Deleuze, et même par Morin, est caractéristique : il y a un siècle, seuls quelques originaux voulaient réduire l'être vivant à des machines. Maintenant, c'est le maître mot. Or la machine ne pose de problèmes ni de pourquoi, ni de finalité, ni de sens, mais uniquement : comment ça fonctionne. Et c'est réellement la préoccupation concernant le langage et la communication. La « machinite » éclaire parfaitement la surévaluation du signifiant qui n'est rien de plus que l'envahissement du langage et de la parole par la mentalité technicienne. Envahi de partout par les fonctionnements multiples de choses, il faut bien poursuivre ce chemin obligé, et tout, en effet, ramener à ce fonctionnement. Nous retrouvons ici la manie de tout ramener à une identité, à un seul modèle, puisque le modèle dominant est technicien, alors tout *doit* le devenir. Et la réalité la moins technicienne (mais oui — j'insiste!), la parole, doit être scotomisée, jusqu'à être réduite à du démontable. Dans notre obsession machinique, nous confondons le démontable avec le démontrable et puisque nous avons su démonter la « communication-information », et le signifiant, nous avons démontré la parole tout entière.

Telles sont les deux racines de cette surévaluation délirante du signifiant. Mais aussitôt après avoir évacué le signifié, se pose inévitablement la question : après tout, ce signifiant est-il véritablement si important? Il ne s'agit nullement de revenir en arrière et de redonner priorité au signifié. Non! La liquidation de celui-ci est faite et bien faite. Tout le monde est d'accord, rien n'a de sens. La parole ne dit rien. On poursuit simplement le chemin. La descente aux Enfers du mépris de la parole. Le signifiant fait encore partie de la parole. Et celle-ci malgré tous les efforts scientifiques, on n'arrive jamais à la mettre tout à fait en conserve, il en ressort toujours, par tous les bouts, des lambeaux de sens, ou des éclats de vérité. On

n'est pas tranquille avec la parole jamais tout à fait machinique et machinée, même réduite au signifiant. Un aléa subsiste, une faille imprévue, il suffit de renvoyer aux travaux de Lefèbvre ou d'Escarpit... Alors pourquoi ne pas se débarrasser aussi du signifiant. Et l'on connaît la joyeuse entreprise de démolition du signifiant par Deleuze et Guattari. Opération qui n'est possible que si au préalable on a exclu le signifié. Maintenant on a une machine imparfaite et inconséquente que l'on peut accuser comme exerçant une dictature inacceptable, inadmissible sur la « machine désirante ». Le signifiant magnifié dans l'étape précédente devient tyran, en même temps ridicule et illégitime. Il suffit de démontrer cette illégitimité (facile à partir du moment où ce signifiant ne renvoie plus à aucun signifié!) pour faire éclater aux yeux de tous à quel point il serait indispensable que l'homme se libère enfin, par la fameuse schizo-analyse, de cet encombrement injustifié que représente la structure du langage. La boucle est bouclée. Il n'y a plus de parole où le langage est ramené à un vague phénomène sans importance qui doit être rigoureusement subordonné au désir et à des flux comparables à n'importe quels autres. Procession étape par étape de l'incroyable mépris de la parole, qui a progressivement dominé les intellectuels occidentaux, et qui s'est exprimé dans l'ânonnement, le bégaiement, le silence, le hoquet, les points de suspension, les coqs à l'âne, les allitérations, les onomatopées, l'inflation d'arrangements typographiques, destinés à remplacer une langue que l'on ne parle plus. Que l'on ne sait plus parler parce qu'elle n'est pas la langue technicienne et machinique. A ce stade du mépris, le langage est véritablement devenu n'importe quoi sauf le vecteur d'un message, le promoteur d'un sens, le lieu d'un dialogue. Parler c'est n'importe quoi sauf dire *quelque chose à quelqu'un*. Je tremble en formulant ces dix derniers mots! Quel esprit petit-bourgeois, réactionnaire, rétrograde, conservateur, quel refus du progrès! Mentalité de droite et antirévolutionnaire! Mais ceux qui portent ce jugement n'ont pas très bien saisi que leur attitude n'est ni de gauche ni révolutionnaire quoi qu'ils en aient : elle est simple et banal reflet du technicisme le plus plat, le plus conformiste, le plus bêtifiant. Bêtifiant, car le technicien qui fait vraiment de la technique remplit son rôle, il est au niveau du réel et c'est bien. Mais l'intellectuel qui transpose dans son domaine la mentalité technicienne et veut tout traiter comme des machines obéit seulement

à un conformisme, n'atteint aucune réalité, et se comporte « comme un enfant sans mère »! La Machine ma mère — grande leçon de Deleuze et Guattari. Le langage devenu n'importe quoi, adaptateur social, instrument de contrôle et de conformisation, signal, reproduction idéologique, cadre, aliénation du parlant, etc., n'importe quoi mais jamais matrice du sens, jamais parole portée par l'être — vivant — humain — humaine.

3

La haine de la parole

Il ne suffisait pas du mépris du discours et du langage. On est passé du mépris à la haine. Il faut lire de ces textes de Roche ou tant d'autres qui suent la haine de la parole, il s'agit non plus seulement de ridiculiser et montrer la vanité de cette inadéquate expression humaine... il faut la détruire. Destructurer le langage, non plus au niveau d'une analyse théorique mais à celui d'une pratique déshonorante. Ce n'est pas l'expression pauvre de qui ne sait pas parler et a peu de vocabulaire à sa disposition et peu de cohérence dans sa pensée. Ce n'est pas la recherche du philosophe ou du formaliste, qui prend le langage comme objet. C'est l'acte délibéré de celui qui maîtrise parfaitement la langue et qui veut la tuer par un exercice ridicule qui montre aux yeux de tous que la parole ne porte rien, ne dit rien, et que le parlant n'est qu'une machine dérégulée, ou qui n'a même jamais été réglée. La césure se fait ici : au stade du mépris du discours, on ramenait tout à des machines. A celui de la haine de la parole, il s'agit de machines dérégulées, fonctionnant de travers... Le langage n'est rien de plus, rien d'autre que cette grotesque succession de syllabes, de sons qui ne se rapportent à rien, ne disent rien sinon le dérèglement de la cervelle. Robert Pinget, Claude Simon, exercices de style qui ne sont pas innocents car ils expriment fondamentalement une haine inextinguible pour le patrimoine intelligent et l'amour d'une parole portée pour quelqu'un. Une sorte de fureur saisit l'intellectuel contre tout ce qui serait à dire (Ricardou), une

haine du sens. Il faut à tout prix se débarrasser de ce que l'on a voulu dire et qui risquerait d'avoir un sens. Et cette fureur, cette haine me paraissent suspectes! Il s'agit en réalité de se débarrasser du questionnement qui vient de la langue elle-même, de cette possibilité éventuelle qu'il y ait une fissure, une faille dans notre enfermement frénétique, au non-sens, dans notre emmurement volontaire au délire infra-humain. La haine de la parole n'est aussi exacerbée que par identification à la haine de l'homme. Mais elle se présente bien curieusement comme l'expression de la volonté de liberté pour l'homme. La problématique est très simple : premier thème : le langage est construit, il y a un vocabulaire délimité, une syntaxe, des locutions, une orthographe... Il est donc à la fois normatif, et fonction de normes que le parlant n'a pas établies. On apprend à parler. Quelqu'un, un, des adultes nous apprennent le langage. Donc on nous cadre. On nous modèle. On nous enferme. Dès que j'apprends une langue je suis privé de ma liberté. Ma liberté de quoi? Eh bien de créer *ex nihilo* ma propre langue. Et ç'est une privation inacceptable, une violation du plus sacré de mes droits, celui de me faire moi-même. On me fait entrer dans un schéma déjà préparé, on m'apprend à parler selon un certain modèle. Scandale. Je hais cette parole simplement parce que moi adulte je me retourne vers mon enfance, et je m'aperçois que je ne peux plus revenir au stade de l'ingénuité absolue, où rien n'était préfixé, où tous les possibles, absolument tous étaient ouverts. On m'a enlevé ces possibles. J'ai été mis par le langage dans une conduite forcée. J'ai été frustré. Je suis frustré de la création de mon propre langage. On a exercé un pouvoir sur moi alors que j'étais innocent et sans défense. Langage instrument de pouvoir. Dans cette sublime protestation, on néglige seulement une chose : c'est que la parole ne consiste pas à pousser des hurlements inarticulés, dans le vent de la mer, mais elle est, elle n'est *que* véhicule de l'un à l'autre, relation d'un homme à un homme, et s'il y a relation, il faut bien qu'il y ait un code, une entente sur la valeur des sons et des signes. Sans quoi aucune relation, aucune communication, aucun rapport ne sont possibles. Et il n'y a pas du tout langage sans cela. La frénésie de nous situer au degré zéro est une simple imbécillité. Le langage puisqu'il est langage est forcément un déjà-là. Exactement comme le *Contrat social* de Rousseau n'est jamais le pacte initial, il est *toujours* un déjà-là. Et si nous refusons le déjà-là, eh bien, il n'y a pas

de langage¹. C'est tout. Rien de neuf, rien de libre n'a été créé. Aucune innovation. Aucune libération de l'homme. Cette fureur contre le langage est uniquement expression du « Qui veut faire l'ange... » Pour se vouloir homme libéré du langage appris et conditionné par lui, on renonce purement et simplement à la relation avec les autres et à ce qui a fait la véritable spécificité de l'homme, la parole. On ne va pas vers un au-delà de liberté, mais vers un crétinisme. Je ne dis pas : une animalité, car on ne « revient » pas au stade animal, quand on est passé par la parole et que l'on prétend la tuer. Dans cette prise de position passionnelle contre la langue qui m'a fait ce que je suis, il ne s'agit plus comme au paragraphe précédent, de l'analyse méprisante d'un phénomène, mais d'une sorte de rage de qui se sent dans une langue, impossible à desserrer, et qui se met à haïr son bourreau. Mais ce stade de la réaction brute de qui se rend compte de sa non-liberté est bientôt dépassé pour arriver au stade idéologique. Le langage n'est pas seulement le conditionnement *in abstracto* que l'on m'a fait subir quand j'étais encore une cire molle, c'est bien plus le conditionnement en faveur de l'idéologie dominante. Le grand mot est lâché. Le langage est un instrument d'oppression et d'aliénation qu'utilise la classe dominante pour maintenir en seritude les classes dominées. Vous voyez le tableau. Avant même que toute parole ne fut dite, d'affreux chefs, d'affreux dominateurs, qui avaient le sombre dessein d'asservir les autres hommes, pauvres innocents sans malice, ont inventé de toutes pièces cet instrument d'esclavage subtil, le langage. Ils ont imposé leur langue aux pauvres innocents qui, se mettant à parler comme leurs maîtres, ont évidemment adopté les idées de leurs maîtres et sont de ce fait devenus un troupeau obéissant et bêlant. Ce que je viens d'écrire est ridicule ? Mais, c'est à peine exagéré, l'expression de la formule que l'on reçoit comme vérité sans conteste, que « la classe dominante fait apprendre son langage à la classe dominée pour la rendre prisonnière de son idéologie et l'empêcher de penser ». Le langage n'est pas un instrument neutre qui véhicule n'importe quoi, qui peut servir à tout (et ceci est bien une évidence!), mais il oriente d'avance le

1. Il est toujours bon ici de relire l'admirable nouvelle de G.-K. Chesterton, « La folie du professeur Chadd », in *Le Club des métiers bizarres*, Paris, Gallimard, 1938.

discours donc la pensée dans un certain sens, il est l'instrument du contrôle social, bien plus redoutable que la police, car il est interne, bien plus que la censure, c'est un contrôle qui s'est ancré dans l'inconscient et à un âge où on ne peut réagir. Et l'on va penser dans le moule qui a été forgé par la classe dominante. On va recevoir en soi ses schémas, ses préjugés, ses points de vue. Le langage est plus que tout autre moyen la dictature sur la pensée, grâce à quoi tout fonctionne comme « reproduction » (la trop célèbre reproduction!!). Nul ne peut y échapper, nous sommes prisonniers des significations dominantes. Alors dans cette analyse surgit la fureur contre cette langue qui m'emprisonne chaque fois que je parle, qui m'assimile à la classe dominante; révolution culturelle indispensable pour échapper à la culture bourgeoise. Mais qui nous fera échapper à ce que véhicule le langage lui-même puisque la contre-culture s'inscrit aussi dans le discours conformisé, aseptisé. Très gravement alors, c'est le règne de l'anti-parole qui commence et l'on accueille joyeusement tout ce qui est « destruction » lucide et délibérée de la valeur d'échange de la parole... On a pu voir sans peine, à partir d'une évidence, la dérive qui a eu lieu, du fait de la combinaison entre l'idéologie para-marxiste et l'analyse simpliste de la relation langage-culture. Mais cette attitude intellectuelle si répandue aujourd'hui, combien il est aisé d'en montrer le vide. Et la première critique qui monte concerne la conception que l'on se fait du langage : comment ne pas voir que cette violente diatribe ne vaut que pour une conception mécaniste et rigide du langage et de la parole. Cette assimilation de l'apport du langage avec l'idéologie bourgeoise, le langage instrument de domination, cela ne serait exact que s'il était rigoureux, précis, si la phrase correspondait exactement à l'intention du locuteur, si la parole reproduisait exactement l'idéologie, et ne comportait ni halo, ni brume, ni vides, ni marges, et si elle était reçue par l'auditeur avec la même exactitude, celui-ci entendant exactement ce que le locuteur a voulu dire. Mais nous savons qu'il n'en est rien. Qu'il y a plein de trous, dans le discours, qu'il y a des failles dans la parole, une béance dans le langage. Autrement dit que l'auditeur ne peut qu'interpréter, et qu'il apprend, entend, reçoit tout autre chose que ce qui a été dit. Je ne veux certes pas dire que la culture n'est pas aujourd'hui le fait de la classe bourgeoise, ni que ce sont les images de cette classe qui hantent les cervelles de tous, mais il n'y a aucune

véritable reproduction, aucune identification. Il y a d'autres créations, d'autres images qui naissent ailleurs, dans les lacunes du discours! Au fond, ce qui est très intéressant c'est de constater que cette fameuse accusation ne s'applique réellement qu'au « langage » visuel. *Ce sont les images, ce sont les films, la TV qui transmettent la culture dominante, qui expriment la bourgeoisie, assimilent les autres courants et stérilisent les possibilités d'une autre culture.* Or, le remarquable, c'est que dans les exécutions délirantes contre la « reproduction », c'est toujours le langage parlé, c'est la parole et non pas le film qui est attaqué! L'image visuelle a un tel prestige! Et l'on vit si fallacieusement sur l'idée toute faite du visuel culture populaire... Laissons cela! Mais aussitôt une seconde critique apparaît. Comment peut-on dire que le langage est vecteur seulement de l'idéologie de la classe dominante, seulement des idées reçues dans la bourgeoisie, seulement des images du capitalisme, qu'il nous englué dans ce conformisme et qu'il est un appareil idéologique d'État... quand on constate que, dans l'histoire, c'est la parole qui a été constamment le ferment révolutionnaire et l'instrument des grands révoltés. Par quoi Robespierre et Saint-Just ont-ils agi? par quoi Marx, par quoi Lénine? Le langage a été leur force. L'anticlasse dominante ne s'exprime ni dans les images *ni dans une action*, mais d'abord et avant tout dans une parole neuve, et une parole cohérente, sensée, exprimant une analyse, une idée, une connaissance, une critique, une aspiration, une utopie radicalement inverses de ce que peut dire et enseigner la classe dominante. D'où viendraient ces pulsions si toute idéologie est reflet de l'idéologie de la classe dominante? Comment le langage exprimerait-il la révolution même s'il était l'agent dévoué de la conformisation bourgeoise? En réalité la parole est par elle-même déjà révolutionnaire. La parole est aujourd'hui l'agent du grand refus, exactement comme elle avait été formatrice de l'homme au milieu des animaux. La parole *seule* est révolutionnaire, et le langage susceptible de conduire à l'actualisation de l'espérance humaine. Et c'est son rapport à la vérité qui l'implique. Il faut un immense combat de la classe dominante pour empêcher ce creusement de taupe. Il faut une volonté de châtrer la parole, de la domestiquer, de la cerner, de la rendre exsangue et de faire du langage un simple instrument neutre! Comment ne voit-on pas que lutter contre le langage construit, haïr la parole, c'est précisément faire le travail de la bourgeoisie,

c'est stériliser la seule force qui mette la classe dominante en question! Quand on passe du langage de Marx à celui de Dada ou d'Artaud, la bourgeoisie pousse un grand soupir de soulagement, le langage est détruit, il ne dit plus rien, il n'y a donc plus rien à craindre! Et quelle folle sottise de croire qu'avec la destruction du langage, sa destruction, sa désignification on fait œuvre révolutionnaire! La propagande ne fonctionne justement que grâce à un langage désigné¹. Et ce « révolutionnaire » fait exactement le nécessaire pour être soumis au mieux aux influences de la propagande dominante! Est-ce un discours strictement incohérent et ne comportant pas de sens, est-ce l'ânonnement et le borborygme qui font œuvre révolutionnaire? Malheureusement cette croyance ne peut exprimer rien d'autre que l'indigence absolue de ces zéloteurs, et leur impuissance radicale, alors comme on ne peut rien contre cette société à laquelle d'ailleurs on ne comprend rien, on se venge comme on peut, on s'attaque à ce qui est sans défense (les mots!) l'on détourne l'énergie révolutionnaire contre ce qui n'est pas ennemi, on remporte de grandes victoires sur un tissu fragile, et l'on se glorifie d'une si grande profondeur, cependant que le dominateur se réjouit de voir son adversaire détruire lui-même ce qui aurait dû être son plus fidèle allié! La haine du langage et de la parole ne sont que l'expression de l'impuissance et de la gloriole des pseudo-révolutionnaires conformés qui abondent dans l'intelligentsia.

Il est ici important de faire presque l'exégèse d'un texte de Goux (*op. cit.*, p. 67) parce qu'il se présente sous les aspects d'une neutralité philosophique et scientifique. Goux cherche à montrer que les peintres abstraits spiritualisent la peinture, alors que la création de la perspective est une vue individualiste, égocentrique, et bourgeoise, impliquant représentation du réel et réification du signe. Il nous dit alors que « si la théorie du signe concevait le sens comme intrinsèque, adhérent au matériel signifiant, ceci serait une illusion fétichiste et réifiante ». « Il n'y a pas de signifiant en soi. La réification du signe (c'est-à-dire le signe pris en soi et ayant en soi un sens) pourrait apparaître comme une naïveté métaphysique si l'on n'en voyait les fondements qui tiennent au mode de signifier bourgeois capitaliste. » Déjà ce premier point est bien remarquable : car Goux vient

1. Cf. J. Ellul, *Propagandes*, Paris, Armand Colin, 1963.

exactement de décrire le processus de l'idole. Ce qui laisserait supposer que les Cananéens du x^e siècle avant J.-C. obéissaient à ce mode de signifier « bourgeois capitaliste ». Point du tout. Pour Goux, dans les formes de conscience liées aux modes de production et d'échange primitifs, tout peuple, tout acte est chargé, surchargé, de signification (donc le visuel et l'auditif identiques...). Mais ultérieurement, « il y a un mouvement qui a pour résultat de dé-sémantiser tendanciellement le perçu conscient, à l'exclusion d'un **matériel limité**¹, celui des signes du langage et de l'écriture qui sont au contraire sur-sémantisés. Tout se passe comme si les signifiants de type linguistique et leur articulation **sémantique abstraite** *épongeaient*... l'ensemble du sens flottant (pléthorique, erratique), se donnaient l'exclusivité, le *monopole* de la signification, tandis que le réel non linguistique était privé de sens conscient immédiat... Or ce mouvement de monopolisation signifiante ne peut que s'accompagner de la mise en perspective du monde, sous le point de vue d'un sujet égocentré... au lieu que tout perçu soit sur-sémantisé par l'incessante activité projetante d'un sujet qui ne se situe pas réflexivement lui-même et pour qui, dans le perçu, **tout** est profondément symbolique, immédiatement signifiant, il se produit un mouvement de dé-projection au cours duquel les signes linguistiques seuls se chargent de la totalité du sens disponible... ». Ainsi le mal est que le langage, la parole soient sur-sémantisés, porteurs vrais du sens. On nous présente cela comme appauvrissement, comme perte du sens surabondant en tout, comme opération monopolistique (le mot n'est pas innocent!). On nous dit que le langage est un « matériel (symbolique) limité »! Mais tout repose sur la haine du sujet, du personnel, de l'existant, au profit du diffus, de la forêt inextricable des symboles, de l'impersonnel, du collectif. Et dans un certain sens Goux a raison. Il est bien exact que langage et personne, sujet, sont liés, qu'il y a conflit entre le langage et la forêt des symboles d'un sens flottant... C'est vrai, c'est exactement celui que la Parole de Dieu nous décrit dans la condamnation des idoles. Et c'est celui, en sens inverse que nous vivons par la perte de l'homme parlant, dont Goux se fait le reflet.

1. Les mots soulignés en gras le sont par moi, soulignés en italique par l'auteur.

Mais cette haine de la parole s'exprime finalement dans un dernier courant : non seulement il faut démolir le langage construit et signifiant, mais encore, le mieux, c'est non pas ce travail qui est œuvre d'individus raisonnants, au contraire, il faut prendre la vraie référence chez celui qui spontanément parle ce langage sans raison, sans contenu, sans enchaînement, sans clarté, mais avec une signification latente autre, totalement autre que celle des mots prononcés, à savoir le « fou ». Le langage du schizo ou du névrosé (plutôt que celui du paranoïaque qui a une mauvaise odeur de fascisme!) devient le modèle et l'idéal. Volonté de casser la raison, de couper le fil entre parole et raison, en détruisant la cohérence. Et l'on assiste alors à une étrange magie : le fou détruit la communication, le sens, la continuité, et l'on admire, l'on s'extasie sur une si grande originalité! Mais qu'est-ce que cela a encore à faire avec le langage? On a beau l'intituler glorieusement le langage de la rupture¹, c'est précisément dire qu'il n'y a plus de langage! S'il n'y a ni sens ni communication, le tout se réduit à une éjaculation de sons, qui pourraient être autres et n'importe quoi! Le fou a bien entendu un langage. Mais peut-il être modèle? peut-il être libération d'un sens plus authentique au-delà des affreux rationalismes et de la rationalité? Il y a une magie, fascination de l'infra-

1. M. Thevoz a redoublé après son *Langage de la rupture*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1978; il publie dans les *Écrits bruts*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1979, les textes exemplaires des fous. Qui ont la valeur éminente d'avoir rompu avec la société, ses valeurs établies, et bien sûr son langage conventionnel. Tous ont été internés (ce qui n'est pas un critère bien sûr!) et l'une d'entre eux (Laure) prétendait avoir été l'épouse de saint Pierre. Il n'y a de ma part ici aucun jugement. Mais quand des intellectuels se saisissent de ces pauvres textes, de ces balbutiements, de ces décompositions des mots, et de ces combinaisons sonores, sans aucun contenu ni aucune référence, pures allitérations, pour déclarer qu'il y a « révolte », rupture avec l'ordre établi, contestation de la répression du langage, actes de résistance contre la culture académique, je dis que ces intellectuels-là sont des fantoches, des impuissants et des voyeurs. Il n'y a pas à tenter de proclamer « la fraîcheur » de ces dérives, ni leur « primarité », etc. Ce sont des textes témoignages d'une pauvreté indicible, d'une impuissance, d'un malheur, et en cela, ceux qui les ont écrits doivent être aimés et compris, mais vanter ces textes et leur attribuer une puissance est seulement l'indice de la mort, chez les intellectuels, de la parole.

monde, le fou a toujours exercé cette fascination sur ceux qui cherchaient une autre vérité que celle simplement humaine, le fou « chevauché » par un dieu, « possédé » par un démon, en communication avec un au-delà, porteur d'une illumination, d'une connaissance directe, ne passant pas par le cerveau conscient... Recherche d'un supra-langage dans sa déstructuration par le fou... Mais lorsque l'on glorifie ces phrases in-sensées, lorsque l'on déclare qu'il y a là une attaque contre le langage institué, le langage comme norme, que ces discours nous révèlent l'envers de ce langage d'oppression, et un refus des conventions sociales, lorsque l'on admire la rupture d'avec le langage ordinaire et « ses axiomes de base, linéarité, primat du sens, souci de la communication » et la dévaluation du sens des mots... il faudrait peut-être se demander *pour qui* cette folie a-t-elle sens? et *comment* s'exprime la signification d'une si profonde déstructuration? Eh bien uniquement pour celui qui a une profonde habileté herméneutique, donc un très habile herméneute, et uniquement par la grâce du langage le plus rigoureux et le plus expressif! comme le montre justement de façon involontaire Thévoz. Et son travail consiste à restituer sens à ce qui n'en a pas, à établir communication entre ceux qui profèrent ces mots insensés et l'auditeur ou le lecteur! C'est donc par le meilleur langage porteur de sens et de communication que ces explosions verbales inaudibles prennent une quelconque valeur! Il n'y a là pas plus « attaque au fondement même du langage », de destruction de la parole, que lorsqu'un Chinois parle chinois devant moi qui n'y comprends rien! Mais il y a l'interprète. Toutefois la situation est légèrement autre. Quand on prétend que le fou parlant exprime son refus des conventions sociales, je veux bien que ce soit l'interprétation que l'herméneute m'en donne mais simplement je me demande : s'il n'y a pas de sens dans ce qu'ils disent, pourquoi en chercher un? Si les mots et les structures langagières sont totalement dévalués comment y trouver un message? Je suis tout à fait d'accord pour considérer d'une part que ces discours du fou doivent être étudiés comme moyen de diagnostic de qui est celui qui parle ainsi, d'autre part que ces textes peuvent avoir dans leur non-sens une grande puissance d'évocation poétique, et que l'on peut y trouver des poèmes authentiques (du moins dans la conception de la poésie post-surréaliste), mais encore une fois c'est seulement le sujet parlant le langage cohérent de la « raison » qui comprend,

qui éprouve et qui traduit... ! Quant à s'enchanter de ce que ces écrits ridiculisent le « discours institué » et qu'ils nous « font sortir du langage¹ », cette joie repose sur la conviction simpliste qu'il y a un discours institué, et que c'est un progrès de « sortir du langage », mais s'il en est ainsi on se demande pourquoi ces auteurs continuent à écrire des phrases parfaitement compréhensibles dans un souci de communication ! Ridiculiser la parole, ce dont on se gargarise tant, c'est contribuer à la victoire de la puissance des foules, des ombres, des meurtres et les délires sociaux ne sont jamais innocents !

Mais une question obsède, comment donc a pu naître et surtout se diffuser cet ensemble de formules (creuses mais tenues pour profondes !) sur la parole, cette haine du langage, cette identification simpliste « discours institué-classe dominante-langage », devenus maintenant autant de lieux communs. Il y a bien entendu toute la poussée vers l'irrationnel, la valorisation de l'antiraison dont j'ai fait ailleurs la critique². Je n'y reviens pas. Mais deux thèmes me paraissent explicatifs. Il y a dans cette attitude l'expression du conformisme sociologique au développement des images, à la polarisation sur le visuel. Le langage du fou est brusquement passionnant parce qu'il ne transmet plus aucune idée ni la moindre continuité : il évoque des images, il fait entrer dans un univers de *visions* singulières et baroques. Autrement dit, c'est la victoire des images visuelles sur la parole raisonnable ou proclamatrice qui se traduit dans la haine du discours et du langage. Il y a là pure obéissance au courant « social-technique » dominant, pure conformité à ce qui se passe à tous les niveaux dans notre société, expression raffinée, conscientisée, de ce qui n'est qu'une banale réaction du lecteur de bandes dessinées et du téléspectateur le plus moyen. Comme nous l'avons souvent constaté, le discours se présente comme d'autant plus violemment révolutionnaire, non conformiste, explosif, qu'il exprime en réalité le plus plat, le plus banal conformisme à la tendance fondamentale du corps

1. C. Delacampagne, « Des fous de génie », *Le Monde*, 26-5-78.

2. Cf. *La Trahison de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

social, agissante mais non encore dénoncée¹. Clamer l'importance décisive de l'expression corporelle, la dévaluation de la parole au profit du mime, la novation de la pédagogie institutionnelle, la libération par l'art brut ou le nudisme (et je choisis exprès cet ensemble hétéroclite en apparence!), c'est prendre une attitude pseudo-révolutionnaire, conforme exactement aux conséquences logiques et normales de l'invasion des images. Mais il faut bien reconnaître qu'il y a quand même autre chose que ce simple conformisme, cette réaction automatique, ce réflexe conditionné à l'image visuelle triomphante, car la haine, la fureur, l'accusation qui s'expriment contre la parole ne sont pas seulement le produit d'un conformisme sociologique. Il y a plus. Il me semble que cette rage s'enracine dans le conflit entre la vérité et la réalité. Entre une ouverture possible sur une vérité qui viendrait des profondeurs ou d'un au-delà, inaccessible, et une fermeture sur soi que l'homme revendique. Entre le « Nous ne sommes pas seuls au monde », et le « Moi, rien que moi ». Par la haine de la parole s'exprime le refus d'une vérité, donnée, lue dans les marges, écoutée dans le silence du discours qui s'évanouit pour nous centrer uniquement sur le réel, le concret, l'acquis par l'homme. Et c'est l'effort de toute notre pensée moderne de nous enfermer dans ce réel, rien d'autre, rien de plus, de nous faire prendre le réel pour la vérité, la seule vérité, la vérité même. La vérité constatable par la science. La vérité construite dans la réalité. La vérité issue du marxisme fondé sur le seul réel. Le réel devenu critère du juste, du bien, du vrai. La parole met sans fin cette affirmation en doute. Il faut sans fin la réaffirmer, et pour cela détruire le sens, l'ouverture, l'aléatoire du langage oral-écrit. Cela seul explique cette haine et l'accent triomphal de ceux qui prétendent avoir désintégré le discours et le sens. Et c'est finalement un conflit religieux.

1. Cf. J. Ellul, *Exégèse des nouveaux lieux communs*, Paris, Calmann-Lévy, 1966.

Le conflit religieux de l'image et la parole

I

L'invasion de l'Église par les images

L'Église s'est laissé envahir par les images¹. Elle a voulu devenir visible. Elle s'est fondée sur l'évidence. Et ceci se développait de pair avec la théologie de la puissance de l'Église, avec la convoitise du pouvoir. Et ceci s'incarnait dans l'institution. Je suis tout à fait navré des choses désagréables que je suis obligé de dire au sujet des admirables œuvres d'art produites par l'art chrétien. Je m'émerveille devant cette floraison artistique. Je fonds d'adoration devant Fra Angelico, et la statuaire de Chartres, et le beau Dieu d'Amiens, et le tympan de Moissac, et le juge adorable de Strasbourg. Oui, tout cela est très beau — indiscutable — et tout cela qui est parfaitement chrétien, dans la symbolique, ne l'est pas quand il y a prétention à

1. Dans un certain sens, Goux (*Les Iconoclastes, op. cit.*) a raison de mettre en question les images qui ont proliféré dans le christianisme. Mais il commet des erreurs quand il considère que cela est inhérent à la révélation chrétienne, et qu'il proclame « ... Le cœur chrétien qui adhère aux images saintes et qui met sa foi dans leur vérité immanente... » C'est une déformation totale de l'Évangile qu'il décrit là, et si certaines périodes de l'Église catholique et de l'Église orthodoxe, si des milieux très incultes ont correspondu à cette formule, celle-ci devient l'expression d'une ignorance fondamentale quand on la présente comme un absolu. Ignorance hélas confirmée tout au long de ce livre de Goux quand il a le malheur de parler du christianisme. Il est étonnant de proclamer que le « Dieu trinitaire chrétien a un visage humain »! Et que seul l'Éternel judaïque a une « altérité radicale ». Il semble tout ignorer de là pensée et de la théologie chrétiennes.

montrer le mystère, dévoilé par images. Même les vitraux, même les *libri idiotarum*. Cette sculpture se révèle chrétienne quand elle montre ce qu'il y a à montrer, les diables, les démons; le tentateur de Strasbourg, cela oui, c'est du visible! Le reste, c'est une erreur. Mais, certes, je ne condamne en rien ceux qui ont exécuté avec une si grande perfection leur travail de peintre, de sculpteur et d'architecte, travaillant du mieux qu'ils ont pu, avec toute leur foi, leur consécration, leur service, pour louer Dieu et lui rendre gloire. Ce sont tous des jongleurs de Notre-Dame, et ce n'est pas à leur niveau que se situe l'erreur. Ils ont été d'une part de merveilleux artistes, d'autre part des chrétiens authentiques et consacrés. Ils ont voulu servir Dieu par leur art, et ils l'ont en effet servi, c'est-à-dire que Dieu a, sans aucun doute, accepté leur œuvre et que cette œuvre fait partie de cette gloire des nations qui sera entièrement intégrée dans la Jérusalem céleste. Ils ont accompli l'acte prophétique de réconciliation de la vue et de la parole. Mais comme nous le verrons, c'est seulement un acte prophétique, c'est-à-dire visant la fin des temps. L'erreur réside ailleurs, de croire que ce n'était pas un acte de fin des temps, mais de l'actualité, autorisant l'Église à affermir son pouvoir. La visualisation du message de Dieu a entraîné toutes les suites de magisme, de superstition, d'idolâtrie, de paganisme, de polythéisme... Qu'on le veuille ou non, la profusion des images, la beauté des cérémonies, le triomphe visuel des liturgies, la symbolique purement visuelle, tout cela fut la source majeure de toutes les erreurs médiévales et postérieures, dans l'Église romaine et orthodoxe. Mais je disais qu'il fallait bien distinguer entre ces admirables artistes, et puis les dirigeants de l'Église et ces théologiens qui ont volontairement tout orienté vers le visuel, au nom de l'efficacité (et ceci est bien dit et répété expressément : il faut faire des images parce que c'est plus efficace, pour voir comme dit Paulin de Nole « si la vue de ces ombres émaillées et relevées de couleurs ne ferait point quelque impression dans les esprits grossiers et stupides des paysans »). L'image a pour but de frapper l'imagination, d'éveiller l'attention sur les sujets religieux, de « rafraîchir souvent la mémoire de Jésus-Christ crucifié pour nous, ou nous propager d'ensuivre la foi et la piété de saints personnages » (colloque de Poissy). Mais elle est aussi un enseignement : on résume la Bible et la doctrine chrétienne en retables, vitraux, bas-reliefs : « Ce sont comme histoires écrites pour les simples et ignorants. » Cependant

même ainsi ces images provoquent un sentiment d'adoration, qui dépasse de loin le seul enseignement. « Car naturellement l'homme aime les images : les petits enfants même aiment les poupées, surtout si elles sont bien vêtues, et les ayant placées en quelque lieu éminent leur portent je ne sais quel respect. Cette humeur enfantine est passée en la religion. Et de fait, comme les poupées sont les idoles des enfants, aussi les images et statues sont les poupées des hommes, lesquelles sont plus honorées quand elles ont un bel habit. Car, du fait que toute notre connaissance vient par les sens, l'homme veut voir un objet d'adoration sensible, et avoir devant ses yeux quelque chose qui oblige son attention. A cela aussi invite le plaisir de l'œil et la facilité : car il est plus aisé de voir des peintures que de comprendre des doctrines, et de former des pierres à l'image de l'homme que de réformer l'homme à l'image de Dieu » (Du Moulin). La querelle des images du xvi^e siècle, dont ce texte est un écho, montre aussi un dernier aspect de ces créations : pour les hommes du Moyen Age, comme pour tous ceux qui les ont précédés, l'image est toujours chargée d'un certain sens spirituel. Elle n'est jamais pure représentation, pur dessin, pure esthétique : elle est d'abord porteuse d'un message ou d'une puissance. Elle est intégrée dans le monde du sacré, et pour cela indicatrice, signifiante, engageante. On ne reste pas sans en éprouver le charme, elle vous porte même si vous ne le voulez pas dans un domaine surnaturel, du culte ou de la magie, mais qui n'est pas ce monde-ci. Elle est toujours moyen, intermédiaire, idole ou mythe, jamais distraction. Si elle est évasion, ce n'est point dans l'imaginaire, mais dans le surnaturel. Elle joue donc un rôle radicalement différent de celui des images d'aujourd'hui, laïcisées, rationalisées, vulgarisées. Leur rareté, leur permanence, leur caractère sacré donnaient donc aux images avant le xviii^e siècle une place très particulière dans la vie des hommes, et qui ne correspond plus en rien à celle qu'elles occupent dans notre société. Mais l'image dans l'Église devient très vite glorification de l'homme, des hommes (et la sculpture baroque centre tout sur la visualisation de la puissance de ces apôtres, de ces saints, sur leur dynamisme propre, et finalement il s'agit de la puissance de l'Église dont la visualisation remplit les simples croyants de terreur et d'admiration). Cathédrales à la gloire de Dieu, certes, mais attestant la puissance indiscutée de l'Église. Images qui sont associées à la volonté des princes de l'Église

de dominer la société. Non plus de servir et d'attester le Seigneur crucifié, le Sauveur des pauvres, mais de modeler la société selon les principes et idées issues d'une philosophie tirée de la synthèse évangélique. Volonté de domination, de conquête. Efficacité pour non pas amener au Sauveur compatissant, mais pour faire obéir aux commandements de Dieu et de l'Église. Efficacité qui se double exactement du triomphe de l'institution ecclésiastique. Nous aurons à revenir sur ce rapport. Pour l'instant constatons simplement la relation véritablement indiscutable entre : volonté de puissance — volonté d'agir dans la réalité concrète avec efficacité — visualisation d'un message qui n'était que parole — création des images comme suite de cette visualisation — évacuation de l'amour au profit de la Vérité formalisée en dogmes — institutionnalisation dans tous les domaines. Cette gerbe est indissociable. Et la clé de tout, c'est la vue et l'image. Encore une fois je répète que je ne veux pas dire ainsi que la vue est le mal, le péché, etc., que l'image est mauvaise, etc., mais que le mensonge réside à réduire ce qui est de l'ordre de la vérité pour le faire entrer dans la réalité, par le visuel. Bien entendu la statuaire chrétienne n'était pas idolâtrique par soi-même! Et la théologie de Suger était parfaite, nous aurons à y revenir. Mais elle était par nécessité, fatalité, par la force des choses, productrice de l'idolâtrie. L'explosion a lieu au XIV^e siècle, précisément au moment de la pire désagrégation spirituelle, morale, humaine de l'Église. Assurément il y avait beaucoup de statues et représentations avant, mais d'un tout autre sens et contenu et l'on ne pouvait guère y voir une tentation de représentation visuelle du mystère. On assiste à ce moment-là à la profusion de l'image, de toutes les images, et à l'apparition cataclysmique des conséquences dans le peuple de la visualisation. Et précisément c'est lorsque l'Église connaît sa crise la plus affreuse qu'elle se replie à toute force sur l'institution portée à son sommet, et sur l'image utilisée à toute fin, parfaitement idolâtrique, et les deux visant un même but : l'efficacité. Efficacité de l'image pour la transmission de l'Évangile, les prédicateurs populaires de l'époque sont unanimes : l'image est seule persuasive, efficacité pour retenir l'attention, efficacité mystique, efficacité pour combattre les croyances païennes, mais en y cédant... Mutation complète de l'art et de la théologie en ce siècle des désastres spirituels et humains. Duby présente une thèse audacieuse et passionnante. Selon lui, le peuple

serait jusqu'au XIII^e siècle resté extrêmement étranger au christianisme, sinon d'une façon tout à fait formelle. Au XIV^e siècle, le peuple entre en plein dans la participation à la vie spirituelle, il y a expansion quantitative de ce qui jusqu'alors était le fait des clercs. L'Église s'ouvre. Cela implique alors une *possibilité* de participation. La parole est trop compliquée, trop difficile. On recourt directement à l'image parce que c'est la voie la plus simple. Le peuple commence à participer en regardant. Il ne se perd pas en adorations abstraites ou en connaissances de la théologie négative, il exige du concret. Et ceci s'accompagne d'un revirement théologique en même temps, « la vision présidait à la naissance de l'amour et lui fournissait son aliment (...), tous les hommes de ce temps en étaient convaincus (...), pour aimer, il fallait *voir* ». Et la théologie discursive fait place à la théologie mystique. L'idéal est de contempler Dieu même. Pour cela il faut commencer par la contemplation des images pieuses. « Au calvaire, rends-toi présent de tout le *regard* de ton âme (...), vois donc des yeux de ton âme les uns ficher la croix en terre... » Voir donne une plus grande certitude, un objectif plus accessible. L'image prend une position centrale dans la piété et la théologie. Et toutes les images, statues, peintures, vitraux, bien entendu, représentent les scènes de la Bible, ou de la vie des saints... Mais en même temps images que les reliques présentées de plus en plus somptueusement, « les reliquaires s'aménagent en ostensoirs, en cages transparentes qui permettent au regard d'atteindre les corps saints ». Images liturgiques, c'est le moment où la liturgie, ses ornements, ses gestes deviennent beaucoup plus spectaculaires, visuels. La parole est refoulée. Il importe peu de comprendre ce qui se dit. L'important est de voir ce qui se fait, et par là de participer corporellement. « Voici pourquoi l'ostension tient tant de place dans les rites du XIV^e siècle. Voici pourquoi la messe s'interrompt si longtemps au moment de l'élévation, lorsque l'hostie consacrée est offerte à la *vision* du peuple. » Images dans les Bibles qui deviennent de plus en plus historiées. « Bible des pauvres où le récit se découpait en une suite d'images simples, expressives. Mais encore images corporelles, participation par les corps aux mystères sacrés. Création des jeux collectifs mimant avec toute la population d'une bourgade la Passion mimique par quoi le corps et l'âme s'arrachent à tout ce qui les retient... » *Sacre rappresentazioni*. Il s'agit beaucoup moins de vivre dans la foi que

de mimer, de participer par le corps. Beaucoup moins de connaître la vérité révélée que d'entrer dans une imitation corporelle. Le geste pour les uns, la vue pour les autres remplacent tout. Le corps prend une place considérable par une sorte de contagion. Mystique? Il semble que pour certains ceci soit indiscutable : « H. Suso, en *mimant* la Passion de Jésus, s'acheminait vers la contemplation d'une image, celle du Christ crucifié... » Ces quelques notes montrent en tout cas que nos modernes si orgueilleux de leurs inventions étaient largement précédés. Quand j'entends les discours savants et sérieux sur le rôle pédagogique de l'image, je songe que tout cela a exactement, très exactement, été dit par les clercs et frères du XIV^e siècle. Quand je considère l'air convaincu, exalté, de ceux qui parlent du nouveau théâtre, de cette découverte inouïe de la participation directe, de l'entrée du spectateur dans le jeu, ou encore cette fierté de ces spécialistes, de ces jeunes qui redécouvrent le corps (luttant contre cet abominable christianisme qui a voilé, effacé, contraint le corps) et qui nous parlent pompeusement de l'expression corporelle, qui doit remplacer le langage parlé, inutile. C'est par le corps, par le mime, par la contagion issue du visuel, que se transmet (... quoi?). Non, on ne transmet plus rien. On participe. Eh bien, entendant tous ces discours novateurs, révolutionnaires, ces découvertes du jamais connu en Occident (car, bien sûr, les peuples du Tiers Monde eux ont gardé l'authenticité de l'expression corporelle, du théâtre et des cérémonies spontanées, du carnaval et des messes corporelles). Lorsque j'entends tout cela, je me retrouve exactement, très exactement au XIV^e siècle, où tous ces discours, rigoureusement les mêmes ont déjà été tenus... par les chrétiens. Découvrir la lune, parce que l'on ignore tout, telle est la grande opération de la fatuité contemporaine. Mais elle a d'autres fondements. Nous y reviendrons. Pour l'Église et pour le XIV^e siècle, cette ruée vers l'image, vers la « réalisation » du spirituel et du révélé, se conclut bien évidemment par la magie, les plus grossières des croyances. On est très loin des rigueurs théologiques et de la précision de la parole. Effusion du sentiment, flagellants, « crises mystiques », adoration des images en tant que telles c'est à ce moment par exemple que naît la conviction qu'il suffit de « regarder l'image de saint Christophe pour être sûr de ne pas mourir dans la journée d'une mauvaise mort ». Les images prennent une efficacité surnaturelle. Les images en tant que telles.

On est aux antipodes de la foi, dans la superstition la plus effarante. Au nom de l'efficacité de l'image, les prédicants ont diffusé l'adoration de l'image. Sans aucune distance de signe, sans aucune référence à un signifié. L'immédiateté de la vue, l'évidence ont attribué tout ce que l'on enseignait, par exemple des miracles de Jésus, à l'image même. Et quand on parle de « la superstition au Moyen Age », c'est surtout au XIV^e siècle qu'il faut la rapporter et à cette explosion du visuel, du corporel, du représenté, du réel. Le chemin est ouvert à partir de ce moment, celui de la facilité. Il faut faire voir au peuple. Et l'on ira de statue en statue, et l'on se plongera dans la vue de choses de plus en plus fascinantes, aboutissant au baroque et aux « gloires » du XVII^e et XVIII^e siècle. Jusque-là, Dieu était resté hors des représentations, avec les gloires on peut voir Dieu. On se plongera dans la vue de choses de plus en plus minutieusement réalistes, et la saint-sulpicerie n'a pas d'autre raison. Si l'on doit voir, si la statue a par elle-même pouvoir et sainteté, il faut qu'elle ne soit plus signe, mais qu'elle reproduise fidèlement, photographiquement le réel... Et tout ceci correspond à la crise fondamentale d'identité du christianisme aux XIV^e et XV^e siècles, et à la crise de relation entre l'Église et la société. Crise d'identité qui est double, perte des certitudes de la foi, perte de la théologie construite. C'est le moment des grandes crises sociales et populaires, par exemple la tragique Grande Peste; un quart de la population de l'Europe disparaît en deux ans. Triomphe de la mort. Mise en doute de la certitude parlée de l'Évangile. Dieu n'est pas tout-puissant puisqu'on traverse un tel drame. Et l'on ne peut pas faire confiance à la prédication traditionnelle de l'Église officielle puisque celle-ci est incapable de nous protéger. Il faut d'autres protections, d'autres voies, d'autres recours, d'autres certitudes. Perte de la foi dans les promesses : il faut se raccrocher à la réalité vue, enfin quelque chose d'indiscutable. Perte de la théologie synthétique, intégratrice, au milieu des débats les plus terribles, politiques en même temps que religieux, triomphent le nominalisme, la sécularisation, la théologie négative. La voix ne peut plus alors que se taire. Et faute de la possibilité, soit de comprendre ce qui subsiste du discours théologique, soit de le poursuivre, on va se rabattre sur le visuel, et la contemplation par le regard mystique. Mais c'est en même temps la crise interne de l'Église (crise de moralité, papauté d'Avignon, Grand Schisme) et la crise externe (l'Église refoulée

par les pouvoirs politiques et cantonnée dans le religieux). Et à cette double crise, l'Église répond en s'affirmant plus fortement sur le plan visuel et sur le plan institutionnel. Au lieu d'accepter son dépouillement, sa réduction à l'errance et à la pauvreté, de revenir à ce statut d'« errants et voyageurs sur la terre », de la pure prédication évangélique dans le dénuement (ce qu'indiquaient un siècle plus tôt François d'Assise et *bien d'autres...* mais aussitôt trahis par leurs successeurs), elle persiste dans la volonté de s'affirmer plus fortement et puisque la vérité n'a plus de poids, c'est dans la réalité, la réalité du visible et de l'institutionnel que l'on va triompher. C'est le grand siècle de l'institution, en même temps que de la visualisation et les deux vont toujours ensemble (de nos jours aussi). L'institution étant une construction du réel, un essai de saisie de la réalité, une superstructure de ce réel saisi par la vue. Elle est la conséquence normale de la visualisation, si tout l'important est la réalité (économique, politique, sociale, familiale, professionnelle), si toute la vie de l'homme se ramène à être social et producteur et que tout réside dans ce monde-ci, à cette découverte du primat du sensible, *correspond la volonté de son ordonnancement par la voie institutionnelle*. L'Église a de fait tenté de résoudre la multiplicité de la crise par la croissance et la rigueur des institutions. Les deux mouvements concordent, et l'institution qui dérive de la visualisation, de l'invasion des images, reproduit celle-ci. C'est sur le fondement même de l'institution que le pouvoir de l'image s'établit. Il faut avoir quelque chose à montrer. Seule l'institution... Il faut du spectaculaire, du flamboyant, et c'est l'institution qui permet les fêtes populaires et les feux d'artifice. La liturgie devient somptueuse, l'Église devient Église de la monstration parce que l'institution organise et se manifeste. Et même le courant mystique purement spirituel (voir Dieu...) ne peut exister que sur le fondement de l'institution : c'est parce que l'institution est solide, encadre bien les hommes et les choses, fait fonctionner le corps social, que le mystique peut se livrer à sa passion, à son détachement, à son mépris de toutes choses. « L'intendance » doit être parfaite pour le génie politique ou militaire. Sans l'intendance, il n'est plus rien. Et s'il est vrai qu'une théologie trop transcendantaliste conduit à un affranchissement complet des puissances du monde, à une rupture qui autorise les pouvoirs absolus, la réciproque est exacte : un système institutionnel rigoureux, exact, entraîne, autorise et produit une

mystique purement spirituelle. La vue est entre les deux la commune mesure. Et la relation entre ce visuel et l'institution, très claire à son origine dans l'Église se retrouve entièrement de nos jours. Ainsi les audaces du théâtre moderne, de la gestualisation, de l'expression corporelle, l'explosion révolutionnaire de cette abolition du langage parlé au théâtre ne sont possibles que grâce aux subventions que l'État distribue, que grâce à la générosité de l'institution. Il y a en fait accord plus profond, la réalité seule compte pour l'un comme pour l'autre. Mais dans cette conclusion du conflit de la parole et de l'idole, où nous constatons l'entier triomphe de l'image dans l'Église, il faut bien prendre conscience qu'il s'agit d'un conflit d'abord religieux, qui s'est situé d'abord dans le monde religieux, dans l'Église. C'est là qu'ont lieu le triomphe du réel, et la liquidation du vrai. La fermeture de ce monde-ci, replié sur lui-même, récusant l'ouverture sur une autre ouverture qui est spécifiquement entretenue par la parole. La parole, migrante sans cesse, d'un monde à l'autre, d'un transcendant à un immanent. L'image, c'est ce côté-ci, et il se suffit à lui-même. C'est dans l'Église, et nulle part ailleurs, que se créent le primat de la vision, et progressivement l'exclusion de la Parole. Parole chantée. Parole liturgie. Parole en un langage incompréhensible¹, qui subsiste comme élément de spectacle. Et non plus parole porteuse de sens. Parole exclue au profit des gestes liturgiques, des couleurs, des changements d'habits, des incantations et des litanies. C'est dans l'Église et nulle part ailleurs que se crée le primat de l'institution sur le mouvement social, aussi bien que sur le questionnement éthique qui sont, l'un et l'autre, du domaine de la parole. Rigidité, création du droit comme solution totale des problèmes de l'homme et de la société. C'est dans l'Église et nulle part ailleurs que se formule la pensée nouvelle, scientifique, attachée à la réalité des choses et non plus ni à l'interprétation ni au discours, la pensée laïque et sécularisée : ce monde-ci, ce monde réel et visible, ce monde seul. Ce ne sont pas des penseurs, des philosophes, des savants hors de l'Église qui ont développé cela contre l'Église : ce sont des clercs et bien souvent des ecclésiastiques qui ont seuls formulé cette reconversion. La sécularisation est née de et dans l'Église, la science

1. Il ne faut pas oublier que le latin était au moins depuis le XIII^e siècle parfaitement incompréhensible pour les simples fidèles, autant qu'aujourd'hui!

moderne est née de et dans l'Église, comme la conception des institutions modernes. Et tout était orienté par l'affirmation (dans l'Église) de la *gloire de l'homme* et la volonté de la *possession du monde*. C'est là l'immense mutation. Et tous les laïques, matérialistes, réalistes qui viendront ne font que succéder à ce qui est né là. Gloire de l'homme, possession du monde, attitudes dans la vie qui s'expriment par le primat du visuel sur tout. Le déferlement des images que connaît le monde moderne a pris sa source dans l'Église; dans cet « enthousiasme » pour les images, qui représente exactement dans l'Église l'abandon de la vérité révélée, du sens de la parole, de l'humilité de l'incarnation, de la discrétion de la révélation, de l'incertaine ouverture sur l'ailleurs et à l'écho. L'Église a choisi le visible et avec lui, la puissance, l'autorité, l'efficacité, l'agglomération des foules autour d'un réel¹ enfin vu et saisi, choix radical qui se *montrera*. Monstration et démonstration. Mais le Verbe n'était plus là. Et ceci parce que le conflit entre la vue et le langage, à partir du moment où il y a rupture de la réalité et de la vérité, le conflit entre l'idole et la parole est essentiellement un conflit *religieux*. La vérité révélée ne prétend pas annexer le réel, se l'assimiler, le muter. Par contre la réalité tend à s'affirmer vérité. Seule vérité exclusive. Et lorsque l'Église chargée d'assumer la Révélation (qui n'est pas religion, qui, si elle reste authentique, ne peut pas s'inscrire dans une religion) opte pour la réalité, c'est elle encore qui engage le monde réel à devenir le monde religieux, à construire la signification religieuse des images, de toutes les images, et la superstructure religieuse du réel, de tout réel. Les mouvements antichrétiens des xviii^e-xx^e siècles suivront exactement la même voie, simplement en inversant les signes, c'est-à-dire en faisant des nouvelles religions séculières² une machine de guerre contre l'Église, qui ne l'aura pas volé.

Enfin, aujourd'hui, pour A. Maillot, le « renouveau liturgique

1. Bien entendu, je sais que ce choix est fait avant le xiv^e siècle. Mais il y avait encore beaucoup d'ambiguïtés et d'incertitudes dans cette orientation, qui s'effacent à partir du xiv^e siècle. Et je sais que l'Église proliférait d'images avant le xiv^e siècle, mais elles étaient totalement différentes et d'un autre sens. Voir à ce sujet l'admirable livre de G. Duby, *Le Temps des cathédrales*, Paris, Gallimard, 1978.

2. Cf. sur tout ce mouvement J. Ellul, *Les Nouveaux Possédés*, Paris, Fayard, 1973.

est en réalité une cananéisation du culte chrétien ; culte avec mise en scène où le visuel cherche à noyer la parole... mais il faut s'inquiéter surtout de l'enseignement des enfants et de ce qu'on appelait encore il y a peu de temps : le catéchisme. On y fait tout : barbouiller, dessiner, disséquer des photos, passer des films... on oublie seulement de revenir à la parole écrite... »

2

La valeur ultime et la parole captive

Il s'agit ici d'une première approche de ce conflit religieux non pas par allusion au judéo-christianisme, mais à l'univers religieux non chrétien de notre monde moderne. Le triomphe de l'image visuelle nous introduit dans un univers religieux différent de celui de la parole. Il me semble que le conflit se situe dans deux domaines différents, celui de la « valeur ultime », et celui de l'exclusion du caché. Le premier se noue autour de la question : en quoi l'homme aujourd'hui place-t-il sa confiance ? Il se rapporte non pas au fait de la vue d'une réalité qui nous entoure, mais à la multiplication d'images visuelles artificielles sollicitant sans cesse notre attention. Et la situation où nous sommes placés est contradictoire : le visuel attribue une valeur éminente au réel dans lequel je suis situé. Je suis soumis à cette confrontation, et la vue me permet en effet de me poser dans ce réel, et d'agir sur lui. Mais déjà la multiplication des images artificielles modifie cette relation. En effet, la masse énorme de visuel et le vertige dans lequel je suis plongé par ces milliers d'images changeantes dispersant mon attention, provoquant une hallucination et une hypnose, tendent à donner au réel une valeur dernière. Tout, le tout, et la vérité du tout doit dorénavant être situé par rapport à ce réel des images, et plus que situé, jugé, apprécié, évalué : la valeur vient de la relation à ce réel-là, de la possibilité d'y trouver place et de le modifier. Ce qui n'exerce pas une action sur ce réel visible et vu n'a aucun intérêt. Je ne parle évidemment pas ici d'une pensée consciente, claire et philosophique, mais du sentiment spontané de l'homme quelconque induit dans sa courte pensée par les images

qui l'habitent. Mais c'est cette préconception de l'homme quelconque qui est l'attitude religieuse d'une époque. Il n'y a pas valorisation religieuse ritualisée, explicitée de ce réel, mais croyance en sa valeur dernière. Or, il est bien singulier de constater que ceci coïncide avec, par exemple, la pensée philosophique de Marx lorsqu'il voulait mesurer la vérité d'une pensée au *Diesseits*, à la réalité sur laquelle elle pouvait avoir prise. Ce qui était alors l'expression d'un matérialisme conscient et construit a changé de tonalité, c'est l'évidence du jeu des images visuelles. Tout doit être référé à cette réalité visible. C'est elle qui sert à départager le vrai et le faux de la pensée. Ce qui en fait n'est pas le vrai et le faux, mais l'exact et l'inexact. En ce sens qu'une science exacte peut produire une technique agissant sur cette réalité, ou encore rendre compte du réel. Mais ceci n'a rien à faire avec la vérité. La confusion d'ailleurs dans le langage courant est tout à fait typique, « exact ou vrai » sont synonymes; « faux, mensonger, inexact » aussi. Mais précisément il y a un monde de différence qui n'est pas perçu. Le réel visualisé prétend fournir les moyens de contrôle sur tout ce qui est du domaine de la pensée, sur la philosophie et sur la théologie (c'est la visualisation qui provoque la plupart des conflits théologiques actuels!). Mais voici que la situation est bien plus complexe que ne le donne à penser cette première remarque. Car tout le monde le sait, ce réel visualisé ne l'est que par la transmission technique des images. Ce n'est pas un réel expérimenté, mais un réel médiatisé par les MMC. Nous avons vu que c'est cela qui assure le triomphe du visuel, mais cela situe l'homme dans un univers qu'il croit réel puisqu'il le voit mais qui est en fait purement fictif puisqu'il n'a qu'un environnement d'images qui ne sont strictement rien d'autre qu'images. La seule réalité effective qu'il rencontre est celle de son écran de télévision. Tout ce qui passe dessus et qu'il prend pour réel n'est jamais qu'un pointillisme de signaux électriques. Mais il le prend pour la réalité effective, dont nous avons pu montrer ailleurs que cette réalité est infiniment surévaluée par rapport à celle que l'on peut vivre effectivement. C'est ce qui est montré à la TV qui devient la réalité importante, ce qui est vécu n'a plus d'intérêt. Et la multiplication stupéfiante des images constitue tout un *univers* d'image dans lequel nous sommes situés. Autrement dit, il y a d'une part la réalité concrète dans laquelle nous vivons, mais qui perd tout intérêt, parce qu'elle n'a pas le même brillant, la même

tonalité excitante, etc., et dont nous nous détachons progressivement, qu'il s'agisse de la « vie quotidienne » (travail, famille) ou de la « vie politique » (au sens pratique et concret), et d'autre part la réalité imagée, simplement constituée d'images, qui nous fait un univers illusoire, mais tellement passionnant et saisissant que c'est en lui que nous nous situons de préférence et que nous vivons par procuration. Ce n'est pas tant un univers imaginaire (quoiqu'il le soit mais dans un sens bien particulier, car ce n'est pas notre imagination qui l'institue mais l'imagination de ceux qui élaborent ces spectacles) mais un univers. Ce spectacle est artificiel¹. Bien entendu on pourra dire que l'autre aussi (la vie quotidienne) est artificiel, puisque logement, mariage, et maintenant conception, pédagogie sont le produit d'arts... mais il y a un monde de différence car sur le second je puis agir, intervenir, ma décision s'entretient dans la constitution du monde où je vis, l'autre est artificiel en ce sens que je ne puis strictement rien sur lui, il se fait hors de moi. Ainsi par cette multiplication d'images j'en viens à vivre dans un univers d'où je suis exclu en tant que sujet. Je suis sans responsabilités, sans action, sans dialogue, sans pouvoir. Or, c'est dans cette réalité-là que nous situons notre religieux actuel. C'est-à-dire que nous croyons, nous ajoutons foi uniquement à ce qui passe par ce moyen (l'image qui devient univers des images). Nous recevons nos valeurs (culturelles et morales) de ce spectacle. Nous instituons nos modes de médiation par rapport à ce spectacle, qui devient le lieu de nos plus fortes gratifications et de nos frustrations. L'homme y est plus scrupuleusement attentif que pendant le culte! Ainsi il y a eu un double cheminement : la valeur suréminente accordée à l'image, le visuel triomphant de la parole, ensuite la constitution de l'univers de l'image, où nous nous situons, donc un visuel pur (la parole n'est qu'un adjuvant) mais un visuel illusoire. Et nous retrouvons un processus religieux ancien : la réalité vue est source d'une plus grande certitude religieuse (je vois, et j'attache ma confiance, mon expérience, etc., à ce que je vois) puis

1. Il n'y a aucune connotation péjorative pour moi dans ce terme, je ne privilégie pas le naturel en donnant à la Nature une valeur éminente. Mais il s'agit de considérer les conséquences d'un univers exclusivement artificiel, d'où tout ce qui est nature est exclu parce que simplement représenté.

j'institue un monde religieux (le monde divin) entièrement visualisé, imaginaire d'abord et secondairement illusoire, que je puis détailler sans fin, avec toujours davantage d'exactitude. (Les idoles images des dieux, puis la démultiplication infinie des dieux selon leurs fonctions.) *La réalité visible transférée dans l'illusion des images devient notre référence ultime pour vivre* (pas pour penser!). Mais la valeur que nous lui attribuons est strictement fictive, car elle émane de mécanismes et se situe dans un univers fictif. Et toutes les croyances de l'homme moderne se situent dans cette réalité-là. Il n'attend jamais qu'un *changement* visible, tout autre lui paraît fallacieux. Il place son espérance dans des procédés de transformation du visible et l'expansion des croyances révolutionnaires se situe toujours et exclusivement dans ce milieu-là. Personne ne croit plus ni à la parole créatrice ni à la parole fondatrice. Ce conflit de la vue et de la parole est bien celui de la valeur ultime que se donne une société. Or, cette humiliation actuelle de la parole n'est que le redoublement d'une réalité permanente : l'homme déteste la parole fondamentale qui cependant institue son être en tant qu'être *humain*. Et c'est, on peut le songer, le drame central de tout homme, c'est un autre aspect de l'instinct de mort, c'est la clef de la volonté suicidaire, c'est la vérité même de la dissociation qui est au cœur de l'homme, de son éclatement, quand il récusé et nie ce qui l'a créé. C'est ce qu'avec une géniale profondeur Kierkegaard a mieux vu que quiconque¹, c'est ce que N. Viallaneix a rassemblé sous le nom de *Paroles captives*, parce que toutes les paroles humaines sont accablées de dissonances et l'on peut distinguer parmi ces paroles captives, la parole oubliée, qui est celle de la création, la parole figée qui est celle de la philosophie, la parole chantée, qui est celle de la poésie. L'homme est fait pour vivre de ces paroles, mais elles lui sont devenues incompréhensibles quand elles sont dites, elles provoquent le malentendu. La création tout entière parle, mais l'homme plutôt que d'écouter cette parole veut voir le secret de cette création, voir, qui provoque la demande scientifique. Et les paroles de la création, le chant du monde, l'écho de la Nature sont des paroles brouillées, car c'est Dieu (pour Kier-

1. Et pour cette analyse je renvoie à la première partie du livre de N. Viallaneix, déjà cité, où elle a particulièrement bien mis en lumière cette déchéance de la parole. Il faut lire tout son texte!

kegaard) qui parle de cette façon et la création rend compte de son créateur, mais nous ne saisissons qu'un écho qui est en fait une parodie, une contrefaçon de la parole créatrice que l'homme ne peut plus entendre à cause de la rupture avec Dieu. La Nature « promet l'harmonie et annonce à l'homme un discours divin mais elle ne lui livre que des signes incompréhensibles qu'il convient d'interpréter ». Or, ceci est rendu essentiellement impossible par les parasites, les bruits qui empêchent d'entendre cette première annonce d'une parole possible, et ce sont les « vacarmes de la vie » qui introduisent toutes les dissonances et recouvrent la parole intelligible. Alors Kierkegaard montre avec une vigueur prophétique ce vacarme dont nous faisons l'expérience aujourd'hui mais dont il avait discerné la gravité, vacarme de la ville, vacarme de la vitesse, vacarme de la politique et de la révolution, vacarme de la presse et de la publicité, « caquetages et bavardages de ville, tourbillonnant comme la neige », tout cela (et que dirait-il aujourd'hui!) étouffe radicalement la parole, « le mal de la presse quotidienne consiste en ce qu'elle est faite exprès pour glorifier l'instant », « sornettes, cancans, radotages... ils caricaturent la parole, ils la métamorphosent en caquetage impie, pia-pia, patati et patata, le contenu du message s'éparpille en bruits insensés ». « La retransmission des informations objectives parodie la communication du savoir. » Alors en face de cette dérision de paroles, pour Kierkegaard, il n'y a que « la catharsis du silence ». Faire taire ces bruits et se taire. Il n'y a rien d'autre que le silence qui permettra d'entendre à nouveau une parole de vérité traçant sa route au travers des échos de la nature.

Mais l'homme s'empare au contraire de ces bruits. Et il entre dans un autre domaine de parole captive, ou trahie : la parole figée de la philosophie qui se prétend à l'écoute de l'idéalité. Ici encore Kierkegaard nous paraît prodigieusement en avance, en posant la question centrale de la relation parole-langage, mais il la situe en fonction de la rupture entre l'homme et Dieu, entre la parole de l'homme et celle de Dieu. « Car autre est le code divin, autre le code de la Nature, autre le code humain. Il s'ensuit que l'homme, en cherchant à comprendre par lui-même le message de Dieu, se condamne à le remplacer par un autre message, d'une autre langue, qui est langue d'homme. » « L'homme intrigué par les confuses paroles que laisse échapper autour de lui la création les rapporte à

un système linguistique dont il espère qu'il fera apparaître leur sens (...). La parole se développe en langage, c'est-à-dire qu'elle se trouve unie dialectiquement à une langue. » Et Kierkegaard pose le constat étonnant à son époque selon lequel « la faute fondamentale de la modernité était justement de s'être partout occupé de ce qu'on doit communiquer, non de ce qu'est la communication ». Mais après avoir profondément étudié la langue en tant qu'idéalité, il découvre (ce que nous croyions avoir découvert depuis peu! et c'est le grand mérite de N. Viallaneix d'avoir montré à quel point Kierkegaard était précurseur!) que « à tout élément de la société correspond un élément du discours. L'un et l'autre remplit une fonction semblable, l'un dans la vie, l'autre dans la langue. Les opérations entre ces éléments revêtent une même forme. Bref, il y a isomorphie entre l'univers humain et l'univers du discours, ce qui n'est que naturel puisque c'est l'homme qui produit l'univers du discours. De là vient qu'une typologie humaine peut se concevoir par analogie avec l'étude de la langue ». Ainsi la langue exprime le plus profond de l'homme, et il devrait y avoir clarté, cohérence, mais la réalité est bien différente : c'est la confusion et le « galimatias ». Le discours humain a plongé dans le malentendu et la non-communication parce que (et Kierkegaard le démontre extraordinairement) la langue l'a emporté totalement sur la parole : alors « langage et pensée s'abîment dans un même chaos ». Et une fois de plus, Kierkegaard fait remonter cette perversion actuelle à l'impossibilité pour l'homme d'entendre la parole de Dieu. Il y substitue sa propre démarche, la logique par exemple ou la spéculation philosophique, et... Inutile de prolonger ces esquisses tirées du livre de N. Viallaneix, le troisième mouvement concernant la parole chantée est analogue : le poète pourrait dire une parole vraie, mais la communication poétique est dégradée, il faudrait une redécouverte, un autre discours pour restituer à la poésie son authenticité... « *Les bruits de la Nature* se répercutent en vains échos, où la parole première se perd, avec le premier élan. *Les faiseurs de système* (les philosophes) essaient sans succès d'en capter le sens aux mailles rigides de leurs concepts abstraits : ils s'enlisent sans bouger avec tout leur savoir dans le papotage de leur réflexion. *Les poètes* improvisent des interprétations imaginaires du message que leur oreille perçoit : mais elles se perdent dans le champ du possible. Ni les uns ni les autres ne parviennent

par leurs propres forces à restaurer la communication avec Dieu, à entendre sa langue. » Ainsi la parole humiliée de notre société, avec ses particularités, avec l'excès de sa destruction, avec la dilapidation du discours, avec l'enflure et l'amphigouri, est la continuation, l'extrême, d'un long processus, d'un lent mouvement de l'origine à nous. C'est la destruction permanente de la parole, que Kierkegaard perçoit, qu'il montre, et qu'il fait remonter à la rupture entre la Parole de Dieu et la parole de l'homme, à la rupture entre l'homme et Dieu. Mais ceci, dans son universalisation, n'enlève rien à la valeur que la parole et la langue ont eue dans toutes les sociétés, ni à la singularité de ce qui se passe aujourd'hui. On ne peut pas en contemplant la situation actuelle se borner à dire : « Au fond c'est la même chose que toujours. » Ou encore : « C'est un état permanent puisque tout dérive de la rupture avec Dieu. » Donc, il n'y a pas à s'en occuper ! Il faut au contraire en faire notre question d'aujourd'hui, dans la mesure même où c'est une question existentielle posée à chaque génération, et il faut la poser dans les termes d'aujourd'hui, et non dans des vapeurs éternelles. Et finalement, il faut bien se dire que ce n'est pas par hasard si c'est Kierkegaard qui soulève ce problème, et qui perçoit cette rupture de la parole, cette dévaluation de la langue, qu'il montre universelles juste, exactement, au début de notre période des temps modernes, c'est-à-dire juste, exactement, au moment où cette humiliation allait commencer.

3

L'exclusion du caché

Le second aspect de ce débat c'est que la visualisation exclut le discret, le caché. Si dans le premier débat le triomphe de la vue exclut le spirituel, le religieux, le questionnement de la vérité, celui-ci nous introduit plus spécifiquement à l'élimination de la révélation chrétienne. Il y a une négation radicale du christianisme (et c'est probablement le centre de la crise actuelle) dans le triomphe du visuel. Car il n'y a plus de reconnaissance possible de l'incarnation, le Dieu

caché n'est pas Dieu parce que précisément caché. Ce n'est pas un hasard si l'immense courant de la mort de Dieu est né dans notre monde des images : l'impossibilité de représenter visuellement Dieu conduit inévitablement en notre temps à son impossibilité d'exister. Dieu est mort... au delà de toutes les raisons explicites avancées en général, parce qu'il n'est pas visible. Nous ne pouvons faire confiance qu'à un Dieu visible et manifesté sans arrière-plan, exclusivement manifesté dans la dimension visuelle. Quand nous opposons les réussites de la science et de la technique à l'échec des religions, c'est toujours dans le domaine visuel que nous nous situons. Il y a de même un refus de l'histoire sainte, histoire secrète de Dieu avec les hommes, cheminement mystérieux et incontrôlable, qui peut seulement être raconté. Il n'y a plus qu'une histoire commune, collective, unique, sans dualité, celle visible et que l'on peut inscrire dans les journaux, faite par les hommes, et si nous continuons à croire en Dieu nous inscrivons son action dans celle des faiseurs d'histoires, les gouvernants ou les révolutionnaires selon notre option politique. Et c'est la même exclusion d'un royaume des Cieux caché dans le monde. Toutes les paraboles de Jésus sur ce caractère caché d'un levain, d'une graine qui travaillent secrètement, que l'on ne voit pas, dont on peut seulement porter témoignage par la parole, tout cela est devenu strictement sans importance en notre temps. Car nous exigeons comme seule et unique vérité acceptable ce qui peut se photographier et dont nous pouvons statistiquement mesurer les résultats, et au sujet de quoi nous pouvons faire des graphiques. Ce royaume caché n'intéresse plus personne, pas davantage que le « Paradis » promis. La Parole qui nous atteste que « Mon royaume n'est pas de ce monde » signifie pour nous qu'il n'existe pas, parce qu'il n'est pas représentable ni constatable visuellement. Dès lors nous sommes brusquement rejetés vers une autre dimension : le politique. Je pourrais dire essentiellement que le politique est du domaine du visuel (il utilise la parole comme moyen subordonné à des fins visualisables) alors que le débat spirituel, le débat religieux est de l'ordre de la parole. Et il s'y joue le conflit parole-vue. Le politique implique la divulgation de tout ce qui peut être latent pour l'amener au jour et à l'évaluation des effets. Le politique est puissance, accaparement de moyens de puissance. Mais celle-ci se situe forcément dans le visuel. Même bibliquement quand la Parole se révèle en tant que

puissance, elle produit des résultats visibles (la Création!) mais selon le cheminement donné par Paul : les choses visibles ont été faites par les invisibles. Alors que la politique prétend n'aller que du visible au visible, et tout circonscrire dans l'effectivité de la puissance. Elle est l'inverse du processus du témoignage, jamais contraignant, ne se situant jamais dans une concurrence de puissance, et laissant à l'auditeur son indépendance, parce que le témoin passe toujours du visuel à la parole. Le débat actuel au sujet de la Résurrection est spécifique. La Résurrection est impossible telle qu'elle nous est dite parce que nous ne pouvons plus croire à la puissance créatrice d'une parole, et que réciproquement nous ne pouvons pas concevoir cette Résurrection dans notre univers visuel. Parole renvoyant au caché, et parole discrète, discriminante : la séparation par la parole est la première révélation décisive. Or, l'univers visuel est celui de la non-discrimination, de la globalité, de l'unité avec contrastes violents. Tout l'essentiel de la révélation chrétienne est mis en question (à des niveaux de sérieux différents) par la référence fondamentale à l'image et la défiance à l'égard de la parole.

La plupart des débats théologiques actuels reflètent ce conflit. L'évacuation du théologique au profit du politique, aussi bien que la récusation que Dieu soit parole, la dénégation au sujet de la validité de la prière, aussi bien que l'impossibilité d'une transcendance et d'une révélation. Et dans un autre domaine, celui de l'éthique, la mise en question de tout un comportement estimé jusqu'ici comme chrétien, celui de l'écoute, de la patience, de l'obéissance, de l'attente, de la vigilance ainsi que bien d'autres orientations modernes signifient uniquement la primauté du visuel sur l'oral, le jugement d'ineffectivité porté à partir du visuel. Mais nous serions dans un débat très ancien, seulement renouvelé, comme nous l'avons vu, s'il n'y avait le jeu des MMC, et de l'univers du spectacle. A ce moment je suis amené à dire que ces prises de positions dérivent non plus seulement du visuel, mais de la mutation de celui-ci par l'appareil technique. Et que dès lors ces appréciations théologiques et éthiques sont rigoureusement le fruit d'un processus sociologique, et sont l'acceptation non critique de l'univers des images. Mais bien plus,

les théologiens en grand nombre, selon leur néfaste habitude, se sont engagés dans la direction de la société, dans le sens de la plus grande pente, c'est-à-dire ont adopté avec enthousiasme l'image et ont commencé à avoir honte de la parole. Combien n'avons-nous pas lu et entendu de proclamations sur la modernisation de l'Église et de l'évangélisation, avec toujours ce même contenu : l'homme moderne est écœuré de discours, il n'écoute plus, il ne lit plus, en revanche il regarde la télé. Si on veut être efficace, il faut procéder par images et renoncer à parler. Changer les liturgies en expression corporelle, en tableaux vivants, en spectacle séduisant, transformer le discours parlé en chants pop et musique rock, qui ne disent rien mais incorporent par le rythme dans une sorte de communion provenant non du Saint-Esprit mais de l'identité de réactions à des stimuli extrêmes. Lorsque l'Église catholique s'était orientée vers la visualisation, elle avait commis la plus grande erreur possible, au nom de l'efficacité. Et cette erreur s'inscrivait dans le double processus, qui exprimait la grande tentation de l'Église, d'une part la transformation de la Révélation et de la foi en religion (à l'imitation de toutes les religions du monde), d'autre part la volonté de produire une société chrétienne, une civilisation chrétienne, un ordre chrétien du monde. Cela ne pouvait se faire, en effet, que par la visualisation et l'entourage d'images pour toutes les réalités de la vie. Cependant cette grande perversion accomplie en Occident entre le VIII^e et le XI^e siècle (plus tôt à Byzance où l'on sait la place encore plus considérable de l'icône dès le V^e siècle) me paraît fort différente de ce qui se passe aujourd'hui, à deux points de vue. D'abord tout fonctionnait grâce à une symbolique qui en même temps était créée par l'Église et était tout à fait compréhensible par les fidèles. Mais dans l'opération symbolique il y avait une authentique formation spirituelle, une progression de tous. Alors qu'aujourd'hui les Églises fournissent de mauvais spectacles, où rien n'engage les hommes dans une nouvelle symbolisation, mais simplement les alimentent en images passagères toutes faites, sans profondeur. La seconde différence, c'est que l'Église médiévale était créatrice de ce courant. Elle avait elle-même découvert l'importance de la vue, elle innovait dans la statuaire et la liturgie, elle produisait ce que personne d'autre ne réalisait ! Elle était évocatrice. C'était une erreur théologique, mais au moins c'était une invention. Alors que de nos jours, c'est la plus plate imitation de ce qui

se fait partout, c'est l'obéissance au courant sociologique. Tout le monde fait de la télé, eh bien, pourquoi donc ne ferions-nous pas comme tout le monde. Tel est le commencement (et la fin) de la sagesse chrétienne actuelle. Mais le ressort reste le même : l'efficacité. L'image est plus efficace, et l'image distribuée par les médias, donc ! et l'image conforme à ce qu'attend le bon public ! Corollairement la parole est assassinée. Quelle frénésie chez les théologiens chrétiens pour accepter le structuralisme ou pour entrer dans la théorie de l'incommunicabilité. Quelle joie sadique à répéter sans fin que l'auditeur n'entend rien à ce que dit l'orateur. Et si la parole ne passe pas, si rien ne passe par la parole, eh bien renonçons, cessons de parler. Et quelle adhésion à l'idée que le langage est une dictature, que le discours n'est plus que l'expression d'une supériorité indue, illégitime, de celui qui parle sur celui qui écoute. A tout le moins, l'accord s'effectue autour de l'inutilité de la parole avec une sorte de rage particulière chez les protestants, puisque la Réforme avait tout centré sur la parole. Mais ce mépris de la parole se couvre des constatations les plus évidentes et fait montre des intentions les plus louables et se revêt de la plus grande *évidence*, et du meilleur bon sens.

Il faut améliorer les techniques d'évangélisation. L'homme ne comprend plus le vocabulaire chrétien : il faut changer le vocabulaire. Tout ceci est à la fois vrai et faux. C'est beaucoup plus grave qu'une question de vocabulaire : car ce n'est pas un choix de mots différents qui changera vraiment la situation, ce ne sont pas tels mots que l'homme ne comprend pas, c'est la parole elle-même, quelle qu'elle soit (à moins qu'elle ne devienne simple incitation nerveuse dans un circuit de propagande). Rajeunissez votre vocabulaire, et vous ne serez pas davantage compris, parce que c'est le mode de pensée, c'est la valeur de la parole, c'est le fait que l'on ne peut plus croire sur parole qui sont ici mis en question ! C'est le fait essentiel que l'homme est aujourd'hui parfaitement indifférent à la question de la vérité, parce que, non seulement son être individuel, mais la société tout entière le fixent rigoureusement et systématiquement dans le domaine de la réalité, avec la puissance des techniques, et accapare son esprit dans ce champ par l'image. L'homme se moque de son destin et du sens de sa vie : tout cela n'est plus devenu que de la « littérature », et c'est tout dire ! Il est engagé dans la grande entreprise technique, il s'y voue, et l'image l'exprime parfaitement. Alors,

dira-t-on, il faut s'adapter : puisque l'homme n'entend plus la parole, remplaçons-la par l'action, et c'est toute la tentation de l'activisme chrétien, des œuvres, des prêtres ouvriers de l'engagement syndical ou politique; l'action ressortit nous l'avons dit du domaine des images. Elle atteint effectivement les hommes, elle les séduit parce que l'on se retrouve là dans le réel et que l'action possède dans l'échelle des valeurs de l'homme quelconque une valeur incomparable par rapport à la parole.

Puisque l'homme n'entend plus la parole, agissons par les moyens de propagande : les « moyens audio-visuels », les expositions, les grands rassemblements dans lesquels la parole ne sera plus qu'un fond sonore ou un prétexte. Le rassemblement est lui-même une image. Image de la foule, orchestration, projecteurs, et dans ce contexte, l'homme qui parle n'est lui-même qu'une image; Billy Graham en était le parfait exemple. Cela aussi atteindra certainement l'homme de la foule. Mettre la Bible en *comics* est assurément efficace. Le seul problème est de savoir si cette bande de *comics* est encore Parole de Dieu. Car en définitive la question posée est de savoir pourquoi nous cherchons à atteindre l'homme. Rappelons-nous l'apostrophe de Jésus aux pharisiens : « Vous courez la terre et la mer pour faire un prosélyte, mais quand vous l'avez vous le faites deux fois plus mauvais que vous. » Ce n'est pas exactement ici le problème, mais bien de se demander si les moyens employés sont susceptibles de transmettre la vérité de Jésus-Christ ou non. Ces moyens peuvent émouvoir les gens, peuvent les rassembler, peuvent les convaincre, et même les amener à l'Église : en réalité, ils ne transmettent rien à l'homme de la vérité de Jésus-Christ, et engagent les gens qui sont atteints par eux dans tous les malentendus au sujet du christianisme. L'action peut être un moyen d'entrer en contact avec des hommes, comme aussi bien les rassemblements ou les ciné-clubs... mais cela, ne va pas au-delà : l'action ni le cinéma ne donnent aucune vérité, car ils sont incapables en tant qu'image de transmettre autre chose que la réalité. Une exposition dite d'évangélisation est un danger pour l'Évangile : que voulez-vous qu'une Église de la Parole ait à montrer? des images? de quoi? Pour les protestants, la chose est claire, ce sont les images du passé! des vieilles bibles, des vieilles estampes... cela transmettra-t-il la vérité de Jésus-Christ? cela ne va-t-il pas, au contraire, engager le spectateur dans tous les malen-

tendus et les confusions. Il sera conduit à assimiler la vie de l'Église à son histoire, à confondre les humbles chrétiens avec des héros, à assimiler le christianisme à une religion, à identifier les rites et les nombres avec la vérité. C'est-à-dire que l'on conduit par des opérations de ce genre en plein mensonge. Toutes les images portent en elles le même danger. Ainsi les théologiens, les prêtres, les pasteurs sont contaminés par l'implacable triomphe de l'image, et entrent dans l'ordre de la nécessité, renonçant à celui de la liberté, une fois de plus, dans le souci du réel au lieu de l'élan vers le vrai. Mais alors se réalise le retournement le plus inconcevable : quand tout le christianisme, et l'Église et la foi sont fondés uniquement sur la parole, reconnue, acceptée, entendue comme Parole de Dieu, et qui ne peut être exprimée que par sa correspondante parole humaine, le mépris et l'abandon de cette parole signifient inéluctablement abandon et mépris de la Parole de Dieu. En se vouant à l'image, le christianisme gagne (peut-être!) en efficacité mais il détruit lui-même et son fondement et son contenu. Il n'y a plus rien à dire, en effet, non point parce que la parole est fautive mais parce que l'image l'a évacuée, et que les pieux chrétiens ont été saisis par l'évidence que ces médias visuels, cette efflorescence d'images sont une chose bonne, belle, agréable au goût et capable d'ouvrir l'intelligence...

L'homme des images

Nous arrivons ici à la plus grande mutation que l'homme ait connue depuis l'âge de pierre. L'équilibre subtil entre la vue et l'ouïe, la parole et le geste s'est rompu au profit du signal et de la vue. L'homme occidental n'entend plus, tout passe par sa vue, il ne sait plus parler, il montre. Toutefois l'envie nous prend de considérer le mépris du discours, la haine de la parole et du langage qui nous avaient si fort saisis comme affaire seulement d'intellectuels. N'est-ce point seulement débat de clercs ? de ceux qui ont abusé de la parole, qui ont épuisé les discours, qui cherchent vainement une phrase neuve et qui de rancœur, méprisent, haïssent ce qui les a tant servis — intellectuels, poètes, politiciens, ecclésiastiques, professeurs, avocats, mais aussi scientifiques et philosophes, tous un peu médecins de Molière, pour qui la parole est devenue le paillason où il était toujours possible d'essayer ses pieds, cette matière molle, toujours malléable, où tous les abus étaient permis. Tout était dit de surcroît, et chaque fois qu'il semblait possible d'avancer, un doigt se levait au fond de la salle pour nous rappeler que Lu Xun ou Hippodamus l'avait déjà dit... Alors rejet furieux. Il fallait sortir de cette cage et ces répétitions, il fallait entrer dans le monde réel où enfin tout n'était pas identique à tout. Nous avons reçu de la science de si bonnes leçons. Affaire d'intellectuels qui ne concerne pas l'homme quelconque ? Voire. Il ne faut d'abord pas oublier l'incroyable influence actuelle, en France du moins, des intellectuels sur la société et sur l'opinion. Nous vivons une période totalement différente de celles qui ont précédé, où il pouvait sembler que l'intellectuel n'avait aucun poids, et ses idées aucune répercussion sur le milieu. Quoique ceci n'ait jamais été exact, les répercussions d'une révolution intellectuelle se faisaient sentir lentement et progressivement. Actuelle-

ment l'intellectuel s'est trouvé en prise directe avec le public à partir du moment où il a accédé aux MMC. L'intellectuel n'est plus le chercheur dans son « poêle », qui écrit pour quelques spécialistes, et présente seulement au public un drôle de visage à la Cosinus. Non, maintenant il parle à la radio, il est vu à la TV, il fait partie directement du panorama de l'homme quelconque. L'intellectuel, même celui qui n'est pas « engagé » promeut davantage de formules et d'opinions que de systèmes et de doctrines complètes, et c'est exactement ce qui convient. A chaud, le voici sur n'importe quoi exprimant pour le public, juste un peu au-delà de ce que le public peut comprendre, mais quand même ce qu'il attend. Il produit des slogans et des mots. Ces mots courent, parce qu'ils font image. Mort de Dieu. Mort de l'Homme. Ça parle. Lutte des Classes. Impérialisme. Structures. Système. Désir. Liberté sexuelle. Machisme. Phallocratie... On ne sait trop ce qu'ils contiennent, mais ils portent avec eux une sorte de magie qu'il fait bon d'utiliser. Et l'homme quelconque entre par là dans un courant, dans une vogue, une mode mais ces formules images utilisées d'abord à tort et à travers se déposent en profondeur, en alluvions successifs dans un inconscient nourri de ces apports successifs, et qui va ensuite déterminer des convictions et des prises de position. L'intellectuel aujourd'hui, dans la mesure où il accède à la TV et, en concordance, dans la mesure où il exprime juste un peu en avance ce que le public moyen ressent, éprouve, attend, est un extraordinaire producteur d'opinion. Alors quand le public voit et entend les intellectuels massacrer le langage, tourner en dérision la parole, formuler sans fin la haine de l'expression raisonnable, comment n'accueillerait-il pas comme pain béni ce qui correspond si exactement à sa propre conviction (les intellectuels sont des baratineurs inutiles, seule l'action efficace compte, etc.). Puisque ce sont des intellectuels qui le disent! Deux fois plus la parole est suspecte et ridicule! Ce grand débat des intellectuels est effectivement passé au niveau de tous. Et la haine de la parole a gagné le plus humble.

1

Le consommateur d'images

... Et la haine de la parole a gagné le plus humble, cependant que réciproquement avait lieu la mutation de l'homme quelconque le faisant accéder au monde des images. Cette mutation s'est produite non parce que l'homme ayant réfléchi a choisi, a privilégié consciemment la vue et cet univers imagé, mais par suite du changement du milieu et des circonstances. Il n'y a nulle délibération ni orientation consciente. Les images artificielles ont foisonné, et de ce fait le milieu dans lequel nous vivons a changé. Nous avons privilégié involontairement cette image artificielle. Nous préférons regarder nos photographies que le paysage et quand il nous arrive de regarder ce paysage, c'est en tant que photo. « On dirait vraiment un tableau! » Nous apercevons bien mieux la beauté d'une œuvre d'art dans sa reproduction que dans sa réalité. Nous avons changé sans la moindre idée de ce changement! Comme d'habitude, lorsque le monde technique se modifie, il nous semble, à tous et à chacun, que ce sont simplement des instruments neutres qui viennent se mettre à ma disposition, moi-même restant un être souverain, inchangé. Je suis toujours moi. Les choses qui se multiplient sont à mon service, mais je reste intangible. Pauvre prétention du pauvre homme quelconque¹ qui d'ailleurs ne se pose pas la question, et du savant qui reste triomphal. Alors que nous sommes totalement modifiés par nos moyens en général, par l'environnement des images en particulier. Et cette mutation s'est faite d'autant mieux que l'homme et le changement qui avait lieu étaient en pleine concordance. La haine du langage, proclamée par les intellectuels, correspondait si bien à l'incapacité

1. J'emploie beaucoup cette expression d'homme quelconque, dérivée de l'italien : *uomo qualunque* à laquelle j'ai consacré une étude assez rigoureuse pour démontrer que ce pouvait être une catégorie sociologique à caractère scientifique et qui était en outre indispensable. « La notion d'homme quelconque en tant qu'hypothèse de travail sociologique », *Revista de ciencias sociales*, 1964.

de langage de presque tous les hommes. Et l'efflorescence des images correspondait si bien à toutes les tendances de cet homme moderne, déjà modifié, influencé par le jeu général des techniques. Il était déjà devenu autre, et pour être bien dans sa nouvelle peau, il lui fallait des images, pour sa distraction et pour son utilité. Ainsi il y avait la possibilité technique de produire indéfiniment des images, et en correspondance le désir de l'homme quelconque de les recevoir. La soif inextinguible de toujours plus d'images qui me sont si chères. Pourquoi donc ? Mais d'abord par paresse et facilité. Tout devient si facile, transformé en images. Je vois un immeuble effondré à Beyrouth. Je suis mieux dans le coup que si j'avais lu un récit des combats... La succession rapide des images me permet d'accéder à une saisie immédiate, directe de l'événement, de beaucoup d'événements. Je n'ai pas le temps de m'y attarder. Il y a tant de choses à voir... Et il me faut d'ailleurs apprendre de plus en plus. Non seulement *il y a* beaucoup à apprendre objectivement, mais encore *il faut* que j'apprenne. Alors l'image s'impose. Grâce à l'image j'apprendrai immédiatement les nouvelles techniques de mon métier et les informations nécessaires. J'ai un contact direct et global avec tout ce qui serait si compliqué si je devais parcourir le lent cheminement d'une analyse discursive, puis d'une synthèse, et progresser d'étape en étape par assimilation intellectuelle. Mais il y a plus, et plus profond. Nous vivons de plus en plus séparés du milieu naturel (que nous cherchons éperdument à retrouver en vacances...) et voici que perdant contact avec cette réalité, qui fut réalité substantielle de notre vie, nous avons le plus extrême besoin d'une autre réalité. Vivant dans un nouveau milieu abstrait, théorique, non correspondant à notre tradition, un milieu non vivant, où l'homme se trouve seul vivant, il ne peut encore concevoir ce milieu technicien¹ comme la réalité. L'homme moderne vit alors dans un refuge vers le naturel, une fiction : nous sommes toujours dans la nature. Et il a le plus grand mal à se concevoir comme l'homme exclu de la nature (ou la Nature exclue !) entré dans un autre univers. Fiction d'être toujours, comme toujours, dans un monde d'eaux, de vents, d'arbres et d'animaux. Cependant que l'univers réel dans lequel il se trouve lui paraît non réel. Le béton, l'auto, l'acier, l'asphalte, ce sont des accidents. Or, au moment

1. Sur la technique comme milieu cf. J. Ellul, *Le Système technicien*, op. cit.

même où nous nous enfermons dans cette double fiction, dans ce refus du réel, voici que nous sommes justement obsédés par le réel et le concret. Seule nous intéresse l'action sur la réalité, balayées les idées et les pensées, le concret seul... celui de l'argent, de la machine, du métier... Le concret compte seul dans notre conviction et dans nos choix de vie. Étonnante contradiction. Et voici alors que l'image miséricordieuse vient tout résoudre. L'image coïncide avec la réalité. Et nous sommes épanouis de retrouver constamment la nature en images. Nous sommes de nouveau chez nous, par ces majestueuses photos d'océan, par ces habiles films sur les animaux, au téléobjectif. Jamais nous n'avions si bien connu cette nature. Si bien vu. Et grâce à ces images nous respirons l'air du large et des hautes cimes. En même temps que l'image nous rend l'univers technicien dans sa réalité hypostasiée. Le monde mécanique qui souvent nous gêne et nous trouble devient magiquement présent, dans sa familiarité. Mais familiarité *montrée*, ce qui veut dire rendue majestueuse, noble, éminente : digne d'être montrée, digne d'admiration. *Mirari* — Mirage. L'image mirage réconcilie les contradictions, rend de nouveau la nature absente présente et réelle, rend le milieu technicien familier et admirable, et comble notre soif de concret, de réel. L'image compense toutes les abstractions. Et nous restitue enfin la réalité où vivre. La réalité du monde des images. Nous sommes en train exactement d'expérimenter la prophétie de E.A. Poe, quand le peintre passionné par le modèle de sa bien-aimée, en même temps que son art, « ne *voulait* pas voir que les couleurs qu'il étalait sur la toile étaient *tirées* des joues de celle qui était assise à côté de lui. Et quand bien des semaines furent passées, et qu'il ne restait plus que bien peu de chose à faire, rien qu'une touche sur la bouche et un glacis sur l'œil, l'esprit de la bien-aimée palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe. Et alors la touche fut donnée, et alors le glacis fut placé et pendant un moment le peintre se tint en extase devant le travail qu'il avait travaillé. Mais une minute après... il fut frappé d'effroi, et criant d'une voix éclatante " En vérité, c'est la *Vie* elle-même ", il se retourna brusquement pour regarder sa bien-aimée : elle était morte ». Il n'est pas certain que nous ayons jamais ce regard vers ce qui est en train de mourir et que nous voyons si bien vivre dans nos images.

Et l'homme de ce fait a bien changé lui-même. Il consomme avant tout des images¹. Il a été qualifié de bien des façons cet homme du monde occidental et technicien, l'homme des masses (Ortega y Gasset), l'homme de l'organisation (Whyte), l'homme extraverti, l'homme de quantité (Ronze), l'homme technicisé, l'homme *other directed* (Miles) et bien d'autres, et chaque qualification est assurément exacte. Et chaque analyse nous fait mesurer le profond changement psychologique, moral, psychique, spirituel, et intellectuel, la véritable mutation qui s'effectue, et nous ne sommes pas assurés de bien comprendre ce qui se passe en définitive en chacun de nous. Mais je crois qu'un des facteurs décisifs de cette mutation est justement le fait de vivre en permanence dans le monde des images. C'est-à-dire une présence constante et sans ombre de toute la réalité. Vivre au présent, sans défaillance. L'image présente efface le passé, et actualisant le futur, interdit l'attente. L'actualité vue implique la réalisation actuelle et sans délai de nos désirs. Un gouvernement qui dit qu'il faudra deux ans pour résoudre une crise est un gouvernement condamné. Une morale qui apprend à attendre et agir patiemment vers un objectif est une morale rejetée. Une promesse pour demain fait considérer comme un menteur celui qui la formule. Tout et tout de suite, c'est l'expression de la présence des images qui en effet nous accoutument à voir tout et d'un seul coup d'œil. La réalité est ainsi tout entière présente. Et ne *faut-il* pas dès lors que la réalité soit tout entière présente? Car c'est la réalité en image qui l'est. Mais l'image est la réalité. Ainsi lorsque l'expérience du réel nous déçoit, parce que ne correspondant pas à l'image, c'est une déception cruelle qui nous convainc aussitôt de l'injustice de la situation. Nous voyons de merveilleux appareils d'automatisation. Ils existent. Nous voyons d'incroyables opérations chirurgicales sur le cœur ou le cerveau. Elles se font. Alors pourquoi pas tous les malades? pourquoi pas tout automatiser? dans ces conditions, pourquoi pas la réduction du travail à une heure par jour, pourquoi pas tout le monde tout le temps en vacances et soigné à l'extrême

1. Sur la consommation des symboles, voir tous les ouvrages de Baudrillard.

pointe du progrès. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, il faut qu'il y ait de sombres machinations, des calculs machiavéliens, des intérêts sordides. La volonté de maintenir l'ouvrier dans son aliénation, le pauvre dans son ignorance et sa maladie. Les « Ils », patrons et fascistes, empêchent seuls l'avènement de la merveilleuse société que l'image nous présente. C'est la croyance sans cesse renaissante en l'avènement du temps absolu, avec le scandale vécu qu'il ne soit pas déjà là. Ce qui fait toute la force du marxisme. (Merveilleux renversement, quand Marx est le modèle de l'homme de parole et de discours et que le mouvement qui en est issu ne se développe et ne se soutient que par images et en fonction de la psychologie née des images!) Mais le réel présent donné par images, celui seulement du miracle technique, c'est aussi le présent des menaces et dangers. Nous voyons les oiseaux englués de mazout, et la majestueuse et lente élévation du champignon mortel est devenue vision constante de notre destin. Nous voici devant un présent catastrophique, sans cesse représenté à nos yeux, sans cesse menaçant par images interposées. Il n'est pas question de le démystifier par le discours, pas question de médiatiser par la parole les menaces qui nous entourent : nous les voyons comme si nous y étions. Et quand il ne s'agit pas des menaces réelles, l'image nous entoure encore de celles fictives des films de terreur et d'angoisse. Comme si la réalité n'y suffisait pas. Jamais la parole n'a eu cette fonction ni ce pouvoir ni surtout cette présence constante. L'image réelle ou imaginaire nous place en présence de la fin du monde, comme suite logique de fins de mondes et de civilisations sans cesse montrées. Or, ces deux tendances : l'exigence du tout tout de suite, et la terreur de la fin du monde, issues de la multiplication infinie des images, se conjuguent pour provoquer partout des courants apocalyptiques et messianiques, l'avènement en tout cas du temps absolu. Telle est la première grande mutation que nous subissons. Et la seconde, c'est la mutation de l'intelligence, et du processus intellectuel.

2

Le procès intellectuel

L'image provoque un processus intellectuel différent du processus ancien ou développé par l'éducation classique. Il va sans dire que ce processus n'est pas totalement neuf : bien entendu, parce que la vue existait, parce que l'homme choisissait lui-même déjà ses images, il pensait *aussi* par images, il s'engageait dans ce mode de pensée, mais ceci était limité, peu fréquent, parce que l'image n'était pas dominante. Alors que la nouveauté tient maintenant à l'effet de domination de la reproduction visuelle sur toute autre. Cela nous engage dans une suprématie d'une forme de pensée qui est nouvelle par le fait même de sa suprématie, et non d'une nouveauté absolue. Qu'est-ce qui la caractérise en effet ? C'est d'abord une pensée par association et par évocation. Mais ce ne sont point des associations d'idées, ce sont associations d'images. Le cinéma comme la presse nous ont peuplés de visions. Nous sommes habités par des clichés photographiques, et notre subconscient nous les fournit à chaque incitation. Or, l'incitation est elle-même une image. Lorsque nous apercevons une photo, aussitôt se déclenche un processus d'images qui s'enchaînent les unes aux autres, et nous font passer d'une idée représentée ainsi à d'autres sans qu'il y ait nécessairement de rapports entre elles. Ce sont des formes, des couleurs, des mouvements, des paysages, des visages qui s'associent et nous mènent à leur suite, sans que d'ailleurs nous éprouvions le besoin de résister car il est agréable de se laisser ainsi guider et dans une certaine mesure dominer. Bien entendu, l'association des sons existe aussi, et nous pouvons parler de phénomènes semblables à leur sujet, seulement nous ne vivons pas dans un univers de son, mais dans un univers d'images. La parole, quoique abondante en ces temps, a perdu sa *valeur de raison*, pour ne gagner, comme accessoire, qu'une valeur d'images. A son tour en effet, elle est évocatrice d'images. Mais non point de celles, directes, qui sont l'objet de mon expérience personnelle, mais de celle du journal ou de la TV. Les mots clefs de notre vocabu-

laire moderne sont, à cause de la propagande et de la publicité, des mots subordonnés à la reproduction visuelle, dépouillés de tout contenu rationnel, évocateurs seulement de visions qui nous entraînent dans un univers enchanté. Dire fascisme, progrès, science, justice : cela ne conduit à nulle idée, ne provoque nulle réflexion, mais fait éclater en nous une fanfare d'images, un feu d'artifice de lieux communs visuels, qui s'enchaînent exactement, et me fournissent un contenu pratique, une vérité commune d'autant plus aisée à consommer que les images toutes prêtes qui m'ont été livrées sont déjà digérées d'avance. Or, ne nous y trompons pas, ceci est le mode normal de pensée de l'homme actuel. Nous arrivons au stade purement émotionnel de la pensée. Pour commencer à réagir intellectuellement, l'homme a besoin d'une incitation imagée. La simple information brute, ou l'article, ou le livre ne font plus d'effet sur lui. Il ne réfléchit plus à partir de là, mais à partir de leur illustration. Il faut ce choc, cette émotion violente visuelle pour déclencher un mouvement de pensée. Et sautant d'image en image, c'est en réalité d'émotion en émotion que l'on saute, c'est de colère en indignation, de peur en ressentiment, de passion en curiosités que se meut notre pensée, à la fois enrichie dans sa diversité, dans sa polyvalence, mais extraordinairement stérilisée dans son efficacité spécifique de pensée. Le caractère émotif de ce que l'homme moderne appelle sa pensée (et qui bien entendu n'a rien à faire avec celle du technicien ou du scientifique, mais une fois encore rappelons que nous nous occupons ici de l'homme quelconque, et non de l'élite intellectuelle) a d'ailleurs pour conséquence une extrême violence des convictions alliée à une extrême incohérence des arguments. Il n'est pas question de rechercher avec sérénité, indépendance, le sens et les conséquences d'un fait : celui-ci s'impose dans son image et s'associe de façon irrécusable à d'autres images qui sont, dans cette forme de pensée, son véritable contexte. Ce sont les émotions qui justifient aussi bien qu'elles provoquent ou ordonnent les opinions, qui prennent pourtant un aspect intellectuel et raisonné. Certes, il y a toujours eu quelque contagion. Le préjugé, le stéréotype ne datent pas de nos jours. La pensée passionnelle est bien connue, et le Romantisme nous en a laissé de beaux types. Mais peut-être l'homme quelconque avait-il autrefois moins de prétentions à penser et à raisonner. Et certainement il lui était moins systématiquement fourni d'excitations

visuelles pour déclencher ses émotions. Or, justement ce qui semble nouveau c'est le fait qu'une pareille prétention à l'information, à l'opinion sensée, à la pensée répandue dans le peuple, soit associée à une telle forme d'association d'images et de raisonnement passionnel qui en dérive directement. Mais à ce premier caractère il faut ajouter la conséquence de ce que nous avons déjà constaté : l'image fait saisir le fait globalement. Il s'agit donc d'une intuition. Et c'est bien ce que nous constatons. Les moyens visuels de communication déclenchent un mécanisme global d'appréhension. L'on saisit le tout d'une situation, d'une réalité, par une intuition instantanée. Nous constatons en effet le développement du mode de connaissance par intuition chez les jeunes. Ils réalisent d'un trait, leur perception les met au cœur même du réel. Cette intuition est remarquablement efficace, et le mode de connaissance est alors bien curieux : comme si elle ne passait pas par le cerveau, comme si la raison était absente, comme si l'intelligence n'avait plus de part : il y a une sorte de communication directe de la connaissance, par un lien mystérieux qui s'est établi entre le montreur d'images et le spectateur. L'image fut choisie pour provoquer telle appréhension secrète du réel, et, de fait, elle a atteint son but. L'on sait, sans même parfois en être clairement conscient, ce que cela voulait dire. Une sorte de complicité de connaissance s'établit entre ceux qui sont habités par les mêmes images. Ils seraient parfois bien en peine pour exprimer en paroles ce que cela veut dire. Ils ne pourraient pas transposer en parole cette connaissance si certaine. Ils se réfugient dans des adjectifs, des allusions, et le geste supplée à l'absence du vocabulaire. Mais pourtant la connaissance existe. Elle peut être communiquée, mais par d'autres images globales. Il faut à nouveau que l'intuition joue son rôle, que la communication s'établisse de tout l'être à tout l'être par l'intermédiaire d'un visuel chargé de sens par rapport aux autres images enregistrées, mais dénué de raison. Appréhension, communication... Ces mots manifestent déjà une sorte de mobilisation de l'être. Or, c'est bien ce qui se produit dans ce mode de raisonnement ou de transmission de la connaissance par l'image. Nous disions que l'image transmet la réalité elle-même au spectateur, et avec une vigueur, une insistance, une puissance de choc qui sont redoutables. Mais en outre nous ajoutions que l'image possède une force émotive. Ces éléments combinés nous expliquent comment avec les moyens

visuels modernes, le spectateur ne reste point passif, il participe très vite au déroulement du spectacle, se sent concerné personnellement. Or, il s'agit là *aussi* d'une attitude intellectuelle, c'est-à-dire que dans la communication visuelle, le spectateur est « mis dans le coup », il adhère à ce qui est transmis (d'où bien entendu l'efficacité dans le domaine de l'enseignement, à cause de l'intérêt et de la participation). Mais cela veut dire qu'il n'y a plus de distance de sujet à objet. Ceci est normal si nous pensons que la vue, utilisée dans le contexte de la nature, crée cette communication directe avec la réalité, qui implique que l'on est inséré dans *cette* réalité-là, et qui porte bientôt à l'action. Mais quand l'image est devenue factice, et moyen de connaissance pure, la réaction subsiste. Je suis directement concerné par ce que je vois, comme l'était l'homme préhistorique. Et s'il s'agit d'objets ou d'idées, je ne suis pas vraiment indépendant, je ne peux pas vraiment prendre ma distance à l'égard de ces objets. Et au point de vue intellectuel, cela veut dire que je ne peux pas exercer vraiment une fonction critique. La transmission de la connaissance par images conduit, à cause de la puissance de participation des moyens, à éliminer progressivement la distance entre l'homme et sa connaissance (ce qui bien entendu est parfaitement en accord avec, et souhaitable pour, une civilisation technicienne), comme aussi bien la faculté de critique et d'autonomie du sujet pensant.

Nous pourrions donc dire sans abus que la connaissance transmise par images conduit à un mode de pensée qui présente les deux caractères suivants, outre ceux de l'intuition et de l'association que nous relevons plus haut. Il s'agit d'une pensée d'évidence : l'image qui la suscite provoque le sentiment d'évidence et la conviction de l'irraisonné. Cette forme de pensée explique la réaction si souvent constatée chez nos contemporains : lorsqu'on leur demande raison de leurs opinions, ils répondent : « C'est évident. » Cette pensée, créatrice de préjugés et de stéréotypes, est du domaine de l'indiscutable. Il est clair que l'on ne discute pas avec une image, on ne conteste pas avec le héros d'un film, mais ceci s'étend aux images mentales justement produites par le film : il n'y a pas de critique, pas de discussion possible, car ce sont deux méthodes de penser divergentes. Ce qui est saisi globalement ne peut être critiqué analytiquement; ce qui provoque une adhésion immédiate ne peut supporter le cheminement du discours. La conviction acquise ne peut être attaquée que

sur son propre terrain : par d'autres images, par d'autres « évidences ». Mais il faut bien admettre que dans ce cas il s'agit plus souvent d'un affrontement entre deux systèmes d'images qui ne coïncident pas et ne peuvent être communiquées. Les psychologues (américains surtout) ont été très sensibles au problème qui les a beaucoup frappés il y a une vingtaine d'années de la croissance des préjugés et des stéréotypes mentaux (qui sont le fondement du racisme entre autres). On admet qu'il s'agit d'images irrationnelles et toutes faites : ce n'est pas le sujet qui construit lui-même cette image avec des traits épars qu'il récolterait. Mais il semble que l'on devrait examiner davantage les points suivants : cette image n'est pas une transposition de discours et de paroles, d'articles et de conversations. Elle est vraiment la réception mentale d'une image au sens matériel : affiche, photo, etc. Ce stéréotype est une image toute faite reçue de l'extérieur en tant que telle. Cette pensée d'évidence se traduit en effet toujours en images. Parlez progrès à un homme quelconque, il vous répondra machine.

L'autre caractère de cette pensée est qu'il s'agit toujours d'une pensée « engagée ». C'est-à-dire, mettons, une pensée relative à l'action et plutôt à l'action politique et sociale. Une pensée d'images, fondée sur, nourrie et provoquée par des images, est forcément engagée dans le contexte social créateur de ces images. Elle se rapporte sans échappatoire possible à cette réalité qui lui est transmise au moyen des systèmes visuels. Car il ne faut pas oublier que les images dont nous sommes abreuvés se rapportent toutes au contexte de notre société. Il est certain qu'il faut un accord entre le spectateur et l'image qu'on lui montre. Un film historique par exemple ne peut réussir que si le spectateur s'y retrouve lui-même, ou bien s'il peut rapporter l'actualité à cet historique. D'admirables documentaires sur Rodin, Balzac ou Van Gogh furent des échecs commerciaux, parce que ces vues ne répondent à rien pour le récepteur. L'image doit vraiment exprimer notre société pour réussir. Elle engage alors la pensée du spectateur dans des jugements, des décisions qui sont relatifs seulement à la vie technique, économique, politique. Ce n'est sûrement pas pour rien que justement au moment où nous étions envahis par ces images, l'on est venu nous faire la théorie de la nécessité d'une pensée engagée. Celle-ci ne peut rester indépendante de ce qui lui est montré, et ce qui lui est montré n'est que le contexte politico-

social. Une pensée par images ne peut être une pensée abstraite ni critique. Elle est forcément une pensée en relation avec le milieu. Je ne dis pas que cela est bien ou mal. Je constate seulement qu'une fois de plus les intellectuels ont élaboré des théories pour justifier ce qu'ils ne pouvaient éviter. Car inconsciemment, ils ne pouvaient éviter de subir le poids énorme des milliards d'images (comme les autres hommes) et consciemment, ils se rendent bien compte que maintenir l'exigence d'une pensée critique et dégagée entraîne une totale rupture avec le reste des hommes, c'est-à-dire l'impossibilité de jouer leur rôle véritable d'intellectuel. Ils sont obligés de penser selon le mode commun s'ils veulent retrouver quelque crédit auprès des masses. Ainsi conscient et inconscient sont d'accord pour les engager dans la voie de la pensée d'images, d'évidence, et d'émotivité.

Mais nous voici placés devant le virage dangereux. Les pédagogues qui développent les illustrations et usent de films pour rendre les connaissances plus accessibles ne s'inquiètent guère des effets de cet ordre, car ils sont convaincus qu'un mode de pensée par image et intuition peut parfaitement s'accorder avec le mode de pensée traditionnel, par raisonnement et discours. Il y a la conviction non raisonnée et sans preuves que les deux façons de penser seraient complémentaires. Or il semble bien que la prodigieuse différence qui existe entre les deux empêche leur complémentarité. L'on se trouve en présence d'attitudes mentales *opposées*, supposant une formation, des qualités essentiellement divergentes; Descartes déjà l'avait assez bien montré. La parole engendre elle aussi un mode de pensée qui est spécifique, et l'expérience tend à montrer que celui qui pense par images devient de plus en plus incapable de penser par le raisonnement, et réciproquement. Le processus intellectuel des images est contradictoire au processus intellectuel du raisonnement qui est lié à la parole. Il y a là deux façons différentes d'aborder un objet, qui impliquent non seulement des approches diverses, mais bien plus des attitudes d'esprit opposées. Il n'y a pas là des opérations complémentaires comme analyse et synthèse, ou logique et dialectique, il y a des opérations qui sont d'ordres qualitativement sans commune mesure. Et peut-être l'objet même de ces deux formes de pensée

n'est-il pas le même. La parole provoque nécessairement un mode de pensée par démonstration suivant un processus logique ou dialectique. Nous laisserons de côté la parole-incantation, car le langage comporte une loi interne de construction qui est logique et qui suppose un enchaînement rigoureux des termes. Dans l'ordre classique, la parole forme l'esprit à la démonstration. Un raisonnement correctement construit, correspondant à la loi interne de la langue, à l'exigence de rigueur de la structure même de la phrase, devient une valeur convaincante. Il faut croire au langage pour être accessible au sens d'un raisonnement. Mais pour l'homme accoutumé à la valeur de la parole, le raisonnement aboutit à une connaissance correcte, et satisfaisante. La parole ne signifie rien, par ailleurs, si elle n'est pas intégrée dans un tel appareil. Si élémentaire que soit la démonstration, si utilitaire, et qu'il s'agisse du langage le plus fruste, c'est quand même dans ce domaine du raisonnement que se meut la parole. Elle s'adresse toujours en quelque façon à la raison de l'homme. Elle est l'instrument de cette raison et ne peut être utilisée que parce qu'une raison commune lui attribue une certaine construction. La communication par la parole est d'abord une communication d'expériences ou de sentiments qui peuvent être saisis par l'intellect, qui peuvent être transmis en valeurs intellectuelles, qui subissent un processus intellectuel, et qui seront adressés à l'intellect de l'autre. Il y a nécessairement ce passage par cet appareil émetteur et cet appareil récepteur. L'on peut aussi ajouter à la parole une force de choc, lui greffer une puissance émotive : ce n'est quand même pas l'essentiel, ce sont des valeurs surajoutées. Elle ne concerne pas d'abord l'être entier, ni directement. Elle n'atteint la personne que par un cheminement plus ou moins long. Elle laisse une distance entre les interlocuteurs. Elle n'est pas du domaine de l'évidence. L'on sait bien que la simple affirmation brutale, sans raisons et sans contexte, déçoit toujours l'auditeur. Sauf dans l'opération de propagande, celui-ci attend la démonstration et ne se satisfait pas d'une déclaration sans preuve rationnelle. La parole est liée immanquablement, même sans que l'on en soit conscient, à cette nécessité de raison, et à ce détour. L'évidence, l'appréhension directe ne sont pas le fait du langage. Toute communication parlée est une construction laborieuse. Construction de celui qui élabore sa démonstration avec le maximum de rigueur, laissant le moins

possible de failles. Construction tout autant du dialogue, où dans l'échange actif se dessine une progression. L'image laisse chacun dans une solitude glacée, seulement transcendée par une communion totale et intuitive. Il n'y a point d'échange. La parole est l'instrument de la relation humaine, du dialogue, qui est exercice dialectique de l'expérience. La parole exige le raisonnement et l'usage, même involontaire de l'analyse et de la synthèse. Par sa structure même le langage est encore cela. Ne parle-t-on pas d'analyse justement pour désigner l'opération de compréhension de la phrase, or cette analyse ne se poursuit pas sur un donné naturel mais sur un produit de synthèse auparavant élaboré. Et constamment la synthèse se forme à partir des produits de l'analyse. Celui qui a été formé par la rhétorique au sens fort du terme ne peut plus connaître que par cet intermédiaire, et sa pensée entre dans ce monde de raisonnement, de dialectique, d'analyse et de synthèse. Bien entendu cela n'est pas sans danger, nous connaissons l'abus des mots, nous connaissons l'illusion qui permet de prendre ces symboles pour la réalité, le vide du discours qui ne se raccroche à aucun concret, la confusion entre les raisons rhétoriques et la raison. Ces abus ne changent rien à l'authenticité du mécanisme intellectuel formé par et pour la parole. Or, celui qui est ainsi formé se défie toujours de l'intuition et de l'image. L'intuition lui semble sans fondement et sans garantie. Le scientifique se défie de l'intuition « féminine ». Nous ne parvenons pas à prendre au sérieux la connaissance que les premiers hommes pouvaient avoir des plantes et des animaux, fondée sur « l'intuition » pure. Les phénomènes psychiques et « spirituels » qui ne sont pas du domaine de la raison nous semblent illusions, comme les histoires de fantômes et de médiums, et nous ne pouvons accepter raisonnablement les guérisseurs, hommes d'intuition, même quand nous les consultons. L'intellectuel formé par la parole ne peut davantage tenir l'image pour juste et suffisante. Elle lui est toujours suspecte, au mieux un accessoire qui n'a de sens que par les explications qui l'accompagnent. Or, nous rencontrons exactement la même disposition d'esprit de celui qui est accoutumé à penser par images et par intuition. Comme il cède à l'évidence, qu'il a besoin de cette évidence, il se refuse à la démonstration. Le raisonnement l'irrite et l'exaspère sans le convaincre : à quoi bon de tels détours, à quoi bon une marche si lente, à quoi bon s'arrêter à chaque pas pour

assurer ses positions, quand nous pouvons d'un trait avoir le résultat, quand d'un éclair, l'intuition nous fait saisir l'ensemble. La démonstration la plus exacte ne le convaincra point parce qu'il est insensible à la raison, et que l'enchaînement des pièces d'un raisonnement ne lui paraît nullement nécessaire. Je me souviens de quelques jeunes, fervents de politique et formés dans le courant des images, qui avaient entendu une admirable conférence sur l'Algérie, en 1959, étonnante de documentation, de rigueur intellectuelle, de finesse d'analyse, de solidité de synthèse : où les conclusions pratiques découlaient avec précision des prémisses. Et ces jeunes me dirent : « C'est très bien. Il a sans doute raison. Mais nous, nous " sentons " autrement. » Bien entendu ils ne connaissaient de l'Algérie rien d'autre que des images. Ceci me paraît très caractéristique du malentendu entre l'homme de la parole et l'homme de l'image. La parole, en réalité, ne peut plus atteindre ce dernier. Elle lui paraît absolument vaine, elle est du « laïus », et l'on ne peut prendre au sérieux ce qui en découle quand on est habitué à ce palpable, ce concret, ce vivant que vous transmet l'image. La parole est du vent et du mort. Ce n'est donc pas seulement une véritable incapacité à penser selon les deux modes, une exclusion forcée de l'un par l'autre, c'est encore un véritable refus d'user des deux formes : celui qui est accoutumé à l'une des deux n'ayant que mépris et défiance pour l'autre, cela n'est point étonnant : l'image est le contraire d'une démonstration, l'intuition est le contraire du raisonnement, l'association d'idée exclut toute rigueur de pensée logique. Il ne faut pas croire que l'on est absolument libre de jouer sur les deux tableaux, d'user indifféremment de deux instruments lorsqu'ils conditionnent si profondément l'être tout entier. L'homme est modifié par ses propres moyens d'expression. Et l'usage dominant de l'un l'empêche d'user valablement de l'autre.

Si ces hypothèses sont exactes nous entrons alors dans un domaine spécifique du mensonge. Le mensonge d'abord de l'audio-visuel. L'audio-visuel recouvre une série de mensonges gradués (bien entendu il ne s'agit pas de mensonges voulus, explicites, conscients!). Et le premier d'entre eux est tout simplement de présenter cette méthode,

cette pédagogie, cette technique comme une grande création humaine, comme un bien, comme une sorte de nouveauté idéale porteuse en ses flancs de tous les progrès, alors qu'il s'agit tout bonnement d'une situation de fait inévitable. On ne peut tout simplement pas faire autrement. L'audio-visuel est un procédé qui s'impose et qui fait partie de la nécessité du monde technicien. Mais il y a un second degré de mensonge. Méthode d'heureuse conciliation entre la vue et l'oreille, entre l'image et la parole. C'est l'ultime progrès de la pédagogie, si avancée par l'illustration. La TV instrument évolué de la formation, autour de laquelle vont se greffer les autres associations d'images et de paroles, diapos et vidéo. L'image permet de faire comprendre, de faire saisir ce qu'aucun discours ne permettait d'expliquer, qui a vu en gros plan une fleur s'ouvrir, le dos de la chrysalide se fendre, le spermatozoïde pénétrer l'ovule ne l'oubliera jamais, c'est un acquis. Sans parole, mais oui! car tel est le premier pas du mensonge : sans parole alors que l'on ne cesse de dire qu'il y a association d'image et de parole, qu'il y a égalité, qu'il y a exacte correspondance. L'expérience est simple. Demandez donc à l'élève d'expliquer ce qu'il a vu! « Ben... », c'est là que s'arrête le discours. Et il ne faut pas se cacher que la nullité croissante constatée aux examens tient justement à cette discordance : l'élève a enregistré des images, et on lui demande de restituer un discours. Le passage de l'un à l'autre est précisément impossible. Dans les générations où l'on cultivait la rhétorique et le discours latin, on avait trouvé le moyen de fuir le sérieux de la parole grâce à un surabondant verbiage, grâce à l'imposition à cette parole d'une technique purement formelle, aujourd'hui, c'est la même fuite mais par la concurrence de l'image triomphante avec le verbe dissous. Dans l'audio-visuel, le visuel est roi. La parole à peu près inutile, en tout cas, sert. Il n'y a aucune égalité entre les deux. A la rigueur la parole sert, au mieux, à donner le nom de ce que l'on voit sur l'écran. Pour le reste, elle est évacuée. D'ailleurs il suffit pour s'en convaincre d'écouter les laïus, les commentaires qui accompagnent le fil des images! un discours pompeux, faussement poétique. On comble le vide par une pseudo-poésie. C'est qu'en effet à côté de l'image, que voudriez-vous ajouter par la parole? Bien entendu, l'audio-visuel peut être utile par exemple pour l'apprentissage des langues étrangères. Voir l'image, entendre le son qui y correspond. Mais c'est bien exacte-

ment à cela que se réduit la parole : un son. L'acquis n'est pas la profondeur, l'épaisseur d'une langue, sa formation, la structure verbale et syntaxique, c'est la bonne prononciation. Et loin de moi de penser que ce soit inutile : on apprend au contraire l'utile. Seulement cela. L'utile au niveau des objets ou des actions que l'on va montrer : car la pédagogie audio-visuelle s'en tient à ces « montrables ». L'utile au niveau des prononciations, c'est-à-dire de la langue usuelle. Et qu'avons-nous à faire d'apprendre l'allemand de Goethe ou l'anglais de Shakespeare? Cela va de soi. Qu'avons-nous à faire d'apprendre une langue morte? Cela correspond en effet exactement à ce que nous disions du visuel. Lié à l'efficace, à l'utile, à la réalité. Mais le mensonge de l'audio-visuel tient précisément à faire croire que l'on apprend effectivement la langue, alors que celle-ci est tellement liée à toute la psychologie d'un peuple, à son histoire, à sa littérature, que l'on ne sait rien, alors que l'on sait tenir une conversation dans cette langue. Ionesco a bien montré la distance entre le niveau de conversation et le niveau langage. Ce qui est grave ce n'est pas l'usage de l'audio-visuel, mais que ce qui est appris ainsi évacue, élimine le reste qui n'a pas une valeur d'utilité. L'audio-visuel continue la discrimination de toute notre société à l'encontre de ce qui n'est pas l'utile et l'efficace. La parole, même quand il s'agit d'apprendre une langue utilitaire, est exclue. Il n'y a aucun service rendu par l'image à la parole. Il n'y a aucun service rendu à la pensée, nous sommes par cette méthode en présence d'une diffusion, exclusive, de la connaissance du réel technicien. Rien d'autre. Et lorsque cette méthode, triomphalement, s'étend à tout, on assiste, comme avec l'ordinateur aussi bien, au processus d'exclusion de ce qui ne peut pas s'y plier. On n'insistera jamais assez sur cette élimination : ce qui ne peut pas être traité par voie d'ordinateur n'existe pas. Et ce qui n'est pas transmis par l'audio-visuel est sans importance. Cette exclusion se manifeste tout à fait dans un certain nombre de déclarations scientifiques : à savoir par exemple que seul le « réel » peut être objet de connaissance. Et le réel tel que nous le décrivions d'un mot au chapitre 1, le mesurable, quantifiable, défini, le non-contradictoire, l'identique à soi. Seul ce réel est connaissable, donc objet de recherche scientifique et de connaissance *vraie*; le réel étant à ce moment consciemment identifié au vrai. C'est le fondement de la plupart des recherches épistémologiques depuis le

triomphe des images... Nous voyons décroître, à proportion même de l'amélioration de l'audio-visuel, la philosophie qui n'est pas du même ordre, ni de déroulement de la pensée ni de niveau du langage. On prétend par cette méthode servir la pensée, alors qu'on l'exclut par la continuation de l'invasion des images. L'audio-visuel nous plonge dans le réel seul. Et celui-ci prend toute la place, toute l'importance. Mais selon un renversement dont notre temps est prodigue, ceci s'effectue sous le couvert et la déclaration du contraire, de la prétention à l'autonomie, à l'individualisation du sujet apprenant, et de l'éducation à un esprit critique, à une capacité de jugement que l'image précisément exclut. Ainsi prétend-on former la plénitude intellectuelle de l'homme alors qu'on l'exclut, et libérer l'esprit humain alors qu'on l'englue un peu plus dans l'exclusif monde visuel, dans la préoccupation technicienne. La méthode audio-visuelle exclut habilement la parole en prétendant l'intégrer. Il n'y a pas de parole qui ne se rapporte à des images. La parole qui ne peut pas être visualisée n'est que songe creux, bulle de savon, discours vain, sans référence au réel, donc au vrai. Ceci se renforce de façon explosive avec le concours enthousiaste, innocent et candide des pédagogues qui ne savent pas ce qu'ils font et à quel point ils sont manipulés non par quelque malin génie mais par le fonctionnement du système technicien. Car nous sommes en présence de l'un de ces mécanismes retors (que l'on croirait volontaires tant ils sont habiles, mais ils ne le sont pas) qui abondent dans ce système : la pédagogie audio-visuelle, si efficace, n'est pas seulement mensongère en prétendant associer à égalité la parole et l'image, elle est aussi le voile de fumée, l'oblitération de la mutation du mode de pensée que nous avons analysée dans ces dernières pages. Il ne faut pas que l'on puisse se rendre compte de ce que l'on est en train de perdre. Il ne faut pas qu'il puisse y avoir, à la limite, un choix entre ce dont l'homme use comme instrument de pensée et ce dont il use comme instrument de reconnaissance du réel. Il ne faut pas que l'on sente la profondeur de la rupture entre deux processus de l'intelligence humaine, et encore moins la rupture avec ce qui a fait jusqu'ici la grandeur de la pensée occidentale. L'audio-visuel oblitère complètement ce conflit et cette rupture. Il permet de croire de bonne foi que l'on est en pleine conciliation, que l'on peut en même temps être Socrate et l'ingénieur travaillant sur la mécanique des fluides appliquée à l'ordinateur, que l'on peut heu-

reusement associer la technique et la culture, et même qu'un stade plus évolué de technique permettra de s'adonner aux joies bienheureuses des créations purement intellectuelles, spirituelles, esthétiques... « C'est possible, cette fameuse culture humaniste technicienne, voyez l'audio-visuel! » Et l'on est scandalisé par une analyse comme celle que j'effectuais et une divergence croissante entre deux types de pensée inconciliables, qui ne se rencontreront jamais, l'évidence de l'un excluant la labilité de l'autre. Ainsi l'audio-visuel remplit ici un rôle éminemment idéologique. Ce qui n'est pas pour surprendre. Et ce voile idéologique nous conduit à prendre conscience d'une dimension plus vaste du problème, dont l'audio-visuel n'est alors qu'un aspect saisissant mais non exclusif. Le visuel nous fait accéder à la réalité. La multiplication des images nous ancre là. La parole exclue nous fait perdre le sens de la vérité. *Mais la réalité, c'est le monde de la nécessité.* Tout y est à la fois nécessaire et évident. *La parole est le lieu, en même temps que l'expression, de la liberté* (ou de, selon ce qu'on voudra : la prétention de liberté, l'intention de liberté, l'illusion de liberté, en même temps bien sûr que de la falsification de la liberté). Là où il y a exclusion ou subordination de la parole, il y a élimination de la liberté. Quand l'homme est subjugué par les images, il est situé dans un monde nécessaire et de nécessités. Il voit ce qu'il y a à connaître, apprendre, faire, décider... Il accepte la nécessité en même temps que l'image. Mais dans la mesure où il s'agit toujours d'évidences, il n'y a jamais *prise de conscience* de la nécessité. Ainsi nous nous trouvons en présence de cette double mutation, l'enfermement dans le nécessaire seul et l'impossibilité d'en prendre conscience. Or, nous savons, au moins depuis Marx, que le premier (et parfois le seul) acte de la liberté, c'est la prise de conscience de la nécessité. A partir du moment où l'homme se reconnaît conditionné, cela veut dire qu'il a effectué une prise de vue sur cette nécessité, qu'il s'est situé hors d'elle pour la voir, et plus encore, il ne peut se définir comme conditionné qu'à la mesure de la liberté. Sans une conscience ou une volonté de liberté, il ne saurait même pas qu'il est soumis à la nécessité. Mais cette mise à distance ne peut s'effectuer que par la parole. L'invasion des images, le fait d'être situé non pas seulement dans un univers de choses, mais dans un redoublement de ce monde de choses et de réalités, dans une fermeture de ce monde par le caractère multiforme, polyvalent, incessant des

images, et par la symbolisation dans l'image des choses, fait que l'homme n'est pas seulement soumis à la nécessité du réel, il devient impuissant, son attention, son intelligence fixées sur les images de ce réel, il devient impuissant à considérer cette réalité comme une combinaison de nécessités. Il est piégé au niveau de son expérience et en même temps dans le reflet de cette expérience. Le reflet lui donne dans la volubilité, la prolixité des images l'impression du Tout est possible, l'impression du Tout est toujours nouveau, l'impression de la fluidité des circonstances et de la possibilité de les influencer ou de les maîtriser. Mais comme cela se situe dans un univers de lanterne magique, cela ne dépasse jamais l'impression, qui est tout le nécessaire pour démobiliser et pour intégrer plus complètement dans des combats fictifs. Alors que la parole, par son flou même, implique la liberté des deux partenaires. Nous avons vu qu'elle respectait la liberté de celui qui entend, mais elle exprime et même produit la liberté de celui qui parle quand il choisit de dire ce que finalement il dit, et choisit de réserver le reste. Elle crée un espace de liberté entre les deux, par la possibilité d'entendre et de mal entendre. Et lorsqu'elle se fait impérative, elle place l'interlocuteur en situation du choix de la liberté. L'homme des images est finalement un homme qui a perdu sa liberté profonde en pénétrant dans ce milieu des images produites par la technique.

3

*L'espace et la visualisation
dans l'art moderne*

Tous les auteurs (sauf un, que nous verrons) sont aujourd'hui d'accord pour constater dans le monde de l'art un triomphe extraordinaire du visuel et du spatial sur le temporel et l'auditif. L'espace a changé de caractère pour les peintres. Delevoÿ¹ analyse admirablement ce fait : il y avait une conception classique de l'espace consi-

1. R.-L. Delevoÿ, *Dimensions du XX^e siècle*, Genève, Skira, coll. « Art, idées, histoire », 1965.

déré comme le lieu de relations entre les choses, et ceci cède devant la notion d'espace phénomène. « Milieu irréal, où les valeurs tectoniques, les tensions, les articulations, et l'enchaînement des formes » jouent et se suffisent... « Les virtualités spatiales de la couleur sont associées aux dispositifs constructifs, à la répartition, au montage des signes » (les termes de cette analyse sont très intéressants car ils évoquent immédiatement des opérations techniques). L'espace est devenu dans l'art, tout art, y compris la musique, la dimension fondamentale, il n'existe plus de figuration esthétique du monde qui ne soit spatiale. Y. Bonnefoy est déchiré lui-même par cette certitude : « Rien n'aura lieu que le lieu. » Les mots proposent une « demeure ». Il est entièrement lancé dans la localisation... mais après cette exaltation de l'espace. « Je ne puis m'empêcher, *pourtant*, de réaffirmer qu'une poésie sans le temps et impersonnelle, c'est la *faute*. » Mais au fait, nous sommes dans cette faute! Et en même temps que l'espace gagne sur le temps, c'est le visuel sur l'auditif. Schaeffer explique à quel point c'est le mot, le discours qui donne sens aux images. C'est le texte qui fait foi. L'image montre le fait, et par cela même se prête à une multitude d'interprétations. « A tout un système de repères fixes, en équilibre statique, le monde du discours justement, se substitue l'univers constamment dynamique, phénoménologique du cours des événements. C'est dire l'ingénuité des professeurs qui comptent sur l'image pour visualiser l'abstrait (...). Dans un message-image le malentendu (...) est la règle. » Et tout le monde s'accorde à proclamer qu'il s'agit d'un langage nouveau, et d'un art nouveau. Il gagne ce qui n'était que discours : le ciné-roman s'impose au roman. L'idéal devient dans toute une orientation, d'écrire un roman découpé comme un film. L'interpénétration n'est plus du domaine de la bande dessinée, mais des « meilleurs » écrivains : Marguerite Duras qui fait du ciné-roman avec *Nathalie Granger* et *India Song*. Robbe-Grillet avec les *Glissements progressifs du plaisir*. Et dans certains cas un cinéaste et un romancier s'unissent pour produire le roman du film, contrepartie de la transcription filmique du roman (ainsi Modiano et Malle pour *Lacombe Lucien*, Guerra et Fellini pour *Amarcord*). Nous sommes totalement sortis de l'ancien mécanisme : un film d'après le roman de... ou bien le film simple illustration d'un récit. Traduction supposant la diffé-

rence, l'opposition, et toujours manquée. L'intrication des deux est maintenant complète mais l'accession s'est effectuée au profit de l'image contre le récit et au profit du spatial contre le temporel. Le langage plastique se déroulant dans l'espace se substitue au langage verbal se déroulant dans le temps. La musique a subi elle aussi depuis la fin du XIX^e siècle une spatialisation avec ce que l'on a pu appeler une victoire du génie pictural sur le génie musical. Il est évident que la peinture est traditionnellement spatiale, mais elle a elle aussi subi la modification que, rejetant tout trompe-l'œil, elle n'est plus maintenant qu'un « être-là » : le tableau n'est pas plus que lui-même, que l'espace réel qu'il occupe. Ce n'est pas pour rien que l'on insiste sans fin sur la découverte par les peintres et sculpteurs de l'espace : ce qui compte ce ne sont pas les objets produits ou reproduits, mais *l'espace* entre eux, la signification, la polarisation, la distribution de cet espace. Le jeu de la lumière et des couleurs n'est là que pour donner la valeur de l'espace. Or, ceci s'accorde prodigieusement avec l'impact de la technique : elle est conquérante d'espace et exige, suppose pour son développement le maximum d'espace : si bien que la sculpture par exemple de Merkado (exposition au musée Bourdelle en 1975) est très significative : d'une part purement technicienne (il s'agit de formes géométriques unies par des rapports mécaniques, des ensembles dirait-on de machines), d'autre part dénotatrice de l'espace. Tout y est expérience sur l'espace, le vide, les volumes, les masses et les matériaux. « L'important est dans ce qui se passe dans le vide, entre les volumes... » La plus technique de la sculpture moderne n'a aucune signification ni valeur par soi : le figuré n'est rien, c'est la situation dans l'espace et le découpage de celui-ci qui valent, exactement comme pour la technique elle-même ! Alors que la musique impliquait une suite, un devenir, le son n'est pas circonscrit, il s'élance au-delà de ses limites, mais avec Debussy commence « la conception spatiale de plans sonores », puis succède une véritable atomisation des modèles mélodiques. On superpose des éléments disparates. Stravinski très consciemment institue un temps espace. (On sait que globalement ce fut une tendance essentielle : telle durée du temps est celle qui est nécessaire pour couvrir tel espace.) On parle beaucoup d'une influence des impressionnistes dans ce domaine. Il y a progressivement dépérissement du temps subjectif, du temps vécu dans la musique

dans la mesure où elle devient assemblage d'objets. Cette musique est de moins en moins expression de la vie (durée!) pour être celle du calcul par exemple, ce qui apparaîtra comme une objectivation de la vie. La musique devient une sorte de parasite de la peinture. Elle récusé sa profondeur temporelle pour circonscrire exactement chaque paquet de sons dans sa spécificité, à son tour, elle est à chaque instant un être-là, sans avenir. Cette généralisation de l'espace dans tous les arts, cette victoire de la visualisation s'exprime d'ailleurs sous beaucoup d'aspects, celui de l'influence par exemple de la découverte de l'infiniment petit et de ce monde étrange des molécules, des atomes avec leurs structures en même temps spatiales et cependant jamais totalement correctement représentable dans l'espace. L'on retrouve fréquemment dans la peinture actuelle cette influence.

Mais c'est le même problème avec l'influence de la vitesse : elle implique une estimation différente des relations entre les choses, de l'espace lui-même. Le loin et le près ont cessé d'être estimés de la même manière. Tout est également présent. L'homme moderne pense en fonction d'une mise en relation de faits isolés commandée par la vitesse. La mobilité, dans tous les arts, reçoit un « rôle fonctionnel » (Delevoy). Or, cette mobilité qui détermine aussi bien le cinéma que la peinture ou la musique est spatiale : elle intègre précisément le temporel dans l'espace. Ce primat de l'espace est étonnamment accentué par l'architecte Ricardo Bofill proclamant avec son groupe « Taller de Arquitectura », que « la Vie est dans l'espace, le Temps est dans l'espace, rien n'existe que l'espace ». « Une esthétique se constitue qui incorpore les valeurs contradictoires de la durée, du changement, du simultané, du successif tandis qu'au spectateur est attribué le pouvoir de participer au procès de l'œuvre, de dévorer la substance optique d'un spectacle promis à une naissance permanente » (Delevoy). Mais ceci n'est justement possible que dans l'exacte mesure où tout le temporel est devenu espace. Et c'est la même influence lorsque nous constatons avec Klee que le spectateur est lui-même regardé par le tableau. Il ne suffit plus d'apprendre à voir ce que l'artiste donne à voir, il faut se sentir intégré dans l'espace de ce tableau qui n'est plus décoration ou sollicitation à méditer mais lieu où l'on est appelé à vivre, où l'on est impliqué parce que là, comme dans la télévision, il est bombardé par des impulsions. Il devient lui-même situé dans cet espace. Ainsi dans

l'art, l'espace devient tout, au moment précis où nous sommes justement privés d'espace par le développement même des techniques qui l'absorbent et l'anéantissent. Enfin se pose ici la question de l'instantané : la mécanisation dans l'art exige l'expérience esthétique à une réponse instantanée. (Et ici on rejoint évidemment McLuhan : l'instantanéité opposée à la découverte par exemple du texte écrit phrase par phrase. L'appréhension globale, l'introjection à première vue. Certes, la machine peut être instantanée, mais n'est-ce pas ramener l'homme à la machine que de prétendre obtenir la même réaction.) Est-ce que l'instantané a une qualité esthétique? Efron, dans son remarquable essai sur l'art (« Technology and the Future of Art », *Massachusetts Review*, 1966), fait une longue démonstration du contraire, et en particulier souligne que l'instantané n'est pas du tout une « expérience ». Or, c'est l'objectif non seulement du cinéma et de la musique moderne, mais de la peinture et de la sculpture. La peinture, armée des données psychologiques, photographiques et des produits chimiques doit agir sur le système nerveux même, sans passer par la conscience. Mais n'est-ce pas la négation de l'homme une fois de plus? Le spectateur doit être sans passé, sans avenir, tout entier dans la sensation instantanée... étrange retournement de l'art... Ramené à une immense oreille capable de recevoir des cataractes de sons, mais incapable de quoi que ce soit d'autre que de vibrer à l'unisson. Cette musique devient cosmique (Cage), cette peinture est l'expression des champs de forces, mais l'homme éliminé est le prix de cette extension. L'instantané est en réalité une illusion : il n'y a aucune instantanéité de l'art possible : Efron rappelle que Wiener a longuement montré que l'homme et la machine opèrent à deux niveaux différenciés du temps, sur deux échelles de temps distinctes. Cette opposition établit une limite décisive à la possibilité de synchronisation (sauf la coercition imposée à l'homme pour cette synchronisation, par exemple avec les « cadences » industrielles, mais ceci ne peut être qu'extérieur) car il y a une différence *qualitative* de l'échelle du temps. Et dans le domaine de l'art, cette différence implique l'opposition radicale entre l'art et la technologie électrique : tant qu'il y a quelque rapport entre l'art et l'homme, il ne peut y avoir aucune espèce d'art instantané. Nous sommes, avec l'idéologie de l'instantanéité dans l'art, l'immédiateté, la créativité spontanée (happening, etc.) en présence

d'une pure assimilation au processus technologique, et une totale dénégalation de tout ce qui depuis les origines a été considéré comme un art.

Schönberg ou le jazz nous montrent, en accord avec les clichés successifs sans temporalité de la TV, une dissociation du temps. Les éléments musicaux tendent à être figés, tout devient une construction immédiate et omniprésente. Le dodécaphonisme est une technique statique, et l'on est sans cesse saisi par un retour à l'identique. Le temps, pour tous les arts actuels, est un temps figé. Seul l'espace est plein, il est le domaine de notre activité réelle. Or, le visuel et l'espace sont les lieux caractéristiques de la technique. Ce que nous saisissons par les techniques ce sont des dimensions, ce sont des structures spatiales. « Seuls des hommes vivant à l'époque de l'avion ont pu assurer le passage de la formule de Degas à celle d'Estève. Je doute qu'Estève ou Manessier soient des fervents de l'aviation mais ils ont eu la tentation, encore plus révélatrice, d'imaginer les réactions optiques de leurs contemporains volants... pourquoi ne pas admettre que les artistes s'évertuent à traduire non pas la réalité de la vision mécanique d'un monde traversé par de fulgurantes machines mais la conception qui a suscité la création et qui suit l'emploi de ces machines ? Cette dominante du spatial vient de ce que la technique ne se réfère qu'au réel », et ce réel n'est que l'espace. Pour la technique le temps est irréel, il est seulement vécu. Bien entendu, il y a des techniques *du* temps et l'on sait l'importance décisive que les historiens des techniques attachent à l'apparition de l'horloge. Mais justement les techniques du temps consistent toujours en un *découpage* de celui-ci, un découpage en tranches, ce qui signifie en réalité une négation du temps. Celui-ci n'existe pas en tant que tel mais seulement dans sa réduction spatiale, le temps s'écoule : les aiguilles de la montre se déplacent *dans l'espace*. La technique ne saisit jamais qu'un espace. C'est pourquoi la fameuse machine à se déplacer dans le temps est un rêve de science-fiction : la machine est localisée. Elle est action sur un espace et n'a strictement rien à faire avec le temps. Elle est même négation de celui-ci dans la mesure où elle est toujours reproductrice du même mouvement. A la millième fois, le produit qui sort de la machine ou le mouvement effectué par le piston sont identiques : le temps ne s'est pas écoulé. Il y a rigoureuse similitude, parce que tout est affaire d'immédiateté et d'espace. La technique

permet une prise de possession de l'espace et ne peut à l'égard du temps que le récuser, le nier. De même la visualisation est appréhension du réel *comme* la technique l'appréhende, à la manière de l'appareil. Les techniques peuvent nous apprendre à voir, mille fois mieux, mille fois plus, elles nous font voir des univers nouveaux, ou nous font saisir un aspect inattendu d'un visage connu, mais c'est toujours l'espace. Elles ne nous apprennent pas à écouter ni à entendre. Elles ne nous font jamais pénétrer le sens... Et dans le grand conflit que nous avons noté au sujet de la récusation du sens, nous voyons un écho de ce triomphe de la visualisation. L'objet vu peut avoir des sens innombrables. Seul le discours, l'auditif, peut les débrouiller. Eh bien, il n'y a plus de sens à chercher. L'objet est là. C'est tout. Il n'y a donc plus de discours. Il n'y a plus de connaissance additionnelle. Les objets mêmes du voir et de l'entendre sont en possession, sont inscrits dans un certain espace. Tels quels. L'artiste va être obligé de s'emparer de ces instantanés... Et s'il ne le fait pas ? Tout simplement il ne sera plus sur « la même longueur d'onde », on ne l'écoute pas, on ne le voit pas. Il est absent par rapport au public... Le vécu n'est plus interprété au travers de l'écoulement d'un temps (mémoire, discours, etc., et l'influence du technique joue aussi dans la méfiance généralisée à l'égard de la mémoire!!) mais il est « tel quel ». « Toiles, visages, événements sont désormais des fissions de la réalité beaucoup plus opérantes que les fictions du discours! » (Schaeffer). Mais la fiction était précisément l'explication d'un espace dans une version temporalisée. Nous avons depuis un siècle suivi le chemin exactement inverse. Le fait est là. Mais non plus la raison¹.

1. Pour une analyse plus détaillée de l'art dans la société technicienne, cf. J. Ellul, *L'Empire du non-sens*, *op. cit.*

La réconciliation

Telle est donc aujourd'hui notre situation. Au travers de l'efflorescence des images artificielles sans limites, nous avons ramené la vérité à la réalité, nous avons banni l'expression timide et mouvante de la vérité, mais le plus étrange, c'est qu'il ne s'agit pas de l'identification de la vérité au réel, ce qui se trouve déjà dans la science, mais à un réel fictif, littéralement feint, c'est-à-dire peint. Un réel falsifié mais constituant le nouvel univers visible de l'homme. Le visible des images proliférantes, produites par toutes les techniques. L'homme n'est plus entouré des champs, des bois, des eaux, mais des affiches, des signaux, des panneaux, des écrans, des étiquettes et des marques, c'est cela son univers à lui. Et lorsque l'écran lui renvoie une réalité vivante, des visages d'hommes et des pays, c'est encore une fiction, c'est une réalité construite et recomposée. Ainsi cet homme est privé de référence à la vérité et en même temps de situation dans le réel vécu. Mais c'est une situation intolérable. Une souffrance aiguë, une panique, l'homme ne peut vivre privé de vérité, situé dans la fiction. Il ne sait pas exactement de quoi il souffre, mais il vit dans cette panique latente, ce désespoir d'être en n'étant pas, cette vanité inconsciente. Il lui faut à tout prix découvrir une issue, reconstituer une vérité. Mais comme celle-ci ne peut être décrochée de ce réel, comme la parole est dévaluée, impuissante et captive, comme la seule voie reste la vue, alors c'est autour de l'image, autour du visible que s'édifie la vérité reconquise. Un des faits majeurs de ce temps : « Nous nous ferons des dieux que nous verrons et qui marcheront devant nous. » Et dans ce monde rationnel, positif, scientifique, voué à la croissance économique nous assistons à la remontée des plus vieilles impulsions de l'homme. Mais comme la réalité n'est plus celle de la nature, les dieux que l'on institue pour

les voir sont des dieux du monde technicien et politique, sont les dieux de la consommation, du pouvoir, de la machine, du dictateur à la pile atomique, tout se trouve maintenant investi d'une dimension supplémentaire : ce n'est pas une réalité vécue, mais étant visualisée, elle est magnifiée, idéalisée, sacralisée, par la symbolisation des MMC. Ainsi naît autour de nous une nouvelle idolâtrie, une iconolâtrie, identique dans son processus à l'idolâtrie des premiers âges, mais ne se rapportant plus aux mêmes objets, puisque ceux-ci n'existent plus. Inutile de se faire l'image du puissant Taureau, et de symboliser ainsi la force fécondatrice, nous avons plutôt besoin de magnifier la machine et l'électricité, au travers de leur image, et de même que le Roi avait les pouvoirs magiques, de même les stars, les dictateurs, et aussi les personnages symbolisés par la propagande, le Jeune, le Palestinien, la Femme au travers des images retrouve son rôle inversé d'idole absolue. Comment pourrait-il en être autrement ? L'irréparable éclatement de la vue et de l'ouïe est le signe irréparable du « Paradis perdu ». L'homme ne verra plus jamais ni Dieu ni l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Il cherchera dorénavant dans la nuit. Exclu de l'Éden, il ne peut avoir qu'un écho d'une vérité inaccessible. Tous les autres signes de cette rupture que les théologiens ont appelée « chute » sont extérieurs ou historiques, celui-là seul est inscrit dans la « nature » même de l'homme, celui-là seul l'accompagne du premier au dernier jour. Il n'est pas possible de voir la vérité. « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face », formule moderne et laïcisée du « Il est impossible de voir Dieu ». Car cet éclatement provoque d'innombrables conséquences dans toute la vie, et particulièrement que la réalité vue ne peut pas être vraie. Elle est. Elle est le cadre et le milieu, elle est l'utile et l'indispensable, mais elle n'apporte aucun sens à la vie de l'homme, elle ne lui fournit aucune lumière sur sa propre signification ni celle de ses actes, elle ne lui donne aucune direction à suivre, elle le laisse, lui-même fragment de cette réalité, se débattre comme il peut sans boussole ni sextant au milieu des flots sans cesse changeants de ce monde qu'il englobe dans sa vue mais qui reste désespérément vide de tout signe, de tout épanouissement, de toute direction indiscutable. Et c'est merveille que l'homme ne s'y soit pas davantage égaré. Ce qu'il connaît le mieux, c'est ce qui reste pour lui vide et sans signification. Et la vérité, ce qui donnerait enfin à l'homme la clef

de sa vie, l'apaisement enfin de tant d'inquiétudes, le pourquoi et la réponse du « d'où — vers où? » et mieux qu'une réponse la vue même directe de ce qui sera enfin le repos dans la joie, ne peut être que vaguement entendue, parole transmise au milieu de tant de brouillages, de tant de bruits, de tant d'incertitudes et de malentendus, mais surtout parole fugitive et jamais conservée, au mieux devenue, l'instant passé, mémoire et souvenir, mais qui ne se souvient de ce caractère labile, obsolescent du souvenir. Vérité ainsi connue par échos et transmissions fragiles, jamais non plus réalisée. Combien n'avons-nous entendu parler de ce désaccord célèbre entre l'intuition ou le projet et la réalisation. Le révolutionnaire qui assiste aux résultats du grand mouvement superbe, ou le chef politique contemplant un champ de bataille : « Nous n'avions pas voulu cela. » Est-ce simple discordance entre un projet qui ne se réalise pas tel qu'on l'avait voulu, et ce résultat, par défaut de calcul, par défaut de prévision? Était-ce dire que les projets, les intuitions ne sont pas sérieux, que seul le résultat concret, réel compte? C'est bien plus profondément la rupture entre vérité/réalité. Le projet, l'utopie, l'intention, la doctrine, tout cela est de l'ordre de la vérité, tout cela est connu par la parole et créé par elle. Le passage à la réalisation, le passage à l'acte est de l'ordre de la réalité, le moment explosif où la vérité entre dans le réel et ne s'incarne jamais. Chacun en voit les résultats. Ainsi je n'ai tout au long de ces pages nulle part voulu dire que l'ouïe et la parole sont *supérieures* à la vue et à l'image. Il faut s'expliquer : je dirais facilement le contraire. Seule la vue nous permet une pleine connaissance. Seule la vue donne des certitudes. Seule elle permet de nous conduire et nous retrouver. Dans l'état actuel de l'homme qui ne peut plus « voir » la vérité, la parole est le seul lieu, fragile et incertain, mais mille fois précieux, de la vérité dont nous ne pouvons nous passer. Seule la parole nous reste, pis-aller, mais irremplaçable pour établir la communion entre nous et avec ce qui nous est aussi indispensable que le pain. L'homme ne vivra pas de pain seulement mais de toute parole qui vient du Père. Alors, dans notre condition actuelle, cette parole est dans son insuffisance même le seul don qui nous reste pour ne pas être plongé dans l'enfer. Exclue de la parole, la vue humaine est l'enfer. Sartre n'a pas tort quand il parle du *regard* des autres posé sur nous. Et son enfer, son huis clos, c'est précisément le regard qui ne découvrira aucune vérité, cependant

que les paroles sont exactement vaines et vides, ne transmettent rien et ne permettent de rien changer. L'éclatement irrémédiable. Mais sans cesse, sentant la gravité de la déchirure, l'homme a tenté d'y remédier. Sans cesse on a tenté de restituer la vérité par la vue, ou d'unir la vue et la parole en un faisceau de correspondances, comme pour retrouver l'unité de l'être. Et ce fut, dans les époques antérieures, les tentatives toujours renouvelées des mystiques et des gnostiques : ici tout est centré sur la vue. Certes ce que l'on voit est transmis par la parole, mais la vérité est enfin vue, et les ordres angéliques, et le « Paradis », et la procession de la lumière, tout cela est d'ordre visuel. Enfin rétablir la relation plénière, la connaissance indiscutable, de ce qui nous est indispensable et que nous n'avons que par ombres et figures. Tentative toujours échouée, car le mystique, même si son expérience est vraie ne peut jamais la faire partager à un autre, il peut seulement en parler. Précisément. Et tous ont vécu le drame de ne pouvoir en paroles exprimer cette plénitude vue. De nos jours, par la technique, cette réconciliation ou encore cette accession à la vérité par la vue n'est plus le fait de mystiques mais le fait d'appareils ingénieux. Et c'est ici le nœud du mensonge dénoncé plus haut de l'audio-visuel. Réparer la rupture et refaire l'unité de l'être par l'exacte correspondance de la vue et de l'ouïe, grâce à des appareils toujours plus sophistiqués. Mais c'est exclusion finalement de la vérité, ou bien sa réduction à quelque utilité seconde et un service accessoire. La parole vidée de sa valeur, et la vérité ramenée au réel efficace et utilisable. Ce n'est pas encore par un engin si subtil qu'il soit que l'homme découvrira le sens de sa vie (et malgré les beaux philosophes, il ne vit pas s'il n'a pas de sens), ni la relation de communion avec les autres, et il ne vit pas s'il est désespérément dans le malentendu. L'audio-visuel est entreprise identique à celle des mystiques, dans un autre temps, un autre contexte culturel, une autre conception du réel et du vrai. Au temps des mystiques, la vérité paraissait transcendante et il fallait qu'elle devienne réelle, il fallait qu'elle soit pleinement rencontrée, la vue seule le permettait. De nos jours la réalité seule compte, l'important est ce qui se définit et se mesure, et il faut faire de cette réalité le vrai, lui amener la vérité, y inclure le sens. Et la parole, seul témoin de la vérité, doit être incorporée dès lors dans l'image. Celui-là, c'était le chemin des religions à idoles, le chemin interdit. Tu ne te feras aucune représentation des choses.

Et tu ne les adoreras pas. L'adoration rapportée à la réalité, c'était la proclamation que la réalité est seule vraie.

I

La lumière

Et pourtant comment maintenant négliger la présence divine de la lumière? « Dieu est lumière », formule fréquente! La lumière, ce qui permet de voir. Comment ne pas entendre tout cet Évangile de Jean qui ne parle que de lumière? Comment ne pas tenir compte de l'admirable théologie de la lumière issue par bonds successifs de Denys, croit-on, l'Aréopagyte¹? « Dieu est Lumière. A cette lumière initiale, initiée, créatrice, participe chaque créature. Chaque créature reçoit et transmet l'illumination divine selon sa capacité, c'est-à-dire selon le rang qu'elle occupe dans l'échelle des êtres, selon le niveau où la pensée de Dieu l'a hiérarchiquement située. Issu d'une irradiation, l'Univers est un jaillissement lumineux qui descend en cascades et la lumière émanant d'un Être premier installe à sa place immuable chacun des êtres créés. Mais elle les unit tous. Lien d'amour, elle irrigue le monde tout entier, elle l'établit dans l'ordre et dans la cohésion, et parce que tout objet réfléchit plus ou moins la lumière, cette irradiation par une chaîne continue de reflets suscite depuis les profondeurs de l'ombre un mouvement inverse, mouvement de réflexion vers le foyer de son rayonnement. De la sorte l'acte lumineux de la Création institue de lui-même une remontée progressive de degré en degré vers l'Être invisible et ineffable dont tout procède. Tout revient à lui par le moyen des choses visibles, qui, aux niveaux ascendants de la hiérarchie, réfléchissent de mieux en mieux sa lumière. Ainsi le créé conduit-il à l'incrédé par une échelle d'analogies et de concordances. Élucider celles-ci l'une après l'autre, c'est donc avancer dans la connaissance de Dieu. Lumière absolue, Dieu est plus ou moins voilé dans chaque créature, selon qu'elle est plus ou moins

1. Je renvoie à l'admirable étude de cette théologie et de ses conséquences par G. Duby, *Le Temps des cathédrales*, *op. cit.*

réfractaire à son illumination, mais chaque créature le dévoile à sa mesure, puisqu'elle libère, devant qui veut l'observer avec amour, la part de lumière qu'elle recèle » (Duby). Cette admirable construction recèle tous les pièges de la vue visée de la vérité. Car le passage est constant d'une lumière purement spirituelle (et l'on ne parle ici de lumière que par comparaison, analogie, impuissance à trouver meilleure expression), à la lumière solaire qui éclaire les créatures et nous révèle la forme, la couleur, le mouvement, la réalité. La lumière spirituelle devient lumière temporelle et charnelle, et la théologie ambiguë de Denys inspirera les architectures très concrètes de Suger, et la lumière de l'Invisible deviendra la lumière du Soleil. Théologie qui a besoin de la vue et de la réalité pour exprimer l'inexprimable et coordonner en un tout la vérité et la réalité (le Créateur et sa Création). Mais comment ne pas y voir un reflet dans la pensée chrétienne de la théologie du *sol invictus*? Soleil, source de lumière et source de la vie. (Et cette formule traditionnelle des religions devient maintenant formule scientifique rigoureuse, exacte, ce n'est plus délire extatique poétique, mais expression de la meilleure connaissance de notre monde. Tout est né, toute vie est issue du soleil...) Quelle tentation de réconcilier un univers rompu. Mais il faut revenir sans fin à cette limite. Celle même des Khéroubs flamboyants à la porte d'Éden, le *sol invictus* n'est pas le Dieu créateur de l'origine et celui dont la parole inaugure les mondes. Il n'est pas l'Amour. Il n'est pas le Sens. Il n'est pas la Vérité. Et sa flamme implacable ne peut nous conduire que dans « le Néant divin ». Analogies et paraboles que cette lumière, rien de plus, rien au-delà, rien ne devient visible par cette lumière. Il faut en revenir au prologue de Jean. Ici l'équilibre est juste. « Au commencement était la Parole. La Parole était la lumière du monde. » Unité fondamentale. Union des deux. Parole et Lumière.

Déjà dans la Création le lien entre parole et lumière est établi de façon complète : La lumière est un *effet* de la parole. Dieu dit :

Soit — lumière

Fut — lumière

Vit — lumière

Sépara entre lumière et ténèbres

Appela lumière — jour...

La parole et son effet la lumière apparaissent dans une entière compénétration et transparence. Il y a accord entre la forme et le

contenu. Mais c'est le temps de la création. Comme dans le prologue de Jean, celui de la Nouvelle Création, et dans l'Apocalypse... La lumière est certes l'être privilégié qui donne en même temps accès à la vérité et à la réalité. Issue de la Vérité, elle donne littéralement lieu à la réalité, puisque dans le texte de Genèse, elle est l'apparition du temps.

Parole créatrice qui, dès sa première manifestation, fait jaillir la lumière. Mais la lumière seconde. Expression seulement de ce qu'il n'y a point d'ombre, de repli, de dualité, de secret, de mystérieux, d'ambigu dans celui qui dit cette parole. Cette parole est dans son origine parfaitement claire et n'inclut aucune réserve. Et la lumière pénètre toutes choses pour manifester, rendre clair, tout ce qui pourrait être caché. Il n'y a point jusqu'ici de rupture. Mais quand même subordination, de la lumière. *Première* créature, mais *créature*. Nulle part il n'est dit que Dieu *est* la lumière, encore moins que la lumière est Dieu. La lumière provient de lui. L'Esprit de Dieu est un esprit de lumière et non d'obscurité, encore moins d'éblouissement. Identité de la vie et de la lumière, certainement. La vie est la lumière du monde, en ce sens que la vie, le vivant doit devenir le critère de tout jugement et appréciation, et par elle nous pouvons comprendre et apprécier tout ce qui se produit. La vie est lumière en ce que par elle nous discernons, nous avons une pierre de touche qui permet de reconnaître, entre autres, le bien et le mal, parce que identiques à la vie et à la mort. Mais si l'on nous dit que Dieu habite une lumière inaccessible, ou si Dieu est entouré d'une lumière intolérable ou que « la lumière habite avec lui », ou que le jour de l'Éternel sera lumière et non ténèbres, et que cette lumière pénétrant toute chose fera paraître en clair tout ce qui était caché, nous voyons que la lumière accompagne Dieu, lui est associée, elle est vraiment sa première créature. Elle n'est pas Dieu. L'homme, lui, peut dire à Dieu : « Éternel, tu es ma lumière. » En ce sens que par Dieu, par sa révélation, nous connaissons ce que Dieu veut bien nous faire connaître, et aussi nous voyons le monde et nous-mêmes, situés dans la perspective de Dieu, autrement que nous ne les voyons naturellement. Et encore quand Jésus dit de lui-même : « Je suis la lumière du monde », mais il dit en même temps « Vous êtes la lumière du monde », il n'y a aucune identification au Dieu inaccessible et au-delà de toute définition. C'est en tant qu'homme porteur de la *parole de vérité* que Jésus et tous ceux qui la reçoivent

deviennent lumière. Cette *parole éclaire* à la fois l'homme et le monde, et le mystère de la vie et celui de la relation à l'Amour. Il n'est pas question dans cette lumière d'une vue quelconque mais d'une révélation, et une révélation de filiation dans la création. La lumière première créature. Aussi bien le Père est-il appelé le « Père des lumières » et ceux qui reçoivent la parole révélée sont désignés comme des « enfants de lumière ». La lumière va du Père vers les enfants, et ceux-ci deviennent porteurs de cette nouvelle création. Mais nulle part il n'est question de vue. Or, cette lumière pouvait être la réconciliation. Et la réintégration de la vue dans la vérité. Mais cela n'a pas été. « La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas reçue... Cette lumière était la véritable lumière qui en venant au monde éclaire tout homme. Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue. Elle est venue chez les siens et les siens ne l'ont point reçue. » Ainsi le merveilleux va-et-vient de lumière vu par l'Aréopagite n'existe pas, n'a pas existé. Il était la norme de la création, rigoureusement sa *norme*, la seule. *Mais non plus celle du monde où nous sommes*. Et la nuit, la ténèbre devient la situation commune, la vue bornée par cette obscurité qui ne laisse accessible que la portée de la main ou du regard. La lumière est venue, mais comme un *trait*, un *rayon*, un faisceau qui troue le noir, qui perce une densité toujours dominante. Au-delà de notre atmosphère, dans les espaces interstellaires règne l'obscur. La nuit galactique. Et la terre roule dans cette nuit. Et la lumière parfois dans un jet unique traverse, se reflète, fait apercevoir, mais pour combien de temps. Même situation pour la vérité, la vie. Les ténèbres ne l'ont pas reçue. Cette lumière n'a pas fait voir de façon claire, évidente, aveuglante que Jésus était bien le Messie, le Christ, le Rédempteur, Fils de Dieu et Fils de l'homme ensemble. Seule sa réalité humaine, combien faiblement humaine, a été vue, parue certaine, dans la nuit spirituelle. Et quand nous tenons à réduire le Christ à sa dimension historique de l'homme Jésus exemplaire, nous confirmons ce primat de la vue, mais qui ne nous livre que ce pauvre malheureux juif innocent mis à mort. Nous obéissons en réduisant Jésus à ce personnage historique, non pas tant à un souci de vérité, qu'à la domination des images en nous et se substituant précisément à la vérité. L'image incarnation est le violement de la vérité par une réalité visible. Le visible voile et cache le vrai. Nous fixons nos regards sur ce fils de charpentier, sur ce

prédicateur errant, et de ce fait nous ne pouvons pas entendre la plénitude de sa parole, percevoir ce qu'il est derrière, au-delà, mais aussi dans cette apparence. Énigmatiques récits où parfois la gloire de la vérité de Dieu devient visible. Transfiguration. Ici à la fois l'apparence humaine, le visible de Jésus est maintenu, mais la vérité de son appartenance divine éclate. La lumière spirituelle devient éblouissement charnel. Les disciples voient, indiscutablement. La vérité de Dieu qui explose dans cette négation du temps a cette fusion des contradictoires. Mais c'est précisément insoutenable. Que le regard puisse faire apparaître comme vivants et présents ces personnages morts depuis mille ans. C'est insoutenable que leur ami quotidien soit revêtu de la gloire de la vérité de Dieu. Saisis de terreur, et disant des stupidités : instantané qui ne peut pas durer. Aussitôt Jésus redevient le quelconque qu'ils connaissaient bien. Rien ne pouvait rester de cette unité retrouvée. Même aventure avec les pèlerins d'Emmaüs : ici ce n'est pas une lumière aveuglante qui nimbe le corps de Jésus. Mais le mystère d'abord : « Qui est donc celui qui parle ainsi ? » Et quand le mystère se dévoile, lors de la fraction du pain, quand ils reconnaissent de leurs yeux qu'il s'agit de Jésus qu'ils avaient si bien connu mais qui était mort, tout s'efface. Tout s'efface et ils ne voient plus rien lorsque précisément ils accèdent à l'unité du réel et du vrai, lorsque le Jésus vu, reconnu, et bien réel, devient à la fois porteur de cet inouï : « Le mort est ressuscité », et que la vérité maintenant est nimbée de la mort. Cet homme qui les accompagnait a été mort. Sa résurrection, c'est la rencontre, l'unité retrouvée du réel et du vrai, de la vie réelle qu'il a vécue sur la terre, corporelle et visible, et de la vie en vérité projetée par le créateur en même temps que la lumière, vérité. Et c'est pourquoi je refuse les interprétations modernes de la Résurrection qui cherchent toutes à échapper à ce scandale. Résurrection mythe destiné à nous faire comprendre la vérité de Dieu. Résurrection dans le cœur des disciples attestant que Jésus est bien vivant puisqu'ils continuent ce qu'il a été. Résurrection qui n'est autre que l'apparition de l'Église. Résurrection (qui ne saurait être ce ridicule événement d'un mort qui revient à la vie!), image pour attester le triomphe toujours de la Vie. Résurrection — insurrection politique. Résurrection manière de dire de la part des disciples pour certifier que leur maître était bien porteur de la vie pour tous, de la vérité... Toutes ces interprétations échappent à

et récusent précisément ce que la Bible veut absolument nous faire saisir : à savoir la réconciliation, la réunion, la rencontre, entre la réalité et la vérité. La parole et l'image. Si, nous le disions plus haut, vouloir ramener Jésus à sa seule historicité, c'est obéir à la dissociation en récusant la vérité, vouloir en réciproque ramener la 'résurrection à ces modes mythiques ou politiques, c'est encore obéir à la dissociation en récusant la réalité ou la vérité. C'est refuser que l'on ait pu voir le corps à nouveau vivant du Jésus crucifié. C'est alors refuser que la vérité de la vie ait rejoint la réalité du corps qui était mort. Il est fondamental et décisif que ce soit bien *corporellement* que Jésus soit sorti du tombeau et que, sans épuiser le sens de résurrection, la résurrection ait été *d'abord* ce retour à la vie de celui qui était entré dans le séjour des morts, au plus profond de l'abîme. Intervention fugace de la lumière dans nos ténèbres. Aussitôt évanouie que reconnue. Et c'est la même annonce dans la rencontre entre Marie et le Jardinier, avec cette injonction énigmatique : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté vers le Père. » Qu'est-ce que vient faire ce « Ne me touche pas », pourquoi cette raison « car je ne suis pas... » ? Ceci se situe je crois exactement au cœur de ce que je tente de dire : dans ce ressuscité que l'on peut voir, la vérité a rejoint entièrement la réalité. Celle-ci est entièrement nouvelle, parce que pénétrée de vérité, en même temps que la vérité devient certaine parce que visible, mais il y a une distance infranchissable à l'égard de ceux qui restent où nous sommes, on ne peut pas encore saisir et tenir de façon durable (comme sur le mont de la Transfiguration, comme à Emmaüs) cette nouveauté de création, elle disparaît aussitôt entrevue, parce que les temps ne sont pas finis. Parce que je ne suis pas encore remonté vers le Père : tu ne pourras voir durablement et saisir que après ce retour, c'est-à-dire lorsque à la fin des temps tout homme verra la réconciliation accomplie. Cette parole nous introduit à la dernière découverte biblique, la réconciliation, de la parole et de l'image, du réel et du vrai eschatologique.

2

La réconciliation

Nous ne reviendrons pas sur les indications sommaires que nous avons données au sujet des visions et théophanies. Il faut essayer d'aller plus loin. Les visions de signes ou de rêves, parfois d'ailleurs purement et simplement identifiées à des paroles (« l'Éternel parla dans une vision », dont on ne sait rien, on ne dit rien de la vision, mais on rapporte la *parole*... Genèse 15,1 — 46,2 — Nb 12,6, etc.), sont uniquement des précédents, des préalables pour une rencontre personnelle avec Dieu. Or, la rencontre, qui en elle-même n'est jamais visuelle, est toujours considérée comme un moment dernier pour l'homme. La vision personnelle de Dieu est chaque fois considérée comme un jugement mortel : c'est ainsi qu'Esaië (6) reçoit la vision et il doit passer par le feu de purification pour que cette vision soit un commencement et non une fin. Mais la rupture est totale. Et la prophétie qui en dérive est une prophétie de condamnation et de jugement, avec une promesse finale (6,13). Ézéchiël, lui, ne dit pas qu'il a vu l'Éternel, mais décrit le fabuleux entourage de sa gloire, et de cette présence de l'Éternité vue dans le temps résulte aussi une prophétie de condamnation, de jugement dernier avec dans les deux cas l'annonce que le peuple ne peut pas entendre la parole de Dieu. Le prophète est le seul qui écoute. Parole de fin des temps. On ne peut voir Dieu et vivre. A partir de cette rencontre il y a une mutation de la vie parce que l'on est entré dans le moment dernier, dans une mort et une nouvelle naissance, il y a un recommencement absolu, il y a un nouvel absolu qui est posé, il n'y a aucune continuité entre ce qu'était celui qui rencontre Dieu avant et après. La vision préalable à la rencontre est une vision *dernière*. Quant aux visions, où le voyant discerne un objet qui n'existe pas (la branche d'amandier de Jérémie, l'Épha de Zacharie, etc.) et à partir duquel une explication est donnée, ou encore une vision qui se déroule comme une histoire (les visions de Daniel, de Zacharie), elles rejoignent la vision apocalyptique dont nous parlerons plus loin. Mais il faut déjà noter que ces

visions ont toujours une double dimension : une historique, elles se rapportent à la situation concrète, existante, avec un message pour le peuple d'Israël, mais en même temps une dimension éternelle et finale : ce n'est pas seulement l'annonce d'une intervention historique de Dieu, c'est aussi la proclamation d'une vérité dernière : la vision des ossements desséchés en Ézéchiël est évidemment « historique », mais comment ne pas y voir une prophétie de la résurrection : dimension eschatologique. De même les visions de Zacharie ont toutes la double dimension. Et en effet comment croire que le jugement de Dieu qui est toujours présent dans ces visions se bornerait à être un jugement temporel sans rien de plus. Le Dieu d'Israël, pour être entré dans l'histoire de et avec son peuple, pour être un Dieu présent dans cette histoire, le Dieu de l'accompagnement, est aussi et en même temps ce Dieu Tout-Puissant, l'Éternel des armées : sa parole et les visions qu'il donne ne sont pas seulement limitées en ce temps et ce lieu. Et toutes les visions de Zacharie (les chevaux, le cordeau, le chandelier et l'olivier, l'épha, etc.) sont des visions du jugement. Exactement comme dans Ézéchiël la vision de la Nouvelle Jérusalem, ou dans Daniel la vision des animaux, de l'homme étincelant, de Micaël, etc., tout ce qui est vu est toujours relatif à un combat dernier, un jugement dernier, une recreation, une résurrection. Et ce rapport rigoureux, constant et que je crois tout à fait significatif entre le *vu* et l'eschatologique, il est parfois explicitement exprimé : Joël proclame que dans *les derniers temps, les jeunes gens auront des visions et les vieillards auront des songes*. Et Job proclame : quand ma chair sera dissoute, *mes yeux le verront*. Donc la vision est liée à la fin des temps, et la possibilité de voir Dieu dans sa plénitude de vérité et de réalité ne peut paraître que lorsque la réalité actuelle, la nôtre et celle du monde dans lequel nous sommes a disparu pour faire place à une autre réalité. Or, nous trouvons la même situation de la vue dans le Nouveau Testament : quand Jésus dit « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ». C'est bien non pas une vue de Dieu dans la temporalité, dans notre réalité actuelle, mais une vision dernière, liée à la pureté du cœur, qui est la désignation d'une nouveauté absolue, radicale de l'être humain : le renouvellement non pas temporaire et accidentel, aléatoire et passager, mais le cœur devenu totalement pur, comme les lèvres d'Esaië : ce sont des marques de la nouvelle création. De même, bien entendu, la transfigura-

tion, c'est la vue de Jésus déjà ressuscité, déjà dans la gloire, déjà comme nous le verrons lors du jugement final, c'est Jésus vu dans la perspective eschatologique. Même chose avec la vision d'Étienne, lorsqu'au moment de mourir, il voit les cieux ouverts : ce n'est pas un rêve, mais c'est la vue de ce qui ne peut être vu que comme réalité nouvelle et dernière.

Et voici alors l'Apocalypse. Une des caractéristiques de l'Apocalypse de Jean par exemple est tout à fait clairement la multiplication des visions. La vue joue un rôle décisif. Tout repose sur des visions, du trône de Dieu, du Christ en gloire, de la gloire même de Dieu, etc. Mais bien entendu, la suspicion repose sur ces visions : c'est considéré soit comme de l'imagination sans fondement, ou comme une sorte de construction littéraire : autrement dit, les auteurs d'apocalypse et Jean le premier n'auraient eu aucune vision et ce serait seulement une manière de s'exprimer. Un genre littéraire. C'est-à-dire que pour exprimer une vérité, à cette époque, dans ce milieu il fallait la faire reposer sur de la vision. On estime alors parfois que les prophètes avaient effectivement des visions, que Esaïe a effectivement vu la gloire de l'Éternel comme il le dit, et entre les prophètes cela peut être l'occasion d'un débat d'une extrême violence : ceux qui ont eu vraiment la vision, ceux qui ne l'ont pas eue et le prétendent. La vision tient alors dans l'ensemble de la prophétie une place réduite, l'essentiel étant : « L'Éternel dit » ou « Parole de l'Éternel ». Et puis progressivement la vision devient plus importante. Mais elle perd aussi de sa rigueur. C'est-à-dire, chez Zacharie par exemple, la vision apparaît comme tellement conforme, identique à ce qu'on veut lui faire exprimer, que l'on a presque l'impression d'une illustration *ad hoc*. Je pourrais dire que cela se présente un peu ainsi : le prophète a quelque chose à dire, pour le rendre saisissant, expressif, troublant, il peut soit agir (les actes du prophète Ézéchiël : la vigne, le jeûne public, etc.), il *joue* la parole devant le public pour la rendre immédiatement perceptible. Ou encore le joug de Jérémie : il fait voir au peuple ce que signifie la parole. Et de là on passe non plus à un tableau vivant mais à leur vision décrite. Mais la vision se présente alors comme une espèce de devinette. Ou encore comme un moyen de faire choc. Il n'est pas certain que le prophète ait véritablement vu, mais il utilise le tableau, ou le signe pour illustrer le message. Il fait appel à la vue pour rendre complète la révélation. Cependant,

il est quand même délicat d'affirmer que l'homme de Dieu, qui proclame qu'il a vu, n'a rien vu!

Il est trop aisé d'interpréter par une évolution historique. Et de dire que la conception prophétique de la révélation a été remplacée par une conception apocalyptique avec souvent une nuance péjorative comme d'écrire par exemple que « les auteurs d'apocalypses ne sont plus des prophètes, alors que ceux-ci agissaient par l'expression libre et orale de la parole, ceux-là sont des écrivains, pour qui vision et révélation divine ne sont plus qu'une forme littéraire » (Scharbert, in *Morale et Ancien Testament*). On ne voit vraiment pas au nom de quoi nous déciderions que les auteurs d'apocalypse n'ont pas eu de visions effectives, et que les visions sont un « genre littéraire »! (ce qu'elles sont aussi?) Cette formule est cependant intéressante dans la mesure où il est clair ici que dans les apocalypses il n'y a plus de parole, mais un processus tout différent : le passage de la vision à une autre expression, l'écriture. Il est à peu près certain qu'en effet le prophète devient un homme écrivant. Ainsi il passe de la vision (que j'admets qu'il a eue) à l'écriture et ce qui circule ce sont des livres, des libelles. Ce n'est plus l'homme en prise directe avec la foule à qui il parle dans l'instant. Et de fait la formule vision est bien plus susceptible d'être décrite dans un livre qu'exprimée en public oralement. Il est vraisemblable que la vision d'Esaië, celui-ci ne l'a pas explicitée dans un discours mais de suite écrite. C'est-à-dire que la vision produit un texte qui lui-même est porté à la vue, la lecture étant une opération visuelle, l'écriture conjugue vision et parole dans cette forme ambiguë du texte figé fait pour être parlé, attendant de revivre en redevenant parole. Mais il y a un second intérêt, bien plus important : précisément si les prophètes n'ont pas eu de vision mais ont employé ce moyen pour exprimer la Révélation, pourquoi en est-il ainsi? pourquoi réintroduire la vue alors que tout était centré sur la parole, et que tout continue à n'exister que par la parole? pourquoi donner ces descriptions concrètes détaillées? Car il faut bien considérer que plus nous avançons et plus en effet la part du visuel grandit. L'Apocalypse est construite tout entière sur des visions. Elle est probablement le sommet de toute la littérature apocalyptique, non seulement par le contenu, la fermeté de la pensée, la continuité, la progression du message (n'en déplaise aux exégètes historico-critiques habiles à découper un texte en lamelles) mais par

l'interpénétration image-parole, et par la rigueur de celles-ci. Tout est restitué par images si fortement visuelles que le lecteur ne peut manquer de les « voir », et la parole est l'explicitation de l'image. Pas seulement une déclaration de vérité, mais en fonction de l'image, son arrière-plan, sa signification non pas directe mais symbolique et permanente. Le message ne devient pas lui-même image, il ne suffit pas de voir pour comprendre, mais il est fait de l'entrelacement de ce qui est vu et de la parole seule capable d'en dévoiler la sur-réalité. Je voudrais dire par là que ce n'est pas une simple facilité littéraire, un truc de romancier. Il est essentiel que la vue soit provoquée, et même qu'une vision imaginaire soit restituée en tant qu'image. Mais les Apocalypses sont une proclamation des « derniers temps », du Jugement, de la nouvelle création. Non pas toujours, mais du moins celles qui ont été retenues dans le Canon. Il y a la vision de type gnostique, qui se réfère à un système divin stable, à une organisation des hiérarchies célestes, du « Ciel », et qui entre dans l'« Éternité » (et l'on pourrait dire que par exemple la vision d'Ézéchiel, des chérubins, des animaux, etc., est de cet ordre, très rare dans la Bible) et puis la vision de type vraiment apocalyptique, qui s'insère dans un mouvement, dans une série progressive destinée à faire progresser vers le moment dernier, qu'il s'agisse de la rencontre de Dieu dans l'absolu, qui remet l'homme existentiellement en question, ou de la découverte du Dieu agissant dans l'histoire mais qui place son peuple dans une situation dernière, ou de l'appréhension des derniers temps visant la « fin du monde » et la nouvelle création totale. Dans les trois cas, l'Apocalypse, les visions apocalyptiques expriment une radicalité irréversible. Et je pense que c'est ce qu'exprime le processus de la vision : jusque-là, une Parole de Dieu entre dans l'histoire avec les aléas de la parole, pénètre une réalité qui lui est étrangère, et en même temps place l'homme dans une contradiction. Au contraire l'Apocalypse procède par vision précisément parce que l'annonce des derniers temps, c'est l'annonce de la fin de cette contradiction, c'est le basculement du tout dans la nouvelle création où la réalité retrouve son statut « d'avant la chute ». Il est possible alors, mais seulement alors, de voir ce qui était impossible durant le cours de l'histoire. Ainsi la vision apocalyptique n'est pas un procédé littéraire plus ou moins douteux ni une mode d'époque : elle est parfaitement cohérente à son objet, si l'Apocalypse atteste la réconcilia-

tion finale, la récapitulation, cette réconciliation englobe évidemment toute la réalité, et de ce fait l'appréhension de cette réalité par la vue, donc la vision devient, avec et comme la parole, le mode d'expression adéquat de cette révélation de l'œuvre de Dieu.

3

Les retrouvailles de l'icône

Nous en sommes restés sur un jugement très sévère contre les icônes, mais voici que, certes, la réconciliation les atteint elles aussi ! Il est en effet bien remarquable que tout ce que l'on dit dans la théologie de l'icône est parfaitement acceptable dans la perspective eschatologique, exclusivement comme une affirmation actuelle de ce qui sera donné dans l'Ultime. Elle entre dans une liturgie eschatologique : elle concerne la rencontre de la vie future (Evdok. 23). Elle nous porte dans l'avènement du Seigneur. Elle nous montre « l'anticipation de la transfiguration de l'être humain entier ». Elle fait pénétrer dans le mystère du « huitième jour », « l'icône dans la perspective de l'expérience religieuse amorce la vision de Dieu dans la lumière du huitième jour » (mais on oublie seulement que nous n'y sommes pas, dans le huitième jour !). Evdokimoff l'écrit exactement lui-même : c'est une « tâche eschatologique », un « art apparenté à la vision apocalyptique des choses ultimes ». Et ici nous pouvons être à nouveau d'accord : cette utilisation de la vue, cette réconciliation de la Parole et de la Vision est uniquement eschatologique, elle est promise, elle est la promesse, mais pas encore réalisée, de la fin de la rupture. Elle fait partie d'une théologie des fins dernières (et seulement de celle-là !), qui certes n'a pas de continuité directe avec une pensée spéculative mais pas davantage ne peut donner lieu à une « monstration » actuelle. Et lorsqu'on cherche à défendre l'icône en disant qu'« elle explique les conséquences ultimes de l'Incarnation : la sanctification de la matière et la transfiguration de la chair », il est bon d'*expliquer* cela, mais certes jamais de la montrer en tant que réalité accomplie car la chair n'est pas encore transfigurée, et Paul dit explicitement que nous ne pouvons rien savoir de ce qu'elle

sera ainsi, ce que veut dire le corps immortel, incorruptible, corps glorieux, corps spirituel : tout cela nous ne savons pas ce que cela veut dire et nous sommes encore plus incapables de le montrer. Que l'on puisse dire « la vision face à face du siècle futur sera la vision du Verbe incarné », tout à fait d'accord, mais il s'agit du futur, et même symboliquement, il n'est pas question de nous représenter de façon visuelle ce Verbe incarné dans sa gloire. Autrement dit l'icône dans sa prétention de réalité symboliquement montrée reste fautive, mais comme évocation d'une promesse, et renvoi à une réconciliation de la vue et de la parole qui n'est pas faite, mais seulement annoncée, est acceptable, à condition qu'elle reste cela (précisément ce qu'elle n'est pas restée!) c'est-à-dire n'ayant aucune réalité, aucun rôle liturgique, aucune fixation de piété ou de prière, simple poteau indicateur que l'on consulte pour savoir dans quelle direction Dieu nous mène, mais on ne contemple pas le poteau indicateur, on marche sur le chemin! Mais il est justement très significatif pour notre problème de constater que tout au long de sa théologie de l'icône, Evdokimoff, à chaque étape, vienne déclarer que ce qui est montré là est de l'ordre eschatologique, que c'est la présence actualisée de la fin des temps. Autrement dit, en tant que *théologie* eschatologique annonçant la réconciliation de la vérité et de la réalité dans celle de la parole et de l'image, cette théologie de l'icône est parfaitement juste et vraie. Mais cela n'autorise en rien à faire des icônes concrètes actuelles, une monstration de ce qui est spécifiquement invisible à nos yeux de chair, et ni l'analogique ni le miroir ni l'allégorie, ni le symbolique ne permettent de donner à l'homme actuel sur la terre avant la nouvelle création l'image du Dieu invisible, incarné une fois en Jésus, qui *reviendra* dans sa gloire, dont nous ne pouvons rien nous représenter.

4

L'Évangile de Jean

Dans l'annonce de la Réconciliation, il faut faire une place à part à l'Évangile de Jean, car il est le livre biblique où la question de la vue, de la vision (mais non celle de l'image!) est le plus constam-

ment évoquée. Le verbe « voir » revient sans cesse (plus de cent fois dans un texte d'environ soixante pages) et c'est sans doute un des thèmes essentiels de ce livre. Peut-être du fait que « Jean » appartient à la deuxième génération, celle qui n'a pas vu le Seigneur selon la chair, et qui par conséquent pose l'importance ou non de la vue. Paul s'en est débarrassé rapidement en affirmant que cela n'avait pas d'importance d'avoir connu ou non Jésus vivant (II Cor 5, 16), Jean prend la question à bras le corps pour délimiter, fixer, le statut de la vue. Et ceci, bien entendu se trouve en relation avec sa théologie de la lumière. A quoi répondrait la lumière s'il n'y avait pas une vue nécessaire pour la recevoir, et qui montrerait-elle? Mais quelle lumière et quelle vue? Il semble qu'il y ait quatre thèmes qui s'entrecroisent. La discordance entre ce qui est vu et ce qui est dit de ce que l'on voit, avec tout le problème de la vue des choses invisibles. En deuxième lieu, la vue comme limite et degré de certitude du témoin dans son témoignage. Puis la relation ambiguë et contradictoire entre la vue et la foi. Enfin la vue comme promesse et dimension eschatologique. Mais tous ces développements qui insistent donc sur la vue dans le monde, par l'expérience charnelle de la rencontre avec Dieu en Jésus et au cours de l'histoire, se trouvent quand même encadrés par deux grandes affirmations, l'une au début, l'autre à la fin de cet Évangile. La première : Personne n'a jamais vu Dieu (1, 18). La dernière : Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru (20, 29). Autrement dit tout le long développement, tous les cheminements concernant la vue, l'importance de la vision, la relation à la révélation, l'interrogation sur le statut du visuel, tout cela doit être lu entre ces deux pôles. Tout cela est situé, relativisé par l'une et l'autre des affirmations théologique et parénétiqne de cet Évangile. Personne n'a jamais vu Dieu. Il faut dès lors savoir que tout ce qui sera dit dans cet Évangile ne peut pas se référer à une vue directe de Dieu. Il confirme donc tout ce qui est déjà inscrit dans l'« Ancienne » Alliance. Dieu n'est pas connaissable au même degré que le réel, il n'est pas constatable, par ce sens qui est pour nous l'attestation même de la certitude. Ceci peut donner naissance à une théologie négative, et de fait il y a une barrière ici infranchissable à notre prétention de connaissance et de reconnaissance. Et Jean ajoute : « Le Fils unique nous l'a fait *connaître*. » Donc connaître autrement que par la vue. Si bien que jamais vu, Dieu ne peut être reconnu.

Il est toujours à nouveau l'inattendu, il n'entre pas dans un panorama humain, dans une perspective, dans un ensemble. Il ne peut être situé dans aucune réalité ni faire l'objet d'aucune de nos dissertations fondées sur l'évidence. La vue se rapporte nécessairement à autre chose qu'à Dieu. Et ce Jésus... pour le dire Dieu il faudra autre chose que la vue. L'Évangile de Jean nous y conduira. Cette déclaration liminaire nous interdit de spéculer sur nos possibilités intrinsèques, et de procéder à une construction de Dieu, forcément analogique à ce que nous pouvons voir. Si bien que cet Évangile parfois appelé gnostique, influencé par le gnosticisme, est assurément dès le début le plus antignostique puisque la voie de la lumière gnostique pour la connaissance de Dieu est fermée. Tout doit être lu dans cette visée. Et à l'autre bout, le chemin d'arrivée, c'est le blocage de la vue au nom de la foi, la dévalorisation de la vue par rapport à la foi, l'impossibilité de légitimer la vue dans l'univers commandé par la foi. « Heureux » ceux-là seuls qui ne voient pas, qui n'ont pas vu, qui ont avec Dieu une relation seule vraie puisque non fondée sur la vue, et que l'on ne peut pas voir Dieu. Jésus nous déclare heureux si on ne l'a pas connu selon la chair, de son vivant, dans sa réalité, parce qu'il nous demande le saut absolu, le risque de la foi qui seule atteste que nous l'aimons. Heureux si on ne l'a pas vu ressuscité, si on n'a pas mis nos mains dans les trous de ses plaies, si la résurrection reste hors de cette réalité-là, parce qu'il nous demande d'entrer dans la folie de cette résurrection qui ne peut être reçue que par la foi, qui cesse d'être folie si elle est constatable. Et nous cherchons toujours à la rationaliser (la résurrection, c'est l'Église, ou les pauvres, etc.) pour faire cesser le scandale, c'est-à-dire que nous voulons toujours en revenir à la vue. C'est donc entre ces deux points forts et allant de l'un à l'autre que tout l'enseignement de Jean sur la vue se situe, car il est bien clair que ce n'est pas un hasard si cet Évangile s'ouvre sur cette affirmation et se clôt sur cette bénédiction. C'est manifestement intentionnel, et par conséquent Jean nous fait progresser en fonction de ce qu'il pose lui-même comme commencement et attestation. En premier lieu tout au long se manifeste une discordance entre ce qui est vu et ce qui est dit de ce que l'on voit parce que la réalité vue est invisible... D'abord la vue de Jésus par Jean-Baptiste. Il voit Jésus et dit : Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Ce que Jean-Baptiste voit, c'est simplement

l'homme Jésus et il le qualifie de façon à le recouvrir d'une vérité qui ne vient pas de la vue. « Voici » non pas l'homme Jésus que je vois, mais l'agneau de Dieu... La réalité vue est englobée, transcendée par ce qui n'est pas vu. J'ai vu l'Esprit descendre comme une colombe. Personne ne l'a vu, et Dieu est invisible, et le ciel d'où vient l'Esprit n'est pas l'atmosphère mais le ciel invisible, et « comme », signifie que cela n'en est pas une. Voir n'est pas voir. Jean n'a *en fait* rien vu. De même quand Jésus voit la vérité profonde d'une personne, il décèle ce qui n'est pas visible en elle. « Jésus l'ayant regardé lui dit : Tu es Simon fils de Jonas, tu seras appelé Cephass, ce qui signifie pierre » (1, 42). Jésus voyant Nathanaël dit : « Voici vraiment un israélite en qui il n'y a point de fraude » (1, 47). Jésus déclare ce qui est dans sa vérité cachée l'homme qui vient à lui. Il n'a vu que ce que tout le monde peut voir et il dit ce qui est au-delà, ce qui dévoile « l'essence de l'être » que la vue ne saurait atteindre. Et nous trouvons la même relation dans l'entretien final de Jésus avec ses disciples, quand il annonce qu'il enverra l'Esprit, « l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir *parce qu'il ne le voit point* et ne le connaît point ». Le Monde, l'homme charnel ne peuvent connaître que ce qu'ils voient. Il faut voir pour accepter. Et cet Esprit fait partie des invisibles, c'est-à-dire n'est pas dans l'accessible réel. Le monde ne peut donc pas recevoir cet Esprit parce qu'il procède à la confusion du visible et du vrai. L'Esprit de vérité ne peut pas être saisi par la vue. Ce texte est central pour l'opposition que nous avons esquissée entre la réalité saisie par la vue et la vérité... Et de la même façon : deux versets plus loin : (19) « Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez, car je vis et vous vivrez aussi. » Mort, effacé, Jésus ne peut plus être vu du monde, il n'est plus dans le domaine de la réalité visible. Mais vivant, il sera vu par ceux dont la vue se portera sur l'invisible, c'est-à-dire seront passés à une autre vue, non pas du réel mais du caché. Or, ceci n'est pas sans péril. Témoin la phrase énigmatique de Jésus aux Pharisiens : (9, 41) si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché, mais maintenant vous dites « Nous voyons », c'est pour cela que votre péché subsiste. Si l'homme reste dans la sphère du réel, ce qu'il atteint avec la vue, et ne prétend rien au-delà, il est aveugle dit Jésus (aveugle à la vérité de Dieu) et sans péché, parce qu'il ne prétend pas mettre la main sur Dieu, le percer et le

connaître par la vue, il ne prétend pas assimiler la réalité vue à la vérité, infinie, absolue, mystère. N'ayant pas cette prétention de définir qui est Dieu, ou de se faire des dieux, c'est-à-dire posséder le fruit de la connaissance du bien et du mal (et ses yeux s'ouvrirent...!), il est sans péché. Mais l'homme religieux, lui, prétend voir. Il prétend englober le vrai dans ce réel qu'il voit. Il prétend voir par ses propres moyens, avec ses yeux de chair le Dieu invisible (le voir, le cerner, l'explicitier, etc.) alors, et de cette intrusion de la vue dans ce qui n'est pas son domaine, il est pécheur. Il prétend accomplir par son cheminement propre et ses forces personnelles et à partir de lui-même et grâce à sa vue, ce qui est seulement don, exorbitant, de voir l'invisible. Ces différents textes concordent avec deux autres (ce qui atteste une fois de plus la concordance fondamentale des Écritures), l'un de Paul, l'autre de l'Épître aux Hébreux, et tous deux centrés sur ce dépassement de la vue, vers les choses invisibles. « Nous regardons non point aux choses visibles mais à celles qui sont invisibles, car les choses visibles sont passagères mais les invisibles sont éternelles » (II Cor 4, 18). On ne peut mieux référer le visible avec le réel, le concret qui par nature est passager. Et « la foi est une démonstration (une monstration!) des choses que l'on ne voit pas (...). C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce que l'on voit n'a pas été fait par des choses visibles ». On ne peut mieux référer la Parole à ce qui ne se voit pas! (XI Hébr, 1,3). Mais si ces deux textes manifestent cette opposition entre le visible-réel et l'invisible-vérité, leur thème central concerne donc la « vue » des « invisibles ». Contradiction évidente, impossibilité radicale. La foi suppose donc une sorte de mutation qui adresse la vue à un autre domaine que celui de son naturel exercice. Mais pourquoi donc parler de vue? car il est certain que l'on ne peut se fonder là-dessus pour dire que Dieu devient visible! non, il n'est pas dit que l'invisible devient visible! Ou que notre vue naturelle acquiert un « troisième œil ». Pourquoi cette insistance sur la vue? L'Épître aux Hébreux nous met sur la voie en nous disant dans le v. 1 : « La foi est une ferme assurance... » Il ne s'agit certainement pas dans cette vue des choses invisibles d'une vue concrète, matérielle de l'invisible, il ne s'agit certainement pas d'une « vision » comme celles dont parlent parfois les Actes par exemple, où des éléments de l'invi-

sible sont rendus apparents. Je pense qu'il s'agit d'une métaphore au sens fort du terme, c'est-à-dire que, comme nous l'avons déjà dit, la vue se référant au réel nous donne une pleine certitude au sujet de cette réalité¹. La réalité vue est aussi évidemment certaine que la parole entendue l'est peu. Dès lors ce que disent ces textes, c'est exactement : par la foi nous accédons à une certitude pleine et entière comparable à celle que la vue nous donne dans le domaine de la réalité. Voir les choses invisibles signifie en fait : avoir à leur sujet une appréhension de réalité, une approche de détermination, une garantie de leur existence, exactement comme lorsque je regarde les choses visibles je suis sûr, par la vue, de leur existence, de leur forme, leur couleur, leur distance. Et j'associerai alors à cette interprétation la série de textes qui associent le témoignage à la vue « Jean rendit ce *témoignage* : *j'ai vu* l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et s'arrêter sur lui... » (Jean 1,32); « Et *j'ai vu* et j'ai rendu *témoignage* qu'il est le Fils de Dieu » (Jean 1,34); Jésus répondit « En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons ce que nous savons et nous rendons *témoignage* de ce que nous avons *vu*... » (Jean 3, 11); « Celui qui l'a *vu* (la crucifixion) en a rendu *témoignage*, et son témoignage est vrai et il sait qu'il dit vrai afin que vous croyiez aussi » (Jean 19, 35). Ce rapport entre vue et témoignage n'est manifestement pas fortuit. Toutes les fois (et je pourrais rapporter d'autres textes moins chargés de sens mais liant également les deux) le témoignage est lié à la vue. Ce n'est pas la vue qui autorise le témoignage, ni qui le provoque, mais l'insistance de Jean vient assurément de la certitude. On ne peut porter témoignage que de ce dont on est absolument certain, indiscutablement, je dirais matériellement, sûr. Or, c'est la vue qui donne cette certitude de réalité, cette indiscutabilité. Et c'est pourquoi il est fait référence à la vue. D'un côté « nous *savons* » que ce que nous *disons* est vrai ». Mais ce n'est pas ce savoir de parole qui compte dans le témoignage, c'est la certitude métaphoriquement visuelle, nous sommes aussi

1. Certes, je rappelle que nous savons aujourd'hui que cette certitude est fausse, que notre vue est conditionnée par le culturel, que l'objet vu n'est pas « en soi » et tel qu'en lui-même, mais il n'en reste pas moins que pour l'usage commun, la vue identifie l'objet et l'on ne met pas en doute, spontanément, cette réalité.

certains que si nous avons vu de nos propres yeux, et alors à partir de là nous pouvons porter témoignage.

Mais l'Évangile de Jean nous situe dans le problème central de la vue et de la foi. Or, la question n'est pas simple. A côté de textes qui en apparence disent que la foi dérive de la vue, d'autres disent exactement le contraire (on voit parce que l'on croit), et d'autres, les plus nombreux, insistent sur les malentendus et les contresens provoqués par la vue dans le domaine de la foi. Nous commencerons par ceux-ci : « Une grande foule le suivait parce qu'elle voyait les miracles... » Suit la multiplication des pains... et Jésus constate après : « Vous me cherchez *non parce que vous avez vu* des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et avez été *rassasiés* » (Jean 6, 2 et 26). On a dépassé la vue du miraculeux, du signe, pour entrer dans l'existentiel, dans le vivant et la désignation de la « vie éternelle »... Par ailleurs le dialogue entre Jésus et Philippe est caractéristique des malentendus sur la vue (Jean 14, 7 à 9). Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi le Père. Et dès maintenant vous le connaissez et *vous l'avez vu*. Philippe lui dit : « Seigneur *montre-nous* le Père, et cela nous suffira ! Jésus lui répondit : Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne m'as pas connu ! Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père... » Nous n'entrerons certes pas dans l'infini débat sur l'identité du Père et du Fils ! Notons seulement que la vue, le fait de voir Jésus en chair et en os, n'entraîne aucune connaissance, aucune compréhension de qui est Jésus. Et ceci se trouve bien entendu corroboré par la confession de Pierre et la réponse de Jésus : « Ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé... » La vue n'écarte pas les malentendus... Au contraire tous les *contresens* sont possibles à partir d'elle (et ne faut-il pas noter que l'Évangile de Jean qui, nous l'avons dit, insiste si fort sur la vue est en même temps l'Évangile des malentendus et des contresens !). Il peut vraiment être considéré comme l'Évangile des malentendus *parce que l'homme croit trop bien voir !* L'œil trompe le spectateur surtout quand il croit avoir saisi par la vue ! C'est le thème de Jean 9, et, souligne Maillot, c'est aussi le malentendu de Nicodème : « Nicodème au vu des œuvres

de Jésus croit *savoir* qui il est... Et Jésus lui rappelle qu'il ne suffit pas de voir pour savoir, il faut avoir été mis au monde d'en haut. »

La rupture entre vue et foi est nette dans 6, 36 : « Vous m'avez vu et vous ne croyez point. » Et elle se trouve corroborée par 6, 40 : « Quiconque voit le Fils et croit en lui... » Mais le voit *en tant que* Fils de Dieu (et non Jésus homme) et les deux termes sont non pas corrélés mais séparés par le « et » : non pas voit et croit (parce qu'il voit) mais voit et par ailleurs croit. Donc ce texte qui pourrait passer pour une majoration de la vue est au contraire la déclaration que la vue doit être spirituelle et que la foi n'en est pas dépendante. Et quand on demande à Jésus de faire un miracle afin qu'on puisse le voir et de ce fait croire (6, 30), il répond par le pain du Ciel qui ne comporte aucune accession de la vue. Et finalement la vue peut provoquer la haine de Jésus (15, 24) : « Maintenant ils ont vu les œuvres que j'ai faites et ils ont haï et moi et mon père. » Autrement dit, les œuvres de Jésus nous acculent à la décision, nous obligent à prendre parti mais quand nous nous fondons sur la vue, la vue de ces œuvres, sans dépasser leur apparence, la vue nous conduit inévitablement à les estimer délirantes, déraisonnables, moralement inacceptables, etc., et par conséquent non seulement à l'indifférence mais à la haine de celui qui dresse une pareille prétention... Et nous sommes ici en présence d'une querelle qui n'est pas achevée. Car enfin, par exemple, la volonté d'appliquer des « méthodes scientifiques » à Jésus et à la Révélation, c'est très exactement vouloir les faire entrer dans le visuel parce que l'on se situe là uniquement dans la sphère de la réalité, on cherche à ramener Jésus au visible concret, qu'il s'agisse de passer son action au crible du possible scientifique ou d'appliquer les méthodes historiques ou structurales pour arriver à expliquer le tout de Jésus : ceci ne peut conduire qu'à rejeter Jésus en tant que Seigneur et Sauveur. Les yeux voient le réel et non la vérité. Si la vue avait la plénitude, si elle conduisait à voir les choses invisibles alors il en serait autrement, mais il faut que la vue, alors, soit plus que la vue. Et c'est le sens du texte célèbre : « Il a aveuglé leurs yeux, il a endurci leur cœur de peur qu'ils ne voient des yeux, qu'ils ne comprennent du cœur, et ne se convertissent... » (Esaïe 6, 10, cité par Jean 12, 40). Il suffit que les yeux voient ce qu'ils voient pour qu'il y ait une sorte d'impossibilité de la conversion et de la foi. Les yeux donnés à l'homme pour voir la gloire de Dieu dans sa réalité lui

sont fermés par la rupture, il n'est certes pas besoin d'une intervention nouvelle de Dieu pour aveugler l'homme sur la vérité. L'homme se réfère sans cesse à la vue comme critère dernier, et celle-ci est aveugle sur les choses dernières. Or, ce « voir les choses invisibles » dont nous parlions plus haut est une dimension nouvelle de la vue. Et nous avons ici une autre relation de la vue et de la foi : la vue devient vraie quand elle dérive, ou qu'elle est transformée par la foi. La foi discerne des choses réelles qui n'y sont pas. Tout le récit de découverte du tombeau vide est saisissant (20). Simon Pierre entre dans le sépulcre et *voit* les bandes à terre, le linge de la tête. L'autre disciple voit aussi, et il croit. Il voit le vide, le tombeau vide, l'attestation que le corps n'est plus là, qu'il s'est délié des bandelettes, que le linge du visage est par terre. C'est tout ce qu'il voit, c'est-à-dire effectivement dans le domaine de la réalité, rien, et il croit parce qu'il a discerné l'invisible dans ce visible. Il saisit la résurrection parce que le corps n'est plus lié de bandelettes, parce que le visage n'est plus couvert du voile (selon une exégèse allégorique traditionnelle, cela veut dire que le corps est délié de la pesanteur terrestre et que la gloire du visage divin n'est plus cachée derrière le voile de la chair). Et dans ce vide de la réalité vue, il croit. Mais c'est la foi qui a précédé la vue. Il croyait en ce Jésus, il croyait qu'il était Fils de Dieu, alors il voit la réalité et dans (en même temps au-delà de) cette réalité, il voit la Résurrection. Et l'on a là la réalisation de la promesse prophétique faite par Jésus à Marthe (11, 40) : « Ne t'ai-je pas dit que *si tu crois tu verras* la gloire de Dieu. » La possibilité de voir la gloire se fonde sur la foi. Il y a d'abord reconnaissance de la vérité, adhésion à la Parole révélatrice, alors, et comme conséquence, la vue des choses invisibles, la vue de la gloire de Dieu, devient possible. C'est-à-dire d'une part la jonction du réel et du vrai qui s'effectue ici, et la réintégration de la vue dans sa plénitude. Et le passage de l'un à l'autre est fortement marqué par un dernier texte à citer (Jean 16, 16-17) : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et puis encore un peu de temps et vous me verrez parce que je vais au Père. » Ce sur quoi les disciples ne comprennent rien... Pour nous, maintenant, le cheminement est clair. Vous ne me verrez plus selon la chair, avec la vue de la réalité. Mais je vais au Père, et par là, le Saint-Esprit vous sera donné qui va transformer votre vue, vous rendra capable de voir les choses invisibles donc de voir à nouveau

Jésus, mais autrement, avec une dimension plurielle : Jésus en lui-même glorifié, mais aussi Jésus dans le corps du Christ qui est l'Église, mais aussi Jésus dans l'Eucharistie, mais aussi Jésus présent dans les pauvres et les souffrants... Nous voyons parce que nous croyons, nous voyons parce que les yeux les plus charnels sont maintenant ouverts sur une sur-réalité, sur un au-delà du réel, cependant non pas négligé.

C'est par la parole que Jésus expressément, explicitement, appelle les disciples à le voir, à ne pas chercher au-delà de sa vue, pour saisir un mystère plus lointain, plus secret de Dieu. Jésus appelle à voir sa réalité en tant que vérité totalement révélée de Dieu, et la parole reste infirme. Les rôles sont retournés : l'image illustration de la parole, autrefois, maintenant la parole simple explication de la plénitude de l'image donnée en Jésus. Et cette importance de la vue est radicalement confirmée dans les textes de Jean sur la Résurrection : le premier disciple entra dans le sépulcre « et il vit ». Ceci est répété tout le long des rencontres soit avec le tombeau vide soit avec le Ressuscité. Marie vit deux anges. Elle vit Jésus debout. Et quand elle retourne vers les disciples, elle apporte comme message : J'ai vu le Seigneur... L'Évangile de Jean insiste sur la vue tant que Jésus est présent. Sa présence sur terre est un moment exceptionnel, unique où il est possible par la vue de rencontrer la plénitude de la vérité. C'est déjà l'accomplissement dernier. C'est la fin des temps déjà actuelle, *réalisée*. Mais avec la mort de Jésus puis sa venue près du Père c'est la clôture de cette période. L'Incarnation a eu lieu. Elle n'est plus. On a vu le Père dans Jésus mais Jésus est mort. Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez de nouveau. La vue est donc effectivement essentielle. Au fond Jean présente la présence de Jésus sur terre, l'Incarnation, comme une sorte de transfiguration continue (dont il ne rapporte pas le récit). Mais la mort de Jésus nous renvoie à la situation antérieure. Nous n'avons plus aucune vue de Jésus, donc de Dieu. Nous entendons parler de lui. On revient à la seule parole, et à la relation de foi (heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru). Ainsi la présence

de Jésus sur terre, le visible se réfère aussi à la fin des temps, à la situation où la réconciliation a lieu, où la parole et la vue sont unies, où la vue donne une relation plus immédiate, assurée, indiscutable, que tout ce qui a été jusqu'ici reçu par l'homme.

Ainsi pour moi tout ce qui dans l'Écriture fait référence à la vue nous renvoie à cette promesse de la vue pour les derniers temps, ou encore le fait que la réconciliation de la vue avec la vérité est eschatologique, que dans l'actualité, c'est déjà la présence de la fin. Et nous pouvons discerner chez Jean deux courants. L'un qui consiste à affirmer que la présence de Jésus *est* déjà en elle-même la fin des temps, les temps sont accomplis parce qu'il est là. L'autre qui consiste à opposer un connaître à un voir, situation d'un temps intermédiaire. Jésus est là, avec les premiers disciples, et il leur dit : « Vous *verrez désormais* le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme » (1, 51). Vous verrez! donc la réalité dernière : le ciel ouvert, l'accès direct au Père, le moment de la restitution finale, la rentrée triomphale dans l'Éden recréé, et les anges... la jonction effective de la « terre » et du « ciel », de la réalité et de la vérité. Donc la réintégration de la vue dans sa plénitude, mais qui n'est possible exclusivement qu'à la fin des temps... Or, c'est parce que Jésus est là que tout ceci a lieu. Et c'est exactement la même condensation de l'Histoire en un point ultime, la condensation des temps en une réalité qui permet de comprendre, « Abraham votre père a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour... et il l'a vu, et il s'est réjoui » (8, 56). Il s'agit encore de la vue. Mais celle de la fin des temps, où tout est identiquement présent, et non pas une vue successive ordonnée à la succession du réel. Et bien entendu, tout ce qui se rapporte à la « vue » de la résurrection est de cet ordre. La Résurrection est par elle-même l'entrée dans l'eschatologie et l'entrée de l'*eschaton* dans notre réalité. Après elle, il ne peut plus rien se produire qui modifie ce qui a été acquis. Aussi bien le discernement des apôtres quand ils voient « rien », dont nous avons parlé, que la déclaration : « Ils verront celui qu'ils ont percé » (19, 37) (ils le verront dans sa réalité glorieuse, c'est-à-dire de la fin des temps), se situant dans cette proclamation de la fin. Et la résurrection de Lazare, avec l'affirmation : « Si tu crois tu verras la gloire de Dieu », est une prophétie de la résurrection ultime, où, de nouveau la *vision* de la gloire de Dieu est liée à cette présence de l'*eschaton*, c'est-à-dire au temps où la

vérité dernière aura revêtu l'évidence des choses visibles « d'ici-bas » et de maintenant. Et c'est à cela qu'il faut assurément raccrocher la certitude du Témoin dont nous avons parlé. En attendant, Jésus donne à connaître. Sa présence amène à la connaissance du Père : « Personne n'a jamais vu Dieu. Le Fils unique qui est dans le sein du Père est celui qui nous l'a fait *connaître* » (1, 18) avec l'ambiguïté : il ne l'a pas fait voir, mais il nous a transmis parce qu'il était dans la chair, parce qu'il était lui, visible, la connaissance qui est qualifiée au verset précédent de « grâce » et de « vérité ». Et dans les nombreuses déclarations sur la gloire (le Fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui...) c'est à cette connaissance qu'il est fait allusion. Mais il ne s'agit pas d'une connaissance par la vue, mais par la présence même. En Jésus, la vérité rejoint la réalité, la réalité devient vraie, porteuse de vérité, la réalité visible n'est plus du seul domaine du pratique, ni du dissocié humain, mais il y a plénitude. C'est, du fait de l'Incarnation, la jonction du « Ciel » et de la « Terre », mais cette situation nouvelle n'est que temporaire, elle est, pendant que Jésus est, sur terre, visible et présente concrètement. Il est les prémisses, il est le « gage », le point de départ, le premier-né d'entre les morts, mais nous avons à vivre cela comme promesse en attendant cette réconciliation de notre être divisé, avec lui-même. La vérité devenue visible, évidente, et non plus celle du Dieu caché. Tel est, pour l'image et la parole, ce que nous avons à attendre. Mais il s'agit de la nouvelle Création. Ce que nous retrouverons. Ainsi cet Évangile de Jean situe parfaitement la place de la vue par rapport à la Révélation et ne discordé en rien par rapport au reste de l'Écriture... Le point d'aboutissement où la réalité et la vérité se rejoignent. Le Royaume de Dieu est celui où il n'y a plus de dissociation. La rupture provoquée par la chute d'Adam est effacée. Cette rupture qui est opposition (pas seulement cela, mais cela aussi) entre vérité et réalité, de telle façon qu'il n'y a plus rien de vrai dans le monde réel où vit Adam, parce que Dieu n'est plus *dans* ce monde, et il n'y a plus de réalité dans la vérité, parce que la Création s'est séparée de son Créateur, et l'a refusé, et que dans son amour, ce créateur ne l'a pas anéantie ou ne l'a pas remplacée par une autre. Or, la fin des temps c'est le point où se rejoignent réalité et vérité. En ce sens on peut dire exactement que l'Incarnation était déjà la fin des temps. Mais temporaire! Dans

la nouvelle création il n'y aura plus d'opposition des deux ordres. C'est ce qu'exprime la phrase : « Dieu sera tout et en tous. » La vérité aura parfaitement rejoint la réalité, elle la pénétrera parfaitement, elle y habitera totalement. Mais cela veut dire alors aussi que la vue aura rejoint la parole. Que l'homme verra face à face ce dont il a entendu parler (et dans le règne terrestre, il ne pouvait qu'en entendre parler, puisque c'est la parole qui est choisie par Dieu). Il verra : exactement ce qui lui est promis pour la Résurrection. Lorsque la chair corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que le corps mortel aura revêtu l'immortalité : là encore nous retrouvons cette espèce de transmutation glorieuse du réel revêtu de la vérité. Alors la vision atteindra la vérité parce qu'elle ne sera plus séparée du réel. Alors « nous connaissons comme nous avons été connus » car, en effet, Dieu nous voit parfaitement, et constamment il nous est rappelé cette différence considérable : Dieu nous voit, nous ne le voyons point. Il nous connaît non seulement selon notre vérité mais aussi selon notre réalité. Et ce qui nous est promis, c'est justement qu'« alors » nous connaissons de la même façon. Mais si c'est vraiment l'un des caractères importants de ce monde nouveau à venir, alors on comprend parfaitement pourquoi la vision est très particulièrement le mode de révélation concernant la fin des temps ; cela veut justement dire que tel sera bien le sens de cette nouvelle Création. Alors, il est possible de voir, mais rien qui concerne la vérité d'aujourd'hui ; rien pour l'actuel. L'unité de la parole et de la vision se retrouve seulement pour ce qui concerne la fin des temps. Et c'est justement ce qui caractérisera ces nouveaux cieux *et* cette nouvelle terre, qui est déjà manifesté dans le mode de révélation employé pour les apocalypses. Mais ceci vient alors, au contraire, confirmer pour le Temps présent ce que nous constatons : l'opposition radicale et décisive entre la parole et la vue. S'il est exact que c'est seulement dans ce point final de l'histoire que se rencontrent les deux formes et les deux objets de la connaissance, s'il ne faut pas moins que la fin de cet Éon, et la création d'un Nouveau Monde pour qu'ils soient réconciliés, alors cela implique qu'il y a une bien profonde, totale, essentielle rupture entre les deux dans l'âge présent. Il est artificiel de prétendre les réconcilier, il est vain de croire à leur complémentarité, il est mensonger de se voiler la face sur leurs hostilités.

Ainsi l'attestation de la réconciliation entre la vue et l'ouïe, la vision et la parole, le montré et le dit lors de la nouvelle Création, mais seulement alors, interdit les mélanges, mais aussi nous situe dans une autre perspective que celle de la recherche théologique traditionnelle. Et c'est probablement ici que s'exprime le mieux la contradiction entre deux conceptions théologiques, celle de la synthèse *hic et nunc* et celle de la réconciliation finale vécue maintenant dans l'espérance. Je pourrais dire que la première est caractéristique de toutes les théologies philosophiques, et le plus souvent catholiques ou orthodoxes. La seconde est spécifiquement biblique. Dans la première il y a toujours recherche d'une conciliation par la voie d'une synthèse accessible directement entre des facteurs (ou même des pôles) contradictoires mais dont la contradiction est résolue *sub specie æternitatis*, dans l'instant présent et dans la permanence. Autrement dit une synthèse *stable* à partir du moment où elle est effectuée, et cela prend nécessairement l'aspect d'une métaphysique. Ainsi cherche-t-on à partir de là à résoudre la contradiction de l'image et de la parole, l'on cherche à échapper à l'interdiction de faire des images (en disant que c'est seulement le fait de les adorer qui est défendu), et l'on s'engage dans la visualisation des Mystères, les icônes, la Légende dorée, etc. La Bible nous montre au contraire la réconciliation image/parole, réalité/vérité comme le moment final, le point d'aboutissement métahistorique d'un processus historique de contradiction. Dans le cours de l'Histoire il n'y a pas exclusion, il n'y a pas divorce et radicale étrangeté, mais la rencontre et la synthèse sont impossibles : dans ce cours de l'Histoire il n'y a qu'évolution par l'influence réciproque, le rapport contradictoire (mais *rapport!*) nécessaire pour qu'il y ait sans cesse *un nouveau*. Ainsi cela ne peut jamais s'inclure dans une structure, s'exprimer dans une institution qui justement figent les possibilités d'évolution et de changement. Cela ne peut se vivre que dans la rectitude de la contradiction et l'espérance de la réconciliation. Mais comme toujours une espérance actuelle, une espérance qui change dès maintenant la situation, ou qui l'empêche d'être une situation puisque ce qui fonde cette espérance est un déjà accompli.

5

Le mouvement

« On se gardera donc de figer l'histoire du salut dans un dessin qui assassine plus qu'il ne traduit, car on se souviendra de la priorité de l'historique. Le seul moyen de conserver ce que Dieu avait à nous dire est encore de respecter le plus possible les événements (paroles) par lesquels il nous l'a dit. La *parole* est devenue chair, et elle ne nous est accessible que par la " chair " des histoires qui nous sont conservées... » (Maillot).

Qu'est-ce que dès lors cela implique comme conséquence aujourd'hui? La parole est un centre vital de notre monde, elle est le lieu premier de la crise générale, elle est le signe vivant de l'aliénation, elle est l'appel sensible au secours de notre temps. La parole est la grande mutilée, exsangue et presque morte, mais il faut prendre conscience de ce que cela signifie, c'est toute notre civilisation qui est ainsi exécrée, la parole signe de cette mort possible, et canal par où pénètre le poison mortel. Vouloir sauver l'homme aujourd'hui, c'est d'abord sauver la parole. C'est commencer par là. Parole humiliée, désintégrée, insensée à qui il faut à nouveau restituer son domaine royal et sa valeur exigeante. Mais la grande mutation que permet la Révélation biblique est donc qu'il ne s'agit point de s'engager dans une aventure sans issue, de découvrir un cheminement aléatoire : la réconciliation est acquise dans son essence, elle est donnée, elle est promise dans son accomplissement, et c'est à partir de cette réconciliation assurée, absolument certaine, mais non encore visible et réalisée que nous avons à inventer nos œuvres et nos chemins, non pas seuls mais avec celui qui accomplit cette réconciliation, non pas insensés mais avec la direction claire de cette réconciliation, donc cette redécouverte de la parole souveraine ne peut pas se jouer contre l'image, qui serait exclue, et que l'on tenterait à son tour d'humilier, de rejeter dans les ténèbres extérieures (mais le pourrions-nous, même si nous le voulions passionnément !), chacune dans sa fonction d'honneur, chacune dans sa vérité/réalité. Mais en

même temps, il faut bien se rappeler, sans cesse, que c'est à partir de la réconciliation donnée à *la fin*, à la fin seulement, *mais déjà donnée*, dans la connaissance et la conviction et à la fin, mais pas encore faite, pas encore réalisable, et il nous faut maintenir cette distance, cette spécificité, sans confusion, il ne faut pas prétendre que la fin est déjà là, que par conséquent nous pouvons confondre, et synthétiser, il ne faut pas actualiser l'eschatologique en produisant ici et maintenant de façon volontaire et arbitraire cette réconciliation par nos moyens. C'est toujours le même débat de l'homme et Dieu, l'extrême difficulté, où nous avons d'un côté à faire nous-même ce que Dieu a décidé qui devait être fait mais nous n'avons pas à l'engager avant le temps, avant que les temps voulus par Dieu ne soient accomplis, avant le *kairos*. C'est la plus profonde obéissance de Jésus car non seulement il fait ce que Dieu attend, mais il le fait *au moment venu*, exactement. Il ne s'agit ni de faire comme Abraham qui, impatient d'avoir le fils de la promesse, décide, puisque sa femme est trop vieille, de l'avoir avec Agar. Mais ce n'était pas le moment. Ni de faire comme les disciples qui veulent que le Jugement ait lieu de suite, *hic et nunc*, et à qui Jésus répond que si l'on arrache l'ivraie maintenant, on tuera aussi la semence divine. Donc, réconciliation attendue de l'image et de la parole, certaine, de la vérité et de la réalité, mais à ne pas encore fabriquer par nos techniques ou métaphysiques en ce temps et en ce lieu. Il y a donc, de ce fait, en ce temps et en ce lieu, mais à partir de cette certitude de réconciliation à entendre l'ordre iconoclaste, qui retentit toujours, formuler l'exigence du langage compréhensible à la communication, et procéder à l'ouverture toujours renouvelée du langage commun.

L'ordre iconoclaste¹ : il faut encore et toujours nous engager dans cette dure éviction de l'image hors de la vérité. Qu'elle reste

1. Goux a montré parfaitement l'importance de l'iconoclasme, mais de façon étonnante il considère que notre temps est iconoclaste, avec Marx, Freud, et la peinture abstraite. Destructeurs d'images... philosophiques! alors que ce qui importe c'est l'invasion *réelle* de la totalité des hommes par l'image, et qu'il s'agit alors de procéder à un iconoclasme réel et non pas fictif comme celui qui satisfait Goux. Celui au contraire qui a parfaitement vu le problème c'est G. Vahanian montrant comment l'iconoclasme réel est une résultante inévitable

ce qu'elle est, l'utile, l'insurpassable moyen du réel et de l'action. Et c'est bien. Qu'elle ne prétende pas à plus. Qu'elle ne prétende pas à l'éviction de la parole. Qu'elle ne conduise pas vers l'adoration des images. Et c'est donc le combat contre cette adoration, télévision, feuilletage des hebdomadaires n'existant que par la photo, réduction de la pensée à la bande dessinée (fût-elle infiniment subtile, et plus elle est subtile...), cadrage de la réflexion, de la recherche par le résultat de l'image et ses possibilités, séduction des schémas et des diagrammes, mais en même temps hypnotisme produit par l'automatisme des terminaux d'ordinateurs... toutes attitudes qui sont effectivement religieuses même s'il n'y paraît nullement! Un miracle visible s'accomplit sous nos yeux, miracle plus saisissant encore d'être répété, devenu notre quotidien. L'ordre iconoclaste doit fermement s'attaquer d'abord à l'audio-visuel dont nous avons dénoncé le mensonge, et dont il faut dire l'extrême danger. La parole intégrée dans la succession imposée des images mobilise en même temps la vision du mouvement et l'audition explicative, ce qui entraîne la participation passive de *tout* le champ de perception. Il n'y a plus de discordance, et c'était cette discordance qui était productrice, par la contradiction, de la réflexion de la situation individualisée du sujet « pensant ». La parole n'est plus en rien évocatrice. Elle est au contraire réductrice parce que réduite dans le champ du réel

de la foi (cf. G. Vahanian, *La Condition de Dieu*, Paris, Éditions du Seuil, 1970)

Toutefois, dans une intuition remarquable, Goux (*Les Iconoclastes, op. cit.*) voit en effet que le monde messianique est le monde de la non-représentation. Mais le dévoiement de toute sa réflexion est double : d'abord il prend isolément le commandement de ne pas faire d'image taillée, et de ce fait considère que la peinture abstraite, Mondrian, Kandinsky répondent à cet ordre... Sans réaliser que le centre n'est pas le fait en lui-même mais le voir et le prosterner pour adorer. Peinture abstraite non représentative, cela ne change rien! Le second dévoiement est la croyance que le monde messianique est actuellement réalisable (par exemple par cette voie). Il n'a pas saisi le caractère eschatologique, de promesse finale, qui comporte non pas l'absence de toute représentation, mais la réconciliation de l'image et de la parole. Il cite le Zohar : « Le monde messianique sera [et je suis d'accord avec le futur!] un monde sans images dans lequel il n'y aura plus de comparaison possible entre l'image et ce qu'elle représente. » Mais cela n'a rien à faire avec la peinture : cela veut dire en réalité le monde de la réconciliation, ou « Dieu sera Tout et en Tous... ».

montré, du réel fictif et feint. La marge d'interprétation individuelle se trouve exactement restreinte, sinon anéantie puisque le symbole et son contenu se confondent dans un réalisme qui tend à la perfection et puisque, en même temps, la situation réelle ainsi recréée laisse le spectateur hors de toute possibilité d'intervention active. Cette image ne produit plus aucun appel à l'action. La parole ne produit aucun appel à la réflexion. Stérilisation parfaite. Les techniques audio-visuelles sont « donc un état nouveau dans l'évolution humaine, et un état qui porte directement sur le plus propre de l'homme : la pensée réfléchie » (Leroi-Gourhan). Et le mensonge se poursuit qui doit produire notre décision iconoclaste : on ne cesse de nous dire que cette situation représenterait un perfectionnement pour l'homme puisqu'elle économiserait l'effort « d'imagination » au sens étymologique, du passage de la parole à la formation d'images. Car l'image est toute produite : elle est là, la parole y colle exactement. On oublie trop que l'imagination est la propriété fondamentale de l'intelligence¹ et une société où les hommes perdraient la capacité de forger des symboles perdrait en même temps la propriété d'invention et celle d'agir. Perdre, au niveau de chacun, ce qui est en ce moment l'exercice de l'imagination productrice de symboles, c'est faire disparaître les chaînes opératoires vitales de la relation du corps dans son expression et de l'au-delà. Iconoclasme indispensable à l'égard de cette effroyable machine de guerre antihumaine qu'est l'audio-visuel, en tout point comparable aux idoles anciennes pour qui le sacrifice humain était la condition de leur vérité montrée. Dénonciation. Mépris de la destruction produite. Appel à la réinterprétation individuelle. Sans cesse un recommencement.

Mais il n'est pas le seul champ de l'iconoclasme nécessaire. C'est en même temps le devoir de faire éclater l'illusion de l'image vérité, le refus obstiné de croire aux évidences, d'être convaincu par une statistique ou un graphique ou le produit de l'ordinateur. Parole sans parole que celle qui proclame : « l'ordinateur a dit... » L'or-

1. Sans remonter dans le passé, je renvoie aux ouvrages de F. Laplantine, *Les Trois Voix de l'imaginaire*, Paris, Éditions universitaires, 1974; C. Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Cité prochaine », 1975; *Les Carrefours du labyrinthe*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Cité prochaine », 1978; Lewis Mumford, *Le Mythe de la machine*, Paris, éditions Fayard, 1973.

dinateur jamais, jamais raison dernière. Appareil qui peut ne pas être inutile, parfois et dans son étroit domaine (mais oui, très étroit, malgré ses applications multiples). Iconoclasme à l'égard de l'ordinateur prétentieux engin qui a l'orgueil de se substituer à la parole et à la raison. Iconoclasme contre toute scientificité abusive, contre tout ce qui se fait prendre pour la vérité, hors de la parole, claire-obscur, trébuchante, significative, évocatrice, provocatrice. Triomphes de la méthode, réduction des ambiguïtés, fermeture dès lors des possibilités de la vérité qui passe par les lacunes du discours cohérent, mais il n'y a pas de lacune dans le discours de l'ordinateur, dans l'algèbre et dans la certitude scientifique. Banquise entièrement prise, surface gelée du monde intellectuel où nous nous trouvons, l'image désertique parce que trop riche et surabondante a tout envahi, elle est devenue la clef même de la science. Refus radical que cette science puisse prétendre recouvrir l'homme, à cause de la possibilité, de l'éventualité de vérité qui peut passer à travers lui. La scientificité, psychologique, sociologique, psychanalytique, et l'intervention biologique au niveau de l'embryon, et la fabrication du bébé artificiel, et l'action sur les chromosomes, et le changement de la personnalité par chimiothérapie. Tout cela, c'est le produit de l'identification du réel au vrai, c'est le triomphe du visuel sur la parole, et c'est ici encore que doit intervenir le front du refus, pour rétablir la latitude de cet aléatoire de la parole et du sens. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une récusation de la science en tant que telle, mais seulement dans sa prétention exclusive, substitutive et réductrice. Lorsque la science qui n'est qu'image, entièrement fondée sur des images, traduisant tout en images prétend intégrer le tout du monde, et particulièrement intègre le mythe. Bien significative et inquiétante la prétention de la psychanalyse à en même temps être science et intégrer le mythe (Œdipe, etc.). Ici il faut dire non. Que le mythe puisse être comme n'importe quoi, objet de science, certes, mais en sachant que l'essentiel en est alors perdu dans la désignification (Lévi-Strauss). Mais que le mythe soit instrument de la science : le résultat est que cette science ne peut jamais s'établir. Et Deleuze a raison, si l'analyse doit être scientifique, elle doit exclure l'Œdipe mythique! Récuser la science en tant que relative au spatial, qui prétend inclure le temps et bien sûr le réduire à être spatial, en tant que relative au réel, quand elle prétend être toute la vérité, et limiter,

exclure tout ce qui l'excède quand elle ne peut l'inclure, quand le processus de réduction ne lui est plus possible. Mais il faut aussi récuser ce processus lui-même de réductionnisme : le tout est ce qui peut entrer dans la catégorie, être réduit par la méthode scientifique. Et finalement, autre exemple de refus dans le domaine religieux, en présence de l'efflorescence des sentiments religieux modernes, des religiosités multiples, il est nécessaire de procéder à la récusation des mystiques visuelles pour les faire passer à la conscience claire car tous ces mouvements sont de l'ordre de la mystique visuelle. Qu'il s'agisse du regard intérieur, du gourou, de l'exercice physico-spirituel, de la méditation transcendante, du néo-bouddhisme, des apocalypticiens, c'est toujours le silence, le fameux silence intérieur pour laisser se développer la vision ! Et en même temps l'invasion du corporel, de l'agitation frénétique dans les réunions religieuses, de la transe et des chants hystériques sous prétexte de manifester de la joie, la fausse fête organisée, le culte du serpent montré en extase et manipulé, tout cela pour prétendre exprimer fortement la vérité religieuse n'est que l'invasion par les images hypnotiques. L'exclusion de la parole, l'anéantissement de la révélation, la fermeture hermétique du chemin de Dieu vers l'homme remplacé par la transe possession de l'homme par quelle puissance exprimée visuellement. Non radical. Assurément cet iconoclasme n'a pas à jouer contre l'image elle-même, qui est parfaitement légitime, bonne, utile, nécessaire pour vivre, mais contre son impérialisme et l'orgueil et la convoitise, l'esprit de conquête qu'elle commande et l'illimité auquel elle prétend.

Mais il ne faut pas oublier que la réconciliation promise vaut aujourd'hui, que nous avons à en vivre maintenant non le commencement mais *la réalité en tant que promesse*. Ce qui veut dire que l'iconoclasme ne peut jouer que contre la transformation des images et du visuel en idoles, en objets de croyance, d'adoration, de mystique... Mais non pas contre l'image ramenée à son niveau, à sa fonction, à son rôle. Que l'homme ait un besoin d'expression esthétique, par exemple, c'est une certitude et qu'il s'exprime en créant une image belle, cela est validé par la promesse. Mais non que cette image belle

soit pour lui porteuse de toute la vérité, et qu'elle exprime le tout de l'homme. L'hypostase de l'art par Malraux. La vue, l'image, la représentation indispensables, sont sous la Promesse, et la fureur iconoclaste des premiers chrétiens ou des réformés au XVI^e siècle visait l'adoration, non point l'objet vu, la confusion, non point la réalité. Rendre celle-ci à ce qu'elle est. L'indispensable environnement à condition de le *voir* tel qu'il est. Ainsi les écologistes font œuvre de la promesse simplement en voyant cet environnement humain dans sa réalité effective. Réalité jugée à partir d'une vérité. Mais réalité support inévitable de la vérité. Vivre à nouveau que la vérité n'est rien sans cette incarnation-là. Vivre à nouveau que Marx a raison d'affirmer l'importance décisive et décisoire du *Diessets*, qui interdit de parler aux nuages. Ce qui exprime exactement la parole de Jésus sur la mise en pratique. La vérité non mise en pratique n'est rien et la seule mise en pratique est pénétration dans la réalité vue, comme par la visualisation. Donc à nouveau, au-delà de l'iconoclasme, restitution dans son authenticité de la vue, de l'image, du réel, mais qui n'est possible *dans ce monde-ci* que les saisit comme étant sous la promesse de Dieu, parce qu'il y a promesse qui en même temps les authentifie et les *limite* exactement.

La troisième grande orientation éthique concerne l'exigence d'un langage compréhensible. La langue est faite pour être comprise et entendue. La langue est porteuse de la parole. Il est parfaitement vain et idéaliste de croire qu'il puisse y avoir une parole pure et absolue qui ne revêtirait pas la langue. Il n'y a de parole qu'avec et au travers de la langue, et la langue est faite pour être un moyen de communication, compréhensible, raisonnable et cohérent. S'il n'y a pas compréhension de ce que l'on dit, il n'y a pas de langage.

S'il y a une vérité qui peut être transmise par la parole, il faut énergiquement défendre le langage cohérent. Et je voudrais ici rappeler ce que dit Paul dans la Première Épître aux Corinthiens : au sujet précisément de ces paroles exaltées, délirantes mais dont on croyait qu'elles recelaient une plus profonde révélation que la parole raisonnable et compréhensible. S'il y a des langages exprimant la possession diabolique, il doit y avoir aussi un parler qui exprime la

possession par le Saint-Esprit, le fameux « parler en langues ». Et Paul ne le rejette pas, mais en fait la critique : « Recherchez la charité; aspirez aussi aux dons spirituels, surtout à celui de prophétie. Car celui qui parle en langues ne parle pas aux hommes, mais à Dieu; personne en effet ne le comprend : il dit en esprit des choses mystérieuses. Celui qui prophétise au contraire parle aux hommes; il édifie, exhorte, encourage. Celui qui parle en langues s'édifie lui-même, celui qui prophétise édifie l'assemblée. Je désire que vous parliez tous en langues, mais plus encore que vous prophétisiez; car celui qui prophétise l'emporte sur celui qui parle en langues. A moins que ce dernier n'interprète, pour que l'assemblée en tire édification. « Et maintenant, frères, supposons que je vienne chez vous et vous parle en langues, en quoi vous serai-je utile, si ma parole ne vous apporte ni révélation, ni science, ni prophétie, ni enseignement? Ainsi en est-il des instruments de musique inanimés, flûte ou cithare; s'ils ne donnent pas distinctement les notes, comment reconnaîtra-t-on ce que joue la flûte ou la cithare? Et si la trompette n'émet que des sons confus, qui se préparera au combat? Ainsi de vous : si votre langue n'émet pas de paroles distinctes, comment comprendra-t-on ce que vous dites? Vous parlerez en l'air. Il y a de par le monde je ne sais combien d'espèces de langues, et rien n'est sans langage. Mais si j'ignore la valeur des sons, je ferai l'effet d'un barbare à celui qui parle, et celui qui parle me fera, à moi, l'effet d'un barbare. Ainsi donc, vous aussi, puisque vous aspirez aux dons spirituels, cherchez à y exceller pour que l'Église en tire édification.

« C'est pourquoi, celui qui parle en langues doit prier pour avoir le don d'interpréter? Car, si je prie en langues, mon esprit est en prières, mais mon intelligence n'en retire aucun fruit. Que faire donc? Je prierai avec l'esprit, mais je prierai aussi avec l'intelligence. Je dirai un hymne avec l'esprit, mais je le dirai aussi avec l'intelligence. Autrement, si tu ne bénis qu'avec l'esprit, comment celui qui a rang de non-initié répondra-t-il : " Amen! " à ton action de grâces, puisqu'il ne sait pas ce que tu dis? Ton action de grâces, certes, est excellente, mais l'autre n'est pas édifié. Je rends grâces à Dieu de ce que je parle en langues plus que vous tous; mais dans l'assemblée j'aime mieux dire cinq mots avec mon intelligence, pour instruire aussi les autres, que dix mille en langues. »

Nous voyons très clairement que Paul dans sa critique du parler

en langues ne s'exprime pas comme un plat et banal rationaliste! D'ailleurs la mode actuelle chez les chrétiens et les théologiens de rejeter Paul, de le tenir en suspicion est bien caractéristique précisément de toutes les périodes du laisser-aller intellectuel et d'incohérence de la foi. Paul gêne par sa rigueur et son exactitude. S'il est possible de se mettre à délirer et dire n'importe quoi à partir des Évangiles, c'est beaucoup moins facile avec Paul! Revenons à ce texte : je disais donc que Paul ne s'exprime pas comme un rationaliste médiocre : le jugement contre le parler en langues est fondé sur l'amour de l'autre : la parole doit servir (non partout mais dans la compréhension chrétienne) à construire, exhorter, consoler. Permettre à l'autre de se construire lui-même dans la relation avec un frère. On ne peut consoler que si la parole qu'on dit est clairement comprise. On ne peut fortifier l'autre que s'il reçoit de vous un sens. On ne peut l'aider à se construire, dans la foi, dans la vérité, que s'il peut utiliser pour lui ce que vous dites. Hors de cela il y a des bruits, confus et incohérents qui ne servent à rien. Si : à épater les gens, à leur faire prendre des vessies pour des lanternes, à les entretenir dans l'infantilisme, à répandre une terreur ou une adoration idiotes, et tout cela n'est pas chrétien. La langue pour Paul n'est donc pas seulement un instrument de communication quelconque, mais le vecteur d'une vérité révélée commune à tous, donc elle doit être utilisée pour cette utilité commune, elle doit toujours nous ramener au souci de l'autre, à l'amour de l'autre en prenant en considération ce qui peut le servir, et précisément il fait allusion à ceux qui sont dans le rang du peuple, aux humbles qui n'ont pas de grands dons spirituels et qu'il faut aider à avancer. Que le parler en langues soit expression par le Saint-Esprit, il ne le nie pas (je parle en langue plus que vous tous...) mais ce langage incompréhensible, incohérent, mystique, est une relation directe à Dieu, que personne ne peut comprendre. Dès lors, s'il est vrai que le christianisme soit vie de l'amour, comment pourrait-il être vécu dans la solitude du face à face avec Dieu : ainsi, à cause de l'amour des autres, le parler en langue doit être compréhensible pour tous. Parler de façon claire et raisonnable c'est l'expression de l'amour du prochain, alors que la passion que l'on met aujourd'hui à détruire le langage n'exprime rien de plus que la solitude fondamentale de l'homme moderne. Je surprerais sans doute beaucoup (mais ils ne liront jamais ces lignes!) nos intellectuels philosophes et poètes

modernes dans leur haine du langage compréhensible en leur expliquant que ce qu'ils font c'est uniquement la confirmation de ce qui fait le drame de notre société, la solitude humaine, la technicisation des relations. Ainsi (de façon d'ailleurs très coutumière) ces hommes d'élite intellectuelle se bornent à pousser à l'extrême le mouvement social le pire en le rendant pire encore par l'adhésion de l'intelligence et la justification de ce qui est. L'intelligence a rendu ses places fortes, elle a abandonné le combat. Il n'y a aucune vérité, aucune profondeur, aucune sagesse, aucune ouverture (sur des mondes inconnus!) dans ces pseudo-langages des fous et des petits enfants. Ils ne sont ouverts sur aucun arrière-monde qui serait plus vrai que celui-ci, et nous avons au mieux à y entendre un balbutiement de l'inconscient, un écho des temps primitifs (mais qui ne sont *en rien* meilleurs parce que primitifs!). Si nous y trouvons une sorte d'émotion, une force explosive, une vérité, c'est non pas que cela y soit, mais que cette brutale rupture fait jaillir de nous ce qui était en nous. J'aime personnellement énormément la poésie surréaliste, mais je sais bien que si une formule me saisit, si un enchaînement de mots évoque en moi des visions, ce n'est pas qu'ils y sont, c'est que cela était en moi et que ce bruit a été l'occasion de le faire surgir. Ce n'est pas la vocation du langage. La haine contre le langage animée par un misérable discours justificatif n'est exactement rien d'autre que la haine contre l'homme, contre l'autre bien entendu, et le refus de communiquer pour m'enfermer dans l'univers magique d'un symbolisme sans symboles, mais ouverture pour moi seul de terres vagues et vaines. La haine contre le langage, l'adoration du langage du fou est exactement du même ordre que l'attitude de l'utilisateur d'héroïne, enfermé dans sa solitude fondamentale et qui la confirme définitivement par la drogue. D'ailleurs tout ce que dit Paul est exactement identique à ce que nous voyons dans la Bible juive : nous savons que des prophètes parlaient en langue, étaient saisis de transes : il ne nous en a été rien transmis. Seules les prophéties compréhensibles au niveau du langage nous ont été gardées comme parole de Dieu pour le peuple. Et de même au sujet de Jésus, jamais les Évangélistes ¹

1. Il est vrai que comme Paul ces Évangélistes sont bien suspects : ils représentaient eux aussi l'idéologie dominante, ils ont traduit en phraséologie bourgeoise le message révolutionnaire de Jésus, etc. Cf. J. Ellul, *L'Idéologie chrétienne marxiste*, Paris, Éditions du Centurion, 1978.

ne font allusion à des convulsions, des éjaculations orales, des transes « prophétiques » ou pythiques! Jamais! Jésus parle la parole de tous, la plus claire, la plus quotidienne, et l'extraordinaire sort, jaillit précisément de la rencontre entre le quotidien, le banal du langage et les histoires racontées, et puis l'extravagance de la parabole, qui fait éclater un sens nouveau (Ricœur). Donc avec Jésus, même volonté d'user du langage raisonnable parfait véhicule de la Parole absolue, pas d'hermétisme, de phrases à double sens, de formules elliptiques, la parabole étant au contraire un moyen de transmettre... En conclusion, pour un chrétien, il s'agit de maintenir avec la plus grande fermeté la valeur du langage compréhensible, seul capable d'être porteur de la Parole, et il faut récuser énergiquement tous les pièges et tentations des langages mystérieux, mystiques, délirants et brûlants qui aujourd'hui et dans notre monde comme il est ne sont rien d'autre que démission et trahison de l'humain.

Mais dans cette exigence d'un langage compréhensible, une autre orientation peut être suivie (et je ne prétends pas les épuiser toutes, le lecteur doit faire effort pour trouver lui-même à quoi, aujourd'hui, peut s'appliquer cette exigence! analyse par exemple du langage publicitaire mensonger!). Il s'agit de combattre (en tant que chrétien!) pour un langage *ouvert*. Le langage, s'il peut être vecteur de la parole, et possible translateur de vérité, ne le sera qu'en tant que langage ouvert, c'est-à-dire langage qui permet chaque fois une aventure. Et c'est le seul aspect positif de ceux que je viens d'attaquer, invoquant la parole du fou pour destructurer le langage social. Ils veulent un langage ouvert, non stéréotypé, et ils ont raison contre la langue de bois ou de plomb. Mais leur remède produit un mal équivalent. Car si la passion pour le langage du fou détruit le langage raisonnable, elle produit un discours parfaitement clos et fermé. L'admirable du langage (et sans doute ce pour quoi la parabole de Dieu se révélant lui-même réfère Dieu au verbe), c'est justement la contradiction, le conflit, la tension, entre des structures de langue, fixes, le sens des mots, fixes, les enchaînements grammaticaux, et puis l'aptitude de ces instruments exacts à porter, à transmettre le plus fluide, le plus nouveau, le plus secret, le plus déchirant de ce

qu'il y a en l'homme et dans le monde. Chaque fois le langage stéréotypé peut devenir parole vivante, innovatrice. Mais pour cela, il faut que le langage reste ouvert, c'est-à-dire justement susceptible d'être chargé à nouveau d'une substance inattendue. Je pourrais dire (mais surtout sans forcer la comparaison) que nous sommes bien là en présence de l'outil parfait avec lequel le sculpteur peut produire, amener au jour ce qui n'était pas. Outil qui ne conditionne pas la volonté, l'intention, la maîtrise du sculpteur. La difficulté de ce langage, lui-même en même temps marbre et ciseau, n'est rien d'autre que la résistance du matériau et de l'outil nécessaires, pour que l'exigence d'expression soit plus forte que la résistance, pour que la résistance manifeste le sérieux de cette exigence. Le langage structure, vérifie la vérité de la parole, qui restera non dite si elle ne porte pas une forte charge imprécative. Mais pour que cela reste possible, il faut que le langage ne soit pas fermé. C'est-à-dire il ne faut pas que l'instrument interdise l'innovation, ou encore détermine exactement l'œuvre. Il ne faut pas que le ciseau magique sculpte tout seul sans la main du sculpteur¹. Or, il y a tendance à fermeture du langage, et au redoublement idéologique de cette fermeture. C'est-à-dire qu'il y a toujours tendance à réaliser ce que craignent les zéloteurs du langage du fou. Fermeture qui provient du contexte social lui-même, fermeture par le rituel, le répétitif, la redondance, fermeture du discours politique, mais aussi comme Kuhn l'a montré fermeture du discours scientifique (à l'intérieur de méthodes dites scientifiques et qui sont exclusives de toute innovation, ou encore à l'intérieur des paradigmes de pensée), fermeture du discours idéologique, se bornant à se reproduire indéfiniment, fermeture du discours catéchétique, qu'il soit chrétien, stalinien ou maoïste. Tout homme convaincu du caractère décisive de la parole, et plus encore tout homme qui se réfère à la Révélation biblique, qui a compris que tout en définitive repose sur la Parole de Dieu doit entrer en lutte contre ces fermetures, car celles-ci non seulement excluent le langage humain mais aussi la possibilité d'une intervention de la Parole de Dieu. Il faut alors insister sur deux aspects particuliers de cette fermeture, trop rarement soulignée, un aspect religieux, un aspect administra-

1. Encore une précision : il s'agit là d'une simple comparaison. Je ne dis nullement que le langage est un simple outil, une machine à utiliser.

tif¹. Si en effet on ronronne beaucoup autour du langage idéologique et culturel on laisse trop de côté certains aspects. On connaît bien entendu cette tendance, tentation, de tout l'univers religieux à la ritualisation. On connaît les relations du mythe et du rite. La valeur du répétitif dans la prière, du redondant à l'intérieur des cultes et cérémonies, du liturgique dans la conscience collective, de la nécessité du cadre figé pour le communiel, et de l'encadrement rigoureux pour établir la relation entre le peuple et des célébrants (qu'il s'agisse de cérémonies religieuses, militaires, inaugurales, politiques, etc.) et enfin des stéréotypes pour éviter le délire là où précisément il peut apparaître facilement, dans l'expression du religieux! Le rituel et la liturgie servent à produire un langage non plus évocateur avec les risques de la nouveauté, mais cantonné dans un rôle somnifère, incantatoire et reproductif. L'ouverture sur le religieux, quel qu'il soit, est tellement dangereuse qu'il faut ritualiser. Mais la ritualisation du discours c'est précisément la fermeture à une éventualité de parole. C'est toujours le transfert de la parole de l'univers faite au monde visuel (c'est pourquoi toute ritualisation comporte une part considérable de cérémonial visible). Nous sommes ici en présence d'une caractéristique permanente des religions. Or, précisément une foi fondée sur la Révélation par la Parole seule, faisant référence à un Dieu qui parle seulement, ne peut tolérer cette ritualisation. Le rite est fondamentalement religieux, la révélation biblique est antireligieuse. Le rite, comme religion, est lien, fermeture, encadrement, la parole est explosive et libératrice. Mais parole jouant dans le langage, et un langage compréhensible, nulle part ailleurs ni autrement. Nous trouvons donc un nouveau facteur de contradiction entre religion et foi biblique, contradiction qui commence à être bien connue et acceptée. Et il ne faut pas s'y tromper, même lorsque la religion paraît déchaînée, elle reste encore très polarisée, jamais vraiment libératrice. C'est ainsi que nous déplorons la disparition de la fête, mais il ne faut pas oublier que la fête dans les sociétés traditionnelles n'est jamais spontanée : elle est exactement commandée dans le calendrier rituel. Tel jour on se déchaîne dans des saturnales, lupercales, bacchanales. Cela dans

1. Je laisse de côté la fermeture du langage par la publicité et la propagande, que j'ai longuement étudiée dans *Propagandes, op. cit.*

un temps déterminé, exactement, et à l'heure venue, tout rentre dans l'ordre. Les hommes se sont défoulés sur commande, au moment établi par les astres, le calendrier, etc. La plongée dans le grand temps, dans le chaos n'est pas inventive, elle est ordonnée. Il n'en a jamais été autrement. Et cette explosion délirante et désirante n'a qu'une fin, faire mieux admettre l'ordre social, faire mieux supporter les contraintes communautaires par un défoulement passionnel régularisé. Ainsi la fête aussi est ritualisée : elle est re-ligieuse, établissement de nouveaux liens, rajeunissement des anciens, possibilité d'intégrer et tolérer les répressions. Elle n'est jamais libératrice. Seule la parole, la proclamation de vérité par la parole, l'invention de parole, la référence au Dieu qui est le Verbe, au verbe qui est avec Dieu, seuls ils sont libérateurs, ouverture d'une aventure, position chaque fois d'un commencement absolu. Et ce n'est pas pour rien que la liberté est une création du monde judéo-chrétien, que l'on s'est trouvé de ce fait engagé dans l'aventure scientifique et technique, comme de la démocratie et du socialisme qui sont tous des produits de cette libération par la parole. Mais avec toujours la menace inverse de l'incohérence absolue soit en politique soit en pensée, *et* de la fermeture absolue, aussi en politique (dictature) et en pensée (orthodoxies ou scientisme) qui sont les deux faces égales et complémentaires du mensonge. Mais chaque fois la parole reparait. Seulement aujourd'hui, vaincue par la technique, la parole s'efface et se dilue.

A côté de cette fermeture par le rite, nous pouvons trouver un autre exemple avec le secret administratif (qui continue le secret des affaires, le secret militaire ou scientifique, mais plus grave parce qu'il concerne tout le monde dans un État moderne et parce qu'il est l'expression d'une caste de pouvoir). L'administration a fait son langage à elle, et garde secrets les plans et projets, les décisions d'action, les procédures. L'administré ne peut avoir aucune relation ouverte avec l'administration et les « journées portes ouvertes » ou les hôtes d'accueil, ne sont que des trucs destinés à faire mieux accepter le secret sans rien dévoiler de réel. Nous sommes ici en présence d'un combat pour la liberté, l'ouverture de la parole qui est décisif pour l'homme et la société. Aucune justification ne peut légitimer ce secret. Tout ici doit pouvoir s'expliquer, être discuté, suivi constamment, et la décision finale être le résultat d'un dialogue

effectif et non fictif comme les « consultations » actuelles. Si l'on veut redonner à la parole sa dimension de vérité, il faut briser la triple muraille du secret administratif (triple : le langage hermétique, l'apparence de la régularité, l'objectivité des décisions).

Mais l'exigence, l'impératif de l'ouverture du langage, du combat contre toutes les fermetures et les enfermements est d'autant plus difficile que nous sommes tentés de les accepter et même de les justifier. Ce qui est toujours notre tentation et notre mensonge. « Les choses sont ainsi. Il est bien qu'elles le soient. Elles ne peuvent qu'être ainsi, il faut donc qu'elles le soient. » Nous avons en ces temps le redoublement de la fermeture des langages, par l'analyse de ce qu'est le langage (fermé!) et par la philosophie du il faut qu'il en soit ainsi. Et c'est le systémisme ou le structuralisme et tout ce qui gravite autour de lui qui est responsable de ce redoublement de la fermeture. Que le structuralisme soit légitime en tant que méthode d'analyse cela va de soi. Qu'il apporte même une compréhension des textes, valable parmi d'autres. Qu'il fasse jaillir une certaine lumière et éclaire des aspects de la langue souvent méconnus, c'est évident. Mais pas au-delà! C'est-à-dire qu'il ne peut être qu'une méthode *parmi d'autres*. Il ne peut être qu'une approche. Il ne détient pas la vérité. Il ne dit rien sur le sens et ne doit pas nous fermer au sens. Il ne peut prétendre à l'exclusivité, c'est-à-dire nous avons à refuser l'*idéologie* structurale, exclusion du sens et réduction du langage à n'être qu'un jeu de structures. Précisément c'est entre les structures, dans les lacunes, les incohérences que filtre le sens. Mais par ailleurs celui-ci n'est pas l'involontaire que le parlant ou l'écrivain n'exprime pas, et qui apparaît seulement dans la structure, dans le jeu des unités langagières, les unes par rapport aux autres et dans les corrélations, les contradictions. Sémantique, sémiologie insuffisantes qui se réduisent à des jeux de signes. La parole excède les systèmes. Mais elle y est emprisonnée lorsque le système se redouble et lorsque la condamnation philosophique du sujet parlant n'est que le revers de l'avvers de la puissance des moyens de la technique conjugués contre la liberté parlée. La liberté parlée, c'est peu de chose? Il vous faut la liberté vécue? cette exigence est belle, mais dans les temps où nous sommes, reconquérir la liberté parlée, la parole de liberté (c'est-à-dire vraiment innovatrice) est *toute* la liberté vécue. Et pour l'avoir il faut être en effet capable de mettre sa vie en jeu. Ce ne sera par aucune audace

apparente d'idées folles ni par aucune démarche politique. Ainsi aujourd'hui, l'un des aspects du combat est la récusation du systémisme et du structuralisme idéologique¹.

6

« Négativité! Tout ce que vous avez dit est une fois encore négatif : iconoclasme, combattre la fermeture du langage, combattre la déraison de la parole folle, et quoi encore? Que proposez-vous de positif et quel programme? » Je pourrais répondre sagement par la positivité dialectique de la négativité. Seul le « Non » est finalement producteur de mouvement et d'avancée. Mais je préfère, une fois encore, me référer à l'image la plus simple : un homme est enchaîné, pieds et poings, chaînes scellées. Il ne peut en rien se libérer. Vous venez avec une masse et vous brisez les chaînes. C'est dans sa matérialité un acte purement négatif, exclusivement négatif : vous avez cassé un bien joli produit de la technique humaine, des chaînes. Vous avez détruit l'œuvre d'un artisan ou d'une grande entreprise manifestant le progrès humain. Vous êtes uniquement négatif, d'autant plus que vous ne faites strictement rien d'autre. Vous avez cassé un bel objet en fer, désormais inutilisable. Et vous vous êtes arrêté là. Vous n'avez rien construit de positif. C'est sûr. Mais avais-je en outre à prendre le prisonnier libéré par la main, à le mettre dans ma tutelle, à lui apprendre ce qu'il avait à faire, ce qu'il pouvait faire! Avais-je à remplacer sa chaîne de fer par une autre invisible? Cette œuvre purement négative n'est-elle pas productrice de la liberté, l'homme qui sans entrave peut se mettre debout, se mettre à marcher, choisir sa direction, ce qu'il ne pouvait pas faire. Eh bien qu'il le fasse! Mais seul *lui* peut le faire et s'il préfère rester accroupi dans sa prison à regretter ses chaînes, quelle œuvre positive puis-je encore accomplir pour lui? Telle est bien exactement notre situation. Celui qui accuse mes ana-

1. Mais il faut se défier! N'importe quel structuraliste sérieux sera d'accord avec cette proposition et prêt à rejeter l'idéologie en prétendant ne faire que de la science. Or les deux sont étroitement apparentés, si étroitement que je n'ai jamais pu voir l'un sans l'autre!

lyses et mes recherches de négativité, celui qui considère l'iconoclasme, la critique des idéologies structurales ou du romantisme de la folie comme orientation purement pessimiste, manifeste une seule chose, c'est qu'il tient lui-même à ses chaînes adorées, qu'il n'est pas prêt à risquer l'aventure de la liberté, d'abord de la liberté de parole qui demande grand effort et grand engagement! Notre seule positivité est d'ouvrir un champ dans lequel nous avons à nous lancer pour savoir ce qu'est en vérité la parole, le risque inouï de la vérité/mensonge, l'aventure inouïe de la liberté/justification des esclavages. Tel est le champ ouvert. Qui suppose une avance dialectique dans un esprit habitué à la démarche linéaire du technologique, qui suppose la réintégration du temporel dans une civilisation du spatial, qui interdit l'arrêt. A partir du moment où la parole redevient libre, nous sommes engagés dans un ensemble de contradictions, mais cela seul permet de vivre, et dans le déchirement, puisque le monde unitaire de l'audio-visuel est brisé. Et comme la parole est faite pour dérouler sans fin son développement, nous devons sans cesse refuser l'arrêt. Le spatial suppose l'arrêt, au lieu qui nous convient enfin. Le visuel suppose l'arrêt. Je fixe et je cadre. La parole ne s'arrête pas plus que le temps. Aucun moment ne peut être durable, jamais le temps ne peut être suspendu. Ainsi la parole. Car il faut avancer vers ce qui avance vers nous, à savoir la récapitulation. Nous vivons aujourd'hui dans le déchirement et la contradiction, ce qui est promis à l'unité, à l'équilibre, à la paix. Nous vivons dans la tension (et le couple toujours, qui n'existe que par la parole, non par le sexe!) ce qui est promis à l'épanouissement. Nous vivons dans la dialectique ce qui est promis au calme du lotus. Nous vivons dans le conflit ce qui est promis à la réconciliation. Et il ne faut pas récuser ce seul mode possible de vivre, le déchirement, la tension, le dialectique, exprimés par la parole, impliqués par elle car hors de cela il n'y a que la pétrification, la rigidité, la décomposition, la mort. Mais il n'est possible de le vivre que dans la mesure où nous savons que la réconciliation est déjà acquise, que la parole et la vue, la proclamation et l'expérience, l'espace et le temps sont en Christ unis, et que cette réconciliation nous la verrons, « nous connaissons comme nous sommes connus », que « nous verrons face à face ce dont nous avons entendu parler ». « Ah mon oreille avait entendu parler de toi, dit Job, mais maintenant mon œil a vu ». Alors à partir de cette certitude

sans laquelle nous n'avons rien à vivre, sans laquelle le conflit est intolérable, nous pouvons retourner vers le combat de chaque jour pour que la parole retentisse, seule, et sans chaîne, durant l'espace de temps qui nous sépare de cette vue finale, que la parole retentisse pour la liberté de l'homme et la vérité de Dieu.

*A la mémoire de mon ami Yves Hébert
mort le 12 juillet 1979 au moment
où j'écrivais cette dernière page.*

I. HISTOIRE

Étude sur l'évolution et la nature juridique du Mancipium (thèse), Bordeaux, Delmas, 1936.

Essai sur le recrutement de l'armée française aux XVI^e et XVII^e siècles, Mémoires de l'Académie des sciences morales, 1941, prix d'Histoire de l'Académie française.

Introduction à l'histoire de la discipline des Églises réformées de France, Chez l'auteur, 1943.

Histoire des institutions, Paris, PUF, t. I et II, *l'Antiquité*, 1951, revu et corrigé 1972 ; t. III, *le Moyen Age*, 1953, revu et corrigé 1975 et 1980 ; t. IV, *XVI^e-XVIII^e s.*, 1956, revu et corrigé 1976 ; t. V, *XIX^e siècle*, 1957, revu et corrigé 1979.

Histoire de la propagande, Paris, PUF, 1967, revu et corrigé 1976.

II. SOCIOLOGIE

La Technique ou l'Enjeu du siècle, Paris, Armand Colin, 1954.

Propagandes, Paris, Armand Colin, 1962.

L'Illusion politique, Paris, Robert Laffont, 1965.

Exgèsèse des nouveaux lieux communs, Paris, Calmann-Lévy, 1966.

Métamorphose du bourgeois, Paris, Calmann-Lévy, 1967.

Autopsie de la Révolution, Paris, Calmann-Lévy, 1969.

Jeunesse délinquante (en collaboration avec Yves Charrier), Paris, Mercure de France, 1971.

De la révolution aux révoltes, Paris, Calmann-Lévy, 1972.

Les Nouveaux Possédés, Paris, Fayard, 1973.

Trahison de l'Occident, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

Le Système technicien, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

L'Idéologie marxiste chrétienne, Paris, Centurion, 1979.

L'Empire du non-sens, Paris, PUF, 1980.

III. THÉOLOGIE

Le Fondement théologique du droit, Paris, Delachaux, 1946.

Présence au monde moderne, Genève, Roulet, 1948.

Le Livre de Jonas, Paris, Foi et Vie, 1952.

L'Homme et l'Argent, Paris, Delachaux, 1953, réédition complétée en 1979.

Le Vouloir et le Faire (introduction à l'éthique chrétienne), Paris, Labor et Fides, 1964.

Fausse Présence au monde moderne, Paris, Éditions de l'ERF, 1964.

Politique de Dieu, politique des hommes, Paris, Éditions universitaires, 1966.

Contre les violents, Paris, Le Centurion, 1972.

L'Impossible Prière, Paris, Le Centurion, 1972.

Sans feu ni lieu (théologie de la ville), Paris Gallimard, 1975.

L'Espérance oubliée, Paris, Gallimard, 1977.

L'Éthique de la liberté, Paris, Labor et Fides (t. I, 1973, t. II, 1975, t. III, à paraître).

L'Apocalypse : architecture en mouvement, Desclée de Brouwer, 1976.

La Foi au prix du doute, Paris, Hachette, 1980.

IV. NUMÉROS SPÉCIAUX DE REVUES, ÉQUIVALENTS A UN LIVRE

« Sociologie des relations publiques », *Revue française de sociologie*, 1964 (80 p.).

« Voyage en Israël », *Foi et Vie*, 1977 (80 p.).

« Théologie du travail et monde moderne », *Foi et Vie*, 1980 (80 p.).

Table

<i>Introduction : Simplismes</i>	5
1. <i>Voir et entendre</i>	9
1.	9
2.	17
3.	31
4. Et le philosophe ?	43
5.	48
2. <i>L'idole et la parole</i>	54
1. Dieu parle	54
2. La théologie de l'icône	80
3. Les idoles et les visions	114
4. Parole du témoin	118
3. <i>La vision triomphante</i>	125
1. L'invasion des images	127
2. Utilités	142
3. Télévision	155
4. La technique	164
4. <i>La parole humiliée</i>	172
1. La dévaluation de fait	172
2. Le mépris du discours	180
3. La haine de la parole	191
5. <i>Le conflit religieux de l'image et la parole</i>	202
1. L'invasion de l'Église par les images	202
2. La valeur ultime et la parole captive	212
3. L'exclusion du caché	218
6. <i>L'homme des images</i>	225
1. Le consommateur d'images	227
2. Le procès intellectuel	232
3. L'espace et la visualisation dans l'art moderne	245
7. <i>La réconciliation</i>	252
1. La lumière	256
2. La réconciliation	262
3. Les retrouvailles de l'icône	267
4. L'Évangile de Jean	268
5. Le mouvement	282
6.	297

